

CORRESPONDANCE

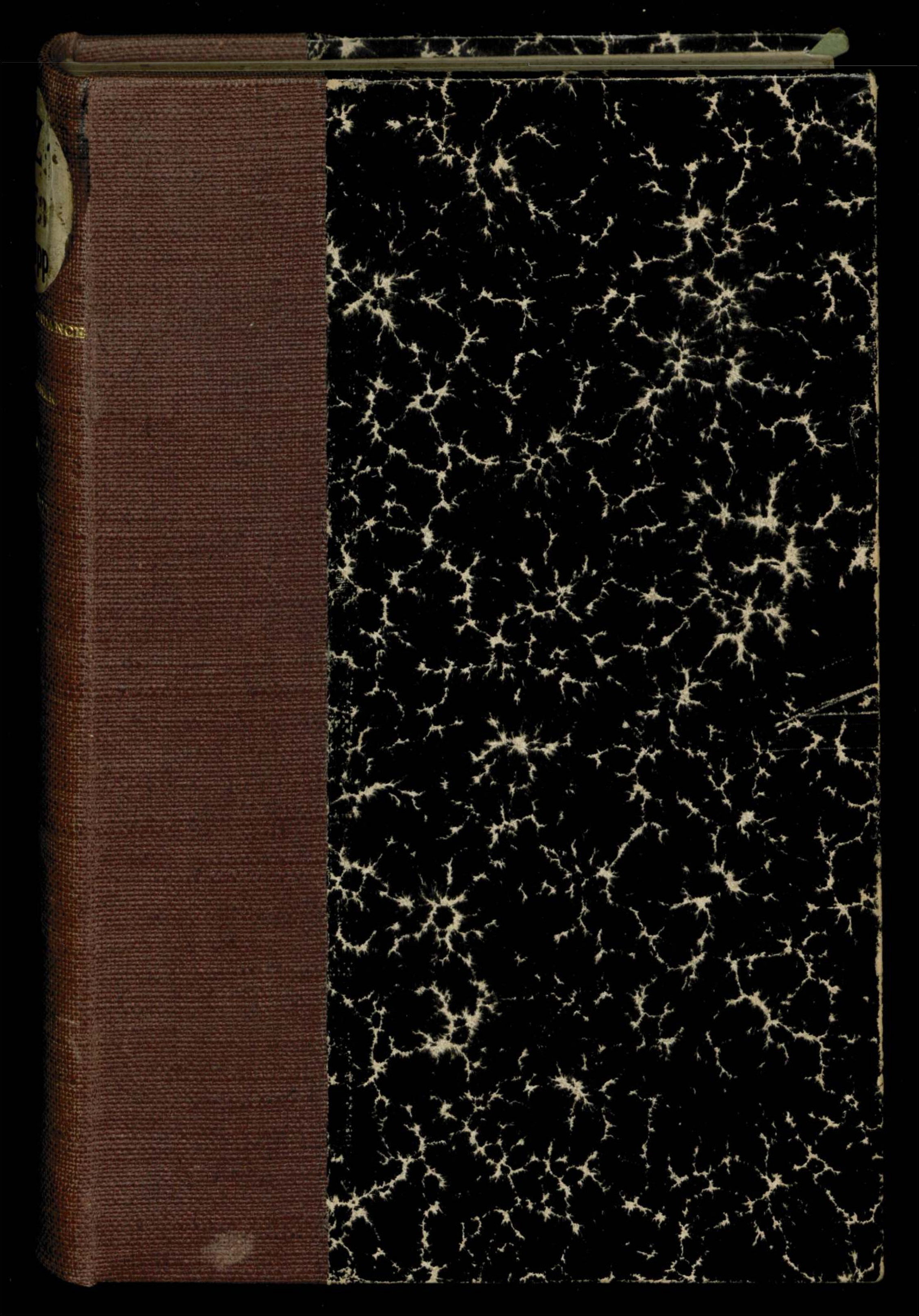
DE WAGNER

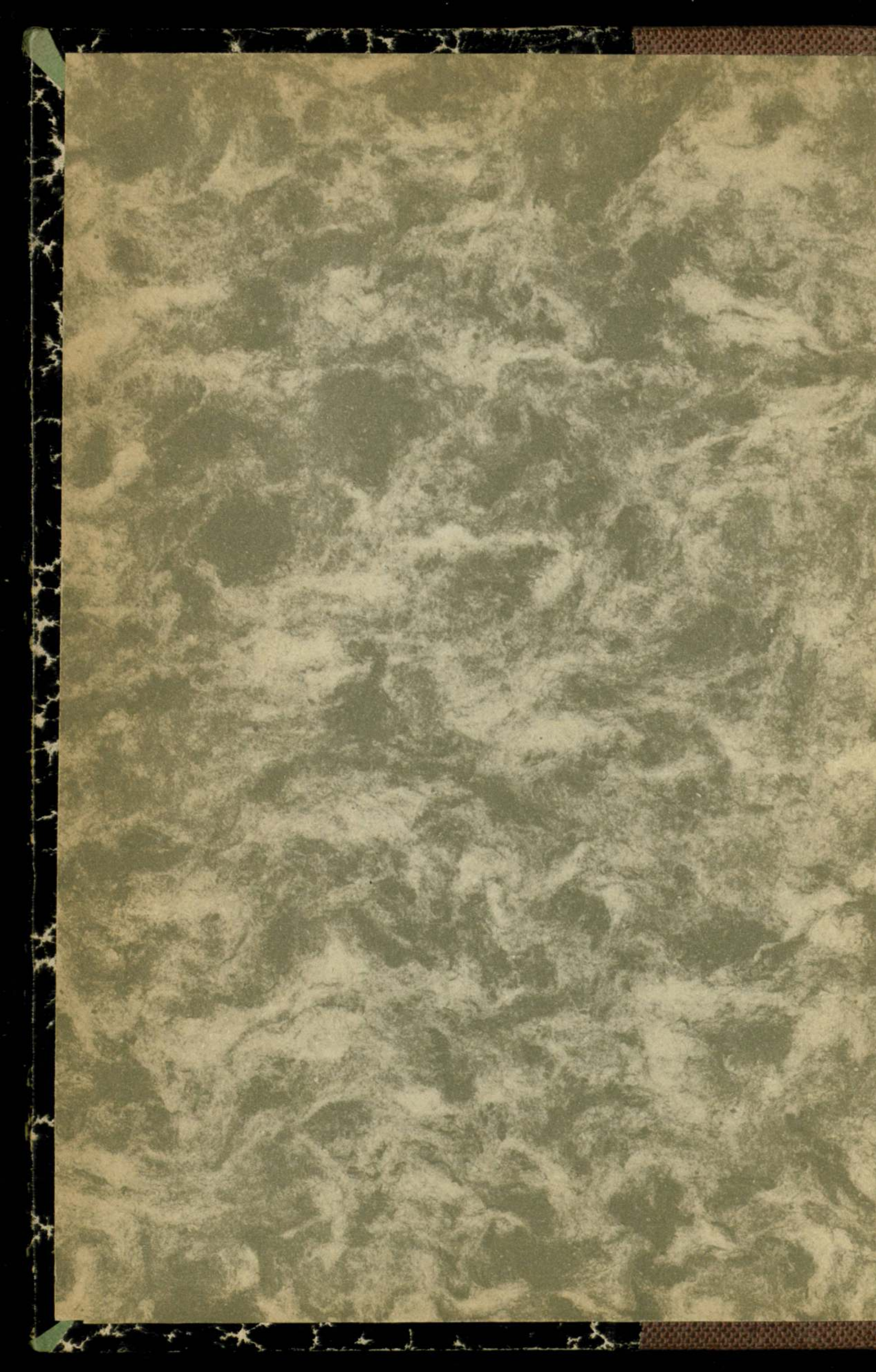
ET

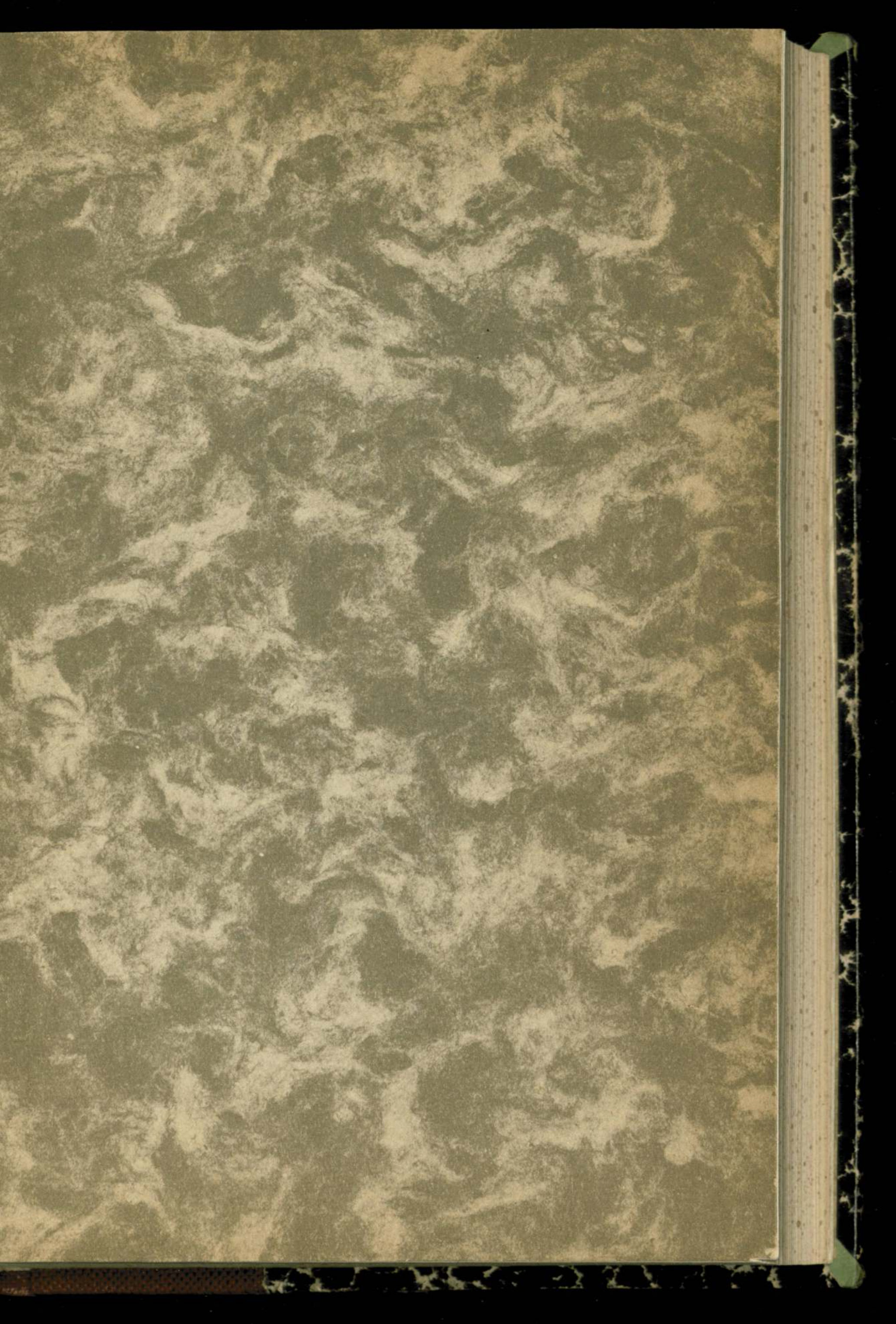
DE LISZT

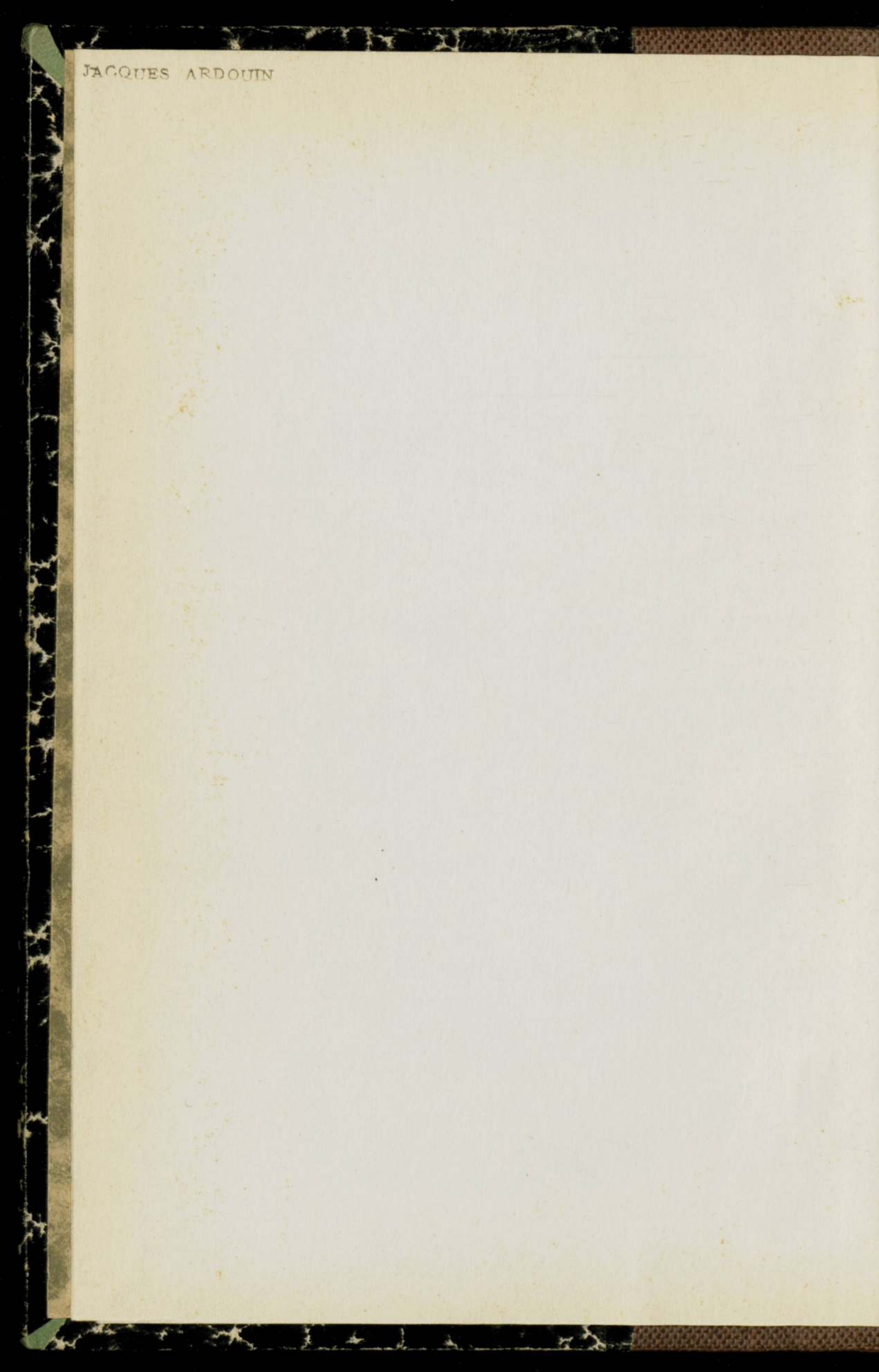
2











II

1854 à 1861.

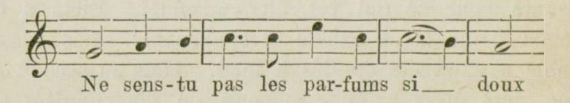


143.

Très cher Richard, hier samedi 7 janvier première représentation du «Lohengrin» à Leipzig. Le public très nombreux (bien que le prix des places eût été doublé) a témoigné une franche sympathie et une vive admiration pour cette œuvre merveilleuse. Le premier acte a marché d'une manière assez satisfaisante pour ce qui est du personnel. Rietz a dirigé son monde d'une façon exacte et convenable. Les morceaux d'ensemble avaient été étudiés à fond. Mais au second et au troisième acte il y a eu beaucoup de défectuosités et de fautes provenant du chœur aussi bien que des acteurs, qui seront meilleurs dans les prochaines représentations, bien que le théâtre de Leipzig ne possède pas les acteurs et les artistes qu'il faudrait. Cette longueur au deuxième acte que je me suis permis de te signaler, a été très sensible cette fois-ci, et le public a éprouvé comme une sorte de lassitude pénible. Les temps du chœur, troisième scène, m'ont paru beaucoup trop précipités; en outre, il y a eu plusieurs défaillances dans cette scène. En somme, sans nous flatter, la représentation de Leipzig est inférieure à la nôtre, ce qui pourrait bien t'être dit et redit par d'autres. Par contre, le public de Leipzig a beaucoup d'avantage sur le nôtre, et je suis convaincu que la représentation d'hier aura des résultats très sérieux. On ne peut plus contester à cette œuvre un succès grandiose; réjouissons-nous-en; quant au reste, il finira par venir tout seul. Les acteurs, Rietz et Wirsing ont été rappelés après le premier acte, et après le dernier les principaux rôles ont reparu sur la scène. T., qui est venu de Paris pour cette représentation, a été très mécontent de l'exécution. Je l'ai calmé; j'estime qu'il n'est

pas raisonnable de nuire à l'ensemble par des critiques de détail. Qu'il soit établi avant tout que «Lohengrin» est l'œuvre d'art la plus admirable que nous possédions jusqu'à présent, et que le théâtre de Leipzig s'honore par cette représentation.

Si tu as à écrire à Leipzig ces jours-ci, fais-moi le plaisir de montrer que tu reconnais avec satisfaction la bonne volonté du personnel et l'heureux résultat de ses efforts, choses qu'on ne saurait révoquer en doute. Une seule remarque me paraît pratique: c'est celle qui est relative à l'allure trop rapide des chœurs de la troisième scène (second acte) ainsi que du passage chanté par Lohengrin au troisième acte



prescrite par *ton indication métronomique.* Un ralentissement serait d'autant plus nécessaire que de fait c'est là que les chœurs ont fait fiasco, et que les passages en question n'ont pas produit leur effet, qui devait être infaillible.

Pour la prochaine fête de la grande-duchesse (8 avril) on donnera ici «Lohengrin» avec *Gœtze* (aujourd'hui professeur de chant au conservatoire de Leipzig, autrefois premier ténor au théâtre d'ici) et la Fastlinger, et au milieu de mai Tichatschek chantera deux fois le rôle chez nous. Zigesar avait aussi invité X. à jouer le rôle d'Ortrude et lui avait offert, ainsi qu'à Tichatschek, des honoraires très convenables; mais sa réponse est passablement hésitante et vague: «Si à cette époque je ne suis pas obligée d'aller en Angleterre», etc., etc.

Tichatschek se conduit encore parfaitement dans cette circonstance, et je te remercie de lui avoir écrit quelques lignes aimables, car il le mérite réellement par le vif attachement qu'il a pour toi et par l'intérêt qu'il porte à tes œuvres. Il était venu (avec Krebs) à Leipzig pour la représentation de «Lohengrin»; pendant les entr'actes nous nous

sommes rencontrés au buffet, où il m'a raconté que tu lui avais écrit, ce qui m'a fait grand plaisir.

Les Hærtel t'ont envoyé 300 thaler pour les 9 numéros de «Lohengrin».

Adieu, très cher ami; donne bientôt de tes nouvelles

A ton

8 janvier 1854. Franz.

144.

Très cher, l'«*Or du Rhin*» est fini; mais moi aussi, je suis fini!!!

Dans les derniers temps j'ai dû m'étourdir exprès par mon travail, au point de repousser toute occasion de t'écrire avant de l'avoir achevé. Voici la première matinée où je n'ai plus de prétexte pour ne pas laisser éclater la douleur que j'ai longtemps contenue et refoulée! Qu'elle éclate donc, je ne puis plus la renfermer en moi-même!

Outre ton compte rendu (si bienveillant!) de la représentation de «Lohengrin» à Leipzig, j'ai reçu aussi celui de la «Gazette générale d'Allemagne», et j'y vois la punition humiliante du crime que j'ai commis contre mon être, contre ma conscience, lorsqu'il y a deux ans j'ai manqué à ma résolution, si nécessaire pour moi, et que j'ai consenti à laisser représenter mes opéras! Ah! comme je voyais clair alors, combien j'étais d'accord avec moi-même, quand je n'avais en vue que *toi* et *Weimar*, que je ne voulais entendre parler d'aucun autre théâtre, et que j'avais renoncé à chercher ailleurs d'autres succès!

Eh bien! c'en est fait! j'ai failli à ma résolution; c'en est fait de ma fierté, et il s'agit maintenant de courber humblement la tête sous le joug des épiciers et des juifs!

Mais, ô honte! après avoir prostitué ce qu'il y a de plus noble en moi, je ne reçois pas même le prix qui me paraissait stipulé pour cette prostitution! Je reste, après comme avant, un mendiant! Cher Franz, aucune des dernières années n'a passé sur ma tête sans que j'aie été *plus d'une fois* sur

le point d'en finir avec la vie. Dans mon existence tout n'est qu'effondrement, tout n'est que ruines! Très cher, l'art n'est pour moi qu'un simple *pis aller*, pas autre chose: la nécessité me force à me tirer d'affaire par lui, pour arriver à *vivre* encore. Mais ce n'est qu'avec un véritable désespoir que je reviens à l'art. Si je le fais, s'il faut que je renonce encore une fois à la réalité, s'il faut que je me rejette dans les flots où se débat la fantaisie de l'artiste, pour me contenter d'un monde imaginaire, il faut, du moins, qu'on vienne en aide à ma fantaisie et qu'on soutienne mon imagination. Dans ce cas je ne puis pas vivre comme un chien, je ne puis pas coucher sur la paille et me délecter à boire de l'eau-de-vie de bas étage; il faut que je me sente flatté d'une manière quelconque, si l'on veut que mon esprit mène à bien cette œuvre douloureuse et difficile, la création d'un monde qui n'existe pas.

Eh bien! lorsque je conçus le projet d'écrire les «Nibelungen» et d'aller jusqu'au bout, il fallait bien des choses pour me mettre dans la disposition d'esprit où l'artiste a besoin d'être pour se plaire à son œuvre; il me fallait pouvoir mener une vie meilleure qu'en dernier lieu! Les succès du «Tannhæuser» (dont je m'étais dessaisi précisément dans cet espoir) devaient m'y aider: j'arrangeai autrement mon intérieur, je fis de folles dépenses (Dieu! de folles dépenses!) pour me procurer tel et tel objet de luxe; *ta* visite de l'été dernier, même ton exemple, tout me disposait à l'illusion (ou plutôt à l'envie de me faire illusion), tout me poussait à ne voir que le côté riant de mon existence. Mes recettes me semblaient être quelque chose d'absolument certain. Dans cet état de béatitude artificielle je repris goût à la musique. Mais dès mon retour de Paris ma situation me parut grave: les commandes que je m'attendais à recevoir pour mes opéras, notamment pour «Lohengrin», ne sont pas venues: la fin de l'année approche, et je vois qu'il me faudrait beaucoup, mais beaucoup d'argent pour ne pas mourir de faim dans mon trou. Aussi je m'inquiète; je t'écris au sujet de la cession de mes droits d'auteur aux Hærtel; la tentative avorte.

J'écris à Berlin, à mon agent des théâtres de là-bas: celui-ci me fait espérer un bon acheteur, que je renvoie à la première représentation de «Lohengrin» à Leipzig. Eh bien! cette représentation a eu lieu: mon agent m'écrit qu'après *ce* résultat il n'avait pas été possible de décider l'acheteur à conclure l'affaire, bien qu'il fût très bien disposé.

Avoue qu'elle est singulière, la «*situation*» dans laquelle je me trouve!!

Et tous ces tourments, toutes ces misères, tous ces soucis pour une vie que je hais, que je maudis! Et par cela même me rendre encore ridicule aux yeux des gens qui viennent me voir, et, par-dessus le marché, goûter la volupté de me dire que j'ai livré sciemment *l'œuvre la plus noble* que j'aie produite jusqu'à ce jour à la nullité de nos cabotins et aux railleries des épiciers!

Dieu, quel effet je me fais à moi-même! Je serais heureux si quelqu'un *savait* quel effet je me fais!

Écoute, mon Franz! Il faut que tu viennes à mon secours. Mes affaires vont mal, *très* mal. Si l'on veut que je retrouve la faculté *d'endurer* (j'entends *beaucoup de choses* par ce mot!), il faut que la prostitution de mon art, que cette voie néfaste où je me suis engagé me mène à quelque chose de *convenable*, sinon je suis perdu. N'as-tu pas repensé à Berlin? *Il faut* qu'on arrive à quelque chose là-bas, si l'on ne veut pas que tout soit fini!

Mais avant tout il me faut aussi *de l'argent*. Les Hærtel ont été très larges; mais à quoi me servent des centaines d'écus s'il en faut des milliers? Si le marché de Berlin avait abouti, j'aurais pu, du moins, profiter de l'offre faite par l'acquéreur pour prouver à un homme d'affaires d'ici la réalité de mon «capital», et pour me faire prêter pour trois ans (avec remboursement annuel du tiers) la somme dont j'ai besoin. Maintenant c'en est fait de cet espoir. Il n'y a qu'une personne ayant franchement confiance dans mes succès futurs (?), qui puisse consentir à faire une pareille affaire. Écoute, cher Franz, *il faut* que tu me trouves un *homme* comme cela. Encore une fois, pour assurer entièrement ma tranquillité et

pour me rendre mon équilibre mental, il me faut *trois* à *quatre* mille thaler. Mes opéras peuvent fort bien produire cette somme en trois ans, *si* l'on fait maintenant quelque chose de sérieux pour «*Lohengrin*», de manière à le sauver. J'afferme mon droit de propriété au prêteur; pour «Tannhæuser» et pour «Lohengrin», je cède tout droit de propriété comme on le désirera ou l'exigera. Si je ne mérite pas qu'on me rende un pareil service, alors, avoue-le, c'en est fait de moi, et tout n'était qu'illusion!!! Tire-moi de ce mauvais pas, et je recommencerai à endurer.

Mon cher ami, ne m'en veuille pas! J'ai des droits sur toi, comme sur mon *créateur*! *Tu es* le créateur de l'homme que je suis aujourd'hui: je vis aujourd'hui *par toi*, ce n'est pas une exagération. Aie donc soin de ta créature: je te le crie comme un devoir que tu as à remplir.

Vois, il ne s'agit que d'une question *d'argent*, c'est-à-dire d'une chose possible. *L'amour*? j'y renonce, et *l'art*??

Eh bien! l'«Or du Rhin» est achevé, plus achevé que je ne le croyais. Avec quelle foi, avec quelle joie je me suis mis à écrire la musique! C'est avec la vraie fureur du désespoir que j'ai enfin continué et terminé mon œuvre: ah! comme moi aussi j'étais pris dans ce filet, la misère de l'or! Crois-moi, on n'a pas encore composé ainsi. Je m'imagine que ma musique est terrible: c'est un bourbier d'horreurs et de sublimités!

Bientôt (??) je m'occuperai de la mise au net: ce sera du noir sur du blanc; il est possible que cela n'aille pas au-delà. Ou bien irai-je aussi le faire représenter à Leipzig pour vingt louis?

Je ne peux pas t'en écrire davantage aujourd'hui: *tu es le seul* à qui je dise ces choses; personne d'autre ne s'en doute, surtout mon entourage immédiat les ignore!

Ne crois pas que j'aie été pris d'un accès de désespoir à cause de la nouvelle de Leipzig. Je m'en doutais, et je savais tout cela à l'avance. Je puis aussi me dire que l'échec de Leipzig peut se réparer, que «le mal ne sera pas aussi grand qu'on se le figure», et autres banalités semblables.

C'est possible; mais je veux entendre des témoins! Je n'ai plus la foi, et je ne connais plus qu'une espérance: celle d'un *sommeil*, d'un *sommeil* si profond, si profond que tout sentiment des misères de la vie s'efface. Ce sommeil-là, je devrais bien pouvoir me le procurer; ce n'est pas bien difficile.

Mon Dieu, voilà que je te fais du mauvais sang, à toi aussi; pourquoi as-tu un ami comme moi?

Le cadeau de la princesse m'a arraché un sourire, un sourire dont je pourrais pleurer. Je lui écrirai, mais pas avant quelques jours; ensuite je t'enverrai mon portrait avec une devise qui pourrait bien, à la fin du compte, te mettre dans l'embarras! Comment cela va-t-il d'ailleurs? Brûle cette lettre! Elle est impie! mais je suis impie moi-même: sois le saint de Dieu, toi, car je ne crois plus qu'en toi; oui! oui! et encore une fois: oui! A toi

15 janvier 1854. R. W.

Il faut qu'on arrive à faire quelque chose avec *Londres*; je veux aller même en *Amérique* pour satisfaire mes créanciers futurs: voilà ce que j'offre encore de faire pour achever mes «Nibelungen».

145.

Mon très cher Franz, je te récris pour essayer de soulager mon cœur.

Très cher, la *souffrance* continuelle finit pourtant par devenir intolérable: être condamné à tout endurer, et ne devoir jamais rien faire pour guider cette roue d'Ixion au risque de se perdre soi-même, il y a de quoi révolter finalement l'âme la plus résignée. Il faut que j'agisse maintenant, que je fasse quelque chose! Je ne puis m'empêcher de songer sans cesse à m'enfuir bien loin, au bout du monde; je sais bien qu'il ne s'agit que de *fuir*, non de me refaire une nouvelle existence, car je suis si seul! Cependant il faut que je fasse au moins quelque chose qui me rende ma situation, telle qu'elle est, assez supportable pour que je puisse y trouver,

grâce à l'exécution et à l'achèvement de mon œuvre, une activité qui me distraie et qui me console. Pendant que je ne mange pas autre chose que le pain de la charité, il m'arrive des nouvelles d'Amérique; j'apprends qu'à Boston on donne déjà des «*Wagner-Nights*». Quelqu'un me tourmente pour que j'aille là-bas, me disant qu'en ce moment on s'y occupe beaucoup de moi, qu'en donnant des concerts, etc., je pourrais y gagner beaucoup d'argent. «Gagner beaucoup d'*argent*»! Ah! Dieu! je n'ai pas besoin de gagner de l'argent, si je suis la voie que j'aspire à suivre!! Mais supposons que je recoure à un pareil moyen; je ne saurais toujours pas comment liquider honorablement ma nouvelle installation pour aller au pays où je gagnerais de l'argent. Et comment me sentirais-je là-bas?

Ah! mon Dieu! la chose est tellement impossible que cette impossibilité n'a d'égal que l'état ridicule dans lequel je tombe quand je me vois réduit à ruminer la possibilité d'exécuter un pareil projet! Naturellement il ne serait alors plus question de mon œuvre, des «Nibelungen».

Cette *œuvre*, elle est vraiment la *seule chose* qui me rattache à la vie. Quand je pense à des sacrifices à faire, quand je demande des sacrifices, c'est uniquement pour cette œuvre, car c'est elle seule qui me fait sentir que j'ai encore un but à atteindre sur cette terre. C'est pour elle qu'il faut que je tienne bon, et que je reste ici où j'ai dressé ma tente et où je me suis fixé pour travailler. Si j'y réfléchis bien, en voulant agir et en agissant je ne puis avoir d'autre objectif que la possibilité pour moi de tenir bon pour arriver à achever mon œuvre. Mais là précisément je ne puis absolument rien faire; il faut que tout soit fait par *d'autres*. Voilà pourquoi j'ai été repris d'un désir qui depuis quelques jours ne me quitte pas: c'est celui de me faire amnistier et d'obtenir la permission de revenir librement en Allemagne. Alors, au moins, je pourrais être *actif*, en me rendant utile pour la représentation de mes opéras; je pourrais enfin diriger moi-même une fois l'exécution de «Lohengrin», tandis qu'ici je me ronge le cœur et souffre le martyre à cause de lui. Au

premier moment cela m'a paru même indispensable pour réparer l'échec de Leipzig; un peu plus je me serais hasardé à rentrer en Allemagne *sans* passeport, j'aurais été jusqu'à risquer ma liberté personnelle (ô Dieu! «ma liberté»! quelle ironie!!). Puis, quand j'ai été plus calme, j'ai voulu écrire au roi de Saxe; mais je n'ai pas tardé à trouver cette démarche inutile et même honteuse. Puis j'ai voulu jusqu'à cette nuit encore écrire au grand-duc et lui exposer ma nouvelle situation, afin de le déterminer à une intervention énergique à Dresde. Ce matin je me dis que j'en serais pour mes frais, et c'est aussi ton sentiment, je suppose. Où donc trouver de l'*énergie*? où donc trouver une *volonté* réelle? Ne faut-il pas que tout se fasse à moitié, au quart, ou même au dixième, au douzième seulement, à la X.?

Me voilà donc à me croiser les bras et me laissant aller à la *souffrance* entière, absolue! Je ne puis rien faire, rien que créer mes «Nibelungen», et cela, je ne le pourrai point sans une secours puissant, énergique!

Ami, excellent ami, ami unique! Écoute! Je ne *puis* rien faire, si d'autres n'agissent pas pour moi. Il faut que la vente de mon droit de propriété sur mes opéras se réalise, si l'on ne veut pas que je m'arrache de force à ma situation. Cela ne peut plus se faire aujourd'hui par la voie purement commerciale, à cause de la représentation de Leipzig (qui certainement n'*aurait pas eu lieu* si l'on avait tenu compte de ma volonté et de la condition que j'avais posée); ce ne peut plus être que l'œuvre de l'amitié. Mais je ne puis m'ouvrir à personne qu'à toi, parce que tu es seul à même de comprendre ma situation, de l'apprécier sainement et de la juger avec indulgence, en tant qu'elle a été créée par mon état d'âme, mes goûts, mes caprices et mes besoins. A quel épicier irais-je demander de concevoir ce qu'il y a d'exubérant dans ma nature, qui m'a poussé, sous l'influence de telles et telles dispositions d'esprit, à satisfaire un immense désir intérieur par des moyens extérieurs et d'une manière que le béotien doit trouver étrange, et en tout cas anormale? Aucun ne sait ce dont nous avons besoin, nous autres: moi-même je m'étonne malgré moi de

regarder souvent comme indispensables tant de «choses inutiles». Je ne *puis* dire qu'à *toi* combien ma position est pénible en ce moment, et combien j'ai besoin de prompts secours. Voilà certes ce qu'il y a de *plus urgent*, de plus rigoureusement nécessaire pour me conserver à tout mon avenir. Le cruel sentiment de ma situation ne me laisse pas d'autre parti à prendre, puisque je ne veux pas m'ôter la vie pour un motif aussi frivole que celui de me mettre en route dare dare et de filer en Amérique.

C'est une calamité qu'un homme comme moi, et un ami de ta sorte trouve son supplice dans son affection même; je le sais! Abandonne-moi si tu peux; alors ce sera fini!

Avec ces enragés soucis mes maux de nerfs sont revenus avec une nouvelle violence. Pendant le travail je me sentais souvent très bien; l'orage semblait s'être entièrement dissipé. Je me sentais souvent bien soutenu et porté doucement; la plupart du temps ma joie intérieure se traduisait par le silence; même l'espérance caressait amoureusement mon cœur; déjà les enfants de la légende s'approchaient de l'ondin en pleurs et lui criaient: «Ne pleure pas; toi aussi tu peux encore devenir bien heureux!» Mais le mot finissait par s'entendre de plus en plus loin, enfin mon oreille cessait de le percevoir: le silence! Maintenant je suis retombé dans la vieille nuit d'autrefois; eh bien! qu'elle m'engloutisse tout entier!

Qu'on me pardonne, je ne *puis* parler autrement!

Adieu, mon Franz! Adieu! Adieu! A toi

R. W.

146.

Cher ami, mais tu voulais m'envoyer tes «Artistes»; pourquoi n'arrivent-ils pas?

Où en est la symphonie de «Faust»?

En ce moment j'écris la partition de l'«Or du Rhin» avec l'orchestration. J'ai eu beau chercher, il m'a été impossible d'inscrire nettement sous forme d'esquisse le prologue (la

profondeur du Rhin); c'est ainsi que j'ai été amené à écrire tout de suite la partition complète. Seulement de cette manière je mettrai beaucoup plus de temps à finir; aussi ai-je la tête un peu embarrassée.

La princesse a eu une très bonne idée; salue-la et remercie-la bien de ma part. Qui sait ce qui nous attend? J'aime autant l'ignorer.

Un mot, je te prie, en réponse à ces quelques lignes.

Zurich, le 7 février 1854.

A toi
Richard W.

147.

Très cher Richard, quelle destinée que la nôtre! Être obligés de vivre ainsi séparés l'un de l'autre! Tout ce que je puis te dire, c'est que sans cesse je pense à toi et que je t'aime du fond du cœur.

Ces derniers temps ont été très durs pour moi grâce à des occupations, à des visites, à des travaux, etc. Je n'ai écrit à personne, comme tu peux bien le penser, puisque tu n'as pas reçu de lettre de moi.

Je t'envoie ci-joint la partition de mon «Chœur d'artistes»; d'ici à l'automne je compte publier une demi-douzaine de morceaux pour orchestre (également sous forme de partition). Au mois d'octobre la symphonie de «Faust» sera écrite et achevée; elle paraîtra aussi bientôt après.

Mais laissons ces détails et parlons de ton «Or du Rhin». L'as-tu réellement terminé? Tu as marché avec une rapidité merveilleuse. Tu sais quelle joie ce sera pour moi d'en connaître la partition. Envoie-la-moi donc dès que tu pourras t'en passer.

En attendant, je n'ai pas négligé tes affaires pécuniaires, et j'espère que mes espérances ne seront pas déçues. Réponds-moi *sincèrement* sur ces deux points-ci:

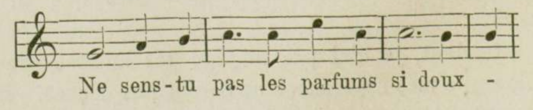
1°. As-tu des dettes qui te gênent, et quelle somme te faudrait-il absolument pour les payer?

2°. Ne peux-tu pas te tirer d'affaire cette année encore avec tes revenus?

Il est assez probable qu'en automne prochain Berlin entrera en ligne; quand le moment sera venu, je te ferai part du modeste résultat de mes efforts; *n'en parle pas* quant à présent. Dorn a été ici et a dirigé la deuxième exécution de tes «Nibelungen». Dans six semaines cet ouvrage sera donné à Berlin. Brendel m'écrit différentes choses sur la question de «Lohengrin» à Leipzig. A mon avis, il n'y a pas autre chose à faire pour le moment, et tu as tout lieu d'être tranquille à cet égard et d'être satisfait. La barque de Lohengrin est tirée par un cygne; les cris des oies et les aboiements des chiens restent sans effet.

Berlioz reviendra à Hanovre à la fin de mars; puis il ira à Dresde, où il dirigera quelques concerts au théâtre. Fischer m'a écrit dernièrement; il parle d'une représentation de «Cellini» à Dresde. Ceci est encore un secret, que pour ma part je désire voir bientôt divulgué. Cet opéra est l'œuvre la plus fraîche, la mieux tournée qu'ait produite Berlioz, et sa chute à Paris et à Londres n'est que le résultat de vulgaires infamies et de l'inintelligence du public. Il serait beau que Dresde lui offrît une revanche éclatante, comme il la mérite.

Brendel va publier son livre ces jours-ci. Quand tu l'auras lu, dis-moi franchement ce que tu en penses. Raff vient aussi d'achever un gros volume intitulé «La question wagnérienne» (!?). Mais il ne veut pas m'en laisser voir quoi que ce soit, bien qu'il en ait lu différents passages à quelques autres personnes. Heureusement que tu ne peux pas être *en question* pour toi-même, et pour moi non plus . . .



Vis dans ton «Or du Rhin», et garde un souvenir affectueux à

Ton

F. L.

Weimar, le 21 février 1854.

148.

Zurich, le 4 mars 1854.

Cher Franz, grand merci pour tes «Artistes». Chez moi tu trouvais beaucoup à redire à cette composition, je veux dire qu'elle ne t'était pas sympathique. J'ai si bien perdu l'habitude de juger quoi que ce soit dans le sens objectif, qu'en toute chose je ne consulte absolument que mon goût, que je ne m'occupe que de ce qui éveille franchement ma sympathie, pour me borner ensuite à jouir sans analyser la jouissance éprouvée. Or, songe aux contradictions que tu as dû soulever en moi, rien que par le choix du poème. C'est plus ou moins un poème didactique: c'est le philosophe enfin revenu à l'art avec l'ostentation que comporte une telle résolution, qui nous parle. C'est Schiller trait pour trait! Puis un chœur de concert: je n'ai plus de goût à ces choses-là, et je ne pourrais à aucun prix faire quelque chose de semblable; je ne saurais pas où chercher l'inspiration. Ensuite, autre chose! Ma manière de concevoir le rapport entre la musique et le vers parlé s'est modifiée du tout au tout; il me serait absolument impossible aujourd'hui de composer une mélodie sur des vers de Schiller, qui certainement ne sont faits que pour être lus. On ne peut procéder avec ces lignes que d'après un certain arbitraire musical, et, comme la mélodie n'arrive jamais à couler franchement, cet arbitraire nous entraîne à des digressions harmoniques, à des efforts inouïs pour donner des ondulations artificielles à la source où manque la mélodie. J'ai vu tout cela par moi-même, et je suis maintenant dans une phase de développement qui m'a amené à un revirement complet: c'est ainsi, figure-toi, que j'ai fait rouler *toute* l'introduction instrumentale de l'«Or du Rhin» sur l'unique triple accord de *mi bémol*! Représente-toi maintenant combien je suis chatouilleux aujourd'hui sur tous ces points, et comme j'ai dû être étonné lorsqu'en ouvrant tes «Artistes» je suis tombé du premier coup sur l'extrême opposé de mon procédé actuel! Je ne nierai pas que j'ai continué en hochant la tête, et que sottement je n'ai

eu d'yeux que pour ce qui me frappait, c'est-à-dire pour des détails, et toujours des détails. Mais parmi ces détails il y avait bien des choses qui m'ont impressionné; arrivé à la fin, j'hésitai et je me dis fort sagement que je ferais bien de faire passer une fois le *tout* devant moi avec l'élan voulu, et voilà qu'heureusement je me pénétrai moi-même de l'œuvre! Je te vis tout à coup à ton pupitre; oui, je t'ai vu, entendu et compris, ce qui m'a prouvé une fois de plus que c'est uniquement *notre* faute si nous ne savons pas tout d'abord ouvrir notre cœur aux généreuses inspirations. Ton appel aux artistes est un grand, beau et admirable trait de ta propre vie d'artiste. J'ai été profondément ému par la puissance de ton intention. Tu l'exprimes avec passion à une époque, dans des circonstances, pour des hommes qui feraient bien de vouloir te comprendre. Tu as très bien fait de tirer les vers de Schiller de leur existence littéraire et de les crier au monde au son éclatant des trompettes! Tu as *bien* fait, te dis-je. Et c'était à toi qu'il appartenait de procéder comme tu l'as fait: c'était *toi* qui devais savoir *comment* tu voulais faire entendre ces vers au monde, car nul autre que toi n'avait éprouvé le besoin de jeter cet appel! Je ne connais personne qui soit capable aujourd'hui de faire quelque chose de pareil, et de le faire avec une telle puissance. *Ce que* l'artiste veut, lui inspire aussi les *procédés* à employer, et par les *procédés* nous voyons *ce qu*'il voulait; or, ce que tu as voulu *ici*, il t'a fallu l'exprimer précisément de cette façon, et non autrement, c'est-à-dire avec les plus puissants moyens de l'éloquence et de l'art d'émouvoir, d'entraîner les hommes. Voilà ma critique. Je n'en ai pas d'autre à faire! Mais, qui te chantera cela de manière à te satisfaire? Grand Dieu! quand je pense à nos chanteurs de concert en habit noir! Certainement tu t'es exalté pendant l'exécution de ton œuvre à Carlsruhe, au point que tu as cru l'entendre comme elle devait être; mais je suppose que le public n'a entendu que l'exécution réelle et qu'il n'a, par conséquent, rien pu comprendre à la chose. Excellent ami, il te faudrait des chanteurs comme j'en rêve pour mon *Odin*, etc. Réfléchis donc à ce que je te dis là!! Je suis devenu

si abominablement pratique que toujours je vois immédiatement l'exécution effective: c'est là une nouvelle source de cette volupté de désespoir où je me complais.

Ainsi, merci pour les «artistes»: j'arrive presque à me dire que tu m'en as fait cadeau à *moi* seul, et que personne ne saura jamais ce que tu as donné au monde en produisant cette œuvre!

Je travaille d'arrache-pied. Ne pourrais-tu pas m'indiquer quelqu'un qui serait capable de tirer de mes indéchiffrables esquisses au crayon une partition un peu propre? Cette fois-ci je travaille tout autrement qu'autrefois. Mais la mise au net me tue! Elle me fait perdre un temps que je pourrais employer plus utilement; en outre cela m'énerve tellement de tant écrire que j'en deviens malade et que j'en perds toute envie de me livrer à des travaux sérieux. Sans un homme capable comme celui que je demande je suis perdu; *avec* lui j'aurai *tout* fini dans *deux ans*. Il me faudrait mon homme pour toute cette durée; s'il survenait une pause dans la copie des partitions, il pourrait toujours transcrire des *parties* dans l'intervalle. Cherche, je t'en prie! Ici je ne trouve personne. Sans doute on peut trouver tant soit peu fabuleux que je veuille avoir un secrétaire, moi, qui arrive à peine à me suffire.

Si tu peux me tirer d'affaire, tu feras une œuvre pie. Est-ce que je ne vaux pas pour un de nos enthousiastes d'Allemagne quelques milliers de thaler prêtés pour six mois? Je lui assignerai directement ce que j'aurai à toucher en automne.

Lundi j'attends la visite de *Gustav Schmidt*, qui vient de Francfort; je l'ai appelé pour relire avec lui le «Lohengrin». Peut-être même amènera-t-il son ténor. Je suis heureux de le voir si plein de zèle!

Du reste, je me bouche les oreilles pour n'entendre personne: je ne veux pas m'entendre dire combien je suis tombé bas!

J'aurai bientôt de tes nouvelles, n'est-ce pas? Si tu évoques mon image, figure-toi un homme toujours travaillant ou

plongé dans une immense mélancolie. Adieu, très cher, excellent ami! Les «Artistes» sont splendides! Mes amitiés chez toi.

A toi
R. W.

149.

Ami unique, souvent je suis bien triste à cause de toi, et pour moi-même je n'ai pas lieu de me réjouir. L'affaire principale et le problème de ma vie sociale prennent une tournure très sérieuse et très pénible. Je ne pouvais guère attendre autre chose de ce côté et j'y étais préparé; cependant les interminables complications par lesquelles je suis obligé de passer, ont entraîné pour moi beaucoup de soucis et ont gravement compromis ma situation pécuniaire, de telle sorte qu'il m'est impossible en ce moment de venir en aide à un ami. Cela m'est très sensible, et je ne puis m'étendre davantage sur ce sujet. Tu me comprendras et tu n'interpréteras pas défavorablement mon silence. Je pourrais à l'occasion te faire mieux connaître ma situation de vive voix; elle n'est pas couleur de rose, et plus d'un y aurait peut-être péri totalement, ce que d'autres n'auraient pas vu sans plaisir.

Aujourd'hui je te dirai simplement que le jour de la représentation de l'opéra du duc de Gotha, je me suis rencontré à table avec M. de Hülsen. Il amena la conversation sur l'exécution de tes œuvres à Berlin, et me dit qu'il attendait, pour les donner, que tu eusses vendu ton droit de propriété à Bote et Bock. Je me permis de lui objecter que j'avais lieu de douter fort que cette cession pût jamais se faire, et que, dans le cas où B. et B. se rendraient acquéreurs des partitions de «Tannhæuser» et de «Lohengrin», je ne voulais pas admettre pour le moment que tu eusses l'intention de revenir sur la condition que tu avais posée antérieurement, condition d'après laquelle je devais être appelé à Berlin pour assurer une exécution convenable de tes œuvres. Écris-moi ce qui en est. Je ne veux pas te donner des conseils; pourtant j'estime que l'exécution de tes opéras à Berlin reste un point important pour toi et que tu ne gagneras rien à déplacer la question, qui est

celle-ci: c'est que tes œuvres ne devront être exécutées que par mon intermédiaire et d'après mon avis.

Incidemment on me dit aussi que la troupe de Kœnigsberg a l'intention de représenter le «Tannhæuser» à Berlin cet été. Je t'en informe parce que je présume que tu ne peux pas approuver ce projet et que, le cas échéant, tu n'y souscriras pas.

Je suis bien fatigué et j'ai bien peu de ressort. Mais le printemps nous donnera de nouvelles forces.

Écris bientôt à celui qui t'aime de tout son cœur et qui t'est bien fidèle et bien dévoué.

Gotha, le 4 avril 1854. F. Liszt.

Cet après-midi je serai de retour à Weimar. R. Pohl est aussi là avec sa femme; je l'ai chargé de t'écrire et de te rendre compte des représentations de «Tannhæuser» et de «Lohengrin» qui vont avoir lieu.

150.

Mon cher Franz, Dieu sait avec quelle impatience j'attendais, cette fois encore, une lettre de toi! Je réponds immédiatement, afin de régler tout d'abord la question d'«affaires».

Jusqu'à présent je n'avais pas entendu parler de Bote et Bock; mais maintenant je suppose que ce sont les acheteurs que mon Berlinois, employé de l'agence des théâtres, avait en tête lorsque l'hiver dernier je m'avisai de cet expédient. Je déclare qu'en ce moment je ne vendrais mes opéras ni à Bote et Bock, ni à personne en général. (Je n'ai pas besoin de t'énumérer mes raisons, n'est-ce pas?)

J'ai peine à comprendre que M. de Hülsen puisse être assez naïf pour croire que je consentirais à laisser représenter le «Tannhæuser» à Berlin par la troupe de Kœnigsberg. J'écris aujourd'hui même à Kœnigsberg pour cela. Quant à *toi*, je te prie d'écrire immédiatement à Hülsen pour lui annoncer mon *veto*. Tu pourrais faire cela en *mon nom* et, à ce propos, rappeler d'une manière générale que j'ai remis *une fois pour*

toutes exclusivement entre *tes mains* tout ce qui concerne mes opéras au point de vue de *Berlin*, attendu que je suis fermement résolu à ne traiter avec Berlin que par ton entremise et comme il te plaira, mais non plus en personne. Si donc Hülsen a jamais l'intention de donner un opéra de moi, et s'il n'attend que le moment d'avoir à traiter, non plus *avec moi*, mais avec un *tiers* (Bote et Bock, comme il le croyait), parce qu'il s'était brouillé avec moi, il trouvera ainsi la meilleure occasion de tout arranger sans se trouver personnellement en contact avec moi, vu qu'il aurait affaire à *toi* seul. C'est donc comme mon mandataire que tu as protesté contre la représentation projetée par la troupe de Kœnigsberg; c'est en la même qualité que tu t'offres à régler ultérieurement cette affaire avec lui. Je pense que ce serait donc une bonne occasion d'aboutir avec Berlin dans le sens que nous désirons. Cela est urgent, je le sens bien! Dieu sait comme je me tire d'affaire, du reste, en ce moment; je ne veux plus te fatiguer de mes doléances, mais il faut cependant que je te dise ceci: tu peux par ton intervention me rendre un grand service, qui est de nature à améliorer notablement ma situation actuelle. Voici ce que c'est: écoute! A Augsbourg on a joué (assez mal, d'ailleurs) le «Tannhæuser»; voilà donc la voie frayée pour Munich; *Dingelstedt* m'a écrit une lettre très aimable et qui inspire confiance; aussi lui ai-je fait envoyer l'opéra, qui doit être donné là-bas cet été. En ce qui concerne les honoraires, je lui ai fait un devoir d'obtenir pour moi tous les avantages imaginables, vu que je n'ai d'autre capital que mes opéras et qu'il me faut avoir en vue surtout les grands théâtres de cour. Du reste, je ne lui ai pas fixé de chiffre, car j'ai confiance en lui. Personnellement tu connais bien Dingelstedt: puis-je te demander de lui écrire qu'il veuille bien me faire obtenir quelque chose de sérieux, de préférence des tantièmes; mais surtout qu'il prenne à cœur de m'envoyer de l'argent *avant la fin de ce mois*, soit à titre d'avance sur les tantièmes, soit, si cela n'est pas possible, à titre d'honoraires fixes, auquel cas je croirais pouvoir prétendre à 100 louis. (On m'a toujours payé 60 louis à Dresde; mais comme le «Tannhæuser»

à été partout une pièce à recette, j'ai cru n'être pas trop exigeant en demandant une fois pour toutes 100 louis à un aussi grand théâtre.) Dingelstedt est sans doute encore en voyage; mais je pense que si tu adresses ta lettre à l'*inspecteur du théâtre de la Cour*, *W. Schmidt*, celui-ci la lui fera parvenir sur ta prière. Ne m'en veuille pas!

Ce n'est qu'à un ami comme toi qu'on peut demander de s'occuper si activement des autres, quand il est lui-même dans une situation aussi pénible que semble l'être la tienne, pauvre ami! Bien que j'aie une idée générale de tes embarras, je désire vivement que tu me dises par le menu comment vont tes affaires et celles des tiens. Quant tu ne fais qu'effleurer ce sujet, cela me fait de la peine. Je dois craindre, selon toute apparence, que la princesse n'ait été dépossédée pour toujours et d'une manière absolue; il faut que je l'avoue, de pareilles pertes ont de quoi vous affecter. Je comprends que tu aies le cœur gros en regardant l'avenir, puisqu'au sort de la mère est lié celui d'un être jeune et aimable. S'il te fallait me dire que vous que j'aime, vous êtes tous les trois complétement ruinés et réduits à vous seuls, eh bien! vois comme je suis bête, je ne pourrais pas m'en affliger outre mesure, surtout si je te voyais garder bon courage. Ah! très cher, très cher Franz, ami unique! Donne-moi un cœur, un esprit, une âme de femme qui me comprenne tout entier, dans lequel je puisse me plonger *tout entier*. Combien peu de chose il me faudrait alors dans ce monde! Combien me paraîtraient indifférents tous ces riens que dans les derniers temps (alors que j'étais désespéré) je me sentais entraîné à réunir autour de moi comme pour distraire mon imagination!! Dieu, si je pouvais vivre avec vous dans une heureuse solitude! Si nous pouvions ici même — eh! ce serait alors tout à fait indifférent! — nous appartenir à nous-mêmes au lieu de nous dépenser au profit de tant de niais, de tant d'êtres inintelligents, comme je me sentirais heureux! et «par-ci par-là» nous saurions bien entreprendre quelque chose qui nous rouvrirait les portes du monde extérieur.

Mais je bavarde à tort et à travers! Rappelle-moi à l'ordre

comme je le mérite: je ne serai plus jamais rien qu'un gueux romanesque!

Eugène t'a-t-il envoyé mon médaillon? Il n'est pas mal, mais un peu malade!

Il faut que je te récrive bientôt: j'ai en provision plus de matériaux que je ne peux en employer aujourd'hui!

L'orchestration de l'«Or du Rhin» avance; maintenant je suis descendu avec l'orchestre dans Nibelheim. En mai tout sera fini, sauf la mise au net: tout est écrit au crayon, d'une manière illisible sur des feuilles isolées; tu ne le verras pas encore de sitôt. En juin il faudra que je me mette à la «Walkyrie». Quand viendrez-vous donc? Personne n'en dit mot! Et pourtant, tu parles de «communications verbales»! Hier *Schindelmeiszer* m'a écrit de venir secrètement à Darmstadt; le «*Lohengrin*», me dit-il, (il sera donné le deuxième vendredi) sera splendide! Bah! je resterai sans doute ici!

Adieu, très cher, très cher Franz!

J'ai encore tant de choses à te dire qu'il faut que je m'arrête aujourd'hui!

Mes meilleures salutations à ton entourage! A toi

Zurich, le 9 avril 1854. R. W.

151.

Cher ami, qu'en penses-tu? Pourrais-je arriver à un résultat si je t'envoyais une lettre adressée au roi de Saxe, que le grand-duc de Weimar ferait remettre à son adresse par un de ses familiers (peut-être son ministre plénipotentiaire)? J'accorde que le *ministre* de Saxe serait plus important que le roi; mais il est impossible que je m'adresse à un personnage comme celui-là. Le grand-duc y consentirait-il? Il faut maintenant qu'il se fasse quelque chose pour moi; il faut, au moins, que je puisse échapper «par-ci par-là» à ma situation ordinaire, sans quoi . . .

Comment vas-tu? Écris donc!!! A toi

R. W.

152.

Voilà cinq jours que je souffre d'une fièvre catarrhale et d'une fièvre intermittente; je suis dans mon lit, très cher Richard, et il faudra probablement que je me ménage beaucoup jusqu'à la semaine prochaine.

J'ai écrit depuis longtemps à Dingelstedt au sujet de ton affaire; je l'ai prié de te répondre directement et, si c'est possible, d'une manière *sérieuse*. Dingelstedt est un *gentleman* et se comportera certainement de manière à te contenter.

«Lohengrin» et «Tannhæuser» ont été donnés ici la semaine passée. Le premier avec illumination du théâtre, parce que Mme la grande-duchesse revenait pour la première fois au théâtre depuis ses couches. Gœtze (aujourd'hui professeur au conservatoire de Leipzig, ténor à notre théâtre dans les dix-neuf ou vingt dernières années) a chanté le rôle de Lohengrin; il a fait valoir les parties lyriques de ce rôle bien mieux qu'on n'avait pu le faire jusqu'à présent. Il avait étudié sa partie à fond, à l'occasion de plusieurs représentations données ici aussi bien qu'à Leipzig, de manière qu'au point de vue musical il a joué avec une sûreté parfaite. Le «Tannhæuser» a fait salle comble comme d'habitude; à la représentation de «Lohengrin» il a fallu même refuser l'entrée à nombre d'étrangers qui n'étaient arrivés ici que dans l'après-midi.

La femme de Pohl a joué très joliment la partie de harpe; j'ai prié Pohl de t'écrire pour te rendre compte de la représentation. Il est très zélé pour ta cause et t'est très dévoué.

Les journaux annoncent que tu dirigeras la prochaine fête musicale qui doit avoir lieu dans le Valais. Y a-t-il du vrai là-dedans?

Quand cette fête musicale aura-t-elle lieu? Quelle est en cette occurrence la part que Methfessel prend à la direction? J'ai besoin d'être renseigné là-dessus, parce que j'ai déjà été questionné plusieurs fois sur ce point.

J'en étais là de ma lettre lorsqu'on m'a apporté tes lignes.

Voilà encore une plainte lugubre et désespérée! Venir à ton aide ou te voir souffrir sans rien faire, les deux choses me sont presque impossibles au même degré!

D'après les expériences que j'ai faites (et dont je ne t'ai dit qu'une faible partie), j'ai peine à croire que le roi de Saxe fasse ce que nous désirons et qu'il t'accorde ta grâce. Toute-fois je vais faire encore une tentative. *Envoie-moi ta lettre* à Sa Majesté. J'éspère qu'on s'en occupera bientôt le mieux qu'on pourra. Notre grand-duc est momentanément absent, et je ne pourrai lui parler que dans le courant de la semaine prochaine. Écris-moi immédiatement et rédige ta lettre pour Dresde; tu me la feras parvenir *ouverte*.

J'ai pensé au copiste dont tu as besoin pour tes «Nibelungen». Il est très difficile de dénicher un individu capable qui soit à même de se charger d'un travail semblable. Je connais, il est vrai, quelques jeunes gens qui entreprendraient volontiers une besogne comme celle-là, mais ils ne sont pas adroits et compétents. Je me suis adressé à Berlin et j'ai fait demander à un de mes anciens amis s'il pourrait disposer de son temps en ta faveur Tu serais certainement très content de lui. Si mes pourparlers aboutissent à un résultat favorable, je t'en informerai.

Tu me demandes comment je vais . . .

. . . .

«Au plus fort du malheur, Dieu reste à nos côtés».

Ne t'inquiète pas de mon indisposition; dans quelques jours ce sera passé; mes jambes ont encore à me porter ailleurs.

A toi
F. Liszt.

153.

Mon cher, bien cher Franz, il faut que je renonce à te faire mes doléances: je suis coupable en abusant de mes confidences, pendant que tu es si discret sur le chapitre de tes propres chagrins. Je t'importune d'une franchise qui ne connaît point de bornes; je laisse tomber devant toi chaque

goutte qui s'échappe de la source de mes souffrances, et je l'espère, voilà précisément la raison du silence que tu gardes sur ta situation à toi! Je sens bien maintenant que le meilleur moyen de guérir ses propres maux, c'est la pitié qu'éveillent les maux des autres. Je n'ai plus qu'un chagrin aujourd'hui, c'est celui de voir que tu caches avec tant de soin tes propres malheurs à ma sympathie. Te sentirais-tu réellement trop fier pour descendre jusqu'à moi? ou bien ne veux-tu pas me faire sentir à mon tour l'impression pénible que je t'ai faite par mes plaintes, alors que tu étais impuissant à me secourir? Soit, cher ami! Si en effet tu n'éprouves nullement le besoin de vider ton cœur une bonne fois, eh bien! garde le silence! Mais si ton cœur te commande de le faire, alors juge-moi digne d'entendre tes plaintes! Ne me crois pas aussi faible que j'en ai l'air peut-être: ma détresse tient à l'infime situation qui est la mienne; mais je puis élargir mon horizon si une forte sympathie me pousse à rompre avec l'habitude!

Je dois t'en avoir dit assez; s'il était nécessaire de m'étendre davantage, j'en aurais même trop dit!

Admets maintenant que pour moi tout soit dans l'ordre: n'aie d'autres soucis quant à moi que ceux que te crée le chagrin dont je souffre à te voir malheureux!

Je me dispenserai bien d'écrire la lettre au roi de Saxe: je ne saurais pas, d'ailleurs, ce que je devrais y dire de *vrai*, ce qu'il pourrait comprendre; quant à *mentir*, je ne le ferai pas; que veux-tu? c'est le seul péché que je connaisse! Je veux finir mes «Nibelungen»; après il sera temps de retourner parmi les humains. «Lohengrin» me fait de la peine; il me paraît être en train d'aller au d . . . Eh bien! qu'il y aille; j'ai encore d'autre flèches dans mon carquois! Ainsi, voilà une fois de plus que je t'ai tourmenté sans nécessité!

Dingelstedt ne m'a pas encore écrit jusqu'à ce jour: il aura de la peine à le faire; on est trop peu habitué à rétribuer convenablement des œuvres dramatiques. Je ne sais pas encore non plus comment faire pour écarter là-bas X. (pour

le «Tannhæuser»). Il a l'air d'être à la fois un imbécile et un gueux. *Hærtiger* (le ténor) est très gentil et tout à fait pénétré de sa tâche; c'est lui aussi qui a dit qu'il ne comprenait pas comment X., même avec la meilleure volonté du monde, pourrait exécuter une pareille musique. Ce n'est pas à *toi* qu'on peut demander de donner dans ce guêpier d'épiciers.

Le directeur du théâtre de Kœnigsberg m'a répondu qu'il ne songeait pas à jouer le «Tannhæuser» à Berlin. Qu'est-ce que M. H. est donc venu te conter? Aurais-tu envie d'écrire à ce dernier?

Ne va pas mal interpréter mon silence quand je m'abstiens par-ci par-là de te parler de ce qui me concerne! Cela m'arrive ordinairement parce que je n'attache aucune importance à certaines choses. Voici ce qui en est de la fête musicale du Valais: le comité m'a invité dans le temps à diriger cette fête, ce que j'ai refusé net; pourtant je me déclarai prêt à me charger d'une *symphonie de Beethoven* (en la majeur), si, pour l'ensemble de la fête proprement dite, on prenait un directeur spécial qui consentirait à cet engagement. Ces messieurs s'empressèrent de souscrire à cette combinaison et engagèrent pour cette fête un directeur de concerts de Berne, Methfessel, qui m'est très dévoué. Dans les prospectus qu'ils lancent, il leur paraît utile de présenter la chose comme si j'avais accepté (en commun) avec M. la direction de la fête musicale. Cela t'a peut-être frappé comme moi. Du reste, au point de vue «musical» il n'y a rien à attendre de ce festival; on me fait peur de l'orchestre qui se trouvera réuni; on doute surtout de pouvoir composer un chœur de chanteurs passable. En outre, comme ces braves gens ne répéteront qu'*une* fois, tu comprends bien que je ne me sois pas engagé plus avant dans cette aventure, et surtout que je n'aie pas songé à faire de la propagande active en faveur de l'entreprise. Récemment ils sont venus, il est vrai, me demander d'exécuter quelque chose de moi; sur quoi je leur ai accordé «l'ouverture du Tannhæuser», toutefois à la condition que je verrais que cela marcherait: il faut qu'après la répé-

tition je puisse être libre de me retirer. Toute l'affaire n'avait pour moi d'autre attrait que celui d'une occasion de faire une excursion dans les Alpes (un voyage dans le Valais en passant par l'Oberland bernois). C'est dans ce sens que je lançai à tout hasard des invitations à droite et à gauche; j'en adressai une notamment à *Joachim*, qui m'a promis sa visite pour cet été, et que j'ai ainsi décidé à s'arranger de manière à venir à cette époque; il pourrait du même coup se délecter avec moi à la fête musicale du Valais. C'est ainsi que j'invitai aussi B. J'avais précisément tant d'autres choses à t'écrire que je t'ai totalement oublié dans ma série d'invitations; j'aurais fini aujourd'hui même par t'oublier encore. Eh bien! où en es-tu? Tu viendras certainement chez moi, n'est-ce pas? Et ensuite tu franchiras les Alpes avec moi? Ce sera au commencement de *juillet*.

Si cela pouvait faire plaisir à *Joachim* de me faire entendre une bonne fois quelque chose, je pourrais certainement lui assurer son engagement complet pour la fête.

Depuis longtemps je dois une lettre à *Brendel* (pour le remercier de son livre): je ne sais que lui écrire. Tout cela est très bien, et celui qui n'a rien de mieux à faire, n'a qu'à faire comme tout le monde; pour moi, cela n'est plus dans mes moyens.

Je suis heureux de *ton* activité; tu es infatigable! Ne crois pas que je sois indifférent quand je garde le silence: non, je me réjouis vivement de te voir si actif! Puisse ta santé être parfaite avec cela! Je reparlerai de cela une autre fois!!

Il faudra tout de même que je finisse par mettre mes partitions au net: il est par trop difficile de faire ce travail à mon idée, surtout mes ébauches étant souvent horriblement confuses, au point que moi seul je puis en sortir. Cela sera un peu plus long, voilà tout! Je te remercie cordialement de ta sollicitude: nous en reparlerons, et peut-être, si c'est par trop fatigant, en viendrai-je encore à prendre ton ami de Berlin!

Eh bien! à la garde de Dieu, cher Franz! Donne-moi

bientôt de tes nouvelles; je veux savoir *beaucoup de choses*, je veux savoir *tout*!

Aie confiance en Celui qui s'est entièrement dévoué à toi

Zurich, le 2 mai 1854.

Richard.

Quand je compose et que j'instrumente, je ne pense jamais qu'à *toi*; je me demande comment tu trouveras telle et telle chose; j'ai *toujours* affaire à *toi*.

154.

(*Lettre de Hülsen.*)

Monsieur le Docteur, à la suite de l'entretien verbal que nous avons eu ensemble lorsque j'ai eu l'honneur de vous voir à Gotha, je prends la liberté de vous adresser la question suivante:

Si je veux faire jouer le «Tannhæuser» au commencement de l'hiver de cette année, quelles seront les conditions?

Ayez la bonté, Monsieur, de me faire connaître votre réponse le plus tôt possible.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de la considération très distinguée

De votre très dévoué

Berlin, le 17 mai 1854.

Hülsen.

(*Ma réponse.*)

Monsieur, j'ai l'honneur de répondre comme suit à la question que vous m'avez posée à propos de la représentation des opéras de Wagner à Berlin.

Il est inutile d'entrer dans de longues discussions pour établir que les représentations de «Tannhæuser» et de «Lohengrin» qui ont eu lieu jusqu'à ce jour sur des scènes de moyenne importance et d'importance minime, quelque satisfaisantes et honorables qu'elles aient pu être pour les théâtres en question, ne sauraient être considérées comme pouvant servir de norme pour les représentations qu'on se propose de donner à Berlin. C'est précisément et surtout parce que R. Wagner attache une valeur particulière et très sérieuse à la

scène de Berlin, qu'il m'a prié et chargé de le seconder dans cette affaire comme ami et comme artiste, et naturellement il m'a, de son côté, donné plein pouvoir absolu à cet effet.

Les conditions ne sont donc, par le fait, pas autres que celles d'une belle, d'une bonne exécution comme garantie d'un succès plus qu'ordinaire des œuvres elles-mêmes. Ceci est pour moi un résultat absolument certain, eu· admettant que la scène de Berlin les interprète d'une manière digne d'elle; je me flatte, Monsieur, que vous partagerez cette opinion dès les répétitions générales. Mais pour arriver aux répétitions elles-mêmes, il est nécessaire, selon moi, que nous réglions ensemble d'une manière nette et précise

A) la distribution des rôles,

B) le nombre et l'ordre des répétitions (auxquelles je devrais nécessairement assister en partie).

Pour peu que cela vous soit agréable, Monsieur, je suis disposé à venir à Berlin à la fin de notre saison théâtrale, soit le 24 juin, pour bien m'entendre avec vous au sujet de toute l'affaire, qu'il est assez facile de faire aboutir.

Quant aux honoraires auxquels Wagner peut prétendre, j'ose affirmer d'avance qu'il ne sera pas bien exigeant; je vous ferai connaître ses conditions (après en avoir conféré encore une fois avec lui). A titre de question secondaire, je vous ferai observer qu'en ce qui concerne mon humble personne, bien que ma participation effective à l'exécution d'une œuvre de Wagner à Berlin entraîne un séjour d'un mois environ dans cette ville et qu'il me faudrait, par conséquent, faire un sacrifice de temps assez considérable, le succès probable de l'entreprise me donnera une espèce de satisfaction à laquelle je n'aimerais pas mêler une question d'émoluments[1]) (sans faire *diète*).

Il est un autre point que je ne veux pas passer sous silence. D'après ce que j'ai appris depuis, Wagner a fait de son désir de voir ses œuvres exécutées sous ma direction

1) En allemand «*Diäten*»; d'où ce jeu de mots intraduisible en français. *(Note du Traducteur.)*

une condition absolue pour Berlin. Quelque flatteuse que soit pour moi la confiance que Wagner me témoigne, je me permettrai (en vertu de mon plein pouvoir absolu) de ne pas me prononcer sur la question de ma direction, et de la traiter comme une «question réservée», que je trancherai plus tard, *selon les circonstances*. J'espère qu'il se trouvera bien un moyen de sauvegarder ma responsabilité vis-à-vis de Wagner et de ses œuvres, sans m'imposer comme un intrus au personnel de Berlin.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de ma considération très distinguée. Votre tout dévoué

Weimar, le 20 mai 1854. F. L.

NB. Aie la bonté de me donner tes instructions positives sur ce point: désires-tu des honoraires fixes ou des tantièmes, ou bien l'un et l'autre? Écris-moi immédiatement là-dessus, et laisse-moi le soin de pêcher peu ou prou suivant les circonstances.

Dès que Hülsen fera un pas en avant dans cette affaire, tu en seras immédiatement informé, très cher ami. Écris-moi sur la question d'argent et fais-moi part de tes autres desiderata en ce qui concerne la représentation de Berlin.

Garde en attendant *pour toi* les deux lettres ci-dessus, car on a déjà trop parlé de l'histoire de Berlin.

Jusqu'à présent l'affaire ne s'est pas arrangée avec Dingelstedt. Il viendra à Weimar à la fin de juin. Il est probable qu'il veut simplement laisser passer la période de l'exposition de Munich et qu'il ne donnera le «Tannhæuser» qu'en automne. Relativement à la somme que tu désires pour tes honoraires, il me dit qu'il regrette de ne pas pouvoir te l'accorder tont entière. Si tu as quelque chose de particulier à lui demander, écris-le-moi.

Je suis encore passablement souffrant et fatigué. Écrire des lettres, traiter, négocier, tout cela m'est insupportable; pour me récréer je travaille à une assez longue étude sur le «Vaisseau fantôme». Elle te plaira, je l'espère. Brendel la

publiera in *extenso* pour le milieu de juin; en attendant elle paraît comme feuilleton dans l'Officiel de Weimar.

Eugène Wittgenstein m'a envoyé ton médaillon, ce qui me fait grand plaisir. Je trouve que c'est le plus ressemblant et le plus fidèle de tes portraits.

Dans cinq ou six jours j'irai voir Joachim à Hanovre. Il a passé toute la semaine dernière ici et m'a apporté une ouverture tout à fait remarquable. Joachim se lance dans la composition, et s'il continue de ce train-là pendant quelques années, il produira certainement des œuvres sortant de l'ordinaire.

Que Dieu te bénisse dans la joie et dans la douleur, très cher ami!

Écris bientôt

A ton

20 mai 1854.

F. L.

155.

Mon cher ami, un de ces jours je t'écrirai tout au long et t'expliquerai aussi pourquoi ma lettre d'aujourd'hui est si courte.

Ainsi, parce qu'il y a péril en la demeure, je te dirai seulement ceci: *des tantièmes* et rien de plus. Si l'on veut que ces tantièmes représentent un chiffre sérieux, c'est-à-dire si l'on veut que mes opéras soient donnés *souvent*, il faut que le directeur montre réellement de la bonne volonté et qu'il ait le cœur à son affaire. Voilà pourquoi nous voulons le traiter noblement. Ta lettre est *parfaite*.

Sous peu de jours je t'en écrirai plus long.

A toi

26 mai 1854.

R. W.

156.

Monsieur le Directeur, je regrette d'apprendre par votre lettre du 29 mai que vous n'êtes pas disposé à tenir compte des vues artistiques de Wagner, qui amènent et motivent mon intervention dans l'affaire de l'exécution de ses œuvres à

Berlin. Je déplore sincèrement que les circonstances regrettables qui interdisent à Wagner l'accès de l'Allemagne, subsistent toujours et qu'il en résulte bien des complications qui entravent la marche naturelle des représentations de «Tannhæuser» et de «Lohengrin». Vous êtes trop au courant et vous avez trop d'expérience des choses de l'art pour ignorer combien le succès d'œuvres dramatiques de valeur dépend de la manière de les représenter. Les chefs-d'œuvre de Gluck, que vous citez comme exemple dans votre lettre, doivent certainement leur succès durable à leurs merveilleuses beautés, mais aussi à l'ardeur que Spontini a mise à s'en pénétrer et à son action personnelle à Berlin. De même le succès extraordinaire des opéras composés par Spontini et par Meyerbeer eux-mêmes s'est accentué grâce à l'intervention directe des compositeurs dans leur exécution. Cela m'entraînerait trop loin de discuter plus à fond des faits si souvent constatés; je me bornerai donc, Monsieur, à vous dire franchement que si la direction a réellement l'intention de donner le «Tannhæuser» et le «Lohengrin» tout simplement «*comme une œuvre quelconque*», il conviendrait presque mieux de donner toute autre œuvre à son choix, sans tenir compte de celles de Wagner.

Il y a quelques mois j'ai parlé à plusieurs reprises de la situation à M. le chef d'orchestre Dorn; je suis convaincu qu'il ne traitera pas de prétention injuste le désir formel exprimé par Wagner de me voir coopérer en personne à l'exécution de ses œuvres à Berlin.

Il va de soi, Monsieur, qu' «il ne peut pas entrer dans vos vues de prendre un engagement qui porterait une trop grave atteinte à la dignité de l'établissement et à ses moyens aussi bien qu'à l'autorité du directeur», de même que je suis incapable d'avoir jamais de pareilles intentions. Vous ajoutez encore ceci, Monsieur: «Je demande la confiance du compositeur pour moi et pour le théâtre royal». Ce point est également fixé; il est absolument hors de question et n'est point à discuter; seulement, comme Wagner me charge d'être son représentant dans l'affaire de Berlin, et qu'il vous a fait

part de sa résolution, les intérêts que j'ai à défendre en cette qualité ne me permettent pas d'en venir peu à peu à accepter le rôle d'un cinquième joueur de whist (qui, d'après le proverbe, ne peut occuper qu'une place très incommode, «sous la table»). Par conséquent, je dois vous prier, Monsieur, ou bien de souscrire aux conditions formulées dans ma lettre précédente et de m'autoriser, en votre qualité de directeur du théâtre royal, à prendre part aux répétitions et à l'exécution des œuvres de Wagner à Berlin, conformément au vœu si nettement exprimé par le compositeur, ou bien de laisser toute l'affaire dans le *statu quo* négatif actuel.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma très haute considération. Votre tout dévoué

Weimar, le 2 juin 1854. F. Liszt.

P. S. Wagner m'écrit dans sa dernière lettre qu'il me laisse entièrement le soin de fixer à Berlin les conditions pécuniaires et qu'il est content de «Tannhæuser».

Très cher, renvoie-moi la lettre de Hülsen, vu que je n'en ai pas pris copie et que je ne veux pas qu'elle passe en d'autres mains. Tu approuveras ma réponse, je l'espère. Garde mon brouillon.

J'ai passé quatre jours à Hanovre. Je ne peux pas te dire dès maintenant ce que je ferai cet été; dès que je serai tant soit peu fixé à cet égard, je te le ferai savoir immédiatement.

Te reste-t-il un exemplaire disponible de la partition pour piano de «Tannhæuser»? Roger, qui est ici en ce moment, aimerait bien étudier le rôle, mais jusqu'ici il a eu beau écrire pour demander un exemplaire de la partition pour piano. Je lui ai dit que je te ferai part de son désir et que je suis convaincu que, si cela t'est possible, tu me feras bientôt parvenir un exemplaire pour lui. Chez Meser, à Dresde, l'édition est épuisée, dit-on; si elle ne l'est pas, je pourrai en faire venir un de là. Peut-être m'écriras-tu aussi dans ta prochaine lettre quelques lignes que je puisse montrer à Roger ou copier à son intention.

Roger est assez bien doué comme musicien et peut bien faire dans le rôle de Tannhæuser. Quand la fête musicale du canton du Valais aura-t-elle lieu, et combien de temps resteras-tu là-bas?

A toi
Franz.

157.

Vite quelques lignes seulement en réponse à ta lettre, cher Franz! Tu ne doutes pas un instant, n'est-ce pas? que je ne te remercie de tout mon cœur de l'énergie que tu mets à défendre mes intérêts contre Hülsen. Pourvu que l'âme soit sauvée, alors le corps lui-même sera dans les meilleures conditions! Je te renvoie la lettre de Hülsen. J'ai des remords de te donner toute cette peine! Mais ne nous attendons pas à des résultats: je suis d'avis que tu ne lui répondes plus du tout!

J'écrirai tout de suite à Dresde au sujet de la partition pour piano de «Tannhæuser»: il faut qu'on t'en décroche un exemplaire et qu'on te l'envoie pour Roger. Il y a longtemps, tu le sais, que j'avais Roger en tête: s'il a réellement appris (comme je l'espère, et cela par toi) à bien connaître la tâche qui l'attend et s'il veut prendre à cœur de bien la remplir, je ne doute pas qu'il ne soit le *premier* Tannhæuser tel que je le rêve. Fais-lui toutes mes amitiés.

La question que tu me poses à propos de la fête musicale, m'a presque fait espérer que tu pourrais m'accompagner là-bas. Écoute, cher Franz, ce serait au moins une joie après les ennuis de cette triste année!! Et si tu parvenais à décider la princesse et l'enfant à venir avec toi dans le Valais en passant par l'Oberland et par la Gemmi, oh! alors, tout irait bien!!! Seulement il ne faut rien attendre de cette sotte fête musicale: en ce qui concerne mes compositions, j'ai tout retiré. Je n'exécuterai que la symphonie en la majeur! Il y aura sans doute beaucoup de monde, mais pas beaucoup de musique. Si tu étais là, si J. et B. venaient aussi, Dieu sait ce qu'on improviserait alors, purement et simplement pour nous faire passer le temps! Que le ciel te mette à même de

faire une «sottise» et d'en entraîner d'autres encore à la faire avec toi!

La fête aura lieu le 10, le 11 et le 12 juillet: c'est dans les premiers jours de *juillet* qu'il faudrait se mettre en route pour le Valais en passant par l'Oberland.

Je tâcherai de vivre pendant quelques jours de la vie végétative. Il faut que je remette à d'autres temps la mise au net de la partition de l'«Or du Rhin». Prochainement on se mettra à la «Walkyrie»!

Adieu, excellent, unique Franz! Donne-moi l'espérance de te voir, de vous voir! A toi

Zurich, le 7 juin 1854. R. W.

158.

Très cher Richard, je t'envoie ci-joint la *camelote* de X. avec le brouillon de ma simple réponse. Probablement le char va encore rester embourbé tout entier pendant quelque temps, et l'on reprendra les négociations plus tard. Eh bien! j'aime assez à comprendre parfaitement les gens, quand même le fond de leur pensée n'est pas exprimé par leurs discours et ne peut pas l'être. Il m'a fallu voir dans ma vie trop de choses de ce genre pour que je puisse m'y tromper. La difficulté ne provient ni de Hülsen ni d'autres personnes citées, mais . . . de *ceux* que nous ne nommerons pas, bien qu'ils ne nous soient pas inconnus.

Je t'apporterai mes poèmes symphoniques dès qu'il me sera possible de m'absenter pour quinze jours. Je suis très heureux de voir qu'ils t'intéressent.

Prenons *patience* et, dans les mauvais jours, restons fidèles à l'éternité! A toi

8 juin 1854. Franz.

159.

Cher Franz, je te rends la *camelote*, dont je ne t'envie nullement la propriété. Laissons de côté toutes ces insanités

répugnantes: quand on entend ce jargon de la lâcheté et de la veulerie, que ces idiots nomment le langage du «bon sens», on se croit au milieu de cent mille fous. Notre *bonheur* consiste, au fond, uniquement en ce que nous ne plions jamais devant ces gens-là: nous aurons beaucoup gagné si nous persistons dans cette attitude. Quant à une récompense *effective*, il n'y faut certainement pas songer.

C'est ainsi qu'en ce moment cela m'arrange parfaitement de ne *pas* faire ce que veut X.; rien que cette idée me met en belle humeur; tout ce qui peut survenir à part cela, doit nous être absolument indifférent. A Berlin *nous* célébrerons, tout à fait entre nous, une fête de l'amitié ou . . . — quelle autre fête célébrer à «Berlin»? Que nous importe, d'ailleurs, «Berlin»?

Mille remercîments pour tout ce que tu fais et pour la manière dont tu le fais!

Quant au «succès» (dans le sens pratique que X. prête à ce mot), je ne l'aurai sans doute jamais! Du reste, ce serait proprement une ironie à l'adresse de ma situation et de mon être. Par contre, je me sens à tout moment prêt à mourir, le cœur joyeux et la bouche souriante, pourvu qu'il s'en trouve une occasion vraiment noble. Que veut-on de plus? En vérité, en ce qui concerne mon avenir purement personnel, je ne souhaite qu'une bien belle mort, puisqu'après tout il y a tant d'accrocs dans la vie. Ce qui m'afflige souvent, c'est de voir qu'autour de moi rien ne m'offre jamais l'occasion d'une telle fin. Tout ne tend qu'à une «vie bien longue», quelque difficile, quelque pauvre, quelque misérable qu'elle puisse être d'ailleurs. Triste!

Nous en causerons quand tu viendras, car tu viendras, cela paraît certain (Dieu merci!). Apporte tes poèmes symphoniques; cela donnera un peu de force au fil de la vie!!

Ne cherche pas de copiste pour moi: Mme Wesendonck m'a fait cadeau d'une plume en or, inusable, qui refait de moi un calligraphe doublé d'un pédant. Les partitions seront ce que j'ai produit de plus parfait en matière de calligraphie! Nul n'échappe à son destin! Ce que Meyerbeer admirait le plus

dans mes partitions, c'était ma belle écriture. Cette admiration a été comme un sort jeté sur moi: je suis *condamné* à écrire de jolies partitions tant que je vivrai sur cette terre!

Tu ne verras pas l'«Or du Rhin» avant qu'il ait revêtu une forme digne de lui, la forme que je rêve de lui donner; mais ce travail n'avancera guère que pendant les heures de loisir et les longues soirées d'hiver, car maintenant je ne peux pas m'y arrêter, il faut que j'aborde la composition de la «Walkyrie», dont je sens la musique frémir délicieusement dans tous mes membres.

Salue la princesse et l'enfant de toute la puissance de tes moyens!! Pour aujourd'hui il faut que je m'en tienne à cette prière; je ne puis plus écrire, cela ne va plus, même avec la plume en or. Je dirais bien des choses si je n'allais pas me remettre à pleurer comme en chemin de fer. On vient de m'appeler: un aigle a passé au-dessus de la maison! Un bon présage!

«Vive l'aigle!», il volait admirablement, les hirondelles étaient très inquiètes. Adieu, sous les auspices de l'aigle.

A toi

R. W.

160.

Laisse-moi te dire que les larmes m'empêchent de continuer à lire.

Oh! tu es pourtant un homme unique!

Cela m'a frappé comme un coup de foudre! Dieu, que m'as-tu écrit là!!

Toi seul le sais!

161.

3 juillet 1854.

Merci mille fois, cher Franz: tu m'as tiré d'un embarras extrême, après que j'avais épuisé tous les autres moyens. Pour l'automne, je pense, les choses rentreront un peu dans l'ordre pour moi.

Quand viendras-tu? Je vais dans le Valais ces jours-ci, mais je pense être de retour sous peu. Je n'ai pas d'argent pour courir le monde; rien ne me tente d'ailleurs, tandis que mon travail seul me donne du plaisir. La «Walkyrie» est commencée; écoute, c'est maintenant que cela commence pour tout de bon!

C'est singulier, ces contrastes de la première scène d'amour de la «Walkyrie» avec celle de l'«Or du Rhin»!

Brendel t'aura aussi surpris, n'est-ce pas? (Chansons que cela!)

Que Dieu te bénisse!

162.

Très cher Franz, tu arrives à point nommé à Leipzig! Je regarde ton passage par Leipzig comme un avertissement du destin, qui me fait entendre qu'on pourrait pourtant me sauver. Dans ma détresse j'ai écrit il y a quelque temps à *Brendel*, pour lui demander si parmi mes «admirateurs» de Leipzig il ne pourrait pas trouver quelqu'un voulant me prêter (pour quatre à cinq mois) 1000 thaler *sur billets à ordre.* Réponse: Non! mais peut-être A. pourrait-il me les procurer par l'entremise de tel ou tel. Comme A. est venu me voir dernièrement, je me suis adressé aussi à lui; réponse: Non! Dans le courant des trois mois qui vont venir je puis compter toucher mes droits d'auteur sur mes opéras pour cette année. Ils se monteront, selon toute apparence, à un chiffre respectable et m'aideront, je l'espère, à sortir une fois pour toutes de ce dernier embarras. Mais le moins que je puisse attendre serait la somme de 1000 thaler. A celui qui me les prêtera, je remettrai consciencieusement une traite à trois mois (échéance fin octobre). Il faut que Hærtel fasse *cela.* S'il veut, au contraire, m'avancer les *1000 thaler* sur mes recettes, cela pourra aussi m'arranger. Il peut contrôler le chiffre mieux que personne; par contre, je déléguerais chaque fois le paiement de mes honoraires à X. jusqu'au complet remboursement de la somme. J'accepte la combinaison qu'il pré-

férera, pourvu que je sorte de cette situation misérable dont je souffre comme un forçat!

A. m'a parlé aussi dans sa lettre de certaines éventualités qui pourraient me permettre, à titre exceptionnel, de faire une courte apparition en Allemagne. Je n'y crois pas, et en ce moment je n'y tiens même pas sérieusement; je ne voudrais pas faire la moindre démarche dans ce sens.

En ce qui concerne l'affaire de Berlin, je suis bien aise, crois-moi, de la savoir uniquement entre *tes mains*; je serais bien fou de l'en retirer jamais, tant que tu ne t'en lasseras pas. X. se gardera de s'adresser à moi! Tout cela, ce sont des commérages!

Je me suis sauvé pour échapper au festival de Sion; cela me faisait l'effet d'une grande fête de village, où je n'avais pas envie de faire ma partie. Je suis parti dare dare! Qu'on ne me parle pas d'une «fête musicale» de quelque genre que ce soit. J'ai éprouvé comme un sentiment de jalousie en voyant que tu es allé à Rotterdam; tu trouveras aussi, je l'espère, le temps de venir à Zurich! Viens, si tu peux, dans la seconde moitié du mois d'août; à ce moment là, les Wesendonck seront aussi de retour, je pense!

Ah! Dieu! Je sens ma tête si vide; hier matin je me suis embarqué sur le lac de Genève. J'ai passé cette nuit dans la diligence qui va de Berne à Lucerne. En ce moment je navigue sur le lac des Quatre-Cantons, sur les rives duquel je vais aller chercher ma femme, qui a fait ici une cure de petit lait. Ensuite je retournerai à Zurich, ce que je ne puis *risquer* que dans l'espoir que tu réussiras à emporter d'assaut le consentement de Hærtel. Personne ne peut me venir en aide ici; j'ai déjà mis *tout* en œuvre pour me maintenir à flot jusqu'ici (à partir de l'hiver dernier). Si tout va bien, je continuerai dès le 1er août la composition de la «Walkyrie»; le travail, *ce* travail, est *la seule chose* qui me fasse supporter l'existence. A côté de cela je continuerai la mise au net de l'«Or du Rhin»; pour l'arrière-saison, je pense, tu auras la partition en main.

Ah! pardonne-moi de répondre par ce radotage à ta belle

et bonne lettre des bords du Rhin qui respire la gaîté. Peut-être t'écrirai-je bientôt plus convenablement. Je vais aborder bientôt à *Brunnen*, où tu figures encore comme double Peps: comme tu étais gai alors! Adieu, cher, unique Franz!!

A bord de la «Ville de Zurich» sur le lac des Quatre-Cantons, en vue de Brunnen!

Le *31 juillet*, songes-y!!!

163[1]).

Cher grand homme, merci mille fois pour l'autographe; il fera grand plaisir.

C'est une bonne et excellente fille la Soest, que ses parents avaient envoyée en Angleterre, et qui y gagna le mal du pays après «l'école de Weymar», la «musique de l'avenir» et les «opéras de Wagner». Elle s'est enfuie de là, et la voilà établie à Erfurt, où elle donne des leçons de piano, et vient entendre vos poèmes!

Mais mille et mille remercîments pour beaucoup d'autres. choses. Liszt a été fort heureux d'apprendre que ses articles de la W. Z. vous plaisent. C'est bien à vous, de les avoir si bien compris! Ils continueront encore quelque temps. Le «*Vaisseau fantôme*» terminera cette série. Non, ce n'est point une couronne funéraire qu'il tresse. Il vit et vivra, votre sombre et noble héros! Le sommeil, la solitude, ne sont pas la mort, et ses forces vitales sont telles, qu'il fera encore longtemps, dans un temps donné, le tour de l'Europe. Le Fidelio de Beethoven ne s'acclimate que maintenant à Londres!

Je suis heureux que les compositions symphoniques vous intéressent! S'il *peut* (?!) aller vous voir, il vous portera les partitions, mais en ce moment je crois qu'elles sont moitié en copie, moitié en *recopies* pour la gravure, etc., etc.; mais vous serez le premier, cher grand génie, à les lire. La plupart ont été exécutés ici. C'est très-beau, très-noble, et très-élevé.

Vos lettres nous font de la joie, comme une aumône faite

1) Voir tome I, page 12, note 1.

avec des pièces d'or aux nécéssiteux, qui ne sont habitués à recevoir que des coups, ou de gros sous en cuivre!

Faites-nous souvent cette aumône, puisqu'elle ne vous appauvrit pas!

Laissez faire Liszt avec Hülsen. Laissez-lui Berlin, entièrement, complétement. Cela peut aller lentement, mais cela ira bien, et surtout *proprement*!

Combien il est bon, combien il est intelligent, délicat et patient, *je* le sais mieux que personne! Un autre que lui eût été submergé et noyé dix-huit fois depuis six ans, par les tempêtes qui se jouent de notre pauvre nacelette! Il nous fait encore surnager!

Liszt a écrit à Berlin pour vous trouver quelqu'un qui vous copie votre «Rheingold». Ce beau Rheingold, après lequel nos oreilles soupirent. Celui qu'il croyait pouvoir vous convenir, ne saurait être *libre* pour ce temps! Que vous faut-il pour commencer la Walkyrie? et l'admirable scène entre Wodan et Brunehild. Cette adorable Brunehild, qui sauve Sieglinde! Écrivez *longuement*, cela fait du bien à tous nos trois cœurs, uns et indivisibles. Toute l'atmosphère de l'Altenbourg rayonne doucement quand il y a eu une lettre de vous.

Fasse le ciel, que ce soit à revoir, bientôt; et quand verrons-nous votre Rheingold, ne fût-ce qu'en brouillon? Oh, si vous saviez, comme Liszt chante vos poèmes! Nous adorions votre Lohengrin bien avant que Beck l'ait étudié, et nous écoutons et pleurons quand il le chante!

Faites, faites vos Walkyries au plutôt! Quelle œuvre!

Écrivez-nous bientôt!

Vous dites que H. ne comprend pas de quoi il s'agit! Ah! qui est-ce qui comprend de quoi il s'agit, quand il s'agit de quelque chose de Beau et de Grand? Quand un statuaire veut faire une belle statue, il prend du granit ou du marbre, et fatigue ses forces à le tailler; mais le granit et le marbre sont moins durs que le cœur des hommes! Le statuaire, s'il ne meurt pas, fait sa statue; quand il s'agit de faire une belle chose, les hommes sont moins passifs que le granit et le marbre.

Liszt est infatigable, il vous est tout dévoué, vous le savez. Courage et espoir! Je ne puis assez vous dire, combien votre douce lettre m'a fait du bien. C.

164.

La caisse de X. résiste plus opiniâtrément que Silistrie. On n'arrive à rien là si l'on veut brusquer les choses; par conséquent, je ne puis rien t'annoncer d'heureux.

A mon retour ici je trouve une lettre de Hülsen, qui répond par un «non» définitif relativement à la représentation du «Tannhæuser» à Berlin. Il termine par cette phrase: «Il va de soi qu'après avoir essayé deux fois en vain de faire jouer cet opéra au théâtre royal, l'administration ne pourra pas risquer une troisième tentative, tant que j'aurai l'honneur d'être à sa tête. Je le regrette!»

D'autre part cependant, j'apprends que la question n'est pas enterrée et qu'on est disposé en très haut lieu à m'appeler à Berlin. Qui vivra, verra. En attendant, je n'ai répondu que quelques lignes à Hülsen.

Qu'est-ce donc que cette histoire de festival? Pourquoi as-tu décampé? Raconte-moi cela à l'occasion, quand tu seras bien disposé.

Après la fête musicale de Rotterdam j'ai passé quelques jours à Bruxelles, où je me suis retrouvé avec mes deux filles.

Dès que j'aurai répondu à toutes mes lettres, qui se sont terriblement accumulées, je me mettrai à mon «Faust»; j'entends qu'il soit achevé pour le nouvel an. Les autres choses (compositions symphoniques) seront aussi publiées jusque-là.

Je suis encore très fatigué de mon voyage, ou plutôt de ma course au clocher, et le sentiment personnel que je ne peux pas t'être utile, m'amène à abréger encore ces lignes. Ah! bon Dieu! que puis-je te dire, après tout, tant que

«*La vergogna dura*»

et qu'il n'y a pas moyen de remédier à cette *vergogna*? A toi

28 juillet 1854. F. L.

165.

Mais, très cher Franz, aurais-tu réellement pu me croire capable d'avoir conçu l'idée de donner des concerts pour me répandre par ce moyen, ou pour faire de la musique, ou pour Dieu sait quoi? N'aurais-tu pas compris tout de suite que cette pensée ne pouvait m'avoir été suggérée que par le désespoir où me jetait ma misérable situation pécuniaire, et que je ne pouvais y répondre que par ceci: pourrais-je gagner de l'argent ou non? de l'argent pour un sacrifice inouï, pour une abnégation de moi-même que probablement je n'aurais pas même pu soutenir jusqu'au bout? Dans ce cas, comme j'ai dû mal m'exprimer! Excuse-moi de t'avoir donné lieu à une pareille méprise! Mais reçois mes remercîments d'autant plus vifs pour les efforts que tu as faits malgré cela!

Mon cher, mon bien cher ami! Comme je pouvais être heureux et fier il y a trois ans, lorsque je n'avais encore rien fait qui fût en contradiction avec le sentiment net et la connaissance exacte de ma situation vis-à-vis de notre public, du public qui prononce chez nous sur les questions d'art! Si à cette époque déjà ta sollicitude et ton amitié s'évertuaient à me faire «apprécier de la foule» et à assurer la diffusion de mes œuvres, comme je souriais alors, comme je repoussais silencieusement toute espèce de séduction! Mais le démon s'est emparé de moi; dans ma vie si horriblement déserte j'ai eu de nouveau la velléité de mettre au moins un peu d'agrément dans mon existence; la séduction a pris corps, j'ai livré mes partitions, j'ai été surpris de leur succès, et j'ai espéré. Je maudis maintenant cette espérance. Je sens que je suis tombé si bas à mes propres yeux que j'en suis encore à chercher le moyen d'échapper au supplice de m'accuser moi-même.

Hülsen a dit à X. qu'il considérait toute l'affaire engagée avec moi comme *faite*; heureusement j'ai pu consoler X. de ce qu'il ne l'a pas faite; mais Hülsen a raison: l'affaire est «faite». Finalement qu'est-ce qui pouvait mieux m'édifier sur la réalité et sur la valeur de mes succès que l'impossibilité

de trouver pour moi à l'endroit même où ils ont été remportés, en cherchant parmi tous mes admirateurs, en se donnant toute la peine imaginable, le dirai-je? la somme de 1000 thaler à titre de prêt? Ce fait trivial est pour moi d'une éloquence extraordinaire.

Je t'en prie, très cher Franz, ne me parle pas de ma gloire, de mon honneur, de ma position ou comme on voudra appeler tout cela! Je sais à n'en pas douter que tous mes »succès» se basent sur de *mauvaises*, très *mauvaises* exécutions de mes œuvres; que, par conséquent, ils reposent sur des malentendus et que ma notoriété, ma gloire ne valent pas un zeste de noix. Laissons donc toute politique de côté; renonçons à employer des moyens que nous méprisons pour arriver à un but qui, à bien considérer la chose, ne pourra jamais être atteint, et par cette voie moins que par toute autre. Laissons donc la coterie, cette accointance avec des crétins qui à eux tous sont incapables de soupçonner ce dont il s'agit chez nous. Je te le demande, quelle satisfaction, quel réconfort pouvons-nous espérer avec le concours de tous ces idiots (ou de quelque autre nom qu'on veuille les appeler)? Il m'arrive souvent de ne pas comprendre ton ironique amour de la vie qui sait étouffer sous la raillerie le dégoût qu'inspirent ces gens-là. Arrière toutes ces saletés! arrière la «gloire» et toutes ces folies! Nous ne vivons pas dans un temps où la gloire peut donner de la joie ou des honneurs!

Écoute-moi: le «Tannhæuser« et le «Lohengrin», je les ai *donc* jetés au vent: je ne veux plus en entendre parler. En les livrant au trafic des cabotins, je les ai répudiés; ils ont été maudits par moi et condamnés à mendier pour moi, à ne plus me rapporter que de l'argent, *plus rien que de l'argent*. Je ne voudrais pas même m'en servir pour cela, si je n'y étais forcé. Étant donnée la lumière qui, cet été, s'est faite dans mon esprit, je porterais ma peine avec bonheur; je vendrais avec joie tout ce ménage que j'ai monté; nu comme je suis, j'irais encore une fois errer à travers le monde, et cette fois, je te le jure, aucune illusion n'aurait plus prise sur moi! Mais, ma femme ne pourrait plus supporter une

pareille extrémité; je le sais, ce serait sa mort. Eh bien! *par amour pour elle* j'ai résolu de tenir bon; il faut que »*Tannhæuser*» et «*Lohengrin*» aillent aux juifs. Mais il m'est impossible d'attendre ce que, dans telles ou telles circonstances à faire naître et à laisser venir patiemment, ils pourraient me rapporter de plus qu'à cette heure où je suis obligé de m'en défaire à tout prix et au plus vite. Dis-moi, très cher, où en sommes-nous avec *Berlin*? Avais-tu simplement compté faire paraître notre proposition acceptable pour M. de Hülsen? Ou bien avais-tu d'autres moyens à ta disposition pour t'assurer que tu serais appelé à Berlin dans des conditions honorables? Je penche à croire que c'est cette dernière hypothèse qui s'est réalisée; aussi je voudrais pouvoir espérer que tu m'annonceras bientôt que nous avons triomphé. Si Berlin reste fermé à mes opéras, il en résultera que toute l'affaire sera paralysée, et pardieu! la diffusion de mes opéras n'est pas pour moi autre chose qu'une *affaire*; il n'y a que cela de réel, tout le reste est et sera toujours absolument mensonger. Ne nous évertuons donc pas à chercher un autre côté sérieux que celui de l'affaire d'argent. Il me faudrait me mépriser moi-même aujourd'hui si j'allais envisager la chose à un autre point de vue. Plus de poésie pour moi dans ce monde; rien que la prose, la prose toujours.

Et sais-tu ce qui vient de me confirmer dans ces sentiments, en me rehaussant encore à mes propres yeux? C'est *ton étude sur le «Vaisseau fantôme»*. Dans ces articles je me suis enfin reconnu bien franchement et retrouvé moi-même; ils m'ont fait voir que nous n'*avons* rien de commun avec ce monde. *Qui donc m'a compris*? *Toi*, et nul autre! Qui donc *te* comprend aujourd'hui? *Moi*, et nul autre! Tu peux en être certain. Tu m'as pour la première et unique fois fait connaître le bonheur d'être compris d'une manière absolue. Vois-tu, tu t'es identifié avec moi, il n'est pas resté une fibre, pas un battement de mon cœur, si léger fût-il, qui n'ait vibré et ne se soit répercuté dans le tien. Mais à présent je vois que c'est la seule manière d'être réellement compris, tandis que tout le reste n'est que pure méprise ou fâcheuse erreur.

Mais que puis-je donc demander encore après avoir eu ce bonheur? Que me veux-tu encore après m'avoir donné ce bonheur? Laisse à côté de ce bonheur couler encore les larme d'une créature aimante; et puis, quoi encore? Oh! ne nous mutilons pas ainsi nous-mêmes; ne considérons le monde qu'avec mépris; il ne mérite que cela; mais ne mettons aucun espoir en lui, ne lui demandons aucune illusion pour notre cœur! Il est mauvais, *mauvais, foncièrement mauvais*; seul, le cœur d'un *ami*, seule, une larme de femme peut le sauver de notre malédiction. Mais au moins ne le respectons pas non plus, ne le respectons en rien de ce qui ressemble à l'honneur, à la gloire ou de quelque nom qu'on appelle ordinairement ces balivernes. Il appartient à *Albéric*, à personne d'autre! A bas ce monde! En voilà assez; tu connais mes sentiments; ce ne sont pas des transports passagers; ils sont solides et purs comme le diamant. Ce sont eux seuls qui me donnent la force de continuer à traîner le fardeau de l'existence; mais il faut que jamais je ne transige avec eux. Je hais à la mort tout ce qui n'est qu'*apparence*. L'espérance, je n'en veux pas, car elle n'est qu'un mensonge qu'on se fait à soi-même. Mais je travaillerai. Tu auras mes partitions; elles nous appartiendront, *à nous seuls*, à personne d'autre. Cela suffit.

Tu as maintenant l'«Or du Rhin», n'est-ce pas? J'en suis au second acte de la «*Walkyrie*»: Odin et Fricka; comme tu le vois, je réussirai forcément.

Adieu!

Tu écriras à ma femme, n'est-ce pas?

Cordiales salutations sans fin!

(Je ne peux plus lire ce qu'écrivent les autres. Je ne lis plus que ton étude sur le «Vaisseau fantôme»; voilà la récompense, l'orgueil de ma vie!)

Adieu!

A toi
R. W.

166.

Zurich, le 16 september 1854.

Sais-tu comment je dois m'y prendre pour arriver à organiser prochainement à Bruxelles et peut-être dans deux villes de Hollande des concerts comme celui de l'année dernière à Zurich? Crois-tu qu'en allant faire un tour dans ces pays-là je pourrai gagner une somme nette de 10,000 fs.? Peux-tu faire en sorte qu'on soit disposé à faire les premiers pas et que mon programme soit traduit en français et en hollandais? Si tu peux répondre d'une manière satisfaisante à cette question, je te prierai d'emmancher l'affaire le plus vite possible; je suis on ne peut plus pressé de gagner la somme en question.

Aucun théâtre ne m'a fait de commandes; rien ne bouge, tout le monde semble m'oublier! Si je pouvais revenir de la Belgique et de la Hollande en rapportant de l'argent, je pourrais probablement aussi me remettre au travail. Pour le moment la musique est tout à fait mise de côté.

Ton médaillon est très beau; grand merci! Je n'ai de goût à rien; j'ai mes raisons pour cela.

Tout et toujours à toi
Richard.

167.

Très cher Franz, ma femme est en Allemagne en ce moment (dans le principe elle y est allée pour voir ses parents). Actuellement elle est à Berlin (chez *Alwine Frommann*, allée des Tilleuls, 10). Dans huit jours au plus tard elle sera à Leipzig (chez A., rue du Moulin à vent). De là elle compte revenir par Francfort; si elle pouvait voir un de mes opéras (naturellement «Lohengrin» de préférence), elle s'arrêterait volontiers un jour dans cette ville. Si tu peux rendre la chose possible, écris-lui donc à Berlin ou à Leipzig, ou encore, si tu peux me le faire savoir par *retour du courrier*, écris-*moi* à Zurich, pour que je puisse encore l'aviser à temps.

H. t'enverra sous peu de jours la partition de l'«*Or du Rhin*», que je lui avais expédiée à Dresde isolément en vue d'une copie à faire; mais comme je viens d'achever entièrement la mise au net, il m'en coûte de ne pas la savoir encore entre *tes* mains. Je ne voulais, dans aucun cas, te la soumettre par fragments, car remettre le *tout* entre tes mains est pour moi un acte définitif et ayant sa signification. Garde-la provisoirement pendant un mois pour la parcourir à l'occasion; ensuite je te prierai de la renvoyer pour faire achever la copie.

Daniel t'envoie ses meilleures amitiés! le petit drôle!!

Je ne te dirai pas autre chose de moi ni de ton étude; si j'abordais ces deux sujets, je ne saurais par où commencer, par où finir. Je ne t'ai pas vu cette année, c'était bien dur! En somme, je me sens si immensément malheureux que je vais jusqu'à me trouver méprisable de supporter une pareille misère. Il suffit! Adieu!

Le figuriste ne m'a pas encore rapporté ton médaillon, dont le bord était un peu écorné. Pourquoi gardez-vous le «Conte indien» pour vous tout seuls? J'ai assez de prose autour de moi pour le caser.

Mes meilleures salutations à la princesse! A toi

Zurich, le 29 septembre 1854. Richard.

168.

Cher Franz, tu te révèles de plus en plus grand *philosophe* à mes yeux! Souvent je me trouve un franc étourneau à côté de toi. A côté des progrès si lents de ma musique, je me suis occupé exclusivement d'un homme qui est venu dans ma solitude comme un présent — présent simplement littéraire — qui m'est tombé du ciel. Cet homme est *Arthur Schopenhauer*, le plus grand philosophe depuis *Kant*, dont il a été le premier à penser complétement les idées jusqu'au bout, comme il s'exprime lui-même. Les professeurs allemands l'ont prudemment ignoré pendant quarante ans; mais récemment il a été, à la grande honte de l'Allemagne, découvert par un critique

anglais. Quels charlatans sont à côté de lui tous les *Hegel*, etc.! Son idée maîtresse, la négation finale de la volonté de vivre, est d'un sérieux terrifiant, mais c'est la seule qui implique la délivrance. Naturellement elle n'a pas été nouvelle pour moi, et en général personne ne peut la concevoir sans l'avoir déjà eue en germe. Mais c'est ce philosophe qui le premier m'en a fait voir l'évidente vérité. Quand ma pensée se reporte aux tempêtes dont mon cœur a été battu, à l'effort désespéré avec lequel il se cramponnait involontairement à l'espérance de vivre; maintenant encore, quand parfois la tempête augmente et devient ouragan, je n'ai trouvé qu'un calmant qui m'aide à trouver le sommeil dans les nuits d'insomnie: c'est le sincère, l'ardent désir de mourir; je voudrais l'inconscience totale, le néant absolu, la fin de tous les rêves, la délivrance unique et définitive!

Par une merveilleuse sympathie j'ai souvent retrouvé tes idées. Tu as beau les exprimer autrement, parce que tu es religieux, je n'en sais pas moins que tu pénses exactement comme moi. Quelle profondeur est la tienne! Dans ton étude sur le «Vaisseau fantôme» il y a comme des éclairs qui plus d'une fois m'ont électrisé. En lisant Schopenhauer, j'étais presque toujours près de toi en pensée; seulement tu ne t'en doutais pas. C'est ainsi que je deviens de jour en jour plus mûr; ce n'est plus qu'à titre de passe-temps, de jouet, que l'art m'occupe encore. Tu verras par la feuille ci-jointe comment je tâche de me distraire.

Il faudra bien encore que je finisse les drames des Nibelungen par amour pour le jeune Siegfried, le plus beau rêve de ma vie. La «Walkyrie» m'a trop épuisé pour que je me refuse cette récréation; j'en suis à la seconde moitié du dernier acte. Pourtant je n'aurai achevé le tout qu'en 1856; en 1858, dans la dixième année de mon hégire, je pourrai faire exécuter mon œuvre, s'il est écrit que cela doive se faire. Mais comme dans mon existence je n'ai jamais goûté le vrai bonheur que donne l'amour, je veux élever à ce rêve, le plus beau de tous les rêves, un monument dans lequel cet amour se satisfera largement d'un bout à l'autre. J'ai ébauché dans

ma tête *Tristan* et *Iseult*; c'est la conception musicale la plus simple, mais la plus forte et la plus vivante; quand j'aurai terminé cette œuvre, je me couvrirai de la «voile noire» qui flotte à la fin, pour . . . mourir.

Si tu es rassasié de l'«*Or du Rhin*», envoie-le donc au directeur *Fischer*, à Dresde, en l'invitant, si tu veux, de ma part à le remettre au copiste *Wœlfel*, pour que celui-ci achève la copie commencée!

Ton «bravo!» à propos de l'«*Or du Rhin*» était charmant; mon œuvre est-elle réellement réussie? Pourvu qu'il y ait beaucoup de contre-point pour Raff! Cette question me préoccupe vivement.

M. est malade? Comment pourrais-je bien faire quelque chose pour elle? Qu'elle vienne l'été prochain au Seelisberg, près du lac des Quatre-Cantons. C'est la plus heureuse découverte que j'aie faite en Suisse; c'est un séjour si délicieux, si beau que je rêve d'y retourner pour y mourir!

Il faut que nous nous voyions là l'été prochain. Je compte y écrire le «Jeune Siegfried»: aidez-moi donc à exécuter mon projet! Peut-être alors pourrai-je moi-même venir à votre aide! Quelle sérénité dans mon cœur, quand j'y pense! Mes meilleurs remercîments à la princesse! Suivant son désir, je lui envoie mon autographe; quant au reste, trève d'affaires! N'est-ce pas? Que nous importent ces vétilles?

Quand verrai-je tes poèmes symphoniques? et ton Faust?

Adieu, mon Franz!

169.

Brunhilde dort! Moi je veille encore, hélas!

Aujourd'hui j'ai reçu une lettre de la société philharmonique de Londres: elle me demande si je serais disposé à diriger là-bas les concerts de cette année. Par contre, j'ai demandé, au préalable: 1° Si l'on aurait un second directeur pour les broutilles, et 2° si l'on imposerait à l'orchestre les répétitions que je jugerais nécessaires. Si j'obtiens satisfaction sur tous les points, dois-je accepter? Si je pouvais gagner un peu

d'argent sans m'abaisser, cela m'irait très bien. Écris-moi bien vite ce que tu en penses.

Comment cela va-t-il, du reste?

170.

D'abord, très cher ami, reçois mes vœux pour l'année qui commence; puisse 1855 être plus heureux pour nous que ses aînés!

Je me suis permis une petite indiscrétion dans le Journal de Brendel; pour le numéro spécimen de cette feuille (qui change d'éditeur), ainsi que pour le numéro du 1er janvier, j'ai fait imprimer quelques colonnes sur ton «Or du Rhin». Tu ne m'en voudras pas, je l'espère. Je l'ai fait dans une bonne intention, et il ne peut pas y avoir de mal à ce que le public soit rendu un peu plus attentif à la chose. Conformément à tes instructions, j'enverrai ces jours-ci la partition à Fischer, à Dresde.

La proposition de la société philharmonique est tout à fait acceptable, et tes amis se réjouiront de cette bonne fortune. Tu ne me dis pas si cette offre t'a été faite par l'ancienne société philharmonique ou par la «*New Philharmonic Society*». Cette dernière a été dirigée pendant une ou deux saisons par Berlioz; il avait pour collègue le Dr Wylde, qui est très protégé par le principal actionnaire de cette société (j'ai oublié son nom). Dans les deux sociétés tu trouveras un orchestre nombreux et des ressources très sérieuses . . . Tu t'entends si bien à mettre tout cela en mouvement et à en tirer des résultats extraordinaires! Si je peux m'éloigner d'ici, j'irai peut-être te voir à Londres dans le courant de la saison; en attendant, donne-moi des détails sur cette affaire philharmonique. Probablement elle tournera à ta satisfaction. Si tu me le permets, je te recommanderai un peu de prudence, avec l'ennuyeuse, mais utile méthode qui consiste à voir venir!

Je n'ai pas de nouvelles de Berlin; j'écrirai prochainement à Alwine Frommann.

Pendant quelques mois notre théâtre ne pourra pas donner

de représentations de tes œuvres. Mme de Milde est dans une position intéressante et ne pourra pas paraître sur la scène avant le milieu d'avril; or notre public n'accepterait pas une autre Élisabeth, Elsa ou Senta. De plus, le premier ténor a complétement perdu sa voix, et ne sera remplacé que le mois prochain par C., qui a chanté ici le rôle de Tannhæuser au mois de novembre, à titre d'acteur étranger.

J'attends Berlioz pour le milieu de février. Connais-tu la partition de sa «Damnation de Faust»?

J'ai achevé ma symphonie de Faust (divisée en trois thèmes: Faust, Marguerite et Méphistophélès); je te l'apporterai l'été prochain à Zurich.

Mes amitiés à ta femme; aime toujours bien Ton

1er janvier 1855. F. L.

La princesse te remercie vivement et t'envoie ses meilleurs vœux.

171.

Cher Franz, ce n'est qu'aujourd'hui que je puis t'écrire quelque chose de positif au sujet de Londres. M. *Anderson*, «*Treasurer*» de la société philharmonique (directeur de la troupe de la reine), est venu exprès à Zurich pour s'arranger avec moi. Je n'étais pas à mon aise; ce n'est pas mon affaire d'aller à Londres et de diriger des concerts philharmoniques, même si je dois, comme on le désire, y faire exécuter de mes compositions (car je n'ai rien composé pour le concert). Mais j'ai senti nettement qu'il s'agissait ici de tourner franchement le dos, une fois pour toutes, à toute espérance et à toute tentative d'action, de renoncer à toute influence dans ce monde de l'art qui est le nôtre, ou bien de prendre la main qui m'est tendue cette fois.

Londres est le seul endroit de la terre où je puisse arriver à faire représenter encore mon «Lohengrin», puisque les rois et les princes de l'Allemagne ont autre chose à faire qu'à m'amnistier. Il pourrait être intéressant pour moi de gagner

les Anglais et de les amener à faire exécuter l'année prochaine, sous les auspices de la cour, un opéra allemand de choix qui serait pris parmi mes œuvres et joué sous ma direction. Comme directeur de la société philharmonique (de *l'ancienne!*), je serais on ne peut mieux placé pour cela, je l'accorde; aussi n'avais-je finalement plus de raisons pour ne pas me vendre, encore que je me sois vendu pour presque rien (200 livres st. pour quatre mois). Ainsi donc je serai à Londres au commencement de mars, et j'y dirigerai huit concerts, dont le premier aura lieu le 12 mars, le dernier le 25 juillet. Au commencement de *juillet* je serai sur le *Seelisberg*. Si tu veux venir me voir à Londres, tu me rendras bien heureux; en tout cas il faudra que j'y fasse exécuter quelque chose de toi. Réfléchis-y.

N'oublie pas de penser à Joachim; une fois que je serai à Londres, je saurai bien arranger la chose.

Tu as fini ton «Faust», c'est parfait; tu peux bien t'imaginer que je brûle de le connaître; c'est affreux de vouloir attendre si longtemps pour me le montrer. Mais si je ne pouvais pas en jouir tout de suite et l'entendre, bien exécuté par toi, je ne dédaignerais pas de commencer, du moins, par le parcourir *avec toi* au piano, c'est-à-dire d'apprendre à le connaître: une initiation vivante comme celle où tu excelles, ne peut être remplacée par rien, même approximativement. Je tiens de plus en plus à tâcher de trouver dès le principe les impressions vraies, tant je me méfie de l'influence qu'exercent sur nous des notes abstraites.

Il est assez ridicule qu'en ce moment même j'aie été pris d'une envie folle de remanier encore une fois ma vieille ouverture de «Faust». J'ai écrit une partition toute nouvelle: j'ai refondu l'orchestration en général, changé bien des choses du tout au tout, donné aussi plus d'extension et de portée au milieu (deuxième motif). Dans quelques jours je le ferai exécuter dans un concert qu'on va donner ici; je l'appellerai: «Une ouverture de Faust».

Épigraphe:

«Le Dieu qui demeure en mon sein,
Peut bien bouleverser mon âme;
Lui qui régit mon être entier,
Il est impuissant au dehors;
Aussi l'existence me pèse,
Je hais la vie et veux mourir!»

Mais dans aucun cas je ne la publierai.

J'ai été effrayé de ton article du jour de l'an. Mais je n'ai pas tardé à reconnaître que cette fois encore je n'ai qu'à te savoir gré de ta sympathie toujours croissante. Du reste, si tu présentes mon œuvre comme quelque chose de colossal, tu te trompes seulement de mesure, à mon sens; quant à *moi*, il n'y a que notre notoriété d'artistes et l'esprit de nos moyens d'exécution qui me paraissent choses petites et pitoyables au suprême degré. Je trouve, par contre, que mon œuvre n'a que des proportions humaines, raisonnables, qui ne semblent gigantesques que si nous voulons les imposer à l'indigne milieu dont j'ai parlé. En traitant nos projets de chimériques et d'excentriques, nous ne faisons, à vrai dire, que rendre hommage au pompeux néant de notre notoriété d'artistes, et nous finissons même par le faire accepter comme respectable. Nous ne devrions pas faire accroire aux gens ces choses-là.

Très cher, chacune de tes lettres vaut de l'or pour moi, et plus encore; mais en fait de *réponses* proprement dites, j'en reçois fort peu de toi; tu traites beaucoup de mes questions comme si je ne les avais jamais faites. Par contre, tu m'apprends toujours quelque chose de nouveau; c'est très bien; mais une réponse ne fait pas de mal non plus de temps à autre!

Voyons, écris-moi bientôt une de ces bonnes lettres que j'aime, et viens gentiment à Londres. J'emporterai mon travail dans cette ville, où j'espère terminer l'orchestration de la «Walkyrie».

Adieu, très cher Franz!

Comment vas-tu, dis? Ma femme t'envoie ses meilleures salutations; j'y ajoute mille amitiés pour vous. A toi

Zurich, le 19 janvier 1855. R. W.

172.

Très cher Richard, la société philharmonique de Londres vient tout à fait à point, et je m'en réjouis fort. Il y a six mois les gens hochaient encore la tête, que dis-je! quelques-uns allaient jusqu'à siffler l'ouverture du «Tannhæuser» (exécutée sous la direction de Costa). Klindworth et Reményi étaient à peu près les seuls qui eussent le courage d'applaudir et de rompre en visière aux préjugés invétérés de la société philharmonique. Eh bien! les choses vont prendre une autre tournure, et tu vas revivifier *«Old England»* et la *«Old Philharmonie»!* Bonne chance! Comme wagnérien de la veille je te recommande Klindworth, un excellent musicien, qui a rempli autrefois les fonctions de chef d'orchestre à Hanovre (il y a dirigé au Théâtre de Tivoli la représentation du «Prophète», dont les journaux ont parlé), et un pianiste de premier ordre, qui a étudié pendant dix-huit mois avec moi à Weimar; tu me permettras bien d'envoyer à Klindworth quelques lignes à ton adresse. Il n'y a pas, que je sache, de pianiste à Londres qui le vaille; seulement il s'est mis à dos les épiciers et les manœuvres de là-bas en affichant ses sympathies pour ce qu'on appelle la «musique de l'avenir».

J'ai assisté à la première représentation du «Tannhæuser» à Gotha. Le chef d'orchestre Lampert s'est donné beaucoup de peine, ainsi que Beer (Tannhæuser), et la représentation a été relativement tout à fait satisfaisante. La partie musicale est supérieure chez nous; mais il n'en est pas de même des costumes et des décors, qui sont bien plus soignés à Gotha qu'à Weimar. Je me suis exprimé très nettement ici sur ce point; mais comme mes prières et mes exhortations n'ont pas servi à grand'chose jusqu'à présent, je me réserve de *ne* plus diriger les représentations de «Tannhæuser» et de «Lohengrin»

jusqu'à ce qu'on ait fait dans les décors les améliorations nécessaires. Il est probable qu'on obtiendra des résultats en employant ce moyen négatif, dont je n'ai pas voulu user jusqu'à ce jour. En attendant, notre opéra est toujours dans son bel état de stagnation. Depuis la dernière représentation du «Tannhæuser» (10 décembre) je n'ai plus été à mon pupitre et je ne dirigerai pas non plus la représentation de gala du 16 février («Bélisaire»). Tant que la Milde ne sera pas délivrée, il n'y aura rien à faire ici.

A propos, que penses-tu du ténor Meffert? Pouvons-nous nous en servir? Quel âge peut-il avoir? Réponds-moi là-dessus.

Tu m'accuses dans ta dernière lettre de répondre rarement à tes questions. Ton grief porte sur deux points, je suppose: Berlin et Dresde. Hélas! hélas! je n'ai rien à te dire de ces deux villes, rien de ce que je voudrais, de ce que je désire et espère encore malgré tout. Je n'aime pas à t'entretenir de vétilles et de balivernes.

Un instant! Il est une chose que j'ai oublié de t'écrire. Ton «Tristan» est une idée splendide. Cela deviendra certainement une merveille. Persiste.

Tu as très bien fait d'écrire une nouvelle partition de ton ouverture de «Faust». Si tu as réussi à donner un peu plus de souplesse au thème du milieu, cette œuvre si remarquable, même sans cela, aura encore gagné. Sois assez bon pour m'en faire une copie, que tu *m'enverras aussitôt que possible*. Probablement il y aura ici quelques concerts d'orchestre, et je voudrais bien faire exécuter cette ouverture vers la fin de février.

Chez Hærtel on est en train de graver les n° 3 et 4 de mes poèmes symphoniques (les «Préludes» et «Orphée»). Je ne sais pas encore si je publierai les neuf morceaux ensemble ou si je lancerai d'abord ces deux numéros (3 et 4); en tout cas je t'enverrai les corrections des «Préludes» et de l'«Orphée» avant ton départ pour Londres, pour que tu t'amuses aussi à lire mon griffonnage. Je te remercie sincèrement de la proposition tout amicale que tu m'as faite de faire exécuter quelque chose

de moi à la «Philharmonie»; cependant je crois qu'il est plus sage de n'aborder cette question qu'à la saison prochaine (56). Jusqu'à nouvel ordre tu auras assez à faire de faire exécuter tes propres œuvres; d'ailleurs, la première année il faudra un peu voir venir les événements. L'essentiel est que tu prennes pied à Londres et qu'avant tout tu inculques à l'orchestre ainsi qu'au public ta manière de comprendre Beethoven, Gluck, etc. En même temps il faudra que les gens entendent et apprennent à comprendre l'ouverture de «Tannhæuser» et celle de «Faust», et enfin qu'ils élèvent leur esprit en savourant le prélude de «Lohengrin». Le projet que tu as conçu de former l'année prochaine un personnel convenable pour la représentation du «Tannhæuser», du «Lohengrin» et du «Vaisseau fantôme», est tout à fait pratique. Nous en avons déjà parlé en 49 à Weimar; à mon avis, cette entreprise peut parfaitement réussir. Cette année te servira à préparer le terrain, et une fois que tu te seras habitué à l'air de Londres, il est à prévoir que tu t'y établiras confortablement. Seulement gare aux écumeurs de théâtres qui ne manqueront pas de t'exploiter à titre d'essai et qui pourraient être dangereux pour ta bourse aussi bien que pour ta position!

Encore une fois, bonne chance! A toi

Weimar, le 25 janvier 1855. F. L.

Mes meilleures salutations à ta femme. La première année elle restera sans doute à Zurich.

Ne me fais pas attendre trop longtemps une lettre de toi, et envoie-moi ton «Faust». La princesse et l'enfant te saluent bien affectueusement.

La prochaine fois je t'enverrai en manuscrit une traduction anglaise de tes trois poèmes d'opéra. Tu pourras t'en servir à Londres.

173.

Voici, très cher Franz, mon ouverture de «Faust» remaniée, qui te paraîtra bien insignifiante à côté de ta symphonie de

«Faust». Cette composition n'est intéressante pour *moi* qu'à cause de l'époque d'où elle date; je viens de reprendre goût à mon œuvre grâce à ce remaniement, et, relativement à ce travail de refonte, je suis assez enfant pour te prier de comparer scrupuleusement les deux rédactions, parce que j'éprouve le besoin de te montrer que mon expérience a grandi et que mes sentiments se sont affinés. Il me semble que des remaniements de ce genre font mieux voir que tout le reste de quel bois on se chauffe et comment on s'est dégrossi. Tel qu'il est maintenant, le thème du milieu te plaira davantage; naturellement je n'ai pas pu introduire de motif nouveau, parce que dans ce cas il aurait fallu tout refaire; j'ai dû me borner ici à accentuer davantage la tonalité dominante sous forme d'une large cadence. Naturellement il ne peut pas être question de *Marguerite*; c'est toujours Faust lui-même qui domine:

«Un instinct charmant me poussait
A travers les prés et les bois
etc.

Malheureusement la copie a été faite d'une manière stupide; il y a probablement encore des fautes.

Si quelqu'un me *payait bien* ce travail, je serais capable de la publier encore; voudrais-tu bien essayer de faire ce marché avec Hærtel? Je serais bien aise d'avoir un peu d'argent à Londres, afin de pouvoir plus facilement faire des économies là-bas. Tâche donc d'arranger cela! Tout cela n'est qu'un prélude à ta symphonie de «Faust», que je me réjouis énormément de connaître!!! Je n'ai pas autre chose à te mander, sinon que j'ai été assez fou pour m'occuper plus que je ne voulais d'une représentation du «Tannhæuser» qui doit avoir lieu au théâtre d'ici. Elle est fixée à demain; en tenant compte des conditions misérables dans lesquelles se trouve la scène de Zurich, elle sera tout à fait passable. Pourtant je ne dirigerai pas moi-même.

Je te remercie sincèrement de tes conseils, qui ont mon entière approbation: je compte me borner exclusivement au

rôle de directeur à Londres, et en tout cas être un peu tenace en ce qui concerne mes compositions.

Le premier acte de la «Walkyrie» sera bientôt achevé: il est d'une beauté extraordinaire; je n'ai jamais rien fait d'aussi réussi, même approximativement. Mais tu as mal compris le reproche que je te faisais de ne pas me *répondre* au vrai sens du mot. Je ne pensais nullement à des affaires *extérieures* (comme Dresde et Berlin), je n'entendais parler que de questions *intérieures*, pour lesquelles je croyais t'avoir fourni matière à réponse.

Mais dis-moi, puisque nous avons été ensemble à *Paris*, nous devrions bien nous retrouver aussi à *Londres*. Comment cela pourrait-il se faire? Et la traduction? Je me réjouis follement de la voir; je finirai par apprendre l'anglais en la lisant. La recevrai-je encore ici?

Je partirai le 25. Dans le cas où tu aurais besoin de m'écrire tout de suite à Londres, adresse ta lettre à *Ferd. Praeger*, 31, rue Milton, Dorset-Square; c'est chez lui que je descendrai en attendant que j'aie un gentil appartement. Dis-moi, ne pourrais-tu pas me donner une recommandation pour l'*Érard de Londres*, et obtenir qu'il me mette un bon *piano à queue* dans mon salon?? Je recevrai volontiers Klindworth. Adieu pour aujourd'hui! Envoie-moi bientôt une de ces lettres qui me font tant de plaisir, et fais mes amitiés à ton entourage.

A toi
R. W.

174.

Pardonne-moi, très cher Franz, de ne t'envoyer aujourd'hui que quelques lignes pour t'adresser une prière. J'attendais, pour te donner des nouvelles, que la copie que j'ai fait faire de mon ouverture de «Faust» fût achevée; elle ne le sera que dans quelques jours. Alors je te l'enverrai immédiatement, et j'accompagnerai mon envoi d'une lettre en règle. Aujourd'hui je ne te dirai que *ceci*:

Enfin, après en avoir référé plusieurs fois à Paris, l'envoyé de France va viser mon passeport et je pourrai traverser le

territoire français, mais au prix de toutes sortes de chicanes qui me sont très désagréables; il faut absolument faire cesser un pareil état de choses, afin qu'à l'avenir je puisse facilement et à toute époque traverser la France et aller dans ce pays. Je ferai donc cette fois ma visite au ministre de l'intérieur, à Paris, et je tâcherai de faire mettre un terme aux vexations dont je suis l'objet. Ce qui vaudrait mieux que tout, c'est que quelqu'un de la Cour de Weimar — Dieu sait qui, à défaut du grand-duc lui-même peut-être l'envoyé qui le représente à Paris, — me donnât une recommandation qui me signalerait en quelque sorte à l'attention des gens et leur ferait entendre raison sur mon compte; par contre, je ferai toutes les promesses voulues.

Tâche donc d'arriver à faire quelque chose dans ce sens!!

Dans quinze jours je partirai d'ici; ainsi, la chose presse.

Dans quelques jours je t'écrirai plus longuement.

9 février 1855.

A toi
R. W.

175.

Très cher Richard, le grand-duc est alité depuis plusieurs semaines, et je ne pourrai probablement lui parler avant dix-neuf jours. En outre, il ne sera pas bien facile de régler immédialement et d'une manière définitive l'affaire que tu m'as confiée; cependant je te promets que je ne manquerai pas de faire ce qu'il faut pour réussir; aussi j'espère que dans douze ou quinze jours d'ici je pourrai te donner de bonnes nouvelles.

Berlioz est ici depuis dimanche; il fait répéter fréquemment sa «Trilogie sacrée» (l'«Enfance du Christ») et la «Symphonie fantastique», ainsi que la seconde partie de cette dernière, qu'il intitule «monodrame lyrique». Je t'enverrai le programme et le libretto.

A ce qu'il me dit, il n'ira à Londres qu'en mai et ne dirigera que deux concerts de la «*New Philharmonie*». Pour l'ouverture de l'Exposition universelle de Paris il exécutera, le 1er mai, son *Te Deum* à l'église St. Eustache.

Règle générale, dans cette semaine tout est à peu près sens dessus dessous. Il y a six ans, le 16 février, le «Tannhæuser» a été représenté pour la première fois, et le même jour, il y a deux ans, a eu lieu la première représentation du «Vaisseau fantôme»; l'affiche d'aujourd'hui porte «Bélisaire», que, du reste, j'aime encore mieux entendre que l'inepte «Maçon et Serrurier», qui a fait cet hiver les délices de Dresde et de Weimar!

Il s'est même trouvé quelques-uns de nos amis qui ont été assez niais pour trouver cette méchante musique de portières charmante et parfaite.

Vivent les gens de Cologne! Ceux-là ont bravement mordu à «Lohengrin» et n'y sont pas allés par quatre chemins.

Cela m'a fait grand plaisir. On m'écrit aussi de Hambourg qu'il s'y forme peu à peu un public capable de te comprendre.

Où en es-tu de la «Walkyrie»?

Quoi qu'il m'en coûte de me séparer de ton «Or du Rhin», je te promets d'envoyer un de ces jours la partition à Fischer. H. pourra me donner plus tard la partition pour piano.

Mes meilleures salutations à ta femme; je te récrirai bientôt; donne aussi de tes nouvelles *Tuissimo*

Weimar, le 16 février 1855. F. Liszt.

176.

Je t'envoie ces lignes, incomparable ami, pour te présenter Charles Klindworth, dont je t'ai déjà parlé de vive voix et dans mes lettres. Tu trouveras en lui un musicien et un pianiste remarquable qui t'est cordialement dévoué et n'a pas perdu les quelques années qu'il est resté avec moi à Weimar. Depuis l'année dernière il s'est établi à Londres, où je le recommande chaudement à ta protection. A toi

Weimar, le 16 février 1855. F. Liszt.

177.

Je t'en prie, très cher, très cher Liszt, la *lettre* à *Érard* que je t'ai demandé d'écrire au sujet du piano!

Après le concert je t'en dirai davantage.

178.

Très cher Richard, tu as totalement oublié de me donner ton adresse, et bien que ta célébrité ait atteint les proportions de l'immortalité, il se pourrait bien cependant que les facteurs de Londres n'eussent pas encore entendu parler de «Tannhæuser» et de «Lohengrin». Sois donc assez aimable pour m'indiquer dans ta prochaine lettre le nom de ta rue et le numéro de la maison.

Tu recevras ces lignes par Klindworth. Ci-inclus la lettre à la maison Érard, qui est représentée à Londres par M. Bruzot. Dans le cas où Érard lui-même serait là, adresse-toi à lui directement. Mais je doute qu'il soit assez bien rétabli pour s'occuper d'affaires de piano et de harpe. Il y a quelques mois, mes enfants m'ont écrit de Paris qu'Érard avait fait une grave maladie et qu'après avoir essayé inutilement des bains et des médicaments on l'avait envoyé dans une maison de santé.

Je ne suis pas resté inactif dans ton *affaire de passeport*; je t'ai fait recommander très chaudement à Paris par le grand-duc (et encore une autre personne influente).

Probablement ces interventions ne resteront pas sans résultat.

Les changements que tu as faits à l'ouverture de «Faust» font un effet superbe; aussi l'ouvrage a gagné sensiblement.

J'ai envoyé la partition aux Hærtel. Si tu te contentes de 20 louis pour tes honoraires, réponds-moi simplement: Oui, et la partition ainsi que les parties ne tarderont pas à paraître. Hærtel ne consentira pas à te donner une somme plus forte; mais c'est lui qui fera l'édition la plus belle et la plus soignée.

Je te conseillerais donc de me donner une réponse affirmative.

Pour moi, il faut que pendant quelques mois je travaille d'arrache-pied. Le cardinal primat de Hongrie m'a confié la tâche de composer une grand'messe pour la consécration du dôme de Gran. La cérémonie doit avoir lieu au mois d'août au plus tard.

L'empereur assistera à la cérémonie. Je me suis chargé de diriger l'exécution de la messe; aussi faudra-t-il que je sois à Gran (qui est à trois heures de Pesth) un mois avant la fête.

Je suis heureux d'avoir ce travail à faire, et j'espère produire une œuvre édifiante.

Adieu, cher Richard, et écris bientôt à

12 mars 1855. Ton Franz.

La lettre à Bruzot est pour la maison *Érard*; dans le cas où Bruzot ne serait pas là, tu la remettrais au chef des maisons.

Ta lettre à B. est entre les mains du destinataire.

179.

Ah! Dieu! Voilà que je reçois à l'instant ta bonne lettre et celle de M., qui m'ont rendu si heureux! Dans l'horrible humeur où je suis elles m'ont profondément ému! Tu auras entendu parler depuis de ma lettre annonçant l'indigne résolution que j'ai prise au sujet de la représentation du «Tannhæuser» à Berlin; dans cette affaire je suis d'humeur tantôt banale, tantôt sublime et méprisante. Tu viens de faire revivre ce dernier sentiment, et je suis tenté de regretter de m'être abaissé. Mais il est presque trop tard. En livrant sans plus de façon le «Tannhæuser» et finalement même le «Lohengrin» aux théâtres, j'ai fait des concessions si humiliantes à la réalité de la situation misérable dans laquelle notre art se débat, que je ne puis guère tomber plus bas encore! *Je le répète*: Oh! comme j'étais fier et libre lorsque je voulais con-

fier à *toi* seul mes œuvres pour la scène de Weimar! maintenant je suis esclave, je suis réduit à l'impuissance absolue. Une inconséquence en entraîne une autre; je n'arrive à m'étourdir sur le sentiment de ma dégradation qu'en devenant encore plus fier et plus méprisant, en regardant la question de «Tannhæuser» et de «Lohengrin» comme entièrement vidée, en considérant ces œuvres comme ne m'appartenant plus, et en gardant, par contre, d'autant plus pieusement mes *nouvelles créations* uniquement pour moi et pour mes vrais amis. Vraiment c'est aussi ma seule consolation. Ce que je crée en ce moment ne verra *jamais* le jour, à moins de circonstances tout à fait en harmonie avec ces œuvres. Cest là-dessus que je veux concentrer toutes mes forces, toute ma fierté, tout mon *renoncement.* Si je meurs sans avoir fait exécuter mes œuvres, je te les léguerai; et si tu meurs sans avoir pu les faire exécuter d'une manière digne d'elles, tu les *brûleras*: que ce *soit une chose décidée*!!

Klindworth n'est sans doute pas encore arrivé à te parler dans ses lettres de mes débuts. Il le fera sans faute.

Après la première répétition les directeurs de la Philharmonie étaient tellement enchantés, tellement pleins d'espoir qu'ils m'ont pressé de donner dès le prochain concert une de mes compositions. Je dus céder, et je choisis les morceaux détachés de «Lohengrin». Comme on m'accordait deux répétitions pour cela, on voulut faire jouer aussi la neuvième symphonie; cela me va, car je ne l'aurais pas donnée avec *une seule* répétition. L'orchestre, qui m'a pris en grande affection, est très exercé; il est très sûr, comprend assez vite, seulement pour l'exécution il est déplorable: il ne connaît ni les «piano» ni les nuances. Il a été étonné, mais enchanté de ma manière d'exécuter les choses. Avec les deux prochaines répétitions j'espère arriver à un résultat à peu près convenable. Mais cette espérance, de même qu'en général mes rapports avec l'orchestre, sont tout ce qui m'attire ici: tout le reste, oui, tout le reste m'est indifférent et me déplaît. D'ailleurs, le public m'a traité avec distinction à l'entrée et encore plus à la sortie.

Les fanatiques de Mendelssohn ont fait un singulier aveu: ils ont déclaré qu'ils n'avaient encore jamais si bien entendu et si bien compris l'ouverture des «Hébrides» que sous ma direction.

En voilà assez là-dessus.

Grand merci pour la recommandation à Bruzot: je soupire après un piano et après mon travail! Je dois aussi de vifs remercîments au grand-duc.

Que les Hærtel prennent l'ouverture de «Faust»; à la garde de Dieu! s'ils pouvaient remplacer les 20 louis par 20 livres sterling, j'en serais bien aise; en tout cas qu'ils ne tardent pas à m'envoyer l'argent ici. Je n'aime pas rappeler à la «Philharmonie» qu'elle me doit mes honoraires; j'ai donc besoin d'argent. Il faudra en tout cas qu'ils m'envoient *l'épreuve de la partition*, pour que je la revoie.

Du reste, la publication de cette ouverture est une *faiblesse* de ma part, faiblesse dont tu me feras certainement rougir bientôt par ta symphonie de «Faust». Quand donc apprendrai-je à connaître cette dernière??? Voilà que l'espérance de te voir diminue, car tu me parles dans ta lettre de la Hongrie qui t'appelle. Je me figure bien combien tu es heureux de cette invitation; moi aussi j'en suis bien heureux pour toi, et vraiment j'attends ton travail avec une vive impatience. Mais, ami trop réservé, quand me feras-tu donc connaître quelque chose de tout cela? Crois-tu que je ne soupire pas, moi aussi, après des choses qui réconfortent le cœur, au milieu de l'horrible platitude qui m'entoure sans cesse? Seulement, il faut que je l'avoue, je préférerais n'apprendre à connaître tes créations que par *toi-même*; ce que je ne déchiffre que lentement, tu me le révèles d'un *seul* coup. C'est ce qui m'est arrivé avec ton chœur «Aux artistes», tandis qu'en interprétant toi-même ton œuvre au piano, tu m'en as fait goûter instantanément le charme tout entier.

Quand nous verrons-nous, ô toi le plus aimable et le plus noble des hommes?

Sot que je suis, à Paris je n'ai pas pu me rappeler l'adresse de tes enfants, celle de Belloni non plus. A force de

mettre ma mémoire à la torture je suis devenu à moitié fou. Maintenant je m'avise, pauvre diable que je suis, que je n'aurais eu qu'à aller chez Érard! Il m'a donc fallu me priver du plaisir de les revoir, ce qui m'a bien peiné. Donne-moi donc leur adresse pour mon retour!

Merci mille fois à la chère M. pour ses lignes si bonnes, si affectueuses! Vous me faites peu à peu l'effet d'une famille de saints. Ah! nous sommes tous des saints qui endurent le martyre; peut-être souffrirai-je un jour le martyre complet; mais alors je serai mort pour l'*art*, cett belle récréation à qui je dois la dernière et sublime illusion qui me console des misères de ce monde!

Adieu, cher, admirable ami!

J'envoie mes plus cordiales salutations aux tiens. Garde-moi ton affection.

22, Portland Terrace. Regent's-Park.

180.

22, Portland Terrace, Regent's-Park, *Londres*.

Très cher Franz, je me vois dans la nécessité bête de te demander un service d'ami d'une espèce particulière! Je ne *puis* pas laisser traîner plus longtemps cette histoire de la représentation du «Tannhæuser» à Berlin: ma situation pécuniaire est trop fâcheuse pour que je persiste à m'interdire l'espoir de tirer quelque argent de Berlin.

Voilà que *Hülsen* s'adresse de nouveau à moi par l'entremise de la Frommann (c'est la dernière fois, dit-il). Il me promet monts et merveilles: l'opéra sera donné en automne; les préparatifs commenceront dès le printemps. Il faut que j'envisage le côté vulgaire de la chose, comme je suis malheureusement obligé d'envisager le côté vulgaire du sort qu'ont tous mes opéras. Malgré la direction de D., le «Tannhæuser» finira par avoir à Berlin le destin qu'il a eu *partout*; espérer mieux me paraît folie. Laissons donc aller la chose comme elle doit aller fatalement, paraît-il. Je regrette amèrement

que, pour remplir la condition que j'avais posée, il t'ait fallu te donner tant de peine et avaler tant de sottises; mais, nous le voyons maintenant, nous sommes réduits à l'impuissance!

Le sort qui nous attend sera toujours un sort *vulgaire:* tout nos efforts n'aboutiront jamais qu'à produire des résultats dérisoires, qu'à mettre au jour d'informes tronçons. J'écris donc à la *Frommann* d'accepter en mon nom les propositions de Hülsen sans autre condition; je lui dis que toi-même tu m'as donné ce conseil, et par le fait tu évites par là une lutte stérile, je le pressens.

Klindworth, que je te remercie de m'avoir fait connaître, t'aura sans doute écrit à propos de mes débuts à Londres; je n'ai pas autre chose à dire de ma position, sinon que je ne sais pas bien pourquoi je suis ici. La seule chose qui m'intéresse, c'est l'orchestre, qui m'a pris en grande affection et qui est tout feu et flamme pour moi; c'est ce qui me permettra d'arriver à une bonne exécution, chose à laquelle les gens ne sont nullement habitués. Le reste, surtout le public, la presse, etc., m'est absolument indifférent. Les directeurs ont persisté à me faire exécuter dès le deuxième concert quelques passages de «*Lohengrin*» et la neuvième symphonie, et à cet effet ils m'ont accordé *deux répétitions*.

Je n'ai toujours pas de piano. Il me tarde bien de reprendre mon travail.

Où et *quand* te reverrai-je donc enfin???

Je suis en somme *très*, très démoralisé.

Le monde me dégoûte!!

Adieu! Mes salutations aux habitants de l'Altenburg, et, si cela t'est possible, garde-moi ton affection.

181.

Très cher Richard, avec Hærtel la transformation des louis en livres sterling ne se réalise pas: après avoir bien réfléchi, je lui ai écrit simplement que tu m'avais cédé l'ouverture de «Faust» et que j'acceptais pour toi la somme de 20 louis

à titre d'honoraires; en même temps je l'ai prié de t'envoyer cette petite somme à Londres.

Nous n'allons pas nous mettre martel en tête à propos de la représentation du «Tannhæuser» à Berlin. J'ai vu venir la chose de loin, tout en ne pouvant et ne voulant pas, pour ma part, y contribuer. Je laisse volontiers à tes amis de Berlin la satisfaction qu'ils trouvent dans cette solution, et j'espère qu'il se présentera encore bien d'autres occasions où mon concours pourra t'être utile ou agréable.

Avant-hier j'ai envoyé à W. Fischer, à Dresde, la partition de l'«Or du Rhin» (très joliment reliée).

Est-ce que B. a achevé la copie de la partition pour piano? Dans ce cas je le prierai de me la faire parvenir; à ma prochaine visite tu me chanteras et me représenteras le tout.

Je travaille activement à ma messe, dont le Kyrie et le Gloria sont terminés.

A côté de cela j'ai à faire pas mal de répétitions. La «Geneviève» de Schumann sera donnée le 9 avril; elle me fournit l'occasion de faire étudier et de diriger un opéra, ce qui ne m'était pas arrivé depuis quatre mois.

Dimanche prochain, 1er avril, l'oratorio de Kühnsted (professeur à Eisenach et futur organiste de la Wartbourg), la «Transfiguration du Seigneur», sera exécuté au théâtre, et pour le 20 avril Raff organise un concert, dont une demi-douzaine de ses grandes compositions, entre autres une *série de morceaux d'ensemble*, le psaume 121, un concert de violons, etc., formeront exclusivement le programme.

Voilà pour les bagatelles musicales de Weimar, qui sans doute auront encore moins d'intérêt pour toi qu'elles n'en ont pour moi. Je n'ai pas de bonnes nouvelles à te donner de mon existence, de mes aspirations, de ma patience forcée . . .

Le grand événement politique du jour, la mort de l'empereur, aura-t-il une influence salutaire sur mon sort personnel? C'est une question que l'avenir décidera.

Dans quelques semaines je recevrai des nouvelles directes. Quoi qu'il arrive, je ne puis ni chanceler ni faiblir; quant

à toi, très cher Richard, tu pourras compter toujours sur mon cordial et inaltérable dévouement. A toi

F.

Je suis assailli par une foule de gens qui veulent que je te les recommande. La plupart du temps je refuse net; pourtant je n'ai pas toujours pu éluder ces demandes.

Dis donc à Klindworth de m'écrire au sujet de tes concerts philharmoniques.

Prochainement sa cousine, qui est une femme très aimable, viendra te donner des nouvelles de Weimar, où elle a passé plusieurs mois.

182[1]).

Cher grand homme, il y a longtemps que je voulais vous écrire et je n'en ai pas eu encore le courage. Hélas! que vous dirais-je selon mon cœur? Aujourd'hui il me tombe sous la main une feuille bordée de rouge, que de symboles dans cette couleur! Elle est vouée à l'amour, elle est la pourpre des rois, et l'image du sang humain. Elle nous va donc à tous deux, à vous comme emblème de votre génie souverain, à moi comme celle d'un ardent attachement dont les flammes sont mon bonheur et ma gloire; à l'un et à l'autre comme marque des blessures dont le sort a criblé nos destinées sans atteindre nos âmes. Ai-je besoin de vous dire combien je souhaiterais vous revoir et comme je désire que votre séjour de Londres vous soit agréable sous un rapport ou sous un autre? Rien ne dépend de moi, rien, hors ce qu'il y a de meilleur, d'aimer, de bénir, d'admirer!

— Votre affection nous est très chère; continuez à nous la porter; c'est un soleil dans notre horizon sans étoiles.

— Que Dieu soit avec vous, nos cœurs y sont toujours.

27 Mars, 55. Carolyne.

---

1) Voir T. I, page 12, note 1,

183.

Ah! cher Franz, tu m'as puni d'une manière aimable comme tu sais le faire. Je me suis fait de grands reproches à propos de l'histoire de Berlin; en tout cas j'ai agi avec trop de précipitation et, selon mon habitude, j'ai conclu l'affaire trop vite. J'aurais dû te prier, puis qu'après tout je t'avais donné plein pouvoir de donner finalement l'opéra à Hülsen sans autre condition. Cela aurait été mieux sans doute, et au bout du compte tu te serais chargé de cette dernière négociation pour m'être agréable. Mais malheureusement cette affaire m'agaçait depuis longtemps au point que j'étais devenu incapable de rien faire pour en assurer la réussite et que j'éprouvais le besoin de la brusquer, afin de ne plus en entendre parler. Du reste, ne va pas croire que j'aie subi l'influence de mes «amis de Berlin»; ce qui m'a fait prendre cette résolution, c'est uniquement ma situation pécuniaire, que je t'ai exposée dans tous ses détails et qui m'a tout à fait lié les bras dans ce cas particulier. Il me *fallait* songer à faire de l'argent. J'ai donc demandé 100 louis à titre d'avance sur les tantièmes; quant au reste, j'ai purement et simplement cédé mon opéra sans condition aucune. D'ailleurs, je puis affirmer que tout ce qui concerne mes opéras m'est devenu complétement indifférent. En y regardant de près, mon désir de te voir appeler à Berlin pour diriger l'exécution du «Tannhæuser» a encore quelque chance de se réaliser; le directeur du théâtre n'a jamais eu qualité pour le faire de son autorité privée; c'est, au contraire, au roi seul qu'il appartient de rompre dans cette circonstance avec la tradition, et *sa* décision est absolument indépendante de ce que les attributions du directeur lui permettent de faire. Je croirais donc volontiers qu'en posant la condition susdite nous arriverions à une autorité incapable de la remplir. Le fait de donner ou de ne pas donner mon opéra à *Hülsen* était donc une chose tout à fait à part; quant à ton appel à Berlin, c'est une question à part aussi, qui serait à trancher par le roi directement. Mais tu n'as aucun espoir (paraît-il) d'arriver à cette solution.

Or que faudrait-il faire pour obtenir au moins quelque chose du Roi? Devrais-je peut-être me permettre de lui écrire moi-même et tenter de réussir où d'autres semblent devoir échouer? L'idée que mon vœu finira pourtant par se réaliser, est la seule qui tout à coup me fasse voir de nouveau cette question de la représentation de mes opéras à Berlin sous un jour intéressant pour moi.

Qu'en penses-tu??

Je te remercie vivement des nouvelles que tu m'as données; merci aussi pour les charmantes lignes de la chère princesse.

Hélas! je n'ai rien de sensé à vous dire en réponse. Ma situation à Londres est une complète anomalie; je me trouve dans un élément qui m'est totalement étranger et dans une position absolument fausse. Quand je fais exécuter de temps à autre des symphonies à Zurich, c'est par manière de passe-temps, pour faire plaisir à un petit nombre d'amis; mais vouloir en faire ma profession, me condamner à laisser juger d'après cela ma valeur d'artiste par un public et par une foule de critiques qui ne m'inspirent pas l'ombre de sympathie, ce serait le comble de l'absurdité. Je regrette amèrement d'être ici et je compte n'y jamais revenir de ma vie. Quant à des résultats pécuniaires, il n'y faut point songer; même si pour l'année prochaine on voulait m'offrir de plus beaux honoraires, il me faudrait abandonner la chose: je me fais trop de mauvais sang à ce métier. Ce n'est pas là mon affaire, et si à mon âge et dans un état de santé aussi précaire que le mien je ne dois pas, au moins, rester *tout à mon affaire*, j'aime mieux n'y plus être du tout; la vie est assez lourde sans cela. Au bout du compte, je ne puis pas arriver à une exécution parfaite, qui pourrait à la rigueur me dédommager encore; il y a trop peu de répétitions pour cela, et tout se fait ici d'une manière beaucoup trop commerciale. Bien que les morceaux du «Lohengrin» aient eu du succès, je regrette de les avoir donnés: je suis trop écœuré de ne pouvoir donner que de pareils échantillons de cette œuvre et de devoir laisser juger d'après cela mon être tout entier. Il me répugne au delà de toute expression de faire quoi que

ce soit pour tâcher de gagner cette racaille de journalistes. Ces gens-là continuent de déblatérer que c'est un vrai plaisir, et la seule chose qui m'étonne, c'est que jusqu'à présent le public ne se soit pas laissé dérouter par leurs clabauderies. Bref, je n'ai rien a démêler avec toute cette friperie, lors même que j'aurais le don de plaire à ce monde-là.

Laissez-moi achever mes «*Nibelungen*»! C'est tout ce que je demande. Si mes nobles contemporains ne peuvent pas m'accorder cela, que le diable les emporte avec toute leur gloire et tous leurs honneurs! Grâce à Londres, je me suis mis terriblement en retard pour mon travail; ce n'est qu'hier que j'ai achevé l'orchestration du premier acte de la «Walkyrie». J'ai comme un manteau de plomb sur l'esprit et sur le corps; il faut que je renonce déjà à mon vœu le plus cher pour cette année, c'est-à-dire d'aller au Seelisberg et d'y commencer le «Jeune Siegfried», car je doute qu'ici je puisse aller au delà du deuxième acte de la «Walkyrie». Tel que je suis aujourd'hui, j'ai besoin de me sentir dans un élément très sympathique et très tendre pour avoir du cœur au travail; cette perpétuelle nécessité de me ramasser sur moi-même pour me défendre ne me donne que des idées de bravade et de mépris; elle ne m'inspire aucun goût pour l'expansion, pour la production.

Klindworth t'aura sans doute écrit; du moins il s'est effrayé l'autre jour quand je lui ai communiqué ton avertissement. Il était malade; aussi bien est-il ici dans une triste situation; mais comment lui venir en aide? Sache-le, ici la mesquinerie, la sécheresse de cœur et la sottise pieusement entretenue sont gardées et protégées par des murs d'airain; il n'y a qu'un gueux, un juif qui puisse réussir ici.

En somme, tu as bien raison de t'être retiré à Weimar: autant de solitude que possible! Il n'y a que cela qui puisse nous maintenir debout.

Les Hærtel m'ont envoyé hier leur traite; grand merci! B. ne peut-il pas faire la partition pour piano?

Il n'avait fait que commencer l'«Or du Rhin» lorsque je lui ai retiré la partition pour te l'envoyer. Quand la copie

sera achevée à Dresde, il la recevra pour faire la partition pour piano; tu l'auras ensuite, si cela peut te faire plaisir. Nous verrons-nous encore cette année? Peut-être quand tu reviendras de la Hongrie? Ah! ce serait une bonne fortune! Peut-être jusque-là retrouverais-je ma voix, que j'ai complétement perdue ici.

Adieu donc, excellent ami! La patience, oui, c'est la seule chose qui nous reste! Mes cordiales salutations à l'Altenburg! Bonne chance pour ta messe! Adieu, cher, cher Franz.

184.

Klindworth vient de me jouer ta grande sonate!

Nous avons passé la journée en tête-à-tête; il a dîné avec moi, et au sortir de table je l'ai prié de se mettre au piano. Très cher Franz, à ce moment-là je te sentais près de moi. La sonate est belle au delà de toute expression, grande, gracieuse, profonde, noble, sublime comme tu l'es. J'en suis remué jusqu'au fond de mon être, et toutes mes misères de Londres sont oubliées du coup. Dans l'instant, immédiatement après l'audition, je ne t'en dirai pas plus long; mais je suis plein de ce que je te dis autant qu'un homme peut l'être. Je le répète, je te sentais près de moi; oh! si bientôt tu étais près de moi réellement, en chair et en os! Ce n'est qu'ainsi que nous supporterions la vie et qu'elle nous paraîtrait belle!!

Klindworth m'a étonné par son jeu; il fallait un artiste supérieur comme lui pour me jouer ton œuvre pour la première fois. Il est digne de toi, certainement, oui certainement! Que c'était beau!

Bonne nuit; grand merci pour cette jouissance que j'ai enfin goûtée!

Londres, 5 avril, 8 heures $^1/_2$ du soir. A toi

R. W.

185.

Très cher Richard, je n'avais rien de particulièrement agréable ou d'important à te mander; voilà pourquoi je suis resté longtemps sans t'écrire . . . Pendant ces dernières semaines je m'étais complétement absorbé dans la composition de ma messe; hier enfin je l'ai achevée. Je ne sais pas quel effet la chose produira, mais je puis bien dire qu'en y travaillant j'ai plus *prié* que *composé.* Quand je reviendrai de mon voyage en Hongrie, au mois de septembre, je t'apporterai la messe avec tout mon bagage et tout mon chagrin (!) symphonique, qui jusque-là sera déjà gravé à moitié. Lors même que mes partitions t'ennuieraient, cela ne m'empêchera pas de savourer tes créations et de m'y délecter, et tu me feras le plaisir de me chanter tout l'«Or du Rhin» et toute la «Walkyrie».

En attendant, en fait de musique tout le reste ne m'apparaît que comme «un tas de bêtises».

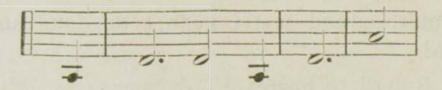
Comment te trouves-tu de ton séjour à Londres?

Bien que cela soit pénible, il faut pourtant s'appliquer à endurer ce qui est inévitable, ce qu'on ne peut pas changer; s'y accommoder serait se mentir à soi-même.

L'édition anglaise du genre épicier est tout aussi désagréable que la nôtre, et l'abîme creusé entre le public et nous a partout la même profondeur.

Dans l'époque néfaste où nous vivons comment l'enthousiasme, l'amour et l'art exerceraient-ils une action quelconque?

La patience, le renoncement, voilà le mot d'ordre, et là-dessus nous chantons



Pardonne-moi de te renvoyer l'écho affaibli de ta plainte; laissons de côté les choses contre lesquelles nous ne pouvons rien. Je te remercie bien sincèrement d'être si affectueux et

si bon pour Klindworth. Prochainement une cousine de Klindworth, qui a passé tout l'hiver à Weimar, viendra à Londres et te donnera de mes nouvelles. Ta lettre sur la *sonate* m'a fait un bien sensible plaisir; je te prie de m'excuser si je ne t'en ai pas remercié sur l'heure. Mais tu es si souvent près de moi que j'oublie facilement de t'écrire, d'autant plus que la plupart du temps je n'arrive pas à m'élever à la température qu'exige .une correspondance avec toi. Eh bien! au mois de septembre je reviendrai auprès de toi· et, s'il plaît à Dieu, nous aurons quelques journées lumineuses et consolantes.

Weimar, le 2 mai 1855.

A toi
F. L.

186[1]).

Cher poète, cher ami,

nos cœurs sont avec vous et souffrent avec vous — vous le savez, et ne pouvez l'ignorer.

Donnez-nous de vos nouvelles bientôt! Et puis pardonnez-moi, de vous demander, au milieu de vos préoccupations de cœur et de douleur, une bagatelle; mais il vous en coûtera si peu, si peu, pour me l'accorder, et vous pourrez par là faire si grand, si grand plaisir! N'est ce pas le sort des chantres et parfois des femmes, de donner, ce qu'ils n'ont pas: en donnant du bonheur? Prenez une feuille de papier et écrivez dessus ces vers, qui, vous le savez, me semblent écrits avec le sang le plus pur de mes veines.

Ni la splendeur des dieux
Ni terres ni châteaux,
Ni faste éblouissant,
Ni les perfides liens
Des louches conventions,
Ni l'impérieuse loi
D'un usage hypocrite
Ne donnent le bonheur:
L'amour seul rend heureux
Et quand le ciel est pur
Et quand le ciel est sombre!

---

1) Voir T. I, page 12, note 1.

Signez-les de votre nom, de votre grand nom, cachetez-les dans une enveloppe, mettez mon adresse et expédiez à la poste.

Puis pardonnez-moi de vous demander cette chose si petite, si petite, petite dans son étendue matérielle, mais grande comme le monde par son contenu.

Je vous serre les deux mains avec les miennes, cher, cher grand homme!

7 Mai 1855. Carolyne.

187.

Je te remercie vivement, très cher Franz, de ta bonne lettre que j'attendais depuis si longtemps. L'espoir que tu me donnes de te revoir enfin au mois de septembre, est pour moi le seul rayon de lumière qui éclaire la longue nuit de cette triste année. Je vis ici comme un damné dans l'enfer. Je n'avais pas cru que je retomberais si bas! Je ne saurais dire combien je me trouve misérable de supporter cette situation, qui m'est odieuse, et je reconnais que c'était un vrai péché, un crime d'accepter cette invitation de Londres qui, dans l'hypothèse la plus favorable, ne pouvait que m'écarter considérablement de la route que je suis appelé à suivre. Je n'ai certainement pas besoin de m'étendre vis-à-vis de toi sur ma position actuelle; elle est la suite logique de la plus grande inconséquence que j'aie jamais commise. C'est cette inconséquence qui m'a forcé de diriger par simple devoir des concerts avec des programmes anglais (!): c'est tout dire! Je suis tombé au beau milieu d'un bourbier de convenances et d'habitudes dans lequel il faut que je reste enfoncé jusque par-dessus les oreilles, sans pouvoir y amener le moindre filet d'eau fraîche pour me réconforter. «Monsieur, on n'est pas habitué à cela», voilà l'éternel refrain que j'entends! Même l'orchestre ne peut m'offrir aucun dédommagement; il se compose presque exclusivement d'Anglais, c'est-à-dire d'automates qui fonctionnent bien, mais qu'on n'arrive jamais à galvaniser; tout n'est que métier, qu'affaire, et cela tue tout élan. Avec

cela un public qui, de l'aveu de tout le monde, est tout à fait prévenu en ma faveur et que pourtant on n'arrive jamais à faire sortir de lui-même, qui accepte du même air les choses les plus empoignantes et les choses les plus ennuyeuses, sans jamais laisser voir qu'il a éprouvé une impression réelle. Et, avec tout cela, ce culte ridicule de Mendelssohn.

Mais quand même la situation serait un peu meilleure, qu'ai-je à démêler avec des concerts pareils? Ce n'est pas là mon affaire! *Tout* autre chose est de jouer de temps en temps à quelques amis une symphonie de Beethoven; mais d'être un directeur de concerts attitré, auquel on envoie chez lui les partitions de concertos, etc. pour qu'il batte la mesure en les faisant exécuter, voilà ce qui est à mes yeux le comble de la dégradation! A vrai dire, c'est cela, c'est toute l'anomalie de ma position qui, après le 4me concert, m'a enfin poussé à prendre le parti de demander à être relevé de mes fonctions. Naturellement on m'en dissuada aussitôt, et surtout en considération de ma femme, qui aurait été désolée de cette retraite subite et de tout ce qu'on aurait écrit là-dessus, je me décidai à tenir bon jusqu'au dernier concert. Mais c'est à peine si je puis dire quelle infernale torture cela est pour moi; je perds de plus en plus le goût du travail. Je voulais, dans les quatre mois que j'avais à passer ici, achever la partition de la «Walkyrie»; mais il n'en est plus du tout question; je ne finirai même pas le deuxième acte, tant cette situation anormale m'accable, me fatigue l'esprit et le corps. Je voulais, en juillet, commencer au Seelisberg, près du lac des Quatre-Cantons, mon opéra du «Jeune Siegfried»; je songe déjà à remettre ce travail au printemps prochain!

Ce manque d'entrain est pour moi ce qu'il y a de pire; il me semble qu'avec ce dégoût du travail la nuit éternelle vient m'envelopper, car que me reste-t-il à faire en ce monde si je ne puis pas travailler?

Je traverse cet enfer en lisant «Dante», que je n'étais jamais arrivé à lire jusqu'à présent. Je suis sorti de son enfer et me trouve maintenant à la porte du purgatoire. En

vérité, j'ai besoin de ce purgatoire, car, si j'y réfléchis bien, c'est une légèreté vraiment coupable qui m'a fait aller à Londres; aujourd'hui je regrette amèrement ma faute et j'ai à en faire pénitence. Il faut que je me résigne, il le faut. Il y a longtemps que j'ai reconnu la nécessité de la résignation dans l'acception la plus étendue du mot; mais il faut que je refrène encore cet indomptable désir de vivre qui revient toujours troubler mon entendement et qui me jette dans un chaos de contradictions. J'espère donc que je finirai par sortir du purgatoire pour arriver un jour en paradis; l'air frais du Seelisberg m'y aidera peut-être. Je ne nie pas que j'aimerais y trouver Béatrice!

A part cela tout va constamment de travers. Le pauvre Klindworth a toujours été très malade, et, en ne pouvant rien entreprendre avec lui, j'ai perdu une belle occasion de me distraire; maintenant il va un peu mieux, mais on ne lui permet pas encore de se promener avec moi. En dehors de lui je ne vois que *Sainton*, le premier violon (qui a contribué aussi à me faire faire ce maudit voyage) et un certain *Lüders*, qui demeure avec lui; tous deux me sont on ne peut plus dévoués et font leur possible pour me rendre mon séjour agréable. En outre, je vais souvent aussi chez *Prœger*, qui est une bonne âme. Dans les derniers temps j'ai fait la connaissance d'un M. Ellerton, un amateur fort riche, qui s'est sérieusement attaché à moi. Il a entendu mes opéras en Allemagne, et depuis deux ans mon portrait orne son appartement; c'est le premier Anglais qui ne fasse pas très grand cas de Mendelssohn, un homme très intelligent et très aimable d'ailleurs.

Klindworth a fait la partition pour piano du premier acte de la «Walkyrie», qu'il joue à la perfection; malheureusement j'ai tout à fait perdu ma voix ici et ne puis plus chanter. J'ai peur de ne guère pouvoir faire ton affaire.

Par contre, il faudra qu'en septembre *tu* t'exécutes comme il faut; mais aussi tu as de grandes dettes à acquitter envers moi, ami trop réservé. S'il est un plaisir en espérance que je me fais une fête de goûter comme je goûterais un bonheur

sans mélange, c'est celui de connaître par toi tes nouvelles compositions. Ne va pas en oublier la moindre partie. Je te félicite bien cordialement de ta messe; c'est certainement quelque chose de splendide. Puisse-t-elle te donner beaucoup de joie à Gran!

Et que devient la princesse? Réunit-il elle la tristesse et la gaîté? Garde-t-elle toujours son bel enthousiasme? Et Béatrice? je veux dire l'enfant? Fais-lui mille amitiés de ma part!!!

Adieu, ami très cher, ami unique! Crois bien que je n'ai qu'à penser à toi pour qu'un rayon de bonheur vienne illuminer mon âme! Merci pour ton affection!

Adieu!

A toi
R. W.

188.

22, Portland Terrace, Regent's-Park.
Londres, le 26 mai 1855.

Ah! très cher Franz, il faut que je t'importune encore une fois à propos de l'ouverture de «Faust»! Les Hærtel m'ont envoyé ici un horrible arrangement à quatre mains que je ne saurais accepter. N'avais-tu pas fait remarquer que B., qui s'en était déjà occupé, je crois, serait le plus à même de bien faire ces arrangements? Klindworth serait aussi disposé à s'en charger. En tout cas il faut que ce soit un pianiste de cette valeur; mais l'arrangement qu'on a fait et que j'ai fait renvoyer hier par le magasin de musique aux Hærtel, ne peut pas paraître.

Du reste, j'ai remarqué dans cet arrangement quelques notes très fausses, ce qui m'a fait supposer que la partition aussi contient encore beaucoup d'incorrections. Tu le sais, c'était une copie que je n'envoyais qu'à toi et à propos de laquelle je te priais de redresser par la pensée ou de faire corriger quelques erreurs, parce qu'il m'en coûtait de revoir encore une fois la copie à fond. Voilà pourquoi je t'ai prié aussi d'insister auprès des Hærtel pour me faire envoyer une

épreuve avant le tirage. Tu es fréquemment en relations avec les Hærtel, et la publication de cette ouverture est proprement ton œuvre; ne m'en veuille donc pas si je te prie de régler définitivement cette affaire à l'occasion. Ne trouve pas mauvais, au nom du Ciel, que je t'ennuie de cette misère! Après-demain j'aurai mon sixième concert, et un mois après je partirai pour retourner chez moi.

Aurai-je bientôt de tes nouvelles?

Mille amitiés!

A toi
R. W.

189.

Très cher Richard, hier je suis revenu ici de la fête musicale de Dusseldorf; je rentre éreinté et tout maussade. Hiller, qui dirigeait le tout, m'avait invité à venir, et cela m'a intéressé d'être de la partie, d'entendre le paradis et la péri, et d'applaudir la Lind. Je n'ai pas à *te* raconter les détails de la fête; je n'y ai rien appris non plus de particulier. Bien qu'on en puisse dire qu'elle a été très réussie, il lui manquait pourtant ce qu'on ne pouvait pas en attendre. Dans le monde de l'art il y a des lauriers et des chardons d'espèce très différente; tu n'as guère à t'en préoccuper: «L'aigle vole vers le soleil».

Ainsi tu lis Dante? C'est une bonne société pour toi. De mon côté, je veux te fournir une sorte de commentaire pour cette lecture. Depuis fort longtemps je rumine une symphonie de Dante; dans le courant de cette année elle sera achevée. Il y aura 3 thèmes: l'Enfer, le Purgatoire et le Paradis, les deux premiers uniquement pour orchestre, le dernier avec chœur. Je pourrai probablement te l'apporter quand je viendrai te voir en automne, et, si elle ne te déplaît pas, tu me permettras bien d'y inscrire ton nom.

Avec les Hærtel il n'y a pas grand' chose à faire après coup. Si l'arrangement à quatre mains de l'ouverture de «Faust» est déjà fait, je ne te conseille pas d'en proposer un autre. La seule chose qui reste à faire avec l'arrangement à quatre mains, c'est que Klindworth, guidé par toi, y

fasse quelques corrections, et qu'on grave à nouveau quelques planches, sans mettre le nom de Klindworth sur le frontispice. Une autre fois il sera pratique d'envoyer l'arrangement à quatre mains en même temps que la partition et de t'entendre à l'avance avec l'éditeur à ce sujet.

Chez les Hærtel il y a naturellement toujours un peu de tension et de réserve vis-à-vis de nous. Pour ma part, je n'ai pas à me plaindre d'eux, car ils se sont toujours conduits à mon égard d'une manière convenable, en vrais gentlemen; pourtant il y a bien des choses que je ne voudrais pas risquer avec eux, parce que leurs intimes sont franchement mal disposés pour nous, et que nous ne pouvons pas arriver à autre chose qu'à rester jusqu'à nouvel ordre sur le pied d'une expectative pacifique. Cela devient gênant parfois; cependant je crois que nous ferons bien de garder cette attitude.

Je m'étonne que tu aies trouvé tant de fautes dans les épreuves de la partition de «Faust», car, sans parler de bien d'autres qualités que les Hærtel ont comme éditeurs, il faut leur rendre cette justice qu'ils emploient des correcteurs remarquables (Dœrffel, Schellenberg, etc.). Ainsi prends ton temps et arme-toi de patience pour tes corrections, et partout où cela sera nécessaire, fais graver les planches à nouveau.

Quand reviendras-tu à Zurich? On racontait à Dusseldorf que tu avais déjà quitté Londres! La race envieuse des épiciers était déjà enchantée de cette nouvelle, que j'ai pris plaisir à démentir. Quoi qu'il arrive et *de quelque manière* que tournent les choses, je te prie instamment

de persévérer et de tenir bon.

En ta qualité de «*poeta sovrano*», il faut, comme dit Dante en parlant d'Homère, que tu ailles de l'avant en restant calme et imperturbable, «*si come sire*». Tu es au dessus des autres misères. Ne songe qu'à écrire tes «Nibelungen», et contente-toi de continuer à vivre en immortel!

Plus tard je prierai Klindworth de me communiquer la partition pour piano du premier acte de la «Walkyrie». Que devient celle de l'«Or du Rhin»? Est-ce que H. l'a gardée?

Écris-moi à ce sujet, pour que je sache comment je pourrai les avoir.

J'ai fortement conseillé à H. de se fixer à Berlin, où sa position au conservatoire lui sera d'un grand secours. Courir de ci de là, cela ne mène pas à grand' chose maintenant. Qu'il fasse plus tard le voyage de Paris et de Londres; mais préalablement il trouvera pendant quelques années dans Berlin un terrain favorable pour se faire connaître.

Je resterai ici cet été jusqu'à mon départ pour Gran (fin août). En fait de travail musical, je m'occupe d'une nouvelle partition (à laquelle je fais des changements assez considérables) de mes chœurs de «Prométhée», que je voudrais publier l'hiver prochain. Dès que j'aurai fini de l'écrire, je me mettrai à ma symphonie de Dante, qui est déjà ébauchée en partie.

Adieu, ami très cher, ami unique; donne bientôt de tes nouvelles. A celui qui t'appartient corps et âme

F. L.

La princesse et l'enfant t'envoient leurs meilleures amitiés.

190.

Laisse-moi tout d'abord, ô toi le meilleur des hommes, t'exprimer l'étonnement où me jette ton *énorme productivité*! Voilà donc que tu as encore en tête une symphonie de Dante? Et tu espères me la présenter tout achevée dès l'automne prochain? Ne prends pas en mal la surprise que me cause ce prodige! Quand je reporte mes regards sur l'activité que tu as déployée dans ces dernières années, tu me fais l'effet d'un être tout à fait surhumain! Il faut vraiment qu'il y ait là une cause tout-à-fait exceptionnelle. Pourtant il est très naturel que nous ne trouvions plus de plaisir qu'à produire et que nous ne puissions même nous rendre la vie supportable qu'en produisant. A vrai dire, nous ne sommes, après tout, ce que nous sommes qu'en produisant; toutes les autres fonctions vitales n'ont pas de sens pour nous, et ne sont, au fond, que des concessions faites à la banalité de l'ordinaire

existence humaine, concessions qui nous mettent toujours mal à l'aise. Tout ce que, *moi* du moins, je désire encore sur cette terre, c'est le goût du travail et l'entrain; et combien j'ai de peine à garder ces deux choses en face de la banalité qui m'assiège de toutes parts! Il en est tout à fait de même de toi; seulement ce qui m'étonne, c'est que tu puisses tant produire; voilà ce qui fait que je te vois toujours dans une situation digne d'envie.

Ainsi, tu nous donneras une «Divine Comédie»? Voilà certes une idée admirable, et déjà je savoure ta musique à l'avance. Pourtant il faut que j'en cause un peu avec toi. L'«Enfer» et le «Purgatoire» réussiront, je n'en doute pas un instant; quant au «Paradis», j'hésite à me prononcer, et tu me confirmes dans cette hésitation par le fait que, pour ce thème, tu as fait entrer des chœurs dans ton plan. Pour la neuvième symphonie (considérée comme œuvre d'art) le dernier thème avec les chœurs est franchement la partie la plus faible, elle est importante uniquement au point de vue de l'histoire de l'art, parce qu'elle nous révèle d'une façon très naïve l'embarras d'un vrai poète-musicien qui ne sait pas comment représenter finalement le paradis (après l'enfer et le purgatoire). Et dans ce «Paradis», très cher Franz, il y a, en vérité, une sérieuse anicroche; si nous demandions à quelquelqu'un la confirmation du fait, nous en trouverions la preuve éclatante chez *Dante* lui-même, le chantre du paradis, qui, dans sa «Divine Comédie», est aussi, sans conteste, la partie la plus faible de l'œuvre. J'ai suivi *Dante* avec la plus profonde sympathie à travers l'enfer et le purgatoire; c'est avec une émotion religieuse qu'au sortir du gouffre infernal, arrivé au pied du mont du purgatoire, je me suis lavé avec le poète dans l'eau de la mer, que j'ai goûté le charme divin du jour naissant et la pureté de l'air, que je me suis élevé de degré en degré, que j'ai tué une passion après l'autre et combattu le farouche instinct de la vie, jusqu'à ce qu'enfin, parvenu devant le feu, j'ai fait taire ma volonté, rompu ainsi le dernier lien qui me rattachait à l'existence et me suis précipité dans la fournaise pour rejeter toute ma personnalité

en m'abîmant dans la contemplation de Béatrice. Mais le poète m'a fort désappointé en me réveillant du sommeil où j'avais trouvé la délivrance finale, pour me faire redevenir, au fond, ce que j'étais, et cela uniquement afin d'arriver, au moyen de sophismes laborieux et absolument indignes d'un esprit puissant, que dis-je! au moyen des inventions les plus puériles, à donner une nouvelle confirmation à la doctrine catholique d'un Dieu qui a créé pour sa glorification cet enfer de l'existence dont j'avais subi les tortures, confirmation très problématique d'ailleurs et que ma raison a repoussée. Pour être juste envers Dante, il m'a fallu (comme chez Beethoven) me replacer au point de vue historique; il m'a fallu me reporter à l'époque de Dante et me rendre compte de la véritable intention de son poème, qui tend à exercer une action déterminée sur le milieu dans lequel il vit, et vise spécialement à amener une réforme de l'Église; il m'a fallu reconnaître qu'à cet égard il entendait admirablement l'intérêt qu'il avait à exprimer ses idées sous une forme courante et populaire; il m'a fallu surtout m'associer de tout cœur à l'éloge qu'il fait des saints qui ont choisi volontairement la pauvreté! Et puis, je n'ai pu m'empêcher d'admirer, jusque dans les sophismes dont j'ai parlé, sa merveilleuse imagination de poète et son admirable coup de pinceau (absolument comme j'admire le génie musical déployé par Beethoven dans le dernier motif de sa neuvième symphonie); enfin, ce qui m'a pénétré de l'émotion la plus profonde et la plus sublime, c'est cette inspiration incomparable: Béatrice, la bien-aimée de sa jeunesse, revêtant sous sa main la forme sous laquelle lui apparaît la doctrine céleste; en tant que cette doctrine montre à l'homme la voie qu'il doit suivre pour s'affranchir de l'égoïsme personnel par l'amour, je reconnais avec bonheur la vérité de cette doctrine incarnée dans Béatrice. Mais quand Béatrice, assise sur le char de l'Église, se lève et qu'au lieu de cette doctrine simple et pure elle débite tout le fatras scolastique des subtilités ecclésiastiques, le poète a beau m'affirmer qu'elle brille d'un éclat toujours plus vif et plus pur: elle me refroidit de plus en plus; elle finit même par me laisser indifférent au point que,

lecteur de sang-froid, je reconnais parfaitement combien Dante sur ce point est resté fidèle à son époque et à son intention; mais, comme poète s'identifiant avec un poète, je voudrais avoir perdu dans les flammes la dernière conscience de ma personnalité et, par conséquent, *la conscience* en général. Je m'en serais beaucoup mieux trouvé sans contredit que de la société du bon Dieu catholique lui-même, encore que Dante le représente en grand artiste, comme tu essaieras certainement de le faire dans tes chœurs. Je me borne à te rendre fidèlement l'impression que me fait la «Divine Comédie», qui finalement, dans le Paradis, n'est plus à mes yeux qu'une comédie divine où je ne saurais plus figurer ni comme acteur ni comme spectateur. En présence de ces questions le problème à résoudre est et sera toujours celui-ci: concevoir et faire dans ce monde effroyable, au delà duquel il ne reste que le néant, un Dieu qui change pour nous les souffrances infinies de l'existence en apparences pures et simples, et qui, par contre, nous montre la délivrance après laquelle nous soupirons comme un bien réel et palpable dont nous pouvons jouir sérieusement. Cela est peut-être très bien pour l'épicier, notamment pour l'épicier d'Angleterre. C'est pourquoi il s'arrange à merveille avec son Dieu: il fait avec lui un marché d'après lequel, après avoir rempli un certain nombre de clauses du contrat, il sera finalement récompensé de différentes faillites qu'il aura faites dans cette vie par la félicité éternelle dans l'autre. Mais qu'avons-nous à démêler avec des idées triviales comme celle-là? En me parlant un jour de ton opinion sur la nature humaine, tu m'as dit que l'homme est «une intelligence servie par des organes». S'il en était ainsi, comment pourrait s'en tirer l'immense majorité des hommes qui n'ont que des «organes», et l'on peut dire pas d'«intelligence» du tout (du moins dans le sens que tu donnes à ce mot)? Pour moi, je vois la chose tout autrement: à mes yeux l'homme (comme tout animal) est un être qui veut vivre, qui dans ce but se forme ses organes selon ses besoins, et qui parmi ces organes se forme aussi une intelligence, c'est-à-dire l'organe nécessaire pour comprendre les choses extérieures, dans le but d'employer ces

choses dans la mesure de ses forces et de ses moyens à la satisfaction du besoin de vivre. L'homme *normal* est donc celui dans lequel cet organe dirigé vers le dehors, dont la fonction est la connaissance de même que celle de l'estomac est la digestion, a juste assez de force pour assurer cette satisfaction du besoin de vivre qu'il lui faut chercher au dehors. Or, ce besoin de vivre, pour l'homme *normal* aussi bien que pour le dernier des animaux, consiste uniquement dans l'instinct de la nutrition et dans l'instinct de la reproduction, car cette volonté de vivre, qui est, au point de vue métaphysique, la véritable cause première de toute existence, ne tend absolument qu'à une chose, savoir à vivre, c'est-à-dire à se nourrir, à se reproduire perpétuellement. Cette tendance se retrouve toujours la même dans la pierre inerte, dans la plante plus délicate déjà, et finalement dans l'animal humain; seulement il y a des différences dans les organes dont il est obligé de se servir, une fois qu'il est arrivé aux degrés supérieurs de son objectivation, pour satisfaire des besoins plus compliqués, partant plus combattus et de plus en plus difficiles à contenter. Si nous arrivons à nous convaincre de cette vérité, qui se trouve confirmée par les prodigieux résultats réalisés dans l'état actuel de la science de la nature, nous comprendrons du coup ce qu'il y a de caractéristique dans la vie de l'immense majorité des hommes de tous les temps, et nous ne nous étonnerons plus de ne plus trouver en eux que des brutes, car tel est le fond *normal* de l'homme. Mais comme une très grande partie des hommes reste même *au dessous* de cette *norme*, vu que chez eux l'organe compliqué de la connaissance ne se développe pas même de manière à arriver à la faculté de satisfaire entièrement les besoins normaux, il se présente au contraire aussi (naturellement à titre d'exception) des *anomalies*: dans ces cas la mesure ordinaire est dépassée dans la formation de l'organe de la connaissance, c'est-à-dire dans le cerveau. Ne voit-on pas fréquemment la nature former des monstres, chez lesquels *un* organe est développé avec exagération? Une monstruosité de ce genre, quand elle atteint le plus haut degré, c'est le *génie*,

qui ne repose, au fond, sur autre chose que sur un cerveau d'une richesse anormale et d'un volume extraordinaire. Cet organe de la connaissance qui, dans l'origine et dans les cas normaux, ne cherche qu'au dehors les moyens de procurer à la volonté de vivre la satisfaction de ses besoins, reçoit du dehors, dans le cas d'un développement excessif et anormal, des impressions si vives et si absorbantes qu'il cesse, pour un temps plus ou moins long, d'être au service de cette volonté, qui ne l'a proprement formé que pour atteindre son but, et arrive à une contemplation *passive*, c'est-à-dire esthétique du monde extérieur. Les objets du monde extérieur, vus ainsi d'une manière passive, sont les images idéales présentées par lui, images que l'*artiste* est tenté de retenir et de fixer en quelque sorte. L'intérêt que cette contemplation inspire nécessairement pour le monde extérieur, grandit chez les natures puissantes jusqu'à leur faire oublier d'une manière continue les besoins particuliers, primitifs, personnels de leur volonté, par conséquent, jusqu'à devenir la *sympathie* pour les choses extérieures, sympathie déterminée par ces choses elles-mêmes et non plus par un intérêt personnel. Reste à savoir *ce que* nous voyons dans cet état anormal, et si notre sympathie peut être la faculté de se réjouir avec les autres ou de souffrir avec eux. A cela les vrais *génies* et les vrais *saints* de tous les temps nous répondent qu'ils n'ont vu que des *souffrances* et qu'ils n'ont senti que de la *compassion*. C'est qu'ils reconnaissaient l'état *normal* de tout ce qui vit et la nature de la *volonté* de vivre qui est commune à tous les êtres vivants, cette nature horrible, en perpétuelle contradiction avec elle-même, qui se déchire éternellement elle-même et qui, aveugle pour tout le reste, ne veut et ne cherche qu'elle. L'effrayante cruauté de cette volonté, qui même dans l'amour sexuel ne veut que sa reproduction, est apparue ici pour la première fois, reflétée dans cet organe de la connaissance qui, étant soumis à cette volonté dans l'état *normal*, reconnaissait qu'il avait été créé par elle. C'est ainsi que dans l'état anormal, dans l'état de sympathie, il en est venu à tâcher de s'affranchir d'abord pour longtemps et finalement

pour toujours de cette servitude ignominieuse, ce qui n'était possible, après tout, qu'au prix de la négation complète de la volonté de vivre.

Cet acte de la négation de la volonté est la véritable action du saint: celui-ci ne fait qu'arriver à sa perfection finale en supprimant complétement la conscience personnelle; or il n'y a pas d'autre conscience que la conscience personnelle de l'individu. Le fait a pu échapper aux saints naïfs du christianisme, imbus comme ils l'étaient de dogmes juifs; ils ont pu présenter à leur imagination prévenue cet état qu'ils rêvaient, comme l'immortalité dans un état de vie nouveau affranchi des lois de la nature, sans que pour cela notre jugement hésite à se prononcer sur la portée morale de leur renoncement, car dans le fait ils n'aspiraient qu'à la perte de leur personnalité individuelle, c'est-à-dire de leur existence. Mais cette aspiration si puissante est exprimée d'une manière plus nette et plus frappante par la religion primitive de la race humaine, par l'antique doctrine des brahmanes; elle s'affirme surtout dans la transfiguration finale de cette religion, lorsqu'elle arrive à la perfection idéale par le bouddhisme. Sans doute elle érige en dogme le mythe de la création du monde par Dieu; mais elle ne célèbre pas cet acte comme un bienfait, elle le présente, au contraire, comme un péché de Brahma; celui-ci, qui *s'est transformé lui-même en ce monde*, expie ce péché par les souffrances infinies de ce monde lui-même, et se sauve dans la personne des saints qui, en professant la négation complète de la volonté de vivre, en s'absorbant exclusivement dans la sympathie pour tout ce qui souffre, passent dans le «Nirwana», c'est-à-dire dans le domaine du néant. *Bouddha* était un saint de ce genre: d'après sa doctrine de la métempsycose, tout individu vivant renaît sous la forme de l'être auquel il a causé une souffrance quelconque, même dans une vie d'ailleurs pure; il renaît sous cette forme afin qu'il apprenne lui-même à connaître cette souffrance, et cette douloureuse migration ne cesse pour lui, par conséquent, il *n*'est régénéré que si, revenu à l'existence, il n'a plus, dans le cours d'une vie, fait souffrir aucun être et

si, au contraire, dans sa sympathie pour tous les êtres, il est arrivé à la négation complète de sa volonté de vivre. Comme cette doctrine est élevée! comme elle est bien la seule qui soit capable de nous satisfaire, si on la compare au dogme chrétien-judaïque d'après lequel un homme — car naturellement l'*animal* destiné à souffrir n'existe que pour servir l'homme!! — n'a, dans le cours d'une rapide existence, qu'à se montrer bien docile envers l'Église pour être récompensé de sa docilité par une éternité de délices, tandis que celui qui dans cette vie éphémère n'aura pas obéi à l'Église, en sera puni par des supplices également éternels. Admettons, par contre, que le christianisme ne soit pour nous un phénomène si plein de contradictions que parce que nous le connaissons seulement dans son mélange avec le judaïsme à l'esprit si étroit, et dans l'altération que celui-ci lui a fait subir. Mais, grâce aux recherches de la science moderne, on est parvenu à démontrer que le christianisme pur et sans mélange n'est autre chose qu'une branche du vénérable bouddhisme qui, après l'expédition faite par Alexandre dans les Indes, a fini par se répandre jusque sur les côtes de la Méditerranée. Nous voyons encore nettement dans le christianisme primitif les traits de la négation complète de la volonté de vivre et l'ardent désir de voir disparaître le monde, c'est-à-dire de voir finir l'existence. Mais ce qu'il y a précisément de fâcheux, c'est que cette intuition de l'essence des choses n'est le privilège que des hommes organisés d'une manière tout à fait *anormale*, dont j'ai parlé plus haut, et que, par conséquent, ces idées ne peuvent être parfaitement comprises que par eux. Pour exprimer ces idées, il faut donc que les augustes fondateurs de religions parlent en employant des images accessibles à l'intelligence normale du commun des hommes. Si cette interprétation entraîne déjà des altérations nombreuses (bien que la doctrine bouddhiste de la métempsycose exprime déjà la vérité d'une façon presque entièrement nette), l'infériorité intellectuelle normale de l'homme et l'égoïsme effréné de la masse des individus font que cette image finit nécessairement par devenir une caricature; aussi je plains le poète qui entreprend de remanier cette

caricature et de reconstituer l'image primitive. Il me semble que Dante n'a pas complétement réussi à opérer cette transformation, notamment en ce qui concerne le paradis; du moins, quand il explique les natures divines, il me fait souvent l'effet d'un jésuite naïf. Mais peut-être réussiras-tu mieux, cher ami, et, comme tu entreprends de peindre cette image par des *sons*, je pourrais presque te prédire le succès, car la musique est vraiment l'image primitive du monde lui-même reproduite par l'art; pour l'initié il n'y a pas d'erreur possible sur ce point. Mon amitié s'inquiète seulement du paradis, et surtout des chœurs. Tu me dispenses, n'est-ce pas? d'ajouter à ces choses sérieuses d'autres qui le sont moins.

Je te récrirai bientôt; je partirai d'ici le 26; ainsi je tiendrai bon.

Adieu, mon cher, bien cher Franz. A toi

Londres, le 7 juin 1855. R. W.

191.

Zurich, le 5 juillet 1855.

Très cher Franz, j'ai vu ton Hermann d'autrefois; il m'a dit qu'un de ces jours je recevrais une lettre de toi, et aussi que *tu* viendrais *bientôt* en Suisse *avec* la princesse, et mille autres choses encore. Maintenant j'attends avec la plus vive impatience des nouvelles directes de toi.

Je suis de retour à Zurich depuis le 30 juin; je suis revenu après avoir dirigé, le 25, mon dernier concert à Londres. Tu as sans doute appris que la reine Victoria s'est très bien conduite à mon égard. Elle est venue avec le prince Albert assister au septième concert, et, comme ils désiraient entendre un morceau de ma composition, j'ai fait répéter l'ouverture du «Tannhæuser», ce qui m'a procuré une petite satisfaction extérieure. Mais il paraît réellement que j'ai beaucoup plu à la reine: elle s'est montrée si cordialement aimable dans une conversation qu'elle a voulu avoir avec moi après la première partie du concert, que j'en ai été vraiment touché. Ce sont, ma foi, les premières personnes en Angleterre qui aient osé

se prononcer franchement, ouvertement pour moi. Si l'on songe qu'elles avaient affaire à un individu discrédité pour crime de haute trahison, décrié au point de vue politique et sous le coup d'un mandat d'amener, on m'approuvera certainement d'en être infiniment reconnaissant à tous deux.

Au dernier concert le public et l'orchestre, de leur côté, ont fait une manifestation contre la critique londonienne. On m'avait toujours dit, il est vrai, que mes auditeurs m'étaient très attachés; quant à l'orchestre, j'avais bien reconnu en le maniant qu'il tâchait de se conformer exactement à mes intentions, en tant que le permettraient de mauvaises habitudes prises et le manque de temps. Mais je ne tardai pas à m'apercevoir que mon public était, en général, très difficile à émouvoir et très lent à recevoir des impressions, et qu'il ne savait pas distinguer le vrai du faux, la pédanterie vulgaire du mérite réel. Pour l'orchestre, il avait à compter avec son maître et seigneur, Costa, qui peut renvoyer et engager les musiciens selon son bon plaisir; aussi avait-il toujours soin de ménager ses marques d'approbation autant que possible, afin de ne pas se compromettre. Mais cette fois-ci, en guise d'adieu, l'enthousiasme éclata; l'orchestre se leva solennellement et me salua, en même temps que la salle entière, qui était comble, d'applaudissements si prolongés que cela finit par m'embarrasser réellement. Ensuite l'orchestre en masse vint me serrer la main une dernière fois, et même dans le public il se trouva finalement des hommes et des femmes qui me tendaient leurs mains à serrer, ce dont je m'acquittai cordialement. C'est ainsi que cette expédition de Londres, si insipide au fond, finit par prendre le caractère d'un triomphe pour moi; ce qui me faisait du moins plaisir dans ces démonstrations, c'était l'indépendance montrée cette fois par le public vis-à-vis de la critique. Il ne peut être question d'un triomphe dans le sens que j'attache *personnellement* à ce mot, cela va de soi; je n'arrivais même pas, dans le cas le plus favorable, à bien connaître personne dans la salle de concert; ce cas, qui était celui d'exécutions répondant tout à fait à mes intentions, était irréalisable par suite du manque de temps; il ne me restait donc jamais que

le sentiment amer de ma dégradation, sentiment qu'accentuait encore l'obligation où j'étais de diriger des programmes de concerts interminables et qui étaient composés sans goût ni intelligence. Si j'ai dirigé les concerts jusqu'à la fin, c'est uniquement par égard pour ma femme et pour quelques amis, que les conséquences d'un brusque départ de Londres auraient jetés dans une grande inquiétude. Maintenant je suis bien aise de l'issue, favorable au moins en apparence, de mon expédition; la reine m'a fait vraiment plaisir; moi-même j'ai pu faire grand plaisir à quelques amis; cela suffit! La *Nouvelle Philharmonie* voudrait m'avoir pour l'année prochaine; que puis-je demander de plus?

Je rapporte de Londres un vrai bénéfice: c'est une cordiale et profonde amitié que j'ai conçue pour *Berlioz*, et qui est partagée. J'ai assisté à un concert de la «*New philharmonie*» dirigé par lui, et, ma foi, j'ai été médiocrement édifié de sa manière de faire exécuter la symphonie de Mozart en sol mineur; l'exécution de sa symphonie de «Roméo et Juliette», qui était très insuffisante, m'a rempli de pitié pour lui. Mais quelques jours après nous étions seuls à dîner chez *Sainton*: il était très animé, et les progrès que j'avais faits en français à Londres m'ont permis de parler avec beaucoup d'entrain, pendant les cinq heures que nous avons passées ensemble, de toutes les questions se rapportant à l'art, à la philosophie, à la vie.

J'emportai de cette rencontre une profonde sympathie pour mon nouvel ami; il se révéla pour moi sous un jour tout différent de celui sous lequel je l'avais vu jusqu'alors; chacun reconnut tout à coup dans l'autre un compagnon d'infortune, et je me trouvai plus heureux que Berlioz. Après mon dernier concert il vint me voir avec quelques autres amis de Londres; sa femme l'avait accompagné; nous restâmes ensemble jusqu'à trois heures du matin, et nous nous séparâmes en nous embrassant avec effusion. Je lui ai dit que tu voulais venir me voir en septembre, et l'ai prié de te donner rendez-vous à Zurich; ce qui semblait surtout le gêner et l'arrêter, c'était la question d'argent. Mais certainement il aimerait à venir. Fais-lui savoir bien exactement quand tu viendras.

Klindworth a joué hier au dernier concert de la *New Philharmonie* (dirigé par Berlioz) un concerto de Henselt; j'y ai fait la connaissance du Dr Wylde, qui est un excellent homme; c'est en cela seulement que j'ai pu être utile à Klindworth. Du reste, je plains celui-ci de tout mon cœur. Il est trop artiste et a le cœur trop haut placé pour ne pas être, dans le présent et dans l'avenir, très malheureux à Londres. Il devrait faire autre chose!

En mettant le pied sur le continent, je me suis senti un peu mieux; l'air d'ici me fait du bien, et j'espère que j'aurai repris bientôt mon travail, que j'ai fini par abandonner tout à fait à Londres. Tu trouveras très peu de parties de la «Walkyrie» complétement achevées.

Mais quand viendras-tu donc? Si je ne dois t'attendre qu'en septembre, j'irai jusqu'à ce moment-là au Seelisberg, et cela dès lundi prochain; mais si auparavant je reçois une lettre de toi, comme Hermann me le faisait espérer, et si tu m'annonces que tu arrives tout de suite, je resterai, cela va de soi, très volontiers à Zurich.

Ainsi, donne-moi bientôt de tes nouvelles; en dernier lieu tu as longtemps hésité à m'écrire, ce à quoi je pouvais sans doute m'attendre, à la suite de ma dernière lettre de Londres, car à des communications de ce genre tu m'as toujours répondu par le silence.

Mais maintenant tire-moi d'incertitude quant à cette prochaine visite que tu me fais entrevoir. Je n'ai pas besoin de te dire, n'est-ce pas? combien je m'en réjouis, et que la joie de nous revoir est à mes yeux la consolation qui vient après de longues misères.

Aussi est-ce avec une vive impatience que j'attends une lettre de toi

Reçois à l'avance les plus tendres amitiés de Ton

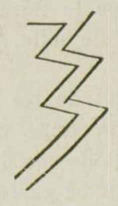
Richard.

192[1]).

«Wagner te racontera sans doute son séjour à Londres et tout ce qu'il a eu à souffrir d'une hostilité de parti pris. Il est superbe d'ardeur, de chaleur de cœur, et j'avoue que ses violences même me transportent. Il semble qu'une fatalité m'empêche d'entendre ses dernières compositions: le jour où, sur la demande du Prince Albert, il a dirigé son Ouverture du Tannhæuser à Hanovre-Square-Rooms, j'étais forcé à la même heure d'assister à une affreuse répétition de Chœurs, pour le concert de la New-Philharmonie, que je devais diriger deux jours après» etc.

Et plus loin.

«Wagner a quelque chose de singulièrement attractif pour moi, et si nous avons des aspérités tous les deux, au moins nos aspérités s'emboîtent».



(Le dessin de Berlioz révèle un peu plus de génie que le mien.)

Je te remercie bien vivement de ta lettre sur Dante. Comme réponse j'espère pouvoir t'apporter à Zurich la première moitié de mon ouvrage, qui est déjà terminée, ainsi que quelques autres choses qui t'initieront mieux à mes travaux que ce que je pourrais t'en dire.

Pendant les semaines qui vont venir j'aurai à travailler à mes chœurs de «Prométhée», que je ferai graver et que je publierai bientôt. A cet effet il est nécessaire que j'en fasse une partition toute nouvelle, parce qu'en 1850, lorsque je composai cet ouvrage, je n'ai pas eu assez de temps (un mois

1) Voir T. I, page 12, note 1.

à peine) et que j'étais trop absorbé par les répétitions de «Lohengrin» pour donner à mon travail le coup de lime indispensable. En général, cette fois-ci j'ai eu en vue plus qu'autrefois la possibilité d'exécuter mon œuvre, et quand même il n'y a pas eu de changements essentiels dans la disposition et dans la conception de l'ensemble, le tout se présente mieux sous sa forme nouvelle. J'ai procédé comme on le fait dans la sculpture, quand l'artiste retouche le marbre. Avant l'exécution une œuvre symphonique et bien plus encore une œuvre dramatique n'existe, pour ainsi dire, qu'en *terre glaise*. Ta nouvelle partition de l'ouverture de «Faust», ainsi que quelques changements faits au «Vaisseau fantôme», font voir nettement la justesse de cette comparaison.

Patience, très cher Richard, je t'apporterai une masse de choses et nous ne manquerons pas de matière à causeries!

Les derniers jours de la semaine passée j'ai été à Dresde, où je suis allé voir nos amis, les Ritter. Sascha Ritter, un des musiciens de la chambre à Weimar, vient d'être père d'une petite fille dont j'aurai prochainement l'honneur d'être le parrain. Sa belle-mère est ici depuis quelques semaines, et Jeanne Wagner doit venir en septembre.

Notre boutique théâtrale «branle au manche», comme on dit à Dresde: le directeur (M. de Beaulieu) veut se retirer, et Marr, le directeur artistique, a aussi donné sa démission, à ce qu'on dit. Cela m'est parfaitement égal; j'attends paisiblement la solution de cette question qui a pour moi assez peu d'importance.

La nomination de Gutzkow à Weimar, annoncée à différentes reprises par les journaux, n'est pas tout à fait invraisemblable, mais elle pourrait bien être ajournée puisqu'on n'a rien fait de décisif à cet égard.

Adieu, cher Richard; mets-toi à l'œuvre et travaille à ta «Walkyrie». Va sur les montagnes, compose et mets tout le ciel en musique. Ainsi nous nous verrons en septembre ou au plus tard en octobre. A toi

F. L.

P. S. Je te suis particulièrement reconnaissant de la bonté et de l'amitié que tu as témoignées à Klindworth, et je te prie de rester toujours le même pour lui.

Weimar, le 10 juillet 1855.

(NB. Je resterai ici tout l'été.)

193.

Seelisberg, canton d'Uri, le 22 juillet 1855.

Très cher ami, je n'ai plus rien en tête que l'idée de nous revoir enfin et d'être réunis! Je ne suis pas fâché que tu ne sois pas venu plus tôt, parce que *pour le moment* je n'aurais pu te présenter qu'une faible partie de la «Walkyrie» entièrement achevée. Je serai donc bien aise de gagner encore beaucoup de temps pour mettre ma partition sur pied: jusqu'en novembre j'aurais terminé au moins les deux premiers actes (même la copie serait achevée jusque-là).

Réfléchis donc et songe qu'il s'agit ici d'un *point culminant de notre existence* et qu'il faut en finir une bonne fois avec tout ce qui est bas et vulgaire. Je compte sur ta générosité!

Adieu pour aujourd'hui! Mon cœur qui t'appelle t'envoie mille amitiés.

A toi

R. W.*

194.

Cher Franz, tu ne saurais t'en dédire, tu es mon chargé d'affaires auprès de la Cour! Sois donc assez bon pour faire parvenir le plus tôt possible la lettre ci-incluse au roi de Hanovre par l'entremise du ministre plénipotentiaire de Weimar. Michælson, mon agent auprès des théâtres, vient d'outre-passer ses droits en vendant, sans me consulter d'abord, le «Lohengrin» au théâtre de Hanovre, et cela en fixant pour mes droits d'auteur un chiffre bien inférieur à celui des honoraires que ce théâtre m'a payés (sur ma demande directe) pour le «Tannhæuser». Le directeur ne veut pas entendre parler de l'annu-

lation de cette vente réclamée par moi; il ne me reste donc qu'à m'adresser au roi lui-même.

N'est-ce pas, tu m'arrangeras cela?

Mais pourquoi ne réponds-tu pas à ma dernière question??

Un million d'amitiés de Ton

R. W.

195.

Très cher ami, j'ai eu beau chercher et m'informer, je n'ai pu réussir à découvrir une voie sûre pour arriver à l'oreille de S. M. le roi de Hanovre. Ce qu'il y aurait, selon moi, de plus sage à faire dans cette occurrence, ce serait d'écrire quelques lignes à Joachim ou, comme celui-ci pourrait être encore en voyage, au chef d'orchestre Wehner, à Hanovre, et de lui envoyer ta lettre au roi. Pour ma part, je ne puis pas me charger de ce soin, puisque je ne suis pas en relation avec Hanovre et que je ne voudrais pas assumer de responsabilité en cas d'insuccès. Wehner (je ne suis pas tout à fait sûr de l'orthographe de ce nom) jouit d'un grand crédit auprès du roi et sera heureux de pouvoir te rendre un service. Mais il est nécessaire que tu lui écrives quelques lignes, dans lesquelles je te prie de me nommer; je te renvoie ci-inclus la lettre au roi. Veuille excuser mon retard: j'ai été absent pendant plusieurs jours, et l'autre voie par laquelle j'avais voulu arriver au but que tu espères atteindre, ne m'a conduit à rien.

Ainsi tu veux m'avoir en novembre. Je souscris de grand cœur à tout ce qui peut t'être agréable. Jusque-là il y aura plusieurs de mes partitions d'imprimées, ce qui nous en rendra la lecture plus commode. Dans les derniers mois j'ai été tellement absorbé par des visites de tout genre, par ma correspondance et par des courses d'affaires, que c'est à peine si j'ai pu travailler quelques heures. Je suis très ennuyé et souvent furieux de toutes les niaiseries et de toutes les badauderies qu'il me faut avaler, et j'ai bien besoin de passer quelques jours au Zeltweg!

Écris-moi plus tard quand ma visite t'arrangera le mieux; peut-être préféreras-tu que je vienne fin novembre ou à Noël.

La princesse a passé plusieurs semaines à Berlin avec sa fille; depuis huit jours toutes deux sont à Paris, d'où je ne m'attends à les voir revenir ici qu'au milieu de septembre. En attendant, mon fils Daniel (qui vient encore de remporter de brillants succès à la distribution des prix du Lycée Bonaparte et au Concours général) est venu me retrouver à l'Altenburg.

Un de ces jours tu recevras de Bussenius (qui a déjà été en correspondance avec toi jadis) ta biographie. L'auteur a été guidé par de bonnes intentions, et son ouvrage se répandra beaucoup, selon toute apparence. Sous le pseudonyme W. Neumann, Bussenius a publié chez Balde, de Cassel, la collection des biographies «des compositeurs de l'époque», et cela avec un succès de librairie si franc qu'il paraîtra bientôt une deuxième édition de plusieurs de ces petits volumes. J'ai dit à Bussenius de t'envoyer directement cet opuscule.

Mes meilleures amitiés à ta femme et n'oublie pas Ton

F. Liszt.

196.

Mon cher Franz, tu m'inquiètes beaucoup par ton silence. En vérité, j'ai beau regarder autour de moi et essayer de lire dans mon avenir, je ne découvre rien qui puisse me remonter, m'élever, me consoler, me fortifier et m'armer pour de nouvelles luttes, si ce n'est la joie de te revoir bientôt et de passer avec toi les quelques semaines que tu veux m'accorder. Si je t'ai demandé de fixer la date à laquelle doit commencer ma guérison morale, je l'ai fait par suite de ce besoin de certitude qu'on éprouve quand on attend un extrême bonheur, parce qu'on sait qu'on le paie avant et après d'une longue tristesse. Mais au bout du compte tu m'as peut-être mal compris tout de même; tu as pu supposer *qu'à côté* du bonheur de te revoir j'en cherchais encore un autre tout différent, et cela aurait bien pu finalement te donner de l'humeur! Dis-moi donc en quelques mots ce qu'il en est et quand tu viendras. Je voudrais bien pouvoir te présenter la

«Walkyrie» aussi avancée que possible; cela m'arrangeait surtout pour cette raison de te voir ajourner ta visite, que je souhaite si vivement. Mais dans l'état où je suis, je n'ai pas grand espoir d'activer mon travail en gagnant du temps. Je suis triste au delà de toute expression; souvent je fixe les yeux sur mon papier à musique pendant des journées entières, et je ne trouve plus un souvenir, plus de mémoire, plus de goût pour mon travail. D'où viendrait l'entrain nécessaire? Toute l'ardeur que j'ai pu puiser pendant quelque temps dans ma douloureuse solitude, finit nécessairement par se refroidir. Lorsque j'ai commencé l'«Or du Rhin» et que j'en suis venu si vite à bout, j'étais encore plein du souvenir de ta présence et de celle des tiens. Maintenant voilà près de deux ans que tout est muet autour de moi, et tout contact avec le monde extérieur est pour moi une cause d'irritation et d'angoisse. Crois-moi, cet état ne peut plus se prolonger; si les conditions de ma vie extérieure ne se modifient pas bientôt, si je n'ai pas bientôt la possibilité de te voir plus souvent et d'entendre ou de faire exécuter de temps en temps une de mes œuvres, alors il faudra que la source tarisse en moi, et ce sera fini. Il est impossible que cela dure!

Représente-toi donc de quels yeux pleins d'impatience je guette ta venue et quel doit être mon découragement quand je me vois tout à coup délaissé par toi! Ah! ne tarde pas à me consoler!

Me voilà arrivé à grand'peine à la moitié de la «Walkyrie»; même la copie est achevée; j'aimerais bien pouvoir te présenter deux actes entiers. Mais j'attends toujours que le goût du travail me vienne réellement. Je viens même de perdre huit jours entiers pour cause de maladie; pour peu que je continue d'aller de ce train-là, je crains fort que cette œuvre ne reste à l'état d'ébauche.

Ton article sur la symphonie de Harold était très beau; il m'a bien réchauffé le cœur. Demain j'écrirai à Berlioz; je le prierai de m'envoyer ses partitions. Il n'apprendra *jamais* à bien *me* connaître; son ignorance de la langue allemande l'en empêchera toujours; il ne pourra jamais me voir qu'avec

des contours trompeurs. J'userai donc loyalement de mon privilège pour tâcher de le rapprocher d'autant plus de moi.

Comment va-t-on chez vous? J'entends dire tantôt ceci, tantôt cela, et tu gardes le silence.

Adieu. Ajoute par la pensée un bien long soupir à cet adieu!!

197.

Très cher Richard, ci-inclus une lettre de T. Hagen, de New York, où il est établi depuis environ un an et s'occupe de musique et de critique musicale. Les correspondances qui figurent dans les «Signaux» de Leipzig et qui sont signées du nom de «Tartine», sont de lui. Jadis il a publié aussi sur la musique dans ses rapports avec les intérêts sociaux un volume dont le titre exact ne me revient pas aujourd'hui. Il est lié avec Klindworth et est au nombre de tes partisans et de tes admirateurs. Je me trouve être un peu en relation avec *Mason Brothers* par *William Mason*, un de mes élèves, qui a passé dix-huit mois à Weimar. Si je suis bien renseigné, c'est une maison *sérieuse* et convenable.

Tout en ne croyant pas que tu consentes à te charger pendant l'hiver prochain de diriger des concerts en Amérique, je te prierai de m'envoyer bientôt une réponse (adressée à moi) au sujet de cette affaire, car j'attends ta lettre pour la faire parvenir à Hagen. Une *fête musicale* en l'honneur de Beethoven, donnée à l'occasion de l'inauguration de la statue de Beethoven à Boston, ce ne serait, du reste, pas déjà si mal et le résultat pécuniaire pourrait bien n'être pas à dédaigner.

Jeanne Wagner est ici depuis avant-hier; elle passera avec ses parents la semaine à Weimar chez sa sœur Ritter.

Hier soir j'ai passé quelques heures avec elle. Ainsi le «Tannhæuser» sera représenté en décembre à Berlin.

Où en es-tu de la «Walkyrie»? Je suis bien heureux à l'idée que nous nous reverrons en novembre.

La princesse et l'«enfant» sont encore à Paris, où elles

étudient avec beaucoup d'intérêt le Salon; elles voient beaucoup Ary Scheffer, Delacroix et d'autres sommités de l'art, ce dont elles sont ravies. J'attends vers le 25 de ce mois leur retour à Weimar, où jusqu'à nouvel ordre je m'ennuie horriblement; je succombe sous le poids des choses assommantes qui me sont imposées, et dont je t'épargnerai la fastidieuse énumération. Le 16, réouverture du théâtre: on donnera «Les joyeuses commères» de Nicolaï; ensuite viendront «Les Huguenots», «Cellini» et les «Foscari» de Verdi.

Le «Lohengrin» ne peut pas être donné pour le moment, parce qu'Ortrude (Mme Knop) n'a plus été engagée et qu'il faut à la nouvelle prima donna, Mlle Waltendorf, au moins trois ou quatre mois pour apprendre le rôle! Mais comme le «Tannhæuser» et le «Vaisseau fantôme» sont des *opéras à recette*, on ne manquera pas de les servir et resservir comme il faut.

Pour ma part, j'en ai par-dessus la tête de toute cette boutique de théâtre; cependant je ne puis pas faire autrement que de garder un pied dans la maison, parce que sans moi les choses iraient probablement encore plus mal.

A toi
F. L.

Renvoie-moi la lettre de Hagen.

198.

Zurich, le 13 septembre 1855.

Ton avant-dernière lettre, cher Franz, a été la meilleure réponse à ma dernière missive, qui s'est croisée avec la tienne. Comme nous finirons par nous revoir, j'exploite ta visite future avec l'art consommé d'un voluptueux, afin d'en tirer tout le parti possible. Puisqu'elle est remise à une époque aussi éloignée, je désirerais presque finir d'abord la «Walkyrie». L'achèvement de cette œuvre (la *plus tragique* que j'aie jamais conçue) me coûtera beaucoup d'efforts; il faudra que je songe à me dédommager par les impressions les plus propres à élever l'âme. *Il n'y a que toi* qui puisse m'y

aider. L'idée de pouvoir revoir ce travail tout entier avec toi me fait seule espérer d'en tirer quelque fruit. Moi-même, d'ailleurs, je suis absolument incapable de m'en occuper au piano, de manière à en jouir. Toi seul peux me faire entendre cela. Je songe donc à ne pas me rencontrer avec toi avant que nous puissions parcourir ensemble le *tout*. C'est ainsi que je suis devenu égoïste par extrême nécessité! J'espère que les *deux premiers* actes, brouillon et copie, seront terminés fin octobre, et le tout à Noël. Or, tu m'as écrit en dernier lieu que *si* tu venais, cela t'arrangerait de venir en novembre ou à *Noël*. C'est ce qui m'a donné l'idée de contenir jusque-là l'impatience où je suis de te revoir, et d'arriver par un travail soutenu à pouvoir te présenter tout, même le dernier acte si important pour moi complétement achevé et proprement écrit. Dois-je maintenant te prier (?!) de ne venir me voir qu'à Noël? Cela paraît insensé, mais tu comprendras ma pédanterie!

Si cela t'allait et si tu n'étais pas obligé *pour cela* de remettre le rendez-vous à une époque encore plus éloignée, je t'enverrais, en attendant, les deux premiers actes fin octobre; tu les parcourrais et me les rapporterais ensuite.

Que te dire au sujet de la proposition qu'on me fait d'aller à New York? J'avais déjà appris à Londres qu'on songeait là-bas à m'adresser une invitation de ce genre. Il est vraiment heureux que ces braves gens ne me fassent pas de brillantes offres d'argent. La perspective de pouvoir gagner en peu de temps une forte somme, comme qui dirait une dizaine de mille dollars, m'obligerait naturellement, vu le déplorable état de mes ressources pécuniaires, à entreprendre une expédition en Amérique comme celle-là; et cependant il serait absurde peut-être de sacrifier, en quelque sorte par contre-coup, ce que j'ai encore de meilleur en fait de forces vitales, pour arriver à un aussi misérable résultat. Comme nous ne pouvons pas songer, nous autres, à des spéculations ayant le lucre pour objet, je suis réellement enchanté de n'être pas exposé, dans le cas présent, à une tentation sérieuse; je te prierai donc de bien remercier en mon nom ces messieurs de

New York de l'attention imméritée dont je suis l'objet et de leur dire, «en attendant», que je me suis senti hors d'état de me rendre à leur appel.

Je me casse la tête à chercher le motif du voyage de la princesse et de l'enfant à Paris: est-ce un voyage d'agrément? et elles le font seules? Eh bien! fais mes meilleures amitiés aux chères voyageuses si elles sont de retour; ne pourraient-elles pas venir avec toi en Suisse, aussi bien qu'elles sont allées à Paris, pour faire le bonheur d'un pauvre diable comme moi? Veux-tu que je sois votre fourrier? Je saurais bien vous installer à très bon compte. A l'hôtel (pension) Baur, près du lac, où tu demeurais, on peut trouver pour *l'hiver*, à un prix *minime*, des appartements très beaux, très spacieux et très confortables. L'hiver dernier, une famille que je connaissais, s'est emparée de tout le premier étage et a vécu là très convenablement en payant pour sa pension une somme dérisoire. Les Wesendonck habitent aussi cet hôtel; on pourrait monter là un ménage charmant à moitié en commun, ce qui me ferait beaucoup de plaisir. Mais en fin de compte l'essentiel est que nous ayons, *nous deux*, un bon piano. Je me charge d'en trouver un, bien que je ne puisse pas me procurer un instrument aussi merveilleux que celui que la maison Érard m'a envoyé à Londres, grâce à ton obligeance dont j'ai oublié de te remercier. Je crois que si jamais j'avais un instrument pareil, je finirais par apprendre encore le piano.

Les nouvelles de *Hanovre* m'affligent beaucoup. Voilà toutes les voies fermées à ma réclamation, que je ne pourrais adresser qu'au roi. Je n'avais pas confiance dans l'intervention de *Wehner*; en sa qualité de subordonné du comte P., il ne risquera aucune démarche qui pourrait le compromettre auprès de celui-ci. Tout cela est bien écœurant.

Tu te plains aussi d'avoir des ennuis? Dis-moi donc, pourquoi ne vivons-*nous* pas toujours ensemble? faut-il donc que ton séjour soit Weimar? Nous en reparlerons! Adieu pour aujourd'hui; je te sais gré d'être de ce monde!

A toi
R. W.

199.

Très cher Richard, l'Amérique m'a fait un peu oublier Hanovre. Je ne voudrais pas manquer de t'indiquer encore une fois Wehner comme l'intermédiaire le mieux qualifié pour régler ton affaire de droits d'auteur. Si la question peut être tranchée comme tu le désires, c'est par lui qu'on arrivera le plus facilement à une solution favorable. Je n'ai pas eu de nouvelles de Joachim depuis la fête musicale de Dusseldorf. Quant à Wehner, il se trouve à Hanovre, où il est en grande faveur auprès de Sa Majesté; il se mettra en quatre pour te rendre ce service si tu le lui demandes gentiment.

Je viendrai donc auprès de toi fin décembre, à Noël. Alors nous nous délecterons comme des dieux à ton «Or du Rhin» et à la «Walkyrie»; je t'apporterai aussi quelques «hors-d'œuvre».

Weimar, le 23 septembre 1855. F. L.

Écris-moi à l'occasion si 10,000 à 12,000 dollars (bien garantis) te paraîtraient des honoraires suffisants pour diriger pendant six mois des concerts en Amérique.

200.

3 octobre 1855.

Cher Franz, enfin! Je t'envoie aujourd'hui les deux premiers actes de la «Walkyrie» terminés; c'est pour moi une satisfaction profonde de les savoir aussitôt entre tes mains, car, je le sais, personne ne s'intéresse à mes travaux autant que toi. Le second acte, qui est très chargé, me préoccupe beaucoup: il renferme deux catastrophes si importantes et si terribles que cette matière suffirait, par le fait, à remplir deux actes; mais toutes deux sont tellement dépendantes l'une de l'autre, et l'une entraîne l'autre d'une manière si immédiate qu'il serait absolument impossible de les séparer. Si cet acte est joué tout à fait comme je le voudrais, il produira certainement, si chacune de mes intentions est parfaitement com-

prise, une émotion profonde comme on n'en a jamais éprouvé au théâtre. Mais aussi ces choses-là ne sont écrites que pour des gens bien trempés (pour personne, à vrai dire!): ceux qui sont incapables de ressentir des émotions pareilles ou qui sont trop faibles pour les supporter, se plaindront sans doute; tant pis, cela ne saurait m'influencer. Mais il faut que tu dises si, étant données mes intentions, tout a bien réussi; que veux-tu? je ne puis faire autrement. Aux heures de découragement, ou dans les moments de calme plat, ce qui m'effrayait le plus, c'était la grande scène d'Odin, et notamment l'endroit où il parle à Brunhilde de son sort tragique; à Londres j'ai même été une fois sur le point de supprimer cette scène. Pour arriver à me décider sur ce point, je repris l'ébauche de mon drame et me redis la scène en y mettant l'expression voulue; heureusement je trouvai que mon «spleen» était injustifié et qu'au contraire une diction convenable produit un effet musical auquel l'auditeur ne résiste pas. J'ai indiqué en quelques endroits ce que cette diction doit être; mais il reste encore beaucoup à faire, et ce sera un jour une tâche très sérieuse pour moi d'initier de vive voix un acteur et un chanteur de talent à toutes mes intentions. Tu trouveras tout de suite le joint, j'en ai le ferme espoir. Pour la marche de ce grand drame en quatre parties c'est la scène la plus importante, et comme telle elle ne tardera pas à faire naître l'intérêt et l'attention qu'elle commande.

Dans le cas où rien ne te plairait dans ma partition, tu auras cette fois au moins le plaisir de lire un manuscrit bien net; tu trouveras aussi que mes traits rouges sont une précaution ingénieuse. Cette représentation sur le papier sera probablement la seule à laquelle arrivera toute mon œuvre; voilà pourquoi je m'arrête avec une satisfaction sans mélange à la copie.

J'ai de plus en plus l'espoir d'achever entièrement le dernier acte d'ici à Noël. Tu es vraiment trop aimable d'accepter si docilement le rendez-vous dont je te fixe l'époque suivant mon bon plaisir, et j'en suis profondément touché. Mais je te promets aussi d'être bien raisonnable quand tu viendras. Je

vais, en t'attendant, soigner de mon mieux le peu de voix qui me reste; j'essaierai même quelques solfèges dans les dernières semaines qui précéderont ton arrivée, afin de remettre dans un état passable l'instrument fatigué et gâté faute de soins. Faut-il que d'abord je te donne encore une fois l'assurance que je frémis d'une émotion religieuse en voyant venir le jour qui nous réunira?

La société, en tant que nous en aurons besoin, ne sera pas mal cette fois-ci; tu sais sans doute que Semper occupe un emploi ici. J'ai grand plaisir à le voir: il est artiste dans l'âme; avec cela il a le caractère plus aimable qu'autrefois, mais c'est encore toujours un volcan. Charles Ritter vient aussi s'établir ici: il me plaît plus que jamais; c'est une intelligence hors ligne; je ne connais pas de jeune homme qui le vaille. Il t'aime réellement beaucoup et te comprend aussi très bien.

Berlioz a répondu il y a quelques jours à une lettre dans laquelle je lui demandais entre autre choses de me faire cadeau de ses différentes partitions, s'il pouvait les obtenir gratuitement; il dit que cela ne lui est pas possible, parce que ses éditeurs ne veulent plus lui donner d'exemplaires. J'avoue que cela m'intéresserait beaucoup de bien connaître ses symphonies et de les voir dans la partition même; si tu les possèdes, veux-tu me les prêter ou même veux-tu m'en faire cadeau un jour? Je les accepterais avec reconnaissance. Mais j'aimerais les avoir bientôt.

L'affaire de Hanovre s'était déjà heureusement (?) terminée: la direction semble avoir reconnu son erreur. Aussi je te remercie bien sincèrement du conseil que tu m'as donné et redonné relativement à Wehner, et je regrette de t'avoir ennuyé de cette sotte affaire.

L'Amérique est pour moi un terrible cauchemar. Si New York pouvait jamais se décider à m'offrir une somme sérieuse, cela me mettrait réellement dans un horrible embarras. Si je déclinais une offre pareille, je n'oserais le dire à personne, car tout le monde m'accuserait de manquer à ce que je me dois à moi-même dans ma situation. Il y a dix ans je pouvais

encore entreprendre quelque chose de ce genre; mais aujourd'hui il serait dur pour moi d'avoir à recourir à ces moyens détournés rien que pour vivre, aujourd'hui où je ne suis plus fait que pour suivre ma voie et pour remplir ma vocation stricte. Si je me laissais détourner de ma mission, je ne finirais jamais les «Nibelungen». Bonté du Ciel! des sommes comme celles que je pourrais «*gagner*» en Amérique, les gens devraient m'en *faire cadeau*, sans me demander en échange autre chose que ce que je fais, et qui est ce que je puis faire de meilleur. Avec cela je suis plutôt fait pour dépenser 60,000 francs en six mois que pour les «gagner», ce qui est, d'ailleurs, chose impossible pour moi, car ce n'est pas mon affaire de «gagner de l'argent»; mais ce serait l'affaire de mes admirateurs de me donner autant d'argent qu'il m'en faudrait pour travailler avec entrain et pour produire quelque chose de bien. Bah! n'en parlons plus; je vais me calmer en me disant qu'on ne me fera pas même d'offre de ce genre; garde-toi d'en donner l'idée, car en cas d'«heureux» résultat, le succès ne pourrait qu'être pénible pour moi. Je reste toujours sans nouvelles sérieuses des tiens; souvent on m'interroge et je ne sais que répondre, raison de plus pour que je te charge de mes amitiés pour eux. Si tu peux, garde-moi toujours ton affection. Veux-tu? Adieu.

A toi
R. W.

Et tes grandes compositions? Apprendre enfin à les connaître, cela vaut pour moi toute une vie. Je n'ai jamais rien attendu avec une aussi vive impatience!

Vite une ligne, je te prie, pour m'annoncer l'arrivée de ma partition, afin que je ne m'inquiète pas.

201.

Mais, cher Franz, envoie-moi donc un mot, *rien qu'un* mot, pour me dire si ma partition est bien arrivée! Cela me tourmente.

A toi
R.
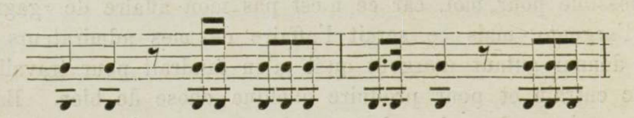
202.

Ta «Walkyrie» est arrivée, et pour t'en remercier je voudrais bien pouvoir te chanter avec mille voix et te redire mille fois ton chœur de «Lohengrin»:

«Une merveille, une merveille!»

Très cher Richard, tu es vraiment un homme divin! et ma joie consiste à éprouver ce que tu as senti et à te suivre.

Je t'en dirai plus long de vive voix sur cette œuvre admirable, colossale, que je lis «tout palpitant d'émotion» avec le rythme des cors (page 40) en ré:



Je possède, il est vrai, les partitions de Berlioz; mais je les ai toutes prêtées et ne pourrai les ravoir que dans quelques semaines. Je t'enverrai le paquet pour le milieu de novembre; tu y trouveras bien des choses qui te plairont.

Après-demain j'irai pour quelques jours à Brunswick, où je dirigerai, le 18 de ce mois, un des *concerts de symphonies* (organisés par l'orchestre). Ton «Vaisseau fantôme» est annoncé ici pour le 21 (dimanche en huit), et au commencement de novembre doit avoir lieu une représentation du «Tannhæuser», qui sera donnée en l'honneur de plusieurs Berlinois qui ont annoncé leur visite à Weimar (Hülsen, Dorn, le régisseur de l'opéra, Formes, etc.). Je t'en rendrai compte.

Continue toujours d'écrire la «Walkyrie» et permets-moi de t'appliquer ce dicton: «Quand on prend du galon, on n'en saurait trop prendre», qu'il y a lieu de modifier ainsi: «Quand on fait du sublime, on n'en saurait trop faire», surtout quand ce n'est qu'une question de nature et d'habitude!

Weimar, le 12 octobre 1855. A toi

F.

203.

16 novembre 1855.

Très cher Franz, mille remercîments à l'enfant pour sa lettre! Dis-lui que j'ai reçu l'album, mais que je ne le renverrai que par toi, parce que je veux y inscrire quelque chose de tout à fait bien, ce qui me demandera du temps.

Je devrais écrire très longuement à la princesse et lui dire des choses bien sensées, mais cela m'est impossible pour le moment. Je resterai donc son débiteur, mais seulement à condition de m'acquitter plus tard. Qu'elle en conclue quel prix j'attache à sa lettre!

Depuis tout ce temps je n'ai pas repris l'air; cependant je m'habitue à la chambre et je n'éprouve pas le besoin de sortir et de m'exposer à nos brouillards d'automne. Je travaille aussi un peu. Et tu vas venir??

Je garderai volontiers le silence jusque-là, et pour toujours; quand je parle ou que j'écris, ce n'est que pour dire des sottises.

Au revoir!!!

204.

Cher Franz, je viens de me lever à titre d'essai: je sors du lit où la maladie vient encore de me retenir pendant trois semaines.

Charles Ritter t'a dit mon état de santé: aux épines de mon existence sont venues se joindre aussi les «roses» [1]; je souffre constamment de rechutes d'érésipèle. En mettant les choses au mieux, je ne pourrai plus m'exposer à l'air; j'aurai à passer tout l'hiver dans la crainte perpétuelle des rechutes, vu que la moindre surexcitation accompagnée du plus petit refroidissement me cloue de nouveau dans mon lit pour quinze jours ou trois semaines.

---

1) «Rose» a le double sens de «rose» et d'«érésipèle», d'où ce jeu de mots intraduisible en français. Note du Traducteur.

Voilà donc le fruit que je récolte de la folie que j'ai faite en renvoyant ta visite à Noël, car je ne puis pas te demander de venir me voir en ce moment, étant donnée l'incertitude de mon état de santé. Mais je peux me dire au moins que je t'épargne une rude corvée en te dispensant d'une visite faite au milieu des rigueurs de l'hiver. En ce qui me concerne, rien ne peut plus empirer mon état moral, vu que je m'habitue de jour en jour davantage à toute espèce de contrariétés et que je regarde tous les désagréments qui me surviennent comme des choses parfaitement naturelles et logiques.

Je désire bien vivement apprendre ce que tu deviens, car tu es plus qu'avare de tes nouvelles.

Dès que je me serai un peu habitué à être levé et que je me serai un peu remis, je t'écrirai plus longuement. Pour aujourd'hui mille amitiés aux habitants de l'Altenburg de la part de ton

Zurich, le 12 décembre 1855. R. W.

205 [1]).

Voilà le Schwager Kronos qui a fait un pas sur nos têtes à tous. Comment, cher poète, ne vous écrirai-je pas pour dire tous les tendres vœux que je fais pour vous avec l'enfant, et combien toutes deux nous nous souhaitons à nous-mêmes de vous revoir, dans le courant de 56. Je vous assure que si le sort pouvait m'en envoyer l'assurance par quelque messager, je le considérerais comme mes meilleures étrennes, quoiqu'il est bien des choses que je lui demande à corps et à cris.

Mais il faut espérer — — l'Espérance est une Vertu. N'est-ce pas beau cette identification? . .

Vous savoir souffrant nous est une grande peine. J'accepterais le double et le triple de mes rhumatismes gagnés dans ce climat où il y a huit mois de mauvais temps et où il n'y a pas quatre mois de beau ciel, si je pouvais vous

1) Voir T. I, page 12, note 1.

rendre par là votre entière liberté. Liszt est triste de la raison qui dérange son voyage quoiqu'il se promette de vous voir plus à l'aise dans une autre saison vu qu'il doit être à Vienne au commencement de Janvier pour y diriger un Mozart-festival, le 100e Anniversaire de la naissance du maître, et Berlioz venant ici au commencement de février, il devra quitter Vienne immédiatement après.

Les journaux vous auront parlé de son séjour de Berlin, où il retournera bientôt pour assister à la première représentation de votre «Tannhæuser» dont il a quasi dirigé deux répétitions. Cela ne fait pas taire les imbéciles. Mais que vous font les imbéciles? Pour les poètes qui vivent dans les régions tropicales où la passion étend sa floraison gigantesque, et ses merveilles sidérales, les imbéciles sont comme les moustiques infimes qui impatientent et mordent jusqu'au sang parfois, sans parvenir à troubler l'enchantement de cette nature luxuriante. Liszt a eu aussi les honneurs d'un de ces essaims d'insectes qui bourdonnent avec d'autant plus de bruit et de suffisance qu'il peuvent moins faire de miel. Il est très calme et va tranquillement son chemin, jetant par ci par là quelques bons mots, comme: «On m'a rabaissé, mais je n'en suis pas moins resté debout», ou bien: «Qu'importe que les autres gâtent notre affaire, pourvu que nous la fassions bien!» Et voilà la vie.

Écrivez-moi, cher poète, n'attendez pas toujours une raison pour cela, et si vous voulez faire plaisir à ma fille, envoyez-lui pour ses étrennes l'autographe qu'elle vous a demandé.

Embrassez votre femme de ma part très tendrement en lui disant tous mes vœux les plus vifs. Elle n'en saurait douter, ni vous non plus. Avez-vous pu déjà vous remettre aux Walkyries? Le Duo de Siegmund et Sieglinde m'a fait pleurer de grosses larmes! C'est beau comme l'Amour, comme l'Infini, comme la Terre et les Cieux!

Votre dévouée

23 Décembre 1855. Carolyne W.

206.

24 décembre 1855.

Aujourd'hui je devrais être près de toi et te préparer un arbre de Noël où tu verrais briller les rayons et les dons de ton génie! Et nous voilà loin l'un de l'autre, toi avec ton érésipèle[1]), et moi aussi avec toutes sortes de *roses* provenant de jardins semblables; pourtant il ne faut pas que cette vilaine *flore* gâte trop longtemps le plaisir que nous aurons à nous revoir.

Probablement tu sais déjà qu'il faut qu'en janvier j'aille à Vienne (pour diriger la fête musicale du centenaire de Mozart, qui aura lieu le 20 janvier et qui demande au moins quelques semaines de préparatifs). Au commencement de février je serai de retour ici. Berlioz viendra le 8 février, et Jeanne Wagner le 20. D'ici au 16 on donnera le «Faust» et le «Cellini» de Berlioz; ta nièce est annoncée pour trois rôles. Dès que ce sera passé, je t'écrirai quand je pourrai venir à Zurich; mais j'ai bien peur, hélas! qu'il ne me faille attendre l'été pour cela.

A Berlin, où je suis resté trois semaines, j'ai, sur l'invitation de MM. de Hülsen et Dorn, pris part à quelques répétitions de «Tannhæuser» sur le piano; si la première représentation n'est pas reculée au delà du 6 ou 8 janvier (époque pour laquelle elle est annoncée), je t'en rendrai compte comme témoin oculaire et auriculaire. Jeanne chantera et jouera parfaitement le rôle d'Élisabeth; quant à Formes, il étudie sa partie on ne peut plus consciencieusement. Dorn a déjà fait une masse de répétitions au piano et de répétitions de quatuors, et met son point d'honneur à obtenir une représentation aussi correcte et aussi brillante que possible.

A Berlin aussi le «Tannhæuser» deviendra indubitablement un *opéra à recette*, ce qui est l'essentiel, même pour le compositeur. Je vais plus loin: j'espère que les *éreintements* dont

---

1) Gesichtsrose, érésipèle, littéralement: rose du visage. La différence de termes dans les deux langues rend le jeu de mots de Liszt intraduisible.) (Note du Traducteur.)

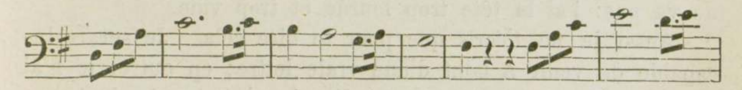
j'ai été l'objet de la part de la critique, profiteront à ton «Tannhæuser», et que l'impression que cette œuvre ne manquera pas de faire sur le public ne souffrira pas trop des attaques d'une presse malveillante. Du reste, je te donnerai tous les détails possibles là-dessus.

Après-demain, seconde fête de Noël, on donnera ici le «Tannhæuser», qui ne cesse pas d'être un *opéra à recette*, distinction qui, à Weimar, lui est commune, du reste, avec «Lohengrin» et le «Vaisseau fantôme».

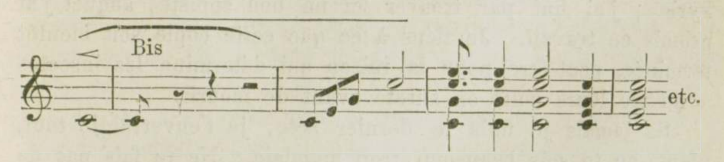
Il est question de remettre le «Lohengrin» à l'étude et de le redonner au printemps prochain. Ce qui jusqu'à présent nous manque toujours, c'est une Ortrude convenable, que nous ne pouvons malheureusement pas faire venir du dehors, car nous ne pourrions pas nous servir de *celle de Leipzig*, par exemple; d'autre part, la voix de Mme Knopp est très fortement atteinte par suite de sa dernière maladie.

Je me réjouis comme un demi-*Lohengrin* d'entendre cette œuvre merveilleuse, qui est pour moi le dernier mot de l'art, en attendant que tes «Nibelungen» soient achevés!

A Berlin j'ai entendu quelques morceaux du «Lohengrin» supérieurement exécutés par plusieurs musiques militaires chez le comte Redern; cela m'a fait penser à notre pompeuse entrée dans l'hôtel des Trois Rois, à Bâle.



Ici notre nouvelle société de Weimar a adopté la rentrée des trompettes



en guise de «*hourra*»; je ne désire qu'une chose, c'est que nous *te* le chantions bientôt en chœur!

Je n'ai rien à te conter à propos de mes affaires de concert. Quand je viendrai te voir, je t'apporterai quelques-unes de mes partitions; le reste nous intéresse tous les deux fort peu, vu que dans des compositions de ce genre il s'agit uniquement de ce qu'elles *valent*. Je différerai encore de quelques mois la publication de mes partitions (bien qu'il y ait déjà six numéros de gravés), précisément parce que quelques-uns de mes *excellents* amis (expression dont Kaulbach se sert volontiers pour des gens qui ne peuvent pas le souffrir) avaient l'*excellente* intention de faire exécuter immédiatement ces compositions à titre d'*avertissement* amical, et que je voudrais prévenir cette amabilité par quelques exécutions qui auraient lieu sous ma direction dans le courant de l'hiver.

Tâche d'aller mieux et garde ton affection A ton fidèle

F. Liszt.

Mes amitiés à Ritter.

207.

Cher Franz, j'ai toujours des rechutes, ou plutôt je ne cesse pas d'être malade et incapable de rien faire. Tout à l'heure j'ai voulu écrire quelques mots dans l'album, afin que l'enfant le reçût encore pour le jour de l'an; mais cela ne va pas: j'ai la tête trop lourde et trop vide.

Aussi je ne t'écris que pour te dire cela. Je serais incapable de venir à bout d'une vraie lettre; en outre, je n'ai vraiment rien à te dire, c'est-à-dire je *n'ai* rien à ajouter.

Je te demanderai pourtant de vouloir bien me renvoyer tout de suite et avant ton départ les deux actes de la «Walkyrie»; j'ai fini par trouver ici un bon copiste, auquel j'ai promis ce travail. Je tiens à ce que cette copie soit bientôt terminée, peut-être pour la raison qui détermine les insectes à mettre leurs œufs en sûreté avant de mourir.

Si jamais je finis le dernier acte, je t'enverrai le tout, bien que tu sois beaucoup trop mondain. Ne te fais pas de bile d'ici là, et, si l'on te déchire, songe que tu l'as voulu. Moi aussi, je suis enchanté que mon ouverture de «Faust»

ait fait fiasco: je vois dans cet échec une leçon et une punition salutaire, car j'ai eu tort de publier cet ouvrage tout en prévoyant le sort qui l'attendait. J'ai éprouvé ce même sentiment religieux à Londres, alors que de tous les côtés on me jetait de la boue; c'était la boue la plus salutaire dont j'aie jamais été éclaboussé.

Je te félicite d'aller te crotter à Vienne!

Adieu et bonne chance; quant à ton christianisme, je n'en fais pas grand cas: celui qui a triomphé du monde ne doit pas vouloir conquérir le monde; cela crée une furieuse contradiction, dans laquelle tu es en plein.

Mes amitiés et mes vifs remercîments à la princesse; dis à l'enfant que je n'ai encore rien pu faire aujourd'hui; pour quand sera-ce?? Dieu le sait! Vous l'aurez voulu.

Adieu! Mais à présent je n'en puis plus; aussi bien ai-je assez divagué comme cela. Adieu et amuse-toi bien!

208.

Dépêche télégraphique.

Berlin, le 8 janvier 1856.

A. R. Wagner, Zeltweg, Zurich.

Hier «Tannhæuser». Représentation excellente. Mise en scène splendide. Franc succès.
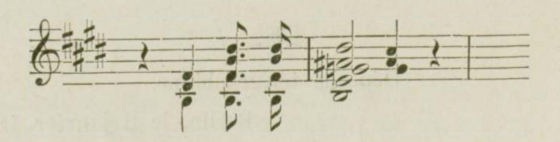
Félicitations! F. Liszt.

209.

Très cher Richard, j'ai rapporté de Berlin un rhume de cerveau tellement atroce que j'ai dû garder le lit pendant quelques jours et différer mon voyage jusqu'à cette nuit. J'ai à ajouter à ma dépêche télégraphique de Berlin les détails que voici:

Jeanne a été admirable et émouvante au possible dans le rôle d'Élisabeth. Dans le duo qu'elle chante avec Tannhæuser elle a eu des moments où elle a été merveilleuse; quant à la grande scène du finale, elle l'a chantée et interprétée avec une

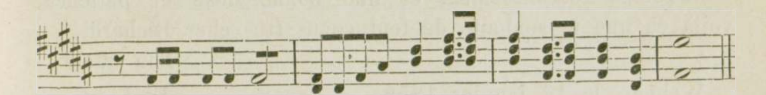
maëstria incomparable. Formes a eu l'intonation ferme, nette et sûre; il n'a pas faibli un moment dans le récit, où sa voix puissante et bien timbrée a fait valoir tous ses avantages. En somme, Formes est un acteur non seulement suffisant, mais encore très satisfaisant, malgré la petitesse de sa taille qui, en face de la stature de Jeanne, nuit forcément un peu à l'effet scénique. Wolfram, M. Radwaner, bien qu'inférieur à notre Milde, mérite cependant de grands éloges pour la correction, l'élégance et la manière agréable dont il a chanté sa partie; enfin, Mme Tuczek justifie sa réputation de musicienne accomplie et d'actrice rompue au métier, à laquelle on peut confier sans crainte les rôles les plus difficiles. Dorn et l'orchestre ont fait de leur mieux pour se conformer à tes intentions, si bien que du côté des musiciens l'exécution a été parfaitement réussie, abstraction faite de deux changements de mesure dans le premier chœur,



où tu as oublié d'indiquer la mesure comme devant être *più moderato*, presque de moitié plus lente; de même pour le motif en sol majeur (avant la rentrée de l'ensemble en si majeur), pour lequel aussi on a beaucoup trop pressé le mouvement, au grand préjudice de la gradation rythmique de cette seconde partie du finale.

Le chœur était bien stylé; pourtant il n'est pas assez fourni à Berlin et, vu les dimensions d'une salle d'opéra aussi vaste, il produit un effet presque aussi maigre que le nôtre, qui peut se vanter de me faire enrager régulièrement. De même, le nombre des instruments à cordes *laisse à désirer*; ils auraient besoin, comme le chœur, d'être augmentés d'un bon tiers. Pour une salle aussi grande 8 à 10 contrebasses, 19 à 20 premiers violons, etc., ne seraient certainement pas de trop quand il s'agit de grandes représentations.

Par contre, tout est à souhait en ce qui concerne les décors et la mise en scène, particulièrement à la représentation du «Tannhæuser»; aussi je puis te dire que jamais et nulle part je n'ai vu quelque chose d'aussi magnifique et d'aussi admirable. Gropius et M. de Hülsen se sont vraiment surpassés en fait de splendeur et de goût. Tu as sans doute appris que S. M. le Roi veut que le décor du second acte reproduise fidèlement le *projet de restauration* de la Wartbourg et qu'à cet effet il a envoyé Gropius à Eisenach. La vue de cette salle avec toutes les bannières historiques, avec les costumes faits d'après des tableaux anciens, ainsi que tout le cérémonial de cour pratiqué pendant la réception du landgrave, m'ont fait un *plaisir* incroyable. Il en a été de même, dans le finale du premier acte, de l'aspect des cors de chasse dressés sur la colline, de la vallée s'emplissant peu à peu d'une masse *fourmillante*, du train de chasse qui devient toujours plus nombreux et de ce défilé que viennent clore les quatre chevaux et le faucon; puis les quinze trompettes dans la marche du second acte



qui, du haut de la galerie de la salle, lancent leur fanfare pour l'*attaque* et pour la *défense*!

J'espère encore, très cher Richard, que tu ne tarderas pas trop à voir et à entendre tout cela; quand je te verrai dans le courant de cet été, nous en parlerons plus longuement.

Ta dernière lettre était bien triste et bien amère! Sans doute ta maladie t'a encore démoralisé davantage, et malheureusement tes amis ne peuvent pas faire grand'chose pour t'apporter un peu de soulagement. Mais si tu peux trouver quelque consolation dans la certitude que mon cœur partage et sent bien vivement tes souffrances, puise-la à pleines mains dans cette idée, car je ne crois pas, en vérité, qu'il existe sur cette terre beaucoup d'hommes ayant inspiré à

quelqu'un une sympathie aussi profonde et aussi constante que celle que j'éprouve pour toi.

Dès que tu te sentiras rétabli, mets-toi à ton travail et achève ta «Walkyrie». Je t'ai renvoyé les deux premiers actes. Tu me les chanteras à Zurich.

J'ai encore une prière à t'adresser aujourd'hui. Schlesinger (de Berlin) publie en partition une nouvelle édition des ouvertures de Gluck (qui m'est dédiée); pour l'ouverture d'«Iphigénie en Aulide» il désire ajouter à la fin de Mozart celle que tu as composée. Il faut pour cela ta permission spéciale, qu'il m'a prié de te demander. Si donc tu n'as aucune objection à faire à ce que cette fin, qui a déjà été publiée par la Gazette de Brendel, paraisse dans cette édition, aie la bonté de m'envoyer deux mots pour dire que tu consens à cette addition, et adresse ta lettre à Vienne (Hôtel de l'Impératrice d'Autriche); je pars cette nuit pour y aller.

Le 27 et le 28 de ce mois, je dirigerai les deux concerts du centenaire de Mozart et le 4 février je serai de retour à Weimar.

Prompt rétablissement et une bonne dose de patience, voilà ce que te souhaite de tout cœur, très cher Richard,

Ton fidèle

Weimar, le 14 janvier 1856. F. Liszt.

210.

Zurich, le 18 janvier 1856.

Cher Franz, tu as reçu sans doute à Vienne (par Glœggl) une lettre de moi. Je reprends la question que je t'y avais posée et te demande si tu peux, non pas m'avancer, mais me *donner* les mille francs dont il s'agit. Te serait-il possible aussi de m'assurer pour les deux années à venir un supplément annuel d'égale importance? Si tu le *peux*, je sais que tu t'associeras volontiers à ceux dont la subvention me permet de vivre. Comme la vie est fort chère ici, je n'arrive pas à me tirer d'affaire avec les ressources dont je dispose, et tous les ans, au 1er janvier, je constate avec terreur un déficit

sérieux qui prouve que j'en suis toujours au même point. Si je n'avais pas ma femme, je vous ferais voir quelque chose de curieux: je serais fier de m'en aller mendier de porte en porte; cette gêne perpétuelle, cette lésinerie incessante et forcée devient de plus en plus pénible à ma pauvre femme, à qui je ne puis assurer la tranquillité d'âme qu'en lui épargnant les préoccupations de la vie matérielle. Mais je reprendrai ce sujet de vive voix! Les doléances dont je t'importune, juste au moment où je suis fatigué de la vie, où j'en ai par-dessus les oreilles, où j'aimerais mièux la voir finir aujourd'hui que demain, seront sans doute suffisamment compréhensibles pour toi, si tu te dis que je ne me réveille du chagrin qui ronge tout mon être que pour retomber dans les vulgaires contrariétés de l'existence, et que je tourne éternellement dans ce même cercle. Ainsi, je ne doute pas de ta *bonne volonté*; je crois même que tu trouverais quelque plaisir à te mettre au nombre de mes bienfaiteurs attitrés. La question est donc simplement de savoir si tu le peux. Il y a quelque temps, je le sais, tu ne le pouvais pas, tout en faisant, même alors, des sacrifices réels pour moi et en me prêtant à l'occasion ton assistance. Peut-être cette situation s'est-elle modifiée depuis, et ce peut-être m'enhardit à t'importuner de ma question.

Mais j'ai encore autre chose à t'exposer. Je t'ai écrit dernièrement, tu t'en souviens, que j'avais fini par dénicher un copiste capable et intelligent pour mes partitions manuscrites. Je lui ai fait copier d'abord la partition pour piano de la «*Walkyrie*», faite par *Klindworth*; il m'a apporté le premier acte admirablement transcrit; mais le chiffre des honoraires qu'il ma demandés en prenant pour base le temps qu'il avait consacré à ce travail, m'a paru tellement élevé (bien que je le trouve très raisonnable, du reste) qu'il m'est impossible de faire face à ce surcroît de dépense avec ma seule pension. J'ai réfléchi à ce qu'il y avait à faire, et j'ai trouvé que si je continue mes compositions, j'aurai de quoi occuper un copiste pendant trois années pleines: en effet, il y aurait à faire la copie des partitions, des partitions pour piano et de

toutes les parties de chant et d'orchestre. Dans le cas où l'entreprise de la représentation réussirait d'une manière ou de l'autre, on pourrait très bien ajouter aux frais à venir trois années de traitement pour un copiste. Il s'agirait seulement de savoir si l'on trouverait dès maintenant un petit groupe d'actionnaires disposé à avancer la somme nécessaire. Il me faudrait engager mon copiste pour trois années franches, et lui donner un traitement annuel de 800 francs. Le seul inconvénient de cette combinaison serait pour moi la nécessité de *m*'obliger à livrer les compositions dans ce laps de temps; toutefois, dès que je verrais l'impossibilité de continuer, il me serait toujours facile de rompre mon double engagement; mais actuellement mon copiste aurait déjà suffisamment de besogne pour un an, et, dans le cas prévu ci-dessus, ce qu'il aurait copié reviendrait aux actionnaires à titre de compensation. Ce serait juste, n'est-ce pas? Maintenant, excellent Franz, tâche donc d'arranger cela; en attendant, je continue de faire copier la partition pour piano; mais si tu es obligé de m'envoyer une réponse négative, j'arrêterai immédiatement le travail de transcription, car, ainsi que je te l'ai dit, je ne peux pas prélever ces frais de copie sur l'argent du ménage.

Nous n'avons pas pu nous voir l'année dernière; cela a été pour moi une fatalité, hélas! Arrange-toi donc de manière à pouvoir venir bientôt, dès le *printemps*, si c'est *possible*. Cette fois-ci tout, oui, tout dépend de notre réunion, mon cœur me le dit. Je suis en lutte continuelle avec mon état de santé; à tout moment j'ai à craindre des rechutes. Mais laissons cela aujourd'hui! Nous allons nous revoir!

Reçois mes vifs remercîments pour ce que tu m'as raconté sur Berlin! En ce moment la Frommann m'écrit tous les jours; elle est toujours très impatiente de voir se dessiner nettement un succès positif pour le «Tannhæuser»; dans cet absurde Berlin qui ne produit rien il semble que tout ait besoin d'une régénération complète! Le «Kladderadatsch» avait parfaitement raison quand il me reprochait d'avoir livré le «Tannhæuser» à Berlin uniquement pour toucher les tan-

tièmes; c'est bien cela! C'est ma faute, et j'ai à l'expier d'une manière aussi humiliante que possible. C'est bien, je l'expie! mais, hélas! il ne m'en reviendra même aucun profit.

Oh! si je pouvais me remettre dans l'état où j'étais il y a quatre ans!!

N'en parlons plus! Je suis cause moi-même de ce qui m'arrive, et c'est bien fait!

Maintenant tâche de te faire à Vienne aussi peu de mauvais sang que possible; j'ai hâte d'apprendre si tu te sens un peu satisfait de cette expédition.

Cette fois encore ta lettre m'a fait grand bien! Oui, cher Franz, j'ai confiance en toi, et je sais que notre amitié a une signification plus élevée. Si je pouvais toujours vivre près de toi, je produirais encore bien de belles choses! Adieu; je te suis profondément reconnaissant de ton incomparable affection! A toi

R. W.

Je n'ai pas d'objection à faire contre l'usage de ma péroraison pour l'ouverture de l'«Iphigénie» de Gluck, puisqu'elle a déjà été livrée à la publicité par moi; il serait logique cependant de faire paraître l'ouverture elle-même avec l'indication exacte de la mesure et de quelques détails indispensables pour la bonne exécution. De plus, je trouve que dans sa feuille musicale M. Schlesinger pourrait s'habituer à prendre un ton plus convenable en parlant de moi, si toutefois M^{r}. M. le lui permet. R. W.

211.

Cher Franz, les lettres que je t'ai adressées à Vienne semblent t'avoir mis dans un grand embarras; pardonne-moi et ne me punis pas par un plus long silence!

Mais je te prie au nom du Ciel de me faire, aussitôt que possible, cette visite qui a dû être différée par suite de si tristes circonstances. Le besoin que j'éprouve de te consulter sérieusement sur la question de mon avenir, est devenu telle-

ment impérieux que j'en souffre on ne peut plus; je soupire après toi plus que je ne saurais dire. Je suis très malheureux! A toi

22 mars 1856. Richard W.

212.

Très cher Richard, enfin je puis t'annoncer qu'au *commencement de mai* tu recevras 1000 francs. Quand tu m'as écrit à Vienne au sujet de cette question, il ne m'a pas été possible de te donner une réponse positive, et maintenant encore je ne suis pas en mesure de prendre un engagement *régulier*.

C'est toujours un grand chagrin pour moi d'avoir à te faire une communication désagréable; aussi ai-je attendu patiemment le moment favorable où je pouvais t'annoncer l'envoi de la somme susdite. Je t'ai parlé à différentes reprises des difficultés de ma situation financière; la voici dans toute sa simplicité: ma mère et mes trois enfants sont pourvus convenablement grâce à mes économies antérieures; quant à moi, je suis obligé de me tirer d'affaire avec mon traitement de chef d'orchestre (1000 thaler par an, plus 300 thaler à titre de don gracieux pour les concerts de la Cour).

Depuis plusieurs années, c'est-à-dire depuis que j'ai pris sérieusement le parti de satisfaire aux exigences de ma profession d'artiste, je ne puis plus compter sur un supplément de revenu provenant des éditeurs de musique. Mes poèmes symphoniques (dont je t'enverrai dans quinze jours quelques numéros en partition) ne me rapportent pas un sou de droits d'auteur; même ils me coûtent une somme assez ronde que je suis obligé de débourser pour l'achat des exemplaires que je distribue à quelques amis. Ma messe, ma symphonie de Faust, etc. sont également des travaux absolument *improductifs*, et pendant plusieurs années encore je n'aurai aucun espoir de gagner un peu d'argent. Heureusement j'arrive à me suffire; mais il faut que je vive très serré et que je tâche d'éviter des désagréments qui auraient un contrecoup

très fâcheux pour toute ma position. Ne m'en veuille donc pas, très cher Richard, de ne pas adhérer à ta proposition, parce que vraiment il m'est impossible dans les circonstances actuelles de prendre des engagements réguliers. Si ma situation s'améliore dans la suite, ce qui n'est pas tout à fait impossible, je me ferai un plaisir d'alléger la tienne.

Je ne puis rien te dire de mon voyage de Zurich avant de savoir quand aura lieu la dédicace du dôme de Gran. Plusieurs journaux annoncent cette fête pour le mois de septembre. Si cela est exact, je viendrai chez toi plus tôt (commencement d'août); dès que je serai avisé officiellement, je t'écrirai. En attendant, il faut que je reste ici. Le 8 avril (jour anniversaire de la naissance de Mme la grande-duchesse), j'aurai à diriger les «*Due Foscari*» de Verdi, et à la fin d'avril les représentations de ta nièce Jeanne.

J'ai malheureusement manqué la visite de Charles Ritter. Ce jour-là j'étais allé à Gotha pour entendre l'opéra du duc, «Tony»; Charles Formes chantait et jouait le principal rôle. J'espère rencontrer Charles à Zurich. Fais-lui mes amitiés. Tu as eu certainement par sa sœur Émilie des nouvelles de notre dernière représentation de «Lohengrin», qui a été très satisfaisante. Caspari a chanté le rôle de Lohengrin beaucoup mieux qu'on ne l'a jamais entendu chanter ici. La princesse de Prusse avait demandé cette représentation, et, à défaut d'une Ortrude de l'endroit (Mme Knopp, qui tenait ce rôle ici, a résilié son engagement et va à Kœnigsberg), on a fait venir en toute hâte Mme Marx de Darmstadt. Salle comble, un public tout yeux et tout oreilles, cela va de soi. Berlioz était là.

Es-tu en correspondance avec le conseiller du gouvernement Müller? Il t'est attaché très sincèrement et te veut beaucoup de bien.

Dingelstedt, qui était ici ces jours derniers, a l'intention de ne donner «Lohengrin» que l'hiver prochain. Tu as sans doute des détails sur le très *franc* succès de la représentation de Prague. Mlle Stœger, la fille du directeur du théâtre de cette ville, a chanté le rôle d'Ortrude; elle m'a écrit une

lettre tout à fait lyrique sur l'enthousiasme du public et des musiciens. Jusqu'à la dernière saison elle avait été engagée à Weimar.

Adieu, très cher ami; bonne santé et patience. Écris bientôt A ton

25 mars 1856. F. L.

213.

Très cher Franz, ta lettre m'a causé un immense chagrin; tu crois devoir t'excuser auprès de moi en m'indiquant exactement ta situation parce que tu ne peux pas répondre comme tu le voudrais à ma demande éventuelle d'un nouveau secours d'argent. Si tu savais comme j'en ai été confus et profondément humilié!

Il est vrai, j'avais songé à frapper à d'autres portes, et je suis enfin revenu uniquement à toi, parce que l'idée de devoir accepter trop de bienfaits de personnes qui me tiennent de moins près m'est souvent pénible au point de devenir insupportable pour moi. C'est ainsi que dans ma détresse je me suis adressé à toi, dont les services les plus signalés ne *pèseront* jamais à ma reconnaissance; mais en le faisant je ne pouvais songer qu'à une intervention amicale de ta part, sans te demander un sacrifice que tu n'aurais pu faire qu'aux dépens de ta fortune personnelle, car je sais du reste par toi combien il t'a fallu te restreindre. Que veux-tu? ces explosions sont la conséquence de toutes les anomalies de ma situation, où tout ce qui touche à mes sentiments les plus intimes éclate toujours sous une forme violente.

Aussi faut-il absolument que j'aie un entretien avec toi: toutes ces questions sont si irritantes, si délicates qu'il est impossible de les traiter sous la forme épistolaire. Il me faut une dose de patience extraordinaire pour garder dans ma triste existence le courage et le goût du travail; je songe, je cherche sans cesse à les conserver en dépit des circonstances défavorables, et je ne réussis qu'à trouver des moments de plus en plus rares où j'ai le bonheur de pouvoir travailler et

tout oublier autour de moi. Et tout cela provient de ce que mon imagination me leurre sans cesse de la possibilité d'échapper à ce triste sort. Mais nous règlerons ce point de vive voix.

Pour le moment ta promesse de secours me cause un sentiment très pénible, étant données les conditions dans lesquelles tu peux me la faire; ce qui est certain, c'est que je ne puis accepter la somme que tu veux me donner en mai pour me rendre la vie plus facile; il faut que je cherche ailleurs les moyens d'assurer mon existence, cela va de soi, et tu me comprendras certainement quand tu auras entendu mes explications. Mais s'il t'est possible de disposer de cette somme sans te gêner personnellement en quoi que ce soit, je l'accepte afin de faire face aux frais de copie qu'entraînent mes partitions et mes partitions pour piano (frais qui sont très élevés ici); j'ai déjà dépensé une certaine somme pour cela, ce qui a fait à mes ressources une brèche qu'il faudra réparer; mais avant tout il me serait impossible de faire continuer la transcription en payant le copiste de mes deniers. Moyennant la somme en question, je m'engage donc à faire copier toutes les partitions et les partitions pour piano de mes drames des «Nibelungen», et à te céder les copies en toute propriété; je suppose, je suis certain qu'à titre d'ami tu me les prêteras dès que et aussi longtemps que j'en aurai besoin. Cela te va-t-il?

La copie de l'«Or du Rhin» est entièrement terminée; je m'attends à la voir revenir sous peu de Londres, avec l'arrangement fait par Klindworth; tu pourrais donc déjà en disposer pour commencer. La partition pour piano des deux premiers actes de la «Walkyrie» sera achevée ces jours-ci; quant au troisième acte, je l'ai envoyé tout récemment à Klindworth pour qu'il l'arrange. Dans l'espoir que tu accepteras ma proposition je vais faire commencer aussi la copie de la partition de la «Walkyrie», que tu pourras recevoir également dès qu'elle sera faite, vu que Klindworth travaille d'après les ébauches de l'orchestration. Si tu as quelques loisirs en ce moment et si tu es curieux de parcourir mon

travail, j'aurai un plaisir infini à t'envoyer pour quelque temps la partition originale de l'œuvre entièrement achevée (!) aujourd'hui, et j'occuperai le copiste exclusivement de la transcription de la partition pour piano de l'«Or du Rhin» que j'attends. Je brûle de savoir comment tu trouveras le dernier acte, car en dehors de toi je n'ai personne à qui je pourrais le communiquer avec fruit. Il est réussi; c'est probablement ce que j'ai écrit de mieux jusqu'à ce jour. C'est une tempête terrible, tempête des éléments et tempête des cœurs, qui s'apaise graduellement pour finir par le sommeil magique de Brunhilde. Ah! pourquoi faut-il que tu sois pour si longtemps encore loin de moi? Ne peux-tu pas t'échapper un moment pour faire une petite apparition ici??

Enfin je recevrai donc quelques échantillons de tes derniers travaux!! Je bénirai l'arrivée de ces compositions et leur entrée dans ma chambre! Il y a si longtemps que je soupire après elles!

N'avais-tu donc pas autre chose à me dire de Berlioz? Je croyais vraiment que tu me donnerais force détails sur lui. Et ses partitions, je ne les vois toujours pas venir. Je m'arrête un moment dans mon travail, comme tu peux le supposer. J'attends, du reste, que la question de ma santé soit résolue; mon médecin voulait m'envoyer aux eaux, ce à quoi je ne puis ni ne veux consentir. Si je savais comment m'y prendre, j'irais cet automne faire avec Semper une fugue à *Rome*; nous en parlons souvent, mais toujours avec le secret espoir de *t'*avoir pour compagnon. Nouvelle lubie à ajouter aux autres! Mille amitiés à la princesse et à sa fille, qui m'a écrit une lettre affectueuse et charmante, dont je lui suis bien reconnaissant. Quant à toi, très cher, je te prie instamment de ne pas me laisser encore une fois soupirer si longtemps après une lettre de toi; écris-moi donc bientôt et un peu longuement, puisque nous sommes condamnés à ne pas nous voir de sitôt! Adieu, et garde-moi ton affection!

A toi
R. W.

214.

Mon cher Franz, avant de rien tenter pour me faire amnistier, il faut que je discute encore cette question à fond avec toi, et comme il n'est pas possible de le faire de vive voix en ce moment, comme je le désirais si fort, je le ferai par écrit, et cela aussi brièvement que possible!

Le baron de Peimann, préfet de police à *Prague*, vient de me faire dire que je devrais me faire naturaliser Suisse; dans ce cas l'envoyé d'Autriche viserait mon passeport pour les États de l'Empire, où je pourrais séjourner librement, attendu qu'on répondrait à toutes les réclamations qui pourraient se produire du côté de la Saxe et qu'on ne connaît pas de sujet saxon du nom de R. W. Cela m'ouvrirait l'horizon, au moins *d'un* côté; toutefois cela ne m'avancerait pas à grand'chose, et je n'userais de cette liberté que dans le cas où il s'agirait d'une représentation du «Tannhæuser» à Vienne, représentation que je ne consentirais à donner que sous la condition de mon concours personnel. Mais il m'importe davantage de me voir rouvrir les portes de l'Allemagne proprement dite. J'y tiens, *non pas* pour y rester à demeure, car je ne puis plus prospérer que dans la retraite, et je la trouverais le mieux dans un petit endroit tranquille de la Suisse; j'y tiens simplement pour pouvoir me procurer de temps en temps et à l'endroit où il s'agirait d'une représentation décisive, surtout de celle de «Lohengrin», le stimulant nécessaire sans lequel je finirai inévitablement par périr. Je suis *fermement résolu* à ne laisser représenter le «Lohengrin» *sans moi* ni à *Berlin* ni à *Munich*. Quant à une représentation de mes «*Nibelungen*», il n'y a *pas* à y songer, si je n'obtiens pas d'abord le droit de circuler en Allemagne pour me rendre un compte exact des ressources actuelles des théâtres en fait de chanteurs et d'acteurs. Enfin et surtout j'éprouve le besoin impérieux de passer tous les ans quelques jours au moins près de *toi*; tu pourrais être sûr que j'userais plus fréquemment et plus longuement du droit d'aller te voir que tu n'uses, toi, de la liberté d'aller et de venir. C'est une néces-

sité urgente pour moi d'obtenir tous ces avantages; je ne puis continuer à vivre dans ces conditions sans faire vite le pas final et décisif qui doit me mener à ce but. Je suis, par conséquent, résolu à m'adresser au roi de Saxe et à lui demander de m'amnistier; à cet effet je lui écrirai une lettre dans laquelle je reconnaîtrai franchement mon étourderie; de même je déclarerai, en donnant des raisons sérieuses à l'appui, qu'en promettant de ne plus jamais m'occuper de politique à quelque titre que ce soit, je prends un engagement absolument sincère et loyal. Sans doute il est regrettable de constater que, dans le cas où je me heurterais à la malveillance, une pareille lettre pourrait facilement être livrée à la publicité, ce qui me forcerait peut-être à protester, publiquement aussi, contre une interprétation fausse et humiliante de ma démarche, et il s'ensuivrait une rupture irrémédiable qui rendrait toute rapprochement à jamais impossible. Tout bien réfléchi, ce qu'il y aurait toujours de plus pratique, ce serait que ma requête fût présentée au roi de vive voix par un tiers. L'unique moyen de me rassurer entièrement sur l'issue d'une pareille démarche et de la faire aboutir à un heureux résultat, ce serait d'être *toi-même* cet intermédiaire, mon cher Franz. C'est pourquoi je te pose nettement la question suivante: muni d'une lettre du grand-duc de Weimar, veux-tu te charger de demander une audience au roi de Saxe? Je n'aurais pas besoin de te faire la leçon à propos de ce que tu aurais à dire au roi dans cette audience; mais nous serions d'accord sur la nécessité d'insister uniquement, en demandant ma grâce, sur ma *qualité d'artiste*; c'est elle, c'est mon caractère particulier, individuel *d'artiste* qui expliquent et excusent mes excès politiques; c'est uniquement en en tenant compte qu'il conviendrait de peser les raisons qui militent en faveur de mon amnistie. En ce qui concerne ces excès eux-mêmes et leurs conséquences qui se sont fait sentir encore pendant quelques années, je suis prêt à reconnaître aujourd'hui qu'en ce temps-là j'étais un égaré, un homme entraîné par la passion; toutefois ma conscience ne me reproche aucun de ces crimes proprement dits qui tombent sous le coup de la

loi; aussi m'en coûterait-il de devoir avouer un crime de ce genre. Quant à mon attitude future, je m'offrirais à faire toutes les déclarations et à prendre tous les engagements qu'on me demanderait, en tant que je n'aurais qu'à formuler mon opinion telle qu'elle a été redressée et rectifiée par le temps. Actuellement je vois les choses de ce monde sous un tout autre jour que celui sous lequel elles m'apparaissaient autrefois; aujourd'hui l'art est mon seul objectif, et je ne serai plus jamais tenté de m'aventurer sur le terrain des théories politiques. De plus, tu aurais à donner l'assurance que jamais ma réapparition en Allemagne ne fournirait un prétexte à une démonstration quelconque que, même si elle ne s'adressait qu'à l'artiste, des malveillants pourraient facilement dénaturer en lui prêtant un sens politique. Tu dirais qu'heureusement je suis arrivé, comme *artiste*, à une période où je n'ai plus en vue que mon œuvre et son succès, sans rechercher le moins du monde les applaudissements de la foule. Je m'engagerais donc formellement — et cela ne serait nullement en contradiction avec ce que mon âme désire, — à éviter sans l'ombre d'une arrière-pensée toute manifestation publique de sympathie, même s'adressant exclusivement à l'artiste, à décliner nettement toute invitation à ce qu'on appelle banquets, etc., même à tâcher de prévenir par mon attitude et d'empêcher autant que possible toute politesse de ce genre. Je ne tiendrais pas même, le cas échéant, à diriger en personne la représentation d'un de mes opéras; la seule chose que j'aurais à cœur serait de m'assurer, en assistant aux répétitions, que mes intentions ont été bien saisies par les acteurs, par les musiciens et par ceux qui les dirigent. J'irais plus loin: si, pour éviter une manifestation possible, ma disparition semblait s'imposer, je me déclarerais prêt à partir aussitôt les répétitions terminées, par conséquent avant la représentation, ce qui montre clairement quel est mon but unique. Du reste, je m'engage aussi à éviter dans mes écrits, même quand je ne traiterai que des questions d'art, tout ce qui prêterait à des interprétations fâcheuses, tout ce qui aurait un caractère agressif, toute intempérance de langage

comme celles auxquelles m'a entraîné jadis l'état de surexcitation où j'étais. En présence de toutes ces déclarations, il s'agirait donc non plus de l'avenir, mais seulement du passé; eh bien! qu'on passe l'éponge sur le passé de l'artiste, mais qu'on n'en tire pas vengeance.

Tu pourrais dire tout cela dans tes explications verbales, mais en multipliant les développements et les concessions infiniment mieux que je ne pourrais le faire dans une lettre, ou plutôt dans un recours en grâce.

Voici donc l'instante prière que je t'adresse: rends-moi encore ce grand service que je demande à ton amitié!! Sacrifie-moi les deux jours que te coûtera le voyage de Dresde, et mène cette affaire avec la vigueur qui seule peut assurer le succès! Aucune autre démarche ne peut me faire espérer un résultat net et définitif: tu es le seul qui puisse parler pour moi comme il faut parler. Si tu avais des raisons pour repousser ma demande, il ne me resterait qu'à écrire moi-même au roi, et dans ce cas il y aurait à voir par qui je ferais parvenir ma lettre à Sa Majesté: par l'envoyé de Weimar peut-être? Si le roi repoussait ma requête, il resterait encore la ressource de l'intervention d'un ministre de Prusse (dont l'appui m'est offert dans cette éventualité); mais ce moyen me paraît bien hasardeux, tandis que j'attends tout de toi seul et de ton intercession personnelle.

Sois donc assez bon pour me dire bientôt ce que j'ai à faire.

Adieu pour aujourd'hui; reçois les meilleures amitiés de

Zurich, le 13 avril 1856.

Ton

Richard W.

Peut-être pourrais-tu à cette occasion offrir au roi un exemplaire de mon poème des « Nibelungen »; qu'en penses-tu?

215.

Très cher Richard, je ne suis pas resté inactif dans l'affaire de ton retour en Allemagne.

Mais, hélas! mes derniers efforts et mes dernières démarches n'ont pas encore amené de résultat favorable, ce qui, du reste, ne veut pas dire du tout que le succès final nous fera défaut.

Tu m'as parlé du *biais* de Prague: c'est à mes yeux une illusion dans laquelle tu ne peux pas t'embarquer, parce qu'elle pourrait avoir les suites les plus graves.

Le seul conseil que j'aie à te donner maintenant, la seule chose que je te demande avec instance, c'est d'adresser immédiatement ton recours en grâce à Sa Majesté le Roi de Saxe.

Dans la période où ton affaire est entrée, cette démarche est indispensable, et tu peux être certain que je ne te pousserais pas à la faire si je n'avais la conviction que tu ne peux obtenir par une autre voie le droit de revenir en Allemagne. Comme tu m'a déjà dit que tu écrirais au roi, je ne doute pas que tu ne le fasses sans tarder. Envoie-moi une copie de ta lettre au roi; la seule grâce que tu aies à demander présentement à ce prince, c'est *la permission d'aller entendre tes œuvres à Weimar*, parce que cela est nécessaire pour tes travaux intellectuels ultérieurs et que tu as la certitude de trouver ici, à Weimar, une bienveillance réelle chez le grand-duc.

Je suis navré d'avoir à te prescrire de pareilles formalités; mais crois-moi, c'est le seul chemin par où tu puisses revenir en Allemagne. Quand tu auras passé ici quelques semaines, le reste pourra s'arranger un peu plus facilement; là-dessus je te communiquerai en temps utile ce qu'il faudra.

Mais en attendant il faut que nous ayons de la patience, encore et toujours de la patience!

Puise du courage dans l'espoir, nullement abandonné par moi, que nous te verrons ici.

Ton fidèle
F. Liszt.

Jeanne est ici depuis huit jours; elle a chanté «Orphée» et «Roméo» avec un succès *prodigieux*. A l'occasion je te parlerai d'elle plus longuement.

Tu recevras par le même courrier les trois premiers numéros parus de mes poèmes symphoniques.

216.

Très cher Franz, ta dernière lettre m'a encore trouvé au lit, où j'étais retenu par la maladie; aujourd'hui, à peine convalescent, je crains une nouvelle rechute; voilà où j'en suis!

Aujourd'hui j'ai reçu le second envoi de tes poèmes symphoniques: me voilà soudain si riche que j'en suis encore tout transporté. Malheureusement je n'arrive à m'en faire une idée nette qu'au prix de grandes difficultés; tu me les ferais saisir avec la rapidité de l'éclair si tu pouvais me les jouer. Je me réjouis follement de les étudier; ah! si je retrouvais d'abord un peu de santé!

(Veux-tu que je t'envoie encore le troisième acte de la «Walkyrie»? Mon copiste a le travail si lent que tu peux hardiment le garder à ton aise; je te l'ai déjà proposé une fois. J'attends la copie de la partition de l'«Or du Rhin», que Klindworth doit me renvoyer prochainement; je la mets aussi à ta disposition).

Je vais prendre un purgatif, afin de prévenir une nouvelle éruption de mon mal. Ah! comme je préférerais me mettre tout de suite en route pour le purgatoire!

Adieu; je te suis infiniment reconnaissant de ton affection!

R. W.

217.

Mornex près Genève, le 12 juillet 1856.

Mon cher Franz, vois-tu, je me suis réfugié ici pour chercher enfin la guérison! Je n'ai pu m'empêcher de rire quand l'excellente princesse m'a annoncé, avec force inquiétude et force regrets, l'arrivée prochaine de la famille M. à Zurich! Voilà des contre-temps que je n'ai pas à redouter ici! Nul

autre ne peut se faire une idée même approximative du sacrifice que nous faisons de nous-mêmes en subissant la société de personnes hétérogènes et qui nous sont absolument étrangères, des souffrances et des tortures qui résultent pour nous de ce contact. Ce supplice est d'autant plus grand que personne d'autre ne peut le comprendre, et que les gens qui sont l'antipode de nous autres croient sérieusement que nous ne sommes, après tout, que leurs pareils, car ils ne comprennent en nous que ce que nous avons réellement de commun avec eux, sans soupçonner que cela est bien peu de chose, autant dire presque rien de nous-mêmes! Encore une fois, l'horreur des relations me domine positivement tout entier: je m'ingénie à m'isoler, je me force à la solitude et ne rêve qu'elle. Lorsqu'à la fin de mai déjà j'étais sur le point de me sauver, je reçus tout à coup la visite de Tichatschek; l'arrivée de ce brave garçon, avec son cœur d'or, sa candeur charmante et sa petite tête sympathique me fut très agréable, et l'attachement passionné qu'il a pour moi me fit grand bien; ce qui m'enchanta surtout, ce fut d'entendre encore sa voix, et cela me suggéra l'idée de m'en servir plus tard. Je voulus l'emmener à Brunnen; mais le mauvais temps nous força d'ajourner l'exécution de ce projet; pourtant à la fin nous risquâmes l'aventure et pendant le voyage j'eus une nouvelle rechute de mon érésipèle (la *douzième* de cet hiver). J'avais tout prévu; voilà pourquoi, pendant les douze jours que Tichatschek avait passés ici, j'avais été dans des transes continuelles. Cet affreux mal m'a bien abattu; dans le seul mois de mai j'ai eu trois rechutes, et encore maintenant il ne se passe pas une heure sans que je redoute une nouvelle éruption. Me voilà donc incapable de rien faire; il est évident qu'il faut que je prenne des mesures radicales pour arriver à me remettre. Un régime sévère, minutieux en fait de nourriture et de manière de vivre en général est tout indiqué pour cela; le moindre désordre dans l'estomac et dans le bas-ventre fait immédiatement reparaître le mal. Avec cela repos absolu, éviter toute émotion, toute irritation, etc.; de plus, boire de l'eau de Carlsbad, prendre certains bains chauds, plus tard des

bains froids, etc. Voulant m'éloigner autant que possible de chez moi pour suivre ce traitement et fuir toute espèce de société, je me suis réfugié ici, où j'ai bien trouvé l'asile qu'il me faut. Je demeure à deux lieues de Genève, sur le revers du mont Salève, à mi-côte, dans un air délicieux. J'ai trouvé dans une pension un petit pavillon isolé du corps de logis, que j'occupe tout seul; de mon balcon j'ai la vue la plus merveilleuse qu'on puisse rêver de toute la chaîne du Mont Blanc; en franchissant ma porte, je suis dans un joli jardinet. L'isolement absolu a été ma première condition; on me sert à part et je ne vois personne que le garçon. Un gentil petit chien, le successeur de Peps, qui répond au nom de Fips, est mon unique société. Je n'ai dû accepter *qu'une* condition pour obtenir la faveur de jouir seul de ce pavillon: le dimanche matin, de neuf heures à midi, il faut que je l'évacue. Un pasteur de Genève vient ce jour-là célébrer le culte pour les protestants qui demeurent ici, et cela dans le même local où un impie de mon espèce vit le reste du temps. Mais je fais volontiers ce sacrifice, ne serait-ce que par égard pour la religion; c'est, je pense, une manière de me mettre en règle avec le ciel. Mais cela me coûte horriblement cher, et sans les subsides que tu me fournis il me serait impossible de sortir avec honneur de cette aventure. J'attaque donc la somme que j'avais affectée à la rémunération du copiste qui transcrit mes partitions; il n'y a pas moyen de faire autrement. Cet argent est venu de Vienne juste pour mon jour de naissance; reçois mes plus vifs remercîments pour ce sacrifice! C'est une honte, je le sais, de te demander encore de l'argent avec tout ce que tu me donnes sans cela; pourquoi le fais-tu?? A cette occasion ton parent, dont j'ignorais l'existence jusque-là, m'a fait le plaisir de m'envoyer quelques lignes on ne peut plus aimables, qui ont réellement adouci pour moi l'amer regret que j'éprouvais d'être obligé de recevoir de l'argent de toi; fais-lui mes amitiés, je te prie, et adresse-lui mes plus vifs remercîments!

Il y a aussi dans mon salon un piano, bien qu'il ne soit pas des meilleurs; j'espère reprendre bientôt courage et com-

mencer enfin «*Siegfried*». Mais d'abord il faut que je me délecte à la lecture de tes partitions. Que de trésors m'as-tu envoyés là!! Il est vrai, j'ai longtemps brûlé de connaître quelques-uns de tes derniers travaux; néanmoins cette richesse m'embarrasse presque, et il me faudra du temps pour tout savourer. Ah! pour cela j'aurais besoin de les entendre, ces partitions, ou de me les faire jouer par toi; c'est fort bien de lire ces choses-là, mais ce n'est que par l'audition qu'on arrive à jouir de ce que l'auteur y a mis de sel, de positif, de lumineux. Dans ce mois de mai si affreux pour moi je n'ai pu que jeter un regard fatigué sur ces six partitions, comme quelqu'un qui serait enveloppé de sombres nuages; mais même ainsi j'ai senti la commotion électrique que nous fait éprouver tout ce qui est grand; ce qui est certain pour moi, c'est que tu es un homme étonnant, auquel je ne pourrais comparer aucune des autres figures que je rencontre dans le domaine de l'art et de la vie. Tes conceptions et tes vues sur l'exécution dans leurs grandes lignes m'ont immédiatement frappé au point que je voudrais connaître sans tarder de nouvelles œuvres de toi, je veux parler des trois morceaux qui manquent encore, «Faust» et «Dante». Tu vois comme je suis: avant de m'être familiarisé avec les finesses de l'exécution, rendues sensibles par des artistes proprement dits, je voudrais déjà aller plus loin, probablement parce qu'il me faut désespérer de les saisir par la simple lecture. Rien, en effet, n'est plus faux et plus stérile que de chercher à pénétrer l'âme d'une œuvre en la jouant péniblement ou plutôt en l'ânonnant sur un piano; par contre, il n'y a qu'une bonne exécution, enlevée bien en mesure, expressive d'un bout à l'autre, qui puisse nous faire voir l'image entière avec toutes ses nuances. Toi, tu as le privilège de te suffire sous ce rapport et de te tirer d'affaire à merveille! Vraiment, quand je jette un regard sur ta carrière d'artiste, si complétement différente de toute autre, je reconnais bien quel instinct t'a fait entrer dans la voie que tu suis aujourd'hui: la nature t'a fait l'artiste véritable, l'artiste complet, qui non seulement conçoit, mais encore entre en action lui-même. Quoi que tu aies pu jouer autrefois comme

pianiste, c'était toujours la révélation directe de ta belle individualité qui nous ouvrait un horizon tout nouveau, inconnu jusqu'alors, et celui-là seul pouvait parler de toi, qui t'avait entendu jouer toi-même (surtout aux heures d'inspiration). Or, cet inconnu, cette originalité indéfinissable, ce je ne sais quoi tenaient exclusivement à ta personne; tout cela disparaissait avec toi-même. Aussi se prenait-on à regretter, lorsqu'on t'entendait, de voir ces merveilles s'évanouir et se perdre sans retour avec ta personne, car on ne saurait croire, sans tomber dans le ridicule, que tu aies pu transmettre ton talent à des élèves et le perpétuer par eux (comme le prétendait dernièrement un Berlinois). Mais la nature possède des ressources inépuisables qui lui permettent d'assurer la durée aux choses qu'elle ne produit qu'à titre d'exception, d'anomalie; par suite, elle a aussi indiqué la voie qu'il faut suivre pour cela. Tu as été forcément amené à rechercher la permanence pour ton action personnelle, et cela d'une manière qui la rendît indépendante de l'existence de ta personne elle-même. *Ce que* tu avais joué autrefois sur le piano ne t'aurait pas servi à cela, car c'est cela même qui était devenu, grâce à ton jeu personnel seulement, le phénomène que nous admirions; c'est pourquoi (je le répète) la question de savoir *ce que* tu jouais et *de qui* tu exécutais l'œuvre, était souvent chose indifférente. Tu en es donc venu tout naturellement à remplacer ton talent personnel par l'orchestre, c'est-à-dire par des compositions pouvant, au moyen des ressources infinies qu'offre le jeu d'un orchestre, reproduire ton individualité sans nécessiter à l'avenir ta personnalité propre. C'est ainsi que tes œuvres d'ensemble m'apparaissent en quelque sorte comme une incarnation de ta supériorité personnelle; voilà en quoi elles sont tellement neuves, tellement incomparables qu'il faudra bien du temps à la critique pour savoir comment les classer. Ah! mon Dieu! comme tout cela est délicat et obscur dans une lettre! Mais je crois que, lorsque nous nous reverrons, je pourrai te faire part de bien des vérités neuves qui m'ont été révélées grâce à toi. Pourvu qu'à ce moment-là j'aie le calme et la lucidité nécessaires: il faut pour cela une santé solide, sans quoi

je retombe immédiatement dans cette fatale excitation nerveuse avec laquelle je n'arrive à rien et qui m'empêche toujours d'exprimer ce que j'ai de meilleur à dire. C'est pour cette raison, et aussi parce que le bonheur de me retrouver avec toi est le seul but auquel je désire et m'efforce d'arriver, que je ne connais pas en ce moment d'autre souci que celui du complet rétablissement de ma santé: puissé-je bientôt, grâce aux sacrifices que je fais dans ce but, réussir à obtenir ce résultat! Je t'entretiendrai fréquemment de cette question. L'histoire de ma grâce n'a qu'un intérêt pour moi: c'est que, dans le cas où elle me serait accordée, je pourrais te voir à toute époque; si ma démarche était couronnée de succès, je viendrais l'hiver prochain t'ennuyer pour quelque temps de ma personne.

Franz Müller m'a écrit une lettre très touchante à l'occasion de ma fête. Il ne m'est pas possible de lui répondre aujourd'hui; mais je te prie de lui faire part des nouvelles que je t'envoie, et de l'assurer que son amitié me fait grand bien. S'il ne peut pas venir me voir avec toi, j'espère, dans le cas où le ministre de la justice saxon entendrait raison, le rencontrer chez toi l'automne prochain et faire plus ample connaissance avec lui. Rien que son projet de me faire une visite ici m'a rendu bien heureux!

Mille remercîments pour la lettre de la chère princesse, à laquelle il va falloir donner le titre de Mme la secrétaire intime! Mes meilleures amitiés à *tous*!!

L'air délicieux que je respire ici et le séjour tranquille et charmant que j'ai le bonheur d'habiter depuis deux jours, commencent déjà à me ragaillardir: je me reprends à espérer le retour à la santé!

Adieu, très cher, ami unique! Mais au nom du ciel ne sois pas si laconique quand tu m'écris! Si jamais nous comparions nos lettres, je ferais l'effet d'un vrai bavard à côté de toi; par contre, tu ferais très bonne figure comme homme d'action! Mais, mon excellent Franz, un peu d'abandon a du bon aussi! Prends-en bonne note, toi le roi des bienfaiteurs!!

Adieu et écris-moi bientôt! Je me replonge dans tes partitions, avec l'idée qu'elles me remettront peut-être à flot.

Adresse toujours tes lettres poste restante à Genève.

A toi

R. W.

«*Mazeppa*» est tout de même admirablement beau; rien qu'à le parcourir pour la première fois je haletais! Le pauvre cheval aussi me fait de la peine: la nature et le monde sont pourtant une terrible chose.

A vrai dire, j'aimerais mieux en ce moment faire des vers que composer de la musique: il faut un acharnement incroyable pour faire perpétuellement la même besogne. Je viens de trouver encore deux sujets merveilleux qu'il faut que je traite un jour: «Tristan et Iseult» (tu le sais déjà!); mais ensuite la victoire, le saint des saints, la délivrance la plus complète; mais je ne puis pas t'en parler. J'ai su donner une autre interprétation de la chose que *V. Hugo*, et c'est ta musique qui me l'a inspirée, moins la fin; je ne fais nul cas de la grandeur, de la gloire et de la démocratie.

218.

Très cher Richard, dans les dernières semaines mon voyage de Hongrie a été remis en question d'une manière si inattendue que j'ai toujours différé de t'écrire jusqu'au moment où je saurais quelque chose de plus positif à cet égard, car selon que mon voyage aura lieu ou non, je pourrai fixer le moment où je viendrai te voir. Le jour indiqué pour la dédicace de la cathédrale de Gran est le 31 août; dans le cas où j'irais là-bas pour y faire exécuter ma messe, je serais chez toi à Zurich du 15 au 20 septembre environ; mais si je suis dispensé de ce voyage, je serai à Zurich dès la fin du mois d'août. D'ici à la fin de la semaine prochaine je saurai, je l'espère, à quoi m'en tenir; je prierai alors la princesse de te donner des renseignements précis. Pourtant je n'ai pas voulu attendre plus longtemps, quelque habitué que je sois à *attendre*,

pour te dire combien j'ai faim et soif de toi, combien je brûle de me retrouver avec toi et de faire ensemble toutes nos *folies*. Comme hors-d'œuvre (tout le monde sait qu'ils ont la propriété d'exciter l'appétit et de provoquer la soif) de ton festin de l'«Or du Rhin» et de la «Walkyrie», je t'apporterai ma symphonie sur la «*Divina Comedia*» de Dante, que je te destine et qui a été finie hier. La chose dure une petite heure environ; cela t'amusera peut-être.

Puis tu me raconteras ta *victoire*, le saint des saints, la délivrance la plus complète . . . Qu'est-ce que cela peut bien être? Les légères allusions contenues dans ta dernière lettre me font vivement désirer de connaître ton idée toute entière.

L'affaire de ta grâce restera provisoirement dans le *statu quo;* pourtant j'espère que tu viendras me voir l'hiver prochain, et en attendant je te prépare ton logis à l'Altenburg. *N'en parle à personne;* je me réserve de te dire *de vive voix* ce qui m'a été communiqué. Avant tout occupe-toi de ta santé et tâche de mettre plus de rose dans ta vie et d'en avoir moins sur ta figure[1]). Malheureusement je n'ai pas beaucoup de rose à te donner, bien qu'à juger sur l'apparence je doive être compté parmi les heureux de la terre. Aussi je suis heureux, heureux autant qu'un mortel peut l'être; je puis te le confier à *toi*, parce que tu sais de quel amour immense, dévoué, intarissable ma vie est remplie depuis huit ans! Pourquoi me laisserais-je troubler par les misères de l'existence? Tout le reste n'est que la rançon du bonheur surhumain que j'ai en partage!

Et maintenant ne me reproche plus de ne jamais te parler de moi, puisque je te confie moi-même le secret de mon silence habituel.
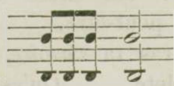
Pardonne-moi d'être resté si longtemps sans t'écrire (les complications qu'a entraînées la messe que je devais faire exécuter en Hongrie, en sont la cause); dis-moi bientôt quand tu seras de retour à Zurich et si cela t'arrange que je vienne

---

1) Allusion à l'érésipèle (Gesichtsrose) dont souffrait Wagner.
(Note du Traducteur.)

te voir vers la fin d'août ou le milieu de septembre. Prochainement je serai plus précis.

Tu as sans doute appris par les journaux qu'à la fête musicale de Magdebourg les Milde ont parfaitement chanté le duo du «Vaisseau fantôme» et qu'ils ont remporté un brillant succès. A la répétition j'ai fait recommencer plusieurs fois les cors



si bien qu'ils ont fini par faire entendre des *vibrations* aussi légères que passionnées.

Le critique d'art de la Gazette de Magdebourg dit à ce sujet:

«Tout en n'étant pas fâchés au premier abord de ne pas voir figurer le nom de Wagner sur le programme, nous avons trouvé qu'il était très intéressant d'entendre dire cette scène par M. et Mme Milde, qui ont étudié cette composition sous la direction de M. Liszt, le représentant principal de l'art de Wagner. Tous deux ont bien chanté; en quelques endroits, surtout dans la seconde moitié, ils ont enlevé la salle. Nous terminons cet article par ces mots du duo: «Nous n'avons pu résister à ce charme puissant».

Les comptes rendus des journaux m'amènent à parler d'A., que lors de mon séjour à Berlin j'ai trouvée remplie d'une inquiétude si touchante au sujet des articles que les journaux berlinois pourraient publier sur la représentation du «Tannhæuser». Tout en faisant grand cas de l'amitié qu'elle te témoigne (et qui a créé entre nous une sorte d'intimité), je n'ai pu m'empêcher de la blesser un peu par mon indifférence. De même, la dernière fois qu'elle a été ici, il y a trois semaines environ, elle m'a poussé à faire quelques mauvais jeux de mots à propos de l'intérêt *passionné* avec lequel elle avait suivi, au théâtre de Weimar, une représentation de «Maçon et Serrurier» d'Auber; peu s'en fallut qu'elle ne se formalisât de mes mauvaises plaisanteries sur la *variété* de son goût ou plus exactement sur l'absence de goût que révélait

son admiration pour cette pauvre musique de grisettes. Je tâcherai à l'occasion de réparer mes torts envers elle.

Je n'ai eu que trop souvent l'occasion de vérifier l'exactitude de ce que tu me dis si bien sur les misères et les froissements auxquels nous nous exposons en fréquentant des gens «hétérogènes»; et pourtant je pourrais me vanter d'avoir la peau bien plus épaisse et plus impénétrable et une bien plus grande dose de tolérance que toi.

Mais aujourd'hui j'ai suffisamment exercé ta patience en bavardant comme je viens de le faire. Dans quelques semaines nous nous verrons, il n'y aura plus entre nous ni encre ni papier; c'est ce qu'il nous faut, c'est ce qu'il y a de plus salutaire pour nous.

Peut-être cette fois-ci la princesse viendra-t-elle avec moi à Zurich.
A toi
F. L.

219.

Mornex près Genève, le 20 juillet 1856.

Excellent Franz, tu ne peux guère te faire une idée du plaisir que m'a causé ta lettre. Bien souvent je me mets martel en tête à cause de toi, quand je suis si longtemps sans t'avoir et que je n'apprends que vaguement ce qui te concerne: je ne manque jamais de me dire alors que tu ne m'aimes plus. Mais je ne veux plus rien *t'écrire* de sensé, car je ne puis répondre à ta lettre que *de vive voix*. Dieu me pardonne! je me soigne et me macère surtout parce que je tiens à être tout à fait bien portant quand nous nous reverrons. Je ne pouvais, en ce qui concerne ma santé, rien faire de plus intelligent que de me mettre entre les mains du docteur Vaillant, un excellent médecin français qui dirige ici un établissement hydrothérapique; j'ai surmonté la répugnance que m'inspirait une cure de ce genre, lorsque j'eus reconnu la haute valeur de Vaillant (de Paris): je fais donc ma cure à fond, en suivant une méthode intelligente et toute nouvelle pour moi; je suis sûr à présent que je me guérirai complétement de mon mal, qui ne provenait, en fin de compte, que de ma nervosité. Il est

plus que probable pourtant que cela me retiendra jusqu'à la fin du mois d'août; c'est pourquoi j'aimerais mieux si tu ne venais qu'au *milieu de septembre*, ce qui me paraît, du reste, plus logique, car je ne puis croire que tu renonces tout à fait à aller à Gran. J'attendrai donc que tu reviennes, couronné de lauriers, du pays de tes pères.

Tes poèmes symphoniques me sont devenus tout à fait familiers: c'est la seule musique dont je m'occupe, car il ne m'est pas permis de songer à travailler, même pendant ma cure. Tous les jours je lis d'un bout à l'autre l'une ou l'autre de tes partitions comme je lirais un poème, tranquillement, sans m'interrompre. Il me semble chaque fois que je me plonge dans une mer profonde aux flots de cristal pour y être tout à moi, pour oublier l'univers et pour vivre pendant une heure de ma véritable vie. Puis, quand je suis bien rafraîchi et fortifié, je remonte à la surface pour soupirer après ta présence. Oui, ami, *tu t'y entends! tu t'y entends!*

Eh bien! il n'y a pas grand'chose à dire là-dessus; même en employant les expressions les plus nobles on risquerait fort de tomber dans la banalité. Assez sur ce sujet; tu vas venir bientôt et m'apporter *mon Dante*. Oh! la belle, la merveilleuse perspective! Comme je te suis reconnaissant!

Hier j'ai expédié un paquet à ton adresse: ce sont les partitions originales de l'«*Or du Rhin*» et de la «*Walkyrie*», qui auront probablement une singulière destinée. Écoute-moi; je serai bref.

C'en est fait de moi, et je deviendrai incapable de continuer à travailler si je ne finis pas par trouver une demeure telle qu'il me la faut, c'est-à-dire une petite maison pour moi seul, avec cela un jardin, tous deux loin de toute espèce de bruit, surtout de ce maudit bruit de piano qui me poursuit partout, même ici; c'est cela qui m'a rendu nerveux au point que je perds toute envie de me mettre au travail rien qu'en y pensant. Depuis quatre ans je tâche en vain de réaliser ce vœu; je ne puis me procurer ce que je rêve qu'en achetant un terrain et en faisant bâtir moi-même une maison. J'ai ruminé ce projet avec rage; finalement j'ai eu, il n'y a pas longtemps,

l'idée d'offrir mes «Nibelungen» aux *Hærtel* pour me faire donner par eux l'argent qu'il me faut. Ils m'ont dit qu'ils étaient disposés à faire quelque chose d'extraordinaire pour s'assurer la propriété de mon œuvre; là-dessus je leur ai proposé les conditions suivantes: ils auraient à m'acheter dès maintenant les deux opéras achevés; je livrerais contre rétribution «Siegfried» dans le courant de l'année prochaine et «La Mort de Siegfried» à la fin de 1858; enfin ils auraient à publier le tout en 1859, c'est-à-dire dans l'année de la représentation de ces drames. C'est le désespoir qui m'a poussé à cette démarche: je veux que les Hærtel me fournissent les moyens d'acquérir un coin de terre à mon idée. Si nous tombons d'accord, ce qui se décidera bientôt, j'aurai à leur remettre d'abord mes deux partitions, pour qu'ils puissent en disposer en vue de la publication et de la vente; toutefois pour le moment ils devraient se borner à les faire copier le plus tôt possible et me renvoyer ensuite les originaux. En tout cas, si je veux avoir l'argent tout de suite, j'ai dû leur offrir un acte de prise de possession. Naturellement ils devront me prêter les partitions, si elles ne sont pas encore copiées, pendant la durée de ton séjour ici, cela va de soi. Comme tu ne connais pas même encore le dernier acte de la «Walkyrie», je t'envoie auparavant la partition, afin que tu sois le premier à la connaître. Si tu en as le temps, lis rapidement cet acte, mais tiens le tout prêt pour que je puisse l'envoyer aux Hærtel dès que je te le demanderai.

Du reste, il faut que nous nous expliquions de vive voix sur toute cette question, afin de bien nous entendre.

Pendant que je fais ma cure ici, je suis devenu, d'ailleurs, extrêmement indifférent à mon œuvre; que Dieu me pardonne! Si l'on ne fait rien pour que je me remette vigoureusement au travail, je n'y toucherai plus. Qu'ai-je affaire de m'éreinter, pauvre diable que je suis, à d'aussi épouvantables corvées, si je ne puis pas même trouver dans le présent l'endroit qu'il me faut pour travailler? Je l'ai dit aux Hærtel; s'ils ne peuvent m'aider à me procurer une maison d'une hauteur convenable et bien isolée, je laisserai là toute cette friperie.

Tu n'as qu'à venir, et je laisserai volontiers la Saxe et toute l'Allemagne tranquilles pour quelque temps. Amène la princesse, entends-tu? Et je veux que l'enfant vienne aussi. Si vous me mettez bien en train, je vous exhiberai peut-être mes «*Vainqueurs*»; cependant ce sera bien difficile, car si j'ai depuis longtemps l'idée en tête, le sujet qui doit lui donner un corps vient seulement de m'apparaître comme un éclair sortant de la nue; il est parfaitement net et précis pour moi, mais il ne le serait pas encore pour d'autres. Il vous faudrait d'abord avoir digéré mon «Tristan», notamment son troisième acte, avec la voile noire et la voile blanche; alors seulement ils deviendraient plus intelligibles pour vous.

Mais je radote!

Viens! et apporte-moi la divine comédie; nous verrons ensuite à nous entendre sur la divine tragédie.

Toujours, éternellement à toi. R. W.

Je te prie instamment de m'annoncer immédiatement que tu as reçu mes partitions ou qu'elles ne sont pas arrivées à destination, ce qui serait possible. Je suis toujours très inquiet de les savoir en route; hier elles sont parties de Genève.

Voici mon adresse:

«A Mornex. Poste restante, n° 111, à Genève.

220.

Écoute, Franz! Je viens d'avoir une idée sublime!

Il faut que tu me procures un piano à queue d'Érard!!

Écris à la veuve.

Tu viendrais me voir trois fois par an (!), et il te faudrait absolument un piano à queue meilleur que le vieux meuble boiteux que tu connais. Conte-lui cent mille bourdes à cette bonne dame, fais-lui accroire que c'est une question d'honneur pour elle de mettre un Érard dans ma maison.

Bref, ne réfléchis pas, mais va de l'avant; déploie de l'im-

pudence, du génie! *Il faut que j'aie un Érard!* Si l'on ne veut pas m'en faire cadeau, qu'on me le donne à crédit et qu'on me fixe des termes, longs comme d'ici à Pâques!

Adieu!

221.

Je suis sur mon départ.

Le 20 septembre je veux être mieux portant que jamais!

Écris donc à la mère Érard de m'envoyer sur-le-champ un piano à queue; je paierai tous les ans 500 francs en à compte sur le tout. C'est sérieux!

Il faut que je l'aie quand tu seras près de moi.

Que le ciel te comble de bonheur et de joie!

222.

Comme je te suis reconnaissant, très cher, ami unique, de m'avoir envoyé tes partitions de l'«Or du Rhin» et de la «Walkyrie»! Ton œuvre a pour moi l'attraction fabuleuse de la montagne d'aimant, qui cloue à ses flancs bateaux et bateliers. H. est chez moi depuis quelques jours. Je n'ai pas pu le priver du plaisir d'admirer ton «Walhalla»; aussi tape et tapote-t-il les parties de l'orchestre, pendant que je hurle, gémis et mugis les parties de chant. Ceci comme prélude de *notre* grande représentation dans ton palais de Zurich, dont je me fais une vraie fête.

Dans huit jours je pars pour la Hongrie; ma messe sera exécutée le 31 août, jour de la dédicace de la cathédrale de Gran, pour laquelle elle a été composée. Dlfférentes circonstances accessoires me forceront ensuite de m'arrêter encore pendant quelques semaines à Pesth et à Vienne, de sorte que je ne pourrai arriver à Zurich que vers le 20 septembre. La princesse y viendra probablement aussi avec sa fille.

Franz Müller ira te voir au milieu de ce mois à Mornex et t'apportera son travail sur les «Nibelungen».

Je laisserai les deux partitions ici; elles resteront en dépôt

chez la princesse jusqu'à ce que tu *lui* écrives qu'il faut les renvoyer aux Hærtel.

L'idée que tu as de vouloir être propriétaire d'une maison à Zurich est tout à fait originale, et je te félicite vivement de tous les plaisirs qui t'attendent comme constructeur. Davison me racontait dernièrement que sa tournée à Berlin lui avait payé l'acquisition d'une maison de campagne près de Dresde. Proportionnellement tu devrais pouvoir acheter avec le prix de tes partitions tout Zurich avec les sept électeurs et le lac!

Madame Érard placera-t-elle un piano à queue d'une manière aussi avantageuse que tu me le fais entendre? c'est une question à résoudre, que je lui poserai à l'occasion!

Avant tout remets-toi sur pied; les autres *arrangements* se feront en temps et lieu.

Que Dieu te garde!

1er Août 1856. F. L.

Maintenant nous allons reprendre avec H., qui te fait ses meilleures amitiés, le finale de la «Walkyrie».

223.

Très cher ami, pour te procurer un peu plus de distraction, je te présente M. *Zeugherr*, architecte (un ami d'Ernest): il est en train de chercher une *petite maison de campagne* où je puisse composer, mais il n'a encore rien trouvé jusqu'ici; peut-être l'inspireras-tu!

Adieu; reçois toutes les amitiés De ton

Zurich. Richard Wagner.

224.

Très cher ami, en me sauvant de chez toi j'ai eu une véritable inspiration, qui portera pour tous deux des fruits précieux!

Ainsi, à neuf heures je vais me coucher; fais-en autant,

dors comme un bienheureux, et demain matin montrons l'un à l'autre un visage frais et reposé à faire envie à l'univers.

Aujourd'hui j'étudie encore un peu Méphistophélès!

Si tu veux, nous *walkyriserons* demain!

Que mille et mille dieux soient avec toi! R. W.

225.

Cher Franz, par tout ce qui nous est sacré à tous deux, crois-en ma parole: je t'affirme que je suis malade et que j'ai besoin aujourd'hui du repos le plus complet et des soins les plus minutieux, afin de pouvoir te revoir demain, comme je l'espère, et jouir de ta société. Un rhume devenu très sérieux, que je bénis du reste et qui a son côté salutaire, accompagné d'une pesanteur de plomb dans tous les membres, d'inflammation dans la gorge avec tout ce qui s'ensuit, s'est déclaré la nuit dernière chez moi. Aller m'asseoir dans une église glacée serait dans ces circonstances plus que de la témérité; même tout autre déplacement ne pourrait que nuire à ma guérison.

Ainsi, soyons raisonnable et au revoir; exprime à Winterberger mes sincères regrets! A toi

R. W.

226.

Mon très cher Franz, je suis obligé d'en convenir, il est vraiment heureux que cette fois-ci tu voies encore quelques autres personnes de connaissance, et que, par suite, je puisse disparaître pour peu de temps, sans que les gens en soient trop surpris!

Mon rhume a pris un développement si sérieux et si complet que, si je lui laisse le temps de disparaître, je pourrai espérer la guérison radicale de tous les maux qui m'ont tourmenté cet hiver. Déjà maintenant, bien que je me croie chargé de chaînes de plomb, je sens ce qu'il y a de bienfaisant dans cette action de la nature qui trouve le remède en elle-même. Je suis sûr que d'ici à peu de jours je serai

mieux portant que jamais, et je me réjouis de te faire goûter les fruits de mon rétablissement par une humeur charmante.

Aujourd'hui je serai encore un malade rigoriste, qui ne peut songer à faire sa visite à Herwegh. Si tu veux me faire le plaisir de venir me voir, je te dirai, pour ta gouverne, que de midi à quatre heures je transpirerai: avant ou après je te ferais donc moins horreur.

Ce qu'il y a eu de plus dur pour moi, c'est d'avoir dû manquer le concert d'orgue d'hier: je suis, par résignation, revenu de tout.

Je vais tâcher de venir à bout de la lettre au grand-duc.

Cent mille tendres amitiés au trio! Comment vas-tu, homme infatigable?

227.

Dimanche matin.

Me voilà encore une fois seul, vous suivant du regard! Merci, chère princesse, de m'avoir aussitôt donné de vos nouvelles! Je suis bien rassuré en apprenant que vous avez pu continuer votre voyage sans encombre jusqu'à Munich, où vous pourrez vous reposer un peu plus à votre aise qu'à l'hôtel du Brochet à Saint-Gall! Vous reposer? Oh! les infatigables!

Mes vœux et mes bénédictions vous suivent partout! C'est à votre cœur de vous dire ce que vous êtes devenus pour moi. Vous êtes pour moi un bien dont je puis à peine mesurer l'étendue.

Mais vous êtes aussi pour moi un remords constant, car je ne puis penser à vous sans éprouver un violent sentiment de honte: comment est-il possible que vous me supportiez quand je me trouve moi-même si insupportable?

Mais je ne suis pas un pécheur qui refuse de s'amender: quand même je suis obligé de charger d'une bonne partie de ce soin mon médecin qui doit achever de me mettre sur pied au printemps prochain, il me restera encore, je ne le sais que trop! un travail personnel immense, moins une cure d'eaux qu'un purgatoire. Oui, je veux m'enfermer dans le

«*Purgatorio*», je veux tâcher de me rendre meilleur pour pouvoir te saluer bientôt, très cher Franz, d'un «Magnificat». Sans doute je n'arriverai jamais à ta hauteur, mais aussi tu es le seul, le vrai virtuose!

Bientôt aussi mon travail esthétique m'aidera, je l'espère, à me relever un peu de mon abattement moral. Je vais voir comment faire pour annoncer demain matin à Siegfried la nouvelle de la mort de sa mère.

Jeudi soir je suis revenu au Zeltweg par un temps épouvantable, avec un rhume violent, le corps glacé, le cœur vide; depuis je n'ai pas fait un pas hors de la maison. Tout ce que j'ai fait, c'est de bien placer la «madone» et «Francesca de Rimini», ce qui m'a donné beaucoup de besogne; j'ai martelé comme Mime. Aussi maintenant tout est solide: la madone est au-dessus de mon bureau et Francesca au-dessus du sopha, sous la glace, où elle fait très bien. Mais une fois que je me mettrai à «Tristan», il faudra sans doute que Francesca vienne se mettre au-dessus du bureau; la madone ne reprendra sa place que lorsque j'aborderai les «Vainqueurs». Pour le moment je vais me griser un peu en contemplant la femme victorieuse, et m'imaginer que je m'y entends!

Du reste, chère enfant, mes petits boutons sont tout de même bien plus beaux que les vôtres; cela saute aux yeux! Les vôtres n'ont que ceci de bon qu'ils inspirent des idées plus modestes, tandis que les miens me poussent terriblement à la vanité, à une sorte de vanité bien sournoise qui n'éclate pas aux yeux des gens, mais se renferme en elle-même, qui n'a en vue que les petits boutons, et non l'effet qu'ils produisent. Ah! Dieu! c'est bien ainsi que je fais mes «Nibelungen». Vous autres, vous pensez tout de suite à l'effet qu'ils produiront à la représentation; moi, je ne pense jamais qu'aux petits boutons de chemise qui y sont cachés.

Soyez bénis! Puisse la bonne «amie» se remettre bientôt tout à fait, pour que les illustres professeurs de Munich puissent se réjouir de leur œuvre! Bonne, chère princesse! Cher, cher Franz! «mon bon grand»! oui, tu es bon et grand! Sois béni! Adieu; oubliez tous mes mauvais et vilains côtés

pour ne vous souvenir que de la bonté dont vous m'avez jugé digne!

Adieu! Je suis à vous pour toujours!

Ma femme ne m'a pas grondé une seule fois hier, bien que je fusse passablement fantasque; elle vous envoie ses amitiés les plus tendres et vous remercie de votre affection!

228.

Zurich, le 6 décembre 1856.

Je n'ai pas oublié d'envoyer à Paris vos amitiés et vos renseignements; Wesendonck me répond et me fait parvenir en même temps une lettre de sa femme à la princesse; tu voudras bien te charger de la remettre.

Il me tarde beaucoup d'avoir de vos nouvelles: comment vas-tu, cher Franz? La santé de la princesse se maintient-elle? J'attends prochainement une lettre de sa fille, puisque nous avons promis de nous écrire.

Moi, je vais comme ci, comme ça! Un de ces jours j'aurai fini la première scène. Chose étrange, ce n'est qu'en composant que je vois l'essence et le fond de mon poème; partout je découvre des secrets qui m'étaient restés cachés jusqu'alors. Mais aussi de cette manière tout devient plus fort et plus corsé. En somme, il me faut pourtant beaucoup de ténacité pour venir à bout de tout cela, car tu ne m'as pas donné beaucoup d'encouragements.

Je me dis que je fais tout cela pour moi seul, pour occuper ma vie. Soit!

Tu me croiras si tu veux, je n'ai pas d'autre désir en ce moment que celui de pouvoir venir bientôt auprès de vous! Dis-moi à tout hasard ce que tu espères! Ce qui me manque aussi, c'est d'entendre de la musique, et, ma foi! il n'y a que toi qui puisses m'en faire: je me sens trop piètre musicien, tandis que je crois avoir découvert que tu es le plus grand musicien de tous les temps. Voilà qui va être du nouveau pour toi!

Adieu! Dis à M. que j'ai repris en main le vieux portefeuille rouge et que j'ai remis en ordre ma biographie jusqu'au 1er décembre 56.

Cent mille amitiés à la mère et à l'enfant! Adieu, et tâche de m'envoyer bientôt de nouvelles partitions de ton cru.

A toi
R. W.

229.

Munich, le 12 décembre 1856.

A présent, très cher Richard, je suis au bout de mon séjour à Munich. Je veux simplement t'en dire quelques mots avant de retourner à Weimar, ce que je ferai demain soir. Parlons d'abord de la représentation du «Tannhæuser», qui a eu lieu dimanche dernier (avec abonnements suspendus) au profit des pauvres de Munich. La princesse avait retenu deux loges, que nous avons occupées avec Kaulbach, C. Fœrster, Liebig, Carrière, etc. Les décors et la mise en scène sont tout ce qu'il y a de brillant; mais cela ne te plairait probablement pas outre mesure: quant à moi, j'y trouve un peu de recherche; c'est trop beau. Dans l'orchestre les instruments à vent (particulièrement les flûtes, les clarinettes, les bassons) sont *parfaits*. Les violons et les contrebasses (ces dernières au nombre de six) se perdent un peu dans l'ensemble et manquent d'élan, autant pour le coup d'archet (qui est un peu mesquin et mou) que pour le rythme. Les *piano* et les *crescendo* sont insuffisants et, par suite, les *forte* ne rendent pas assez non plus. Lachner a certainement fait étudier la partition avec un soin scrupuleux, ce dont il faut le louer et lui savoir gré. Toutefois dans le drame, comme tu le sais et dis mieux que personne, «c'est par le *sentiment* qu'il faut que nous arrivions à la *connaissance*». «La raison nous dit: *cela est ainsi*, seulement après que le sentiment nous a dit: *il faut que ce soit ainsi*»; or, autant que je puis le supposer, le sentiment chez Lachner n'est pas très favorable à «Tannhæuser», bien qu'on l'ait rappelé plusieurs fois aux premières représentations. Le rôle de Tannhæuser a été

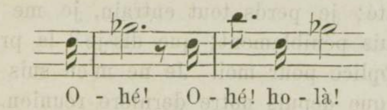
chanté par M. Jung (le mari de Lucile Gran). Il y a mieux réussi, selon moi, que ne l'a trouvé le public d'ici, qui généralement se montre assez tiède et assez froid. Mme Dietz (dont la figure et la personne laissent un peu à désirer pour le rôle d'Élisabeth) a chanté le commencement du second acte avec intelligence et avec âme. Au dernier acte elle s'est trouvée insuffisante; la prière du troisième a été applaudie à peu près comme «une dernière rose»! La voix de Kindermann est magnifique; mais il n'a pas du tout l'étoffe d'un Wolfram. Mlle X. est encore moins capable d'entrer dans l'esprit du rôle de Vénus; la déesse de l'amour lui apparaît tout au plus comme l'idéal d'une sommelière de Munich. Tu connais Lindemann (le landgrave) pour l'avoir vu à Hambourg; sa voix a gardé sa force et son ampleur; il pourrait peut-être te convenir plus tard pour faire un Fafner ou un Fasolt.

A propos, ton X. est un détraqué, et en conscience je ne pourrais pas te conseiller de t'aboucher avec lui. Il m'a invité à assister à un exercice de chant de ses élèves; les pauvres diables ont dû se borner à hurler exclusivement quatre à cinq notes: *dœ*, *dé*, *dé*. X. s'est livré tout entier à sa monomanie de méthode, qui est devenue pour lui ce qu'est le petit verre d'eau-de-vie pour l'ivrogne. Sa situation matérielle est très précaire; d'après ce qu'on m'a dit, il vit principalement de la place qu'il a dans les bureaux d'une maison de confection d'ici, ce dont je ne songe nullement, d'ailleurs, à lui faire un crime. Je crois, au contraire, qu'il ferait bien mieux de planter là sa méthode pour se faire tailleur *ex professo*.

Notre concert de St Gall a eu de l'écho à Munich, et Lachner, avec lequel je vis sur un pied d'amitié, m'a proposé aussitôt après mon arrivée de faire venir de St Gall les parties des deux poèmes symphoniques, pour les faire exécuter pendant mon séjour dans les concerts par abonnement. Je l'ai chaudement remercié de cette distinction flatteuse, en me réservant d'en profiter une autre fois. Au théâtre j'ai entendu «Titus» (comme opéra de gala donné le jour de la

fête du roi), «Jessonda», le «Prophète» et le «Tannhæuser», au concert par abonnement la symphonie en ré mineur de Lachner (la quatrième, si je ne me trompe). On fait espérer le «Lohengrin», c'est-à dire on en parle; mais parmi le personnel actuel on pourrait bien chercher vainement une Ortrude avec une lanterne. Le public munichois garde une attitude neutre ou peu s'en faut; il regarde, il écoute plus qu'il ne s'intéresse à la pièce. La musique laisse la Cour absolument froide. Cependant S. M. le Roi m'a parlé *en termes flatteurs* du «Tannhæuser». Dingelstedt se plaint de l'impossibilité de donner de l'importance et de la portée à la comédie, et il fait jouer deux ou trois opéras par semaine, uniquement pour des *raisons de recette*.

Je me suis intimement lié avec Kaulbach. C'est un homme complet, celui-là; il te plaira aussi, précisément parce que bien des gens l'accusent d'être absolument incapable de plaire. Hier je lui ai encore hurlé le



Ses compositions sur la «Tempête» de Shakespeare (Ariel maître de chapelle dans les airs) sont magnifiques. Plus tard il faudra qu'il me fasse ton portrait.

Adieu, très cher Richard; je vais tâcher de m'arranger de manière à nous revoir bientôt. A toi

F. L.

230.

Zurich, le 16 décembre 1856.

Voilà plusieurs fois, très cher ami, que j'ai voulu prendre la plume pour t'entretenir de choses sérieuses et importantes pour moi. Mais j'avais encore à me consulter sur bien des points. Maintenant je me crois mûr et je veux te dire «sans phrases» ce que j'ai sur le cœur.

Malgré les divers accidents qui nous ont empêchés d'être

constamment ensemble, ta dernière visite m'a laissé une impression décisive. Cette impression, la voici: Ton amitié est le grand événement de ma vie; jouir de ta société souvent, sans trouble ni contrainte, de la manière dont je l'entends, c'est tout ce que je désire; à côté de cela tout le reste n'a qu'une valeur secondaire. Tu ne peux rien éprouver de semblable, parce que la vie que tu mènes est tout l'opposé de la mienne; tu aimes la distraction, tu y es dans ton élément et, par suite, tu ne peux sentir que le besoin de te recueillir; moi, par contre, je vis dans la solitude la plus complète et j'ai besoin de distraction; par là je ne puis entendre, étant donnés mes goûts, que des choses qui stimulent l'artiste. Ces stimulants, je ne puis les demander au monde musical; toi seul peux me les donner. Tout ce que la nature m'a refusé, tout ce que le défaut de culture m'a interdit comme musicien, nul autre que toi ne peut y suppléer par un échange d'idées. Sans ce stimulant mes faibles aptitudes musicales perdent nécessairement leur productivité; je perds tout entrain, je me sens devenir lourd, je produis péniblement; que dis-je? la production peut devenir un supplice pour moi. Je ne m'en suis jamais mieux rendu compte que depuis notre dernière réunion.

Je n'ai donc qu'un désir, celui de pouvoir venir te voir aussi souvent que j'en éprouverais le besoin et passer régulièrement quelque temps avec toi.

Eh bien! sérieusement, où en sommes-nous? Cette lettre te trouvera-t-elle déjà à Weimar? Quelles nouvelles as-tu à me donner du grand-duc? Je t'en prie instamment, renseigne-moi bientôt, et donne-moi des renseignements satisfaisants et complets. Ils peuvent influer *beaucoup* sur ma vie.

En ce qui concerne *Weimar*, voici mon idée. Je désire venir à l'*Altenburg*, non pas à *Weimar* même. Si cela pouvait se faire, j'accepterais très bien d'y être tout à fait *incognito*. Comme cette combinaison ne sera pas admise, je pourrais être là pour la Cour aussi; si elle veut connaître l'une ou l'autre de mes œuvres, je m'offre à m'y rendre pour lire moi-même mes poèmes, à y aller peut-être avec toi, pour nous y produire à *notre* manière par l'exécution de fragments de mes

compositions musicales (le premier acte de la «Walkyrie», par exemple). Quant à paraître devant le public, je ne le veux en aucune façon. Cela peut-il s'arranger? et cela peut-il hâter la possibilité de ma visite à Weimar?

Quant au revenu dont j'ai besoin pour vivre et aux espérances que j'ai nourries en dernier lieu à propos d'une pension que je recevrais de Weimar ou d'ailleurs, en vertu d'une autre combinaison, tu m'as donné des avertissements très sérieux, que j'ai bien retenus et bien pesés. Je préférerais donc que Weimar ne me fît aucune subvention; ce serait le meilleur moyen de faciliter les relations que je pourrai avoir dans la suite avec la Cour, car je suis ainsi fait que j'aime mieux donner que recevoir.

Je ne nierai pas que je serais bien aise si tu réussissais à amener bientôt une entente avec les Hærtel au sujet des «Nibelungen»; j'ai accepté ton offre d'intervention si amicale et je t'ai donné plein pouvoir de faire comme bon te semblera. Si vos négociations n'aboutissaient pas, il conviendrait d'intéresser la Cour de Weimar à l'œuvre en question, assez au moins pour qu'elle m'assurât certains avantages temporaires (qu'on pourrait considérer peut-être comme une avance sur les droits d'auteur que j'aurais à attendre lors de la publication.)

S'il te fallait par trop te compromettre pour arriver à ce résultat, il ne me resterait qu'à abandonner les «Nibelungen» et à faire à la place un drame unique comme «Tristan», qui a pour moi l'avantage de pouvoir être lancé rapidement et me procurer ainsi des droits d'auteur, quand même, comme tu le sais, je n'en retirerais rien des marchands de musique.

Je regrette sincèrement de t'importuner une fois de plus et de te tourmenter pour moi. Si tu ne veux pas t'occuper de tout ce que je te demande, je ne t'en voudrai pas. Ta décision et surtout le résultat de tes démarches auront pour moi des conséquences plus graves que tu ne le soupçonnes peut-être. Je ne veux plus traîner avec moi tous ces soucis.

Depuis mon retour de St Gall je n'ai pas vu une seule personne, sauf Herwegh. Toute mon existence a été remplie

par des promenades solitaires, par un peu de travail et de lecture; ajoute à cela quelques retours désagréables de mon ancien mal qui viennent empoisonner le peu de repos dont je jouis; ces attaques m'ont à peine laissé le temps de respirer et m'ont rendu la vie insupportable. Par contre, la correspondance de Goethe et de Schiller m'a fait du bien; elle m'a rappelé vivement nos relations et m'a fait entrevoir les fruits délicieux qui, dans des circonstances plus heureuses, pourraient naître de notre action commune.

Tes nouvelles de Munich t'ont montré à mes yeux dans cet élément de l'art toujours charmant pour toi; je me suis délecté à ces détails. Je regrette ta rencontre avec H.; je t'avais dit simplement, en parlant de lui, que jadis j'avais été très content de sa voix et de sa manière, mais que je ne pouvais pas juger de sa méthode. Comme tu n'as plus pu l'entendre chanter, et qu'aucun de ses élèves n'était assez avancé pour te chanter quelque chose de convenable, je comprends très bien que le pauvre homme t'ait assommé avec sa théorie. Je te remercie néanmoins de la peine que tu as prise, et je mettrai ton avertissement à profit.

Je pensais que tu aurais quelque chose à me dire de Dingelstedt, relativement à son attitude vis-à-vis de mon «Tannhæuser», etc. Mais il paraît que tu n'avais rien d'agréable à me dire; c'est probablement pour cela que tu ne m'en as pas parlé.

Merci mille fois encore à l'excellente princesse pour la surprise tout inattendue qu'elle m'a faite en m'envoyant son coussin; merci surtout pour sa fameuse lettre en allemand. J'ai vite répondu quelques lignes que j'ai envoyées à Munich; mais elles n'auront plus pu vous parvenir, je suppose.

J'écrirai très prochainement à la chère petite. Gardez-moi votre affection, tous les trois! J'en ai besoin! Bien des amitiés de la part de ma femme.

Adieu; écris-moi bientôt des choses qui me remontent!

Je soupire après toi.

Ton

R. W.

231.

Il faut que je prenne mes précautions pour prévenir les désagréments qui pourraient m'arriver par le fait des troubles militaires auxquels on s'attend en Suisse.

Le grand-duc ne pourrait-il obtenir pour moi du *prince de Prusse*, en sa qualité de chef de l'armée, des lettres de protection qui me garantiraient contre tout mauvais traitement ou toute arrestation de la part des autorités militaires prussiennes? Si cela n'était pas possible, j'aurais, dans le cas où les Prussiens entreraient en Suisse, à me réfugier en France, ce qui me contrarierait fort. Tu feras certainement tout ton possible pour assurer ma tranquillité, n'est-ce pas?

Sans doute le mieux serait pour moi de pouvoir bientôt venir à Weimar; mais il paraît que je n'en ai pas fini avec les chicanes auxquelles prête ma situation!

Aurai-je bientôt de tes nouvelles?

Mille tendres amitiés de celui qui soupire après toi!

232.

1er janvier 1857.

Très cher Richard, me voilà encore une fois dans mon lit avec toute une moisson de clous comme ceux que j'ai récoltés à Zurich. Malheureusement je ne t'ai plus près de moi, et il faut que je me résigne à fêter le jour de l'an avec toi par écrit. L'année qui commence ne peut pas être meilleure pour toi que je ne le souhaite du plus profond de mon cœur. L'espérance de pouvoir t'être encore utile et de passer, bientôt peut-être, quelque temps avec toi, font que je reste plein d'ardeur et d'entrain, bien que la situation ne se présente pas sous un jour très favorable. A Carlsruhe, où je me suis arrêté 24 heures il y a trois semaines, le grand-duc et la grande-duchesse m'ont parlé avec un très vif intérêt de tes œuvres (on étudiait le «Lohengrin» pour les fêtes de Noël); notre grand-duc en a fait autant à mon arrivée, mais en ajoutant aussitôt qu'il craignait que présentement on ne pût rien obtenir

pour toi et que je devais patienter encore. Tu te doutes bien combien je suis fatigué de toujours patienter.

Avant-hier je me suis adressé directement au prince de Prusse, et je lui ai écrit assez longuement à ton sujet. Il est probable qu'il me fera répondre; je te communiquerai sa réponse en temps et lieu. La guerre en Suisse ne me paraît pas imminente; néanmoins j'ai cru devoir profiter de l'occasion pour appeler l'attention du prince sur ton triste sort, qui jure d'une manière si révoltante avec ta gloire et tes succès comme artiste. Le prince est un noble caractère, et l'on peut espérer que tu sentiras plus tard les heureux effets de son intervention. En attendant, tu n'as plus, je crois, *aucune démarche* à faire, *aucune parole* à perdre, parce qu'en agissant et en parlant tu ne récolterais qu'une humiliation inutile.

Dès que le moment favorable que je guette, sera venu, je t'écrirai immédiatement. A l'occasion de la représentation du «Lohengrin», qui sera donnée pour le mariage du fils du prince de Prusse, je te conseille encore une fois d'écrire au jeune prince dans le sens convenu entre nous. Mais jusque-là ton affaire sera probablement entrée déjà dans une autre phase.

Le «Tannhæuser» a été donné ici le second jour de fête: il a eu beaucoup de succès. Bientôt viendra le «Lohengrin», pour lequel il faudra faire venir la Stœger de Prague, vu que dans le personnel d'ici nous ne trouvons pas d'Ortrude. A part cela tout est resté dans l'ornière de la routine, qui n'a rien de séduisant pour moi.

Je soupire après mes travaux. Dès que je serai rétabli, je m'y enfermerai complétement; j'évoquerai ta présence et je croirai te sentir près de moi, jusqu'à ce qu'enfin nous nous retrouvions en chair et en os. A toi

F. L.

233.

6 janvier 1857.

N'est-ce pas une vraie misère, très cher Franz? Je me réjouissais de recevoir ta première lettre, je l'attendais comme

on attend des étrennes, et voilà qu'elle ne m'apporte rien que de triste et de désolant! Pour comble de malheur, te voilà encore retenu au lit! Ah! Dieu! pourquoi donc n'en finit-on pas une bonne fois?

Mais écoute: il paraît que tu n'as pas reçu ma grande lettre, celle que je t'ai envoyée à temps, dans la supposition que tu allais directement de Munich à Weimar. J'ai peur qu'il n'en soit arrivé autant à celle que j'adressais à M.; autrement elle m'aurait bien répondu quelques lignes. En ce qui concerne ma lettre à *toi*, elle touchait un point sur lequel il faut absolument que je revienne, parce que j'ai besoin de recevoir bientôt de toi une réponse décisive à cet égard. Depuis que tu m'as quitté, un changement considérable s'est produit en moi: j'ai renoncé positivement à la rente que me faisait R. Dans ces circonstances il ne me reste que l'espoir d'une reprise et d'une prompte conclusion de l'affaire Hærtel, celle qui a pour objet les «Nibelungen» et que je t'ai donné plein pouvoir de régler, comme tu me l'avais gracieusement offert. Mais maintenant te voilà encore cloué dans ton lit et en tout cas dans l'impossibilité d'aller à Leipzig, ce qu'il faudrait certainement pour arriver à une solution. Réfléchis donc, vois si tu comptes fermement sur le succès final de l'affaire, en supposant que je me déclare prêt, comme je le fais par la présente, à accepter toutes les conditions, car, si minime que soit la somme que je puis en tirer, je ne pourrais m'attendre à recevoir *davantage* en recourant à d'autres moyens. Si donc tu crois franchement à un résultat positif, il s'agirait de savoir comment je pourrais me procurer immédiatement une avance sur la somme totale à toucher par moi. Mais dans tous les cas je te prie, je te donne plein pouvoir et te requiers de demander nettement au grand-duc, et cela le plus tôt possible, s'il a l'intention de me donner une preuve effective de sa bienveillance, soit en m'assurant une pension régulière, soit en m'accordant pour une durée de trois années, jusqu'à l'achèvement des «Nibelungen», une subvention suffisante, payable par annuités. Dans le cas où j'obtiendrais une pension viagère, je m'engagerais naturellement à passer tous les ans quelque

temps à Weimar, dès que les portes de l'Allemagne me seraient rouvertes, et à me mettre tout à fait à sa disposition. Tu sais ce que nous avons dit sur ce point, ainsi que sur le concours d'autres princes qui veulent bien s'intéresser à moi. Mais ce qui me tient au cœur en ce moment, c'est *une prompte certitude.* En ce moment où j'ai le plus besoin de secours, je veux savoir *positivement* où j'en suis. L'incertitude me fait passer par des alternatives d'espoir, d'attente, de désir et d'impatience qui, en m'ôtant tout ressort, reviennent toujours compliquer ma situation. Bref, je veux savoir *où* trouver mes amis. Toi qui passes par tant d'épreuves, considère donc cela comme ta dernière tentative de médiation entre moi et un monde avec lequel il faut que je sache exactement où j'en suis. Je ne peux plus faire appel à ma patience pour quoi que ce soit. D'ailleurs, on ne m'amnistiera un jour que si *la Saxe* croit le moment venu pour cela; ces messieurs veulent avoir l'air de garder leur indépendance.

Adieu! Très prochainement je t'écrirai sur d'autres sujets plus agréables pour nous, je l'espère. A toi

R. W.

234.

27 janvier 1857.

Très cher Franz, ne sachant à qui m'adresser, je viens encore imposer une corvée à ton obligeance; il s'agit d'une mission qui cette fois aura peut-être quelque intérêt pour toi. Ci-joint une lettre qui te mettra tout de suite au fait. (L'enthousiasme dont l'auteur m'honore ne t'exaltera pas trop, je l'espère!). D'après le témoignage de ma femme, B. A. serait un beau garçon, élancé, ayant toutes les qualités que tu peux lui supposer d'après l'intérêt qu'il inspire à Mme X.

Tâche donc de le faire débuter à Weimar sous ta direction, dans les rôles de Tannhæuser et de Lohengrin; je saurai ainsi qu'*il* a le guide le plus sûr, et ce serait pour *moi* le meilleur moyen de me renseigner sur la valeur du jeune homme. Tu voudras bien, n'est-ce pas? le faire venir un de ces jours chez toi.

Je n'ai pas encore retrouvé la disposition d'esprit néces-

saire pour écrire à cette bonne princesse et à la chère enfant. J'enrage de me montrer toujours sous des dehors aussi lamentables: aussi faut-il que j'attende une heure de répit, à moins de vouloir vous tromper. Toi, tu es habitué à mes jérémiades, et tu n'attends pas autre chose de moi. Ma santé vient encore de décliner au point que, depuis dix jours que j'ai terminé l'ébauche du premier acte de «Siegfried», il m'a été littéralement impossible d'écrire une mesure de plus sans être chassé de mon travail par les maux de tête les plus inquiétants. Tous les matins je m'assieds à mon bureau, je regarde mon papier d'un œil hébété, et suis heureux à la fin quand j'arrive à lire Walter Scott. Je viens encore de me surmener; comment faire pour me ragaillardir?? Dans cette situation l'«Or du Rhin» a marché encore très allégrement; mais déjà la «Walkyrie» m'a bien fait souffrir. Je suis (en ce qui concerne mon système nerveux) comme un piano détraqué, et c'est d'un pareil instrument qu'il faut que je tire le «Siegfried». C'est on ne peut mieux! Les cordes finiront par sauter, je suppose, et alors tout sera dit. Bah! *nous* n'y pouvons rien changer! Mais c'est tout de même une vie de chien!

Tu es de nouveau sur pied, je l'espère? Ah! si j'avais quelques traits de ton caractère! Ne peux-tu pas encore me faire connaître la *symphonie de la montagne*? N'oublie pas de me l'envoyer.

Adieu, mon bon, mon cher Franz! Tu es mon unique consolation!

Mille amitiés aux habitants de l'Altenburg!

235.

8 février 1857.

Mon cher Franz, comme tu es en train, étant donné l'intérêt que tu me portes, de donner à mes affaires la tournure favorable que j'ai besoin d'espérer, je crois devoir te dire en peu de mots ma situation telle qu'elle vient de se dessiner; ainsi tu sauras exactement sur quoi je compte, et tu pourras faire tes démarches en conséquence.

W. a réellement acheté la petite propriété que tu sais, et il m'offre de me la louer pour une durée indéfinie.

Comme j'ai renoncé à la subvention de R., il s'agit d'assurer mes moyens d'existence de manière à me laisser *indépendant.* Ce serait folie à moi de vouloir régler mon avenir d'une façon définitive, maintenant que je touche probablement à la fin d'une situation que je regardais simplement comme provisoire. Je sais que dans le courant de l'année 1858 au plus tard on m'accordera l'amnistie; du coup ma position sera changée, je l'espère, du moins dans ce sens qu'il dépendra de moi de songer *alors* définitivement à une base solide pour mon existence civile. A défaut d'autres perspectives, je ne puis donc prétendre raisonnablement qu'à une chose: c'est à m'assurer pour les années qui vont venir, c'est-à-dire jusqu'à l'achèvement de mon grand travail et jusqu'à la représentation de mes drames, les ressources nécessaires pour me créer une vie indépendante, tranquille et pas trop précaire. Or, rien ne me paraît plus propre à me faire atteindre ce but que la vente de mes «Nibelungen» aux Hærtel, vente que je t'ai prié de conclure en mon nom comme tu l'entendrais. Il ne s'agit que de savoir si tu y réussiras. En tout cas je suppose que, si les Hærtel consentent à faire cette affaire, je recevrai d'eux ce qu'il me faudra. Je désirerais toucher mille thaler pour chaque partition, cette somme me serait payée lors de la remise de chaque partie, soit en ce moment de l'«Or du Rhin» (que je livrerais immédiatement), et peut-être même de la «Walkyrie». «Siegfried» sera entre leurs mains pour la fin de l'année. Toutefois, comme je te l'ai déjà dit antérieurement, il faudra que je me contente d'une somme un peu moindre, s'ils n'acceptent pas mon prix. Cela me suffira toujours pour me tirer d'affaire pendant plusieurs années, et, si je sais exactement quelles sont mes ressources, je m'arrangerai en conséquence, attendu que j'ai pris à tout hasard la résolution de remettre désormais à ma femme l'administration de mes recettes.

Inutile de te dire, je pense, que, dans le cas où tu tomberais d'accord avec les Hærtel, il y aurait lieu de laisser d'autres points *entièrement de côté*, vu l'intention où je suis

de garder à l'avenir une indépendance aussi complète que possible.

Te voilà au courant de ma situation. Elle se recommande à la sympathie dont tu m'as déjà donné tant de preuves.

Je suis bien heureux d'apprendre que tu es rétabli. J'ai fini la composition de mon premier acte; je compte l'orchestrer dès que je me serai un peu remis; ce travail m'occupera tant que je resterai dans mon appartement actuel. Je ne puis plus songer à reprendre la *composition* ici: j'ai trop souffert dans les derniers temps du bruit, musical et non musical, qui se fait dans cette maison.

Dis à la chère enfant qu'elle aura prochainement, bientôt, une lettre de moi telle qu'elle la désire, mais non pas sur la «poésie des Indes» (quelle drôle d'idée!); je lui dirai simplement ce dont mon cœur est plein, ce que je n'appellerai sans doute pas d'un autre nom que celui d'«Orphée». Mais il faut pour cela que je sois parfaitement bien disposé. Du reste, dis à l'enfant qu'aujourd'hui la «rose blanche» est rouge, bien fournie, luxuriante, et que la «tige de lis élancée» a un air robuste et qui donne confiance.

La princesse m'en veut, je le sens! Mais je sais que je la radoucirai. Fais-lui mille amitiés de ma part!

Adieu, excellent ami, cher Orphée! A toi

R. W.

236.

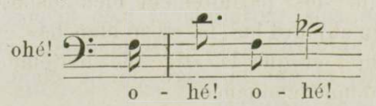
Il est impossible qu'on t'oublie, ami unique, et j'aurai ces jours-ci l'occasion de m'occuper activement de toi. Le 22, j'irai à Leipzig pour y rester toute une semaine. Le 26, les «Préludes» et «Mazeppa» seront exécutés au Gewandhaus (au profit de la Caisse des retraites de l'orchestre), et, le 28, je dois diriger à Leipzig une représentation du «Tannhæuser» donnée au bénéfice de M. Behr («le landgrave»); M. et Mme Milde y joueront les rôles de Wolfram et d'Élisabeth. Dans l'intervalle je réussirai probablement à obtenir des Hærtel un escompte en *cuivre du Rhin* en échange de l'«*Or du Rhin*»; je t'aviserai immédiatement.

Mme X. est annoncée ici pour le 8 mars comme devant jouer le rôle d'Ortrude. Elle chantera ce rôle dans deux représentations, puis elle débutera dans celui d'Antonina, dans le «Bélisaire» (!). Si elle plaît, on l'engagera probablement.

J'écrirai prochainement à M. A., qui m'a apporté ta lettre à titre de recommandation. En attendant, j'ai prié M. de Beaulieu de le laisser débuter dans le rôle de Tannhæuser ou dans celui de Lohengrin.

Ce jour-ci, 16 février (anniversaire de la première représentation du «Tannhæuser» en 1849) nous amène la représentation de gala; on joue l'«Armide» de Gluck avec le concours de Mme Kæster de Berlin. Un nouvel opéra (qui n'a pas encore été représenté) fait par un compositeur belge, M. Lassen («Le Voyage nuptial du landgrave Louis») sera prochainement à l'étude.

Pour ma part, depuis que le



me martelle la tête, je ne puis goûter rien d'autre, que ce soit de l'ancien ou du nouveau; je ne rêve que l'«Anneau du Nibelung»; que Dieu me fasse la grâce de me le faire entendre bientôt! A toi

Weimar, le 16 février 1857. F. L.

Les trois derniers numéros de mes poèmes symphoniques paraîtront à la fin de ce mois; je te les enverrai aussitôt. La semaine dernière, j'ai terminé quelque chose de semblable: «La Bataille des Huns».

La princesse de Prusse a demandé le «Tannhæuser» pour dimanche.

237.

Je te prie de vouloir bien communiquer à Brendel l'épreuve ci-jointe, pour que ce brave homme puisse se faire une idée de ce que vaut sa rédaction.

(A Brendel.)

Zurich, le 15 avril 1857.

Cher ami, j'ai lu dernièrement dans votre Revue ma lettre sur Liszt, dont l'impression a été passablement retardée; j'ai constaté à mon grand regret qu'elle fourmillait d'incorrections, et que même (par suite de la négligence du compositeur) il y avait des omissions qui en défiguraient le sens. Je voulais d'abord vous envoyer un errata; mais, réflexion faite, je me suis dit que ces corrections faites après coup ne se lisent qu'à bâtons rompus, en dehors du texte. Je résolus donc d'envoyer une épreuve corrigée à Zellner, de Vienne, en le priant de publier aussitôt ma lettre rectifiée dans son journal. Je n'ai pas l'intention de vous punir de la négligence dont j'ai été victime; j'ai voulu simplement engager ceux que la question intéresse, à relire ma lettre sous sa forme définitive. Si par hasard vous aviez changé à dessein des expressions telles que «forme artistique *plus pure*» (en *plus neuve*, etc.), vous auriez bien mal compris ma pensée, et dans ce cas vous auriez à considérer (bien qu'à titre privé seulement) ma rectification comme une démonstration dirigée contre vous. Mais la plupart des fautes viennent probablement de ce qu'on vous a remis, non pas mon manuscrit, mais une simple copie; seulement cette copie, vous n'auriez pas dû l'accepter.

Vous verrai-je bientôt? Je vis toujours dans la retraite la plus profonde, et je travaille autant que ma santé le permet.

Recevez les meilleures amitiés De votre dévoué

Richard Wagner.

238.

Grâce à ta lettre, ami très cher, ami unique, j'ai un beau jour de Pâques, et les *pains azymes* que tu m'y présentes avec l'expression si vive et si vraie de ta bonté et de ton affection, m'apportent la force, la santé et l'oubli complet de tous les autres levains! Je t'en remercie bien sincèrement; jouis du bonheur de m'avoir fait éprouver une joie aussi grande et aussi profonde. Il ne faut pas que cette joie soit

empoisonnée par quelques fautes d'impression et quelques omissions. L'essentiel, c'est que tu m'aimes et que tu juges mes efforts consciencieux d'artiste dignes de ta sympathie. Tu l'as dit comme nul autre ne sait le dire! Je te l'avouerai franchement, lorsque je t'apportai mes compositions à Zurich, je ne savais pas comment tu les accueillerais et comment tu les trouverais. Il m'a fallu déjà entendre dire et lire tant de choses là-dessus, qu'en vérité je n'ai pas d'opinion du tout sur ce que j'ai fait et qu'en continuant de travailler je cède à une conviction profonde et irrésistible, sans prétendre aucunement à l'approbation et aux suffrages des hommes. Plusieurs amis assez intimes, Joachim, par exemple, et autrefois Schumann avec d'autres encore se sont montrés réservés, ombrageux, presque hostiles à l'endroit de mes productions musicales. Je ne leur en veux nullement et ne puis leur rendre la pareille, parce que leurs œuvres n'ont jamais cessé de m'inspirer un intérêt aussi vif que sincère.

Figure-toi donc, très cher Richard, la joie indicible que m'ont fait éprouver ces heures passées ensemble à Zurich et à St. Gall, quand ton regard rayonnant remplissait mon âme d'une lumière féconde, la réconciliait avec elle-même et l'enveloppait, pour ainsi dire, de caresses!

Un de ces jours je te donnerai des détails sur l'affaire Hærtel, qui malheureusement ne marche pas et est encore dans une phase tout à fait ingrate. La situation est fort triste à l'Altenburg: depuis trois semaines la princesse est assez gravement malade et est obligée de garder le lit. La princesse Marie aussi a dû recourir aux médecins et est encore confinée dans sa chambre. Quant à moi, après avoir été cloué dans mon lit pendant six semaines entières, je suis arrivé depuis quelques jours seulement à circuler en boitant dans le théâtre et dans le château. Malgré tout cela j'espère que bientôt tout ira mieux et même très bien pour les miens et pour toi qui occupes toujours une si grande place dans mon cœur et à qui j'*appartiens* tout entier, je le sens et je le reconnais.

19 avril 1857. F. Liszt.

Au commencement de la prochaine saison théâtrale Dingelstedt succédera ici comme directeur à M. de Beaulieu. Il est ici depuis quinze jours, et sa nomination, bien que n'étant pas encore officielle, est assurée par les signatures voulues.

Grâce à ta recommandation, Mme X. jouera dimanche le rôle d'Ortrude à titre d'actrice étrangère.

M. A., que tu m'as recommandé, est aussi à Weimar depuis un mois. Mais je doute que je puisse lui être bon à grand'chose. Son talent de chanteur est encore bien médiocre, paraît-il. Au reste, il me fait une bonne impression, et je l'entendrai prochainement.

Encore une fois, tous mes remercîments pour aujourd'hui; en commençant je ne voulais pas t'écrire autre chose.

239.

Ton «Lohengrin» vient encore de remplir toute mon âme, et, en dépit de mon bête de mal, qui m'a forcé à garder le lit immédiatement après la représentation, je suis pénétré de l'émotion sublime que fait naître le charme divin de cette œuvre incomparable. Que ne puis-je à mon gré te chanter tout en fa et en mi majeur: «Une merveille», ainsi que tu l'as écrit!

Cette représentation a été la meilleure que nous ayons eue jusqu'à présent; le personnel avait vraiment le feu sacré. Samedi prochain doit avoir lieu une nouvelle représentation, pour laquelle je sortirai encore une fois de mon lit. Tu serais content de Mme de Milde; son chant et son jeu ont une puissance magnétique; Caspari aussi a très bien rendu quelques passages; quant à Milde, il a toujours de la distinction et joue en artiste remarquable qu'il est, mais sa voix n'a pas tout le volume qu'exige le rôle de Telramund. Mme X. n'a pas été tout à fait suffisante; notre Ortrude antérieure, Mme Knopp, était plus à la hauteur de ce rôle. Elle l'a, du reste, étudié consciencieusement, mais ni sa voix ni sa diction ne sont tout à fait ce qu'il faut pour une tâche pareille. Les notes moyennes manquent franchement de force et de corps;

quant à la déclamation, elle reste dans l'ornière de la diction courante et banale des théâtres; elle manque de pathétique personnel et sérieux. Ceci entre nous, car je ne voudrais pas faire la moindre peine à cette brave dame et à cette honnête artiste. Mais je ne conseillerais pas de l'engager pour la scène d'ici; je préfère, en attendant, laisser inoccupée la place qu'elle avait à remplir. Je t'ai déjà écrit, je crois, qu'au 1er octobre Dingelstedt entrera en fonctions comme directeur général du théâtre de Weimar. Peut-être trouverons-nous dans le courant de la prochaine saison une Ortrude, que je souhaiterais aussi un peu plus jeune que Mme X.

On m'écrit de Hanovre pour me demander une partition originale du «Vaisseau fantôme» pour le chef d'orchestre de là-bas, Fischer, qui m'est recommandé chaudement par une personne sûre comme un admirateur très sincère et très actif de tes œuvres. *Fischer* possède dans *sa* bibliothèque les partitions du «Tannhæuser» et du «Lohengrin», et désire vivement ne pas être privé plus longtemps de celle du «Vaisseau fantôme». Suivant ce qu'on m'écrit, il a l'habitude de diriger d'après ses *propres* partitions; il a déjà cherché à se procurer celle du «Vaisseau fantôme», mais sans succès. Il préférerait naturellement l'édition originale à une copie, qu'il peut toujours faire faire; peut-être pourras-tu me dénicher encore un exemplaire, pour lequel j'aurais à t'envoyer le prix courant. Bien que je n'aime pas à me mêler d'affaires semblables, je croirais cependant qu'il y aurait lieu d'avoir une attention particulière pour Fischer, qui a fait étudier avec beaucoup de soin tes trois opéras à Hanovre. Écris-moi prochainement ce que j'ai à lui dire; je ne le connais pas personnellement.

J'ai conféré de vive voix et par écrit avec Hærtel au sujet de l'affaire des «Nibelungen»; au cours de ces pourparlers j'ai toujours maintenu le *point capital* de la *première offre* de Hærtel et l'y ai constamment ramené, en écartant absolument toute autre proposition moins avantageuse qu'il faisait entrevoir vaguement; aujourd'hui l'état de la question est à peu près celui-ci: je suis fondé à croire qu'il ne répondrait pas par

une fin de non-recevoir à une lettre de toi, dans laquelle, te référant à ce que je lui ai dit, tu l'inviterais simplement et sous une forme un peu courtoise à faire suivre d'effet sa proposition antérieure. Il importe, selon moi, de baser toute la reprise de l'affaire sur cette première proposition; à te parler tout à fait franchement, j'ai trouvé chez Hærtel très peu d'empressement à y donner suite, parce que la tournure que, dans ta deuxième lettre, tu avais donnée aux pourparlers engagés, avait été presque blessante pour lui.

Réfléchis donc si tu veux lui écrire dans ce sens; je te conseillerais de le faire, car il n'est guère probable qu'il te vienne d'un autre côté une proposition plus avantageuse, et pourtant il me paraît important que ton œuvre soit publiée.

En ce qui concerne la représentation elle-même, j'espère toujours que le Grand-duc m'en, c'est-à-dire *t*'en fournira les moyens, car dans ce cas mon rôle se bornera à diriger les répétitions des chœurs.

Produis toujours ton œuvre de géant; travailles-y avec confiance, avec entrain; le reste viendra tout seul, en tout cas je veux être là!

Weimar, le 28 avril 1857. F. L.

240.

Zurich, le 8 mai 1858.

Enfin j'arrive à t'écrire, très cher Franz! J'ai derrière moi un passé fâcheux, qui semble faire place à une situation fort agréable. Depuis six jours nous occupons la petite maison de campagne que tu sais, à côté de la villa des W.; c'est à l'extrême sympathie et à l'affection de cette famille que je dois cet heureux changement. Mais auparavant il m'a fallu passer par bien des tribulations; l'installation de la petite maison, qui est, du reste, très gentille et telle que je la désirais, a demandé beaucoup de temps, de façon que nous avons été pressés par le déménagement avant de pouvoir emménager. Puis ma femme est tombée malade, si bien que jai dû lui imposer un rôle entièrement passif et, par contre,

prendre pour moi seul toutes les fatigues du déménagement. Pendant six jours nous avons demeuré à l'hôtel, et enfin nous avons emménagé par un temps épouvantable et par un froid glacial; aussi n'ai-je pu me maintenir en bonne humeur qu'en me disant que ce changement de séjour était définitif. Mais maintenant c'est une affaire faite; tout est rangé et arrangé selon nos désirs et nos besoins; tout est à sa place. Mon cabinet de travail est disposé avec la pédanterie, la recherche de l'élégance et du confortable que tu me connais; mon bureau est à la grande fenêtre, d'où j'ai une vue splendide sur le lac et sur les Alpes; j'ai le calme complet, la tranquillité parfaite. Un joli jardin qui a déjà très bonne tournure, me donne assez d'espace pour de petites promenades et m'offre de gentils lieux de repos; en même temps il fournit à ma femme des occupations très agréables et l'empêche de se faire des idées noires à mon sujet; surtout un potager un peu plus grand est l'objet de sa plus tendre sollicitude. Tu le vois, nous avons trouvé un charmant terrain pour notre solitude, et quand je songe combien je désirais depuis longtemps un asile pareil et combien j'ai eu de peine à me créer la possibilité de réaliser mon rêve, je ne puis m'empêcher de reconnaître en ce bon W. un de mes plus grands bienfaiteurs. Les W. espèrent aussi pouvoir entrer dans leur propriété au commencement du mois de juillet; ce voisinage me promet de bonnes et agréables relations. Eh bien! voilà qui est fait! Prochainement j'espère pouvoir reprendre mon travail si longtemps interrompu, et en tout cas je ne quitterai pas mon charmant asile (pour n'importe quelle excursion) avant que Siegfried soit parfaitement en règle avec Brunhilde. Jusqu'à présent je n'ai terminé que le premier acte; mais aussi il est bien fini, bien venu et mieux réussi que tout. J'ai été moi-même étonné d'avoir pu faire cela, car depuis notre dernière réunion j'en étais revenu à me faire l'effet d'un affreux bousilleur en fait de composition musicale. Pourtant j'ai pu arriver graduellement à reprendre confiance en moi-même; j'ai étudié la dernière grande scène de la «Walkyrie» avec une chanteuse du théâtre d'ici, que tu as entendue dans la

«Juive»; Kirchner accompagnait; j'ai fait merveille, et cette scène que tu trouves si scabreuse a réalisé complétement tout ce que j'en attendais. Nous l'avons répétée trois fois chez moi, et maintenant je suis tout à fait content. Voici la chose: tout y est si fin, si profond, si délicat qu'il faut le débit le plus conscient, le plus délicat, le plus parfait à tous les égards pour la rendre intelligible; mais aussi, dès qu'on y réussit, l'impression produite est indiscutable. Naturellement ces sortes de choses risquent de déplaire au plus haut degré, si tous les exécutants n'arrivent pas au recueillement le plus complet, le plus religieux, le plus conscient; elles ne peuvent pas s'enlever au galop, comme nous avons essayé de le faire; moi du moins, je perds dans ce cas-là, en quelque sorte instinctivement, toute aptitude et toute intelligence; je deviens absolument stupide. Mais enfin je viens de voir clair, et quand une fois tu entendras les chants de forgeron de Siegfried, tu m'en diras des nouvelles. Seulement il est honteux que je sois incapable d'exécuter moi-même ces choses-là; et puis, je ne compte plus beaucoup sur l'effet de notre prochaine réunion; quand nous sommes ensemble, nous avons toujours tant à faire et à nous dire que nous sommes constamment en l'air, et cela me fait teriblement de tort: je ne suis quelque chose qu'à la condition d'être tout à fait concentré; toute distraction est ma mort.

J'ai été très touché de voir que ma «lettre» t'a fait un tel plaisir; certainement tu as pris l'intention pour le fait, car ce que je t'ai écrit ne peut signifier *beaucoup* que pour un petit nombre de gens, précisément parce qu'il était difficile d'écrire *longuement*, ce qui eût sans doute été plus important et plus utile aux yeux de la foule. J'ai dû m'interdire absolument une analyse de tes poèmes, et cela tout bonnement pour les raisons que je donne dans ma lettre: je ne *puis* et ne veux plus essayer de ces aperçus insuffisants. J'ai *donc* dû me borner à montrer aux *gens d'esprit* le chemin que j'avais trouvé tout seul. Quant à ceux qui sont incapables de le suivre et de le parcourir sans guide, je ne puis plus rien faire pour eux: telle était mon intime conviction. Du

reste, en ce qui concerne les fautes d'impression, je te donnerai la satisfaction de recevoir prochainement un exemplaire corrigé. Tu comprendras alors que j'aie pu me fâcher; seulement Brendel paraît être moins coupable que le copiste de mon manuscrit, qui a fait sa besogne à la diable. Je ne parle pas des omissions de parti pris que tu appréhendais, en quoi tu avais parfaitement raison, mais simplement de pures négligences. Tout cela est en règle à présent, et le fait ne se renouvellera plus.

Mes plus vifs remercîments pour le «Lohengrin». Tout cela n'est plus pour moi que comme une ombre; par le fait je ne sais plus ce que c'est; je ne le connais pas. Vous arrangez tout cela entre vous, et vous n'avez pas l'air de vous dire que j'aimerais bien à en être aussi. Mais je respecte le silence plein de mystère que mes nobles, mes augustes protecteurs gardent sur la grave question de mon retour. Pourtant, plaisanterie à part, l'empereur du Brésil vient de me faire inviter à venir chez lui à Rio Janeiro; on me promet là-bas monts et merveilles. Ainsi, à *Rio*, à défaut de Weimar!!

Mais pourquoi tant me parler de Mme X.? L'aurais-je donc recommandée particulièrement pour le rôle d'Ortrude? Ma recommandation ne tendait qu'à faire confier un second rôle à une chanteuse rompue à la scène, qui au besoin, et si elle était convenablement stylée, ferait une Ortrude passable; en lui prêtant mon appui je n'avais en vue que sa voix, qui est agréable (et qui peut-être a déjà perdu maintenant), et son zèle infatigable. Mais aller chercher cette malheureuse pour lui donner, comme à une étoile de mon choix, le rôle d'Ortrude qu'elle n'a jamais connu, c'était un peu *raide* pour elle et pour moi. Je demande qu'on ne fasse pas de moi le «père» de cette «débutante», dont je me serais certainement occupé avec plus de sollicitude si j'avais facilité ses débuts dans quelque pièce de Verdi ou de Donizetti, et non dans le «Lohengrin». Mais ne parlons plus de cette petite mésaventure, bien que je regrette de voir aussi le ténor de l'avenir, si bien préparé, s'en aller en fumée dans la personne de

M. A. Dieu veuille que Caspari puisse tenir ou qu'il vous vienne d'ailleurs un ténor passable!

Ah! à propos! Il faut que je te prie de dire au chef d'orchestre *Fischer*, de Hanovre, qu'il faudra qu'il se tire d'affaire pour cette fois avec une copie de la partition du «Vaisseau fantôme»: les quelques exemplaires que j'ai fait autographier jadis, et cela par un simple copiste aussi, sont aujourd'hui si clairsemés qu'il m'est absolument impossible d'en céder un seul. A l'origine, quand personne ne faisait attention à cet opéra, j'ai donné de ces exemplaires à tort et à travers; maintenant que sur les 25 il ne m'en reste plus qu'un petit nombre, je tiens naturellement à les garder. Veuille donc m'excuser auprès de lui et fais-lui prendre patience jusqu'à l'époque où la vente de mes œuvres aura produit assez pour permettre de faire graver les partitions (!!). Du reste, je lui suis très reconnaissant de sa sympathie. Cette bonne ville de Hanovre est devenue, en ce qui concerne mes œuvres, un véritable nid à partitions.

Merci aussi pour les conseils que tu m'as donnés à propos de l'affaire Hærtel. A parler franchement, il m'importe tellement qu'une solution intervienne, que j'ai immédiatement suivi ton avis et écrit aux Hærtel en des termes tels qu'ils accepteront certainement le marché proposé en admettant que tu les aies bien édifiés sur l'objet lui-même. Tu l'auras fait, je n'en doute pas, et je t'en remercie de tout cœur! A présent nous allons voir!

Je suis encore interrompu à chaque instant par des invasions d'ouvriers (en ce moment c'est un serrurier saxon); cela me dérange considérablement pour écrire ces lignes, déjà suffisamment frivoles sans cela, si bien que je suis dans la nécessité de songer à m'en tenir là. Mais c'est à contre-cœur que je finirais, car je déplore l'état de notre correspondance, qui laisse tant à désirer: au fond, nous ne nous disons jamais tout ce que nous avons à nous dire, et, à part quelques épanchements violents, nous ne faisons généralement que nous effleurer et nous écrire en quelque sorte à tâtons. Je ne te dis rien aujourd'hui de la question si importante de l'état

misérable de ta santé: j'en ai parlé très sérieusement à la princesse il y a quelque temps, et j'attends avec impatience une réponse catégorique. Voilà que j'apprends par toi que notre généreuse amie est elle-même retenue depuis longtemps au lit par la maladie, ce qui justifie si tristement mes appréhensions. Je voudrais cependant te demander au moins une chose: c'est de me dire ce que tu as décidé pour le complet rétablissement de ta santé. Persistes-tu malgré tout à vouloir aller à la fête musicale d'Aix-la-Chapelle? Ou bien as-tu trouvé un médecin qui ait eu le courage de te défendre sérieusement les efforts et les sacrifices incessants que tu fais, et de t'enlever pour quelque temps au monde, qui ne fait qu'aggraver plus sérieusement ton mal, pour te procurer avant tout une guérison radicale??? Vraiment, très cher Franz, tu me feras le plus grand chagrin si tu ne peux pas me rassurer entièrement; or, comme le reconnaîtrait tout homme sensé, tu ne le peux qu'en t'imposant de faire une cure longue et rigoureuse, en te condamnant à un repos complet et en t'abstenant de tout effort et de toute excitation. Franchement, mes chers enfants, du train dont vous y allez, cela ne peut plus durer longtemps; ce qui nous mettrait à bas, nous autres, en un moment, finira nécessairement par vous perdre aussi. Écoute, mon Franz! viens chez moi: personne ne saura que tu es là; nous vivrons entre nous, pour nous seuls, et tu souffriras que notre sollicitude surveille ta cure. Ah! ce que je viens te dire te paraîtra bien sot, et tu ne te doutes guère que c'est un vrai désespoir qui me dicte ce conseil; mais *il faut* que tu fasses quelque chose, et si je vois les choses en noir, la réalité qui ressort de tes nouvelles n'est vraiment pas faite pour me les faire voir en rose. Mais, au nom du ciel, tranquillise-moi là-dessus et crois bien qu'il n'est pas de triomphe, même les tiens, ceux qu'on célèbre pour toi, qui puisse me faire le moindre plaisir tant que je saurai combien tu les paies cher. Eh bien! je vais voir ce que tu me répondras. Mais, je t'en prie, ne me réponds pas en l'air, à l'étourdie.

Dieu sait tout ce que j'ai écrit ci-dessus: ce doit être

une belle merveille! Un mot de remercîment encore pour les trois dernières partitions que j'ai enfin reçues, et qui me font déjà l'effet d'être de vieilles connaissances. En ce moment je les étudie sérieusement: il faut qu'elles refassent de moi un compositeur pour le commencement de mon deuxième acte, que cette étude doit m'aider à mettre en train!

Comme je te l'ai dit, je ne te *sais pas gré* du sacrifice que tu m'as fait en dirigeant cette dernière représentation de «Lohengrin» qui a si bien réussi. Si, par contre, tu m'avais annoncé ceci: J'ai planté là «Lohengrin», toi, moi-même et tout pour me guérir une bonne fois, je t'aurais remercié en pleurant de joie. Annonce-moi bientôt quelque chose dans ce genre, sinon je ne te récrirai plus jamais et je brûlerai le «Jeune Siegfried» avec tous ses chants de forgeron.

Adieu, mon vilain bon Franz! Mes amitiés les plus tendres à tes chères femmes; puissent-elles me garder leur affection et se rétablir, les méchantes!

Adieu, mon bon, mon cher Franz! R. W.

241.

19 mai 1857.

Très cher, j'ai reçu aujourd'hui des Hærtel la réponse ci-incluse. Ils s'y réfèrent à une lettre de toi: si cette lettre contenait des indications quelconques sur la manière dont on pourrait arriver à conclure l'affaire avec eux, je te prierais de me les faire connaître. A part cela elle ne pourrait me servir à rien.

C'est une chose bien triste que, pour m'assurer quelques ressources *certaines* en vue des années qui vont venir, je sois réduit à offrir de vendre ainsi mon œuvre; dans d'autres circonstances je prendrais, pour sûr, tranquillement mon temps, avec la ferme conviction qu'on viendrait alors *me* chercher. Mais maintenant je suis forcé de mettre tout en œuvre pour disposer les Hærtel à faire cette acquisition dès ce jour. Avant tout je constate que le temps et tes occupations ne t'ont pas permis de bien faire connaître ma musique à ces

messieurs. Je les ai donc invités à venir cet été de manière à se rencontrer avec Klindworth (qui m'a annoncé sa visite), avec le concours duquel je veux leur débiter un peu de «Nibelungen», pour qu'ils aient au moins une idée de mon œuvre.

Aie donc la bonté de me renvoyer pour quelque temps la partition pour piano de l'«Or du Rhin», vu que nous en aurons besoin par suite de mon projet.

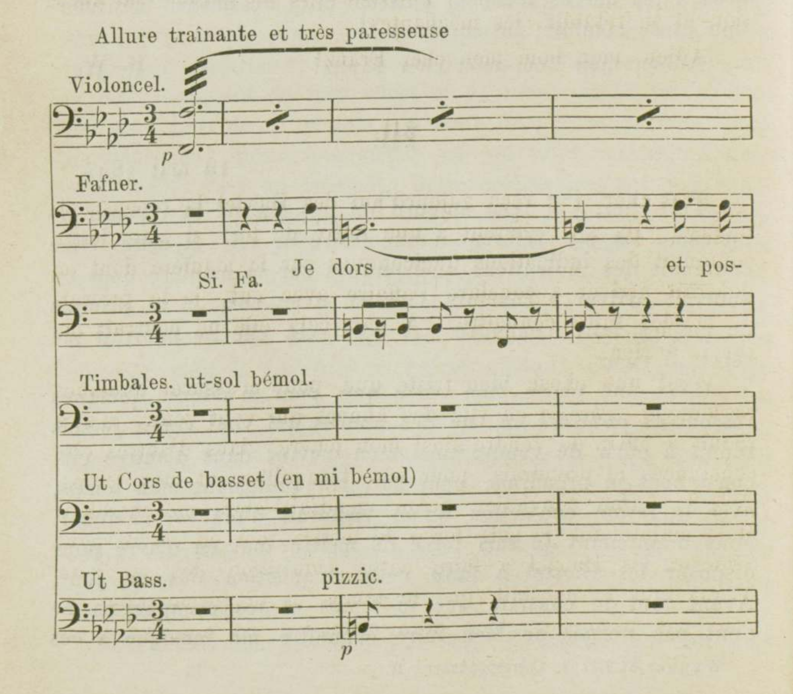
Fais-moi le plaisir de m'envoyer bientôt des nouvelles rassurantes sur ton compte: tu sais ce que j'entends par là!

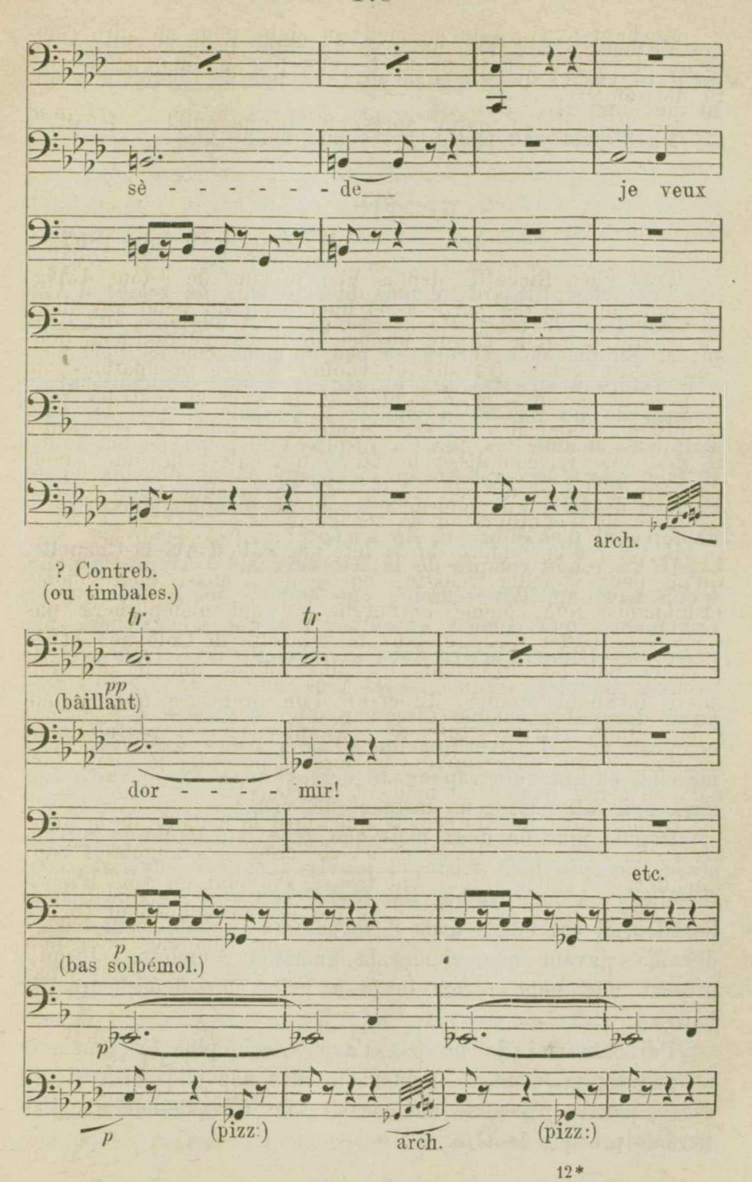
Adieu; mille amitiés! A toi

R. W.

(Je n'ai pas besoin de ravoir la lettre des Hærtel.)

242.





sè - - - - - - - de
je veux
arch.
? Contreb.
(ou timbales.)
tr
tr
pp
(bâillant)
dor - - - - mir!
etc.
p
(bas solbémol.)
p
p
(pizz:)
arch.
(pizz:)

Méchant ami! Vite un mot, un signe pour me dire comment tu vas et que tu ne m'en veux pas de l'inquiétude que tu me donnes!

Le 30 mai, au matin, après une bonne nuit! R. W.

243.

Weimar, le 9 juin 1857.

Très cher Richard, depuis hier je suis de retour d'Aix-la-Chapelle. Je me porte assez bien (sauf un bobo aux deux pieds, qui demande encore un peu de ménagements) pour pouvoir suffire à mes travaux et vaquer à mes occupations; je te prie de ne pas m'en vouloir si je suis si mal les prescriptions si amicales que t'a inspirées le souci de ma santé. Il faut que j'accomplisse la tâche qui m'est dévolue, pour l'amour de toi et de moi-même. Je ne manque pour cela ni de force ni d'équilibre ni de ténacité!

H. t'a rendu compte de la fête musicale d'Aix-la-Chapelle, qu'on peut appeller réussie, en somme, aussi bien comme ordonnance que comme exécution, ce qui n'empêchera pas *notre ami* Hiller d'écrire dans la «Gazette de Cologne» et de prouver par les arguments les plus solides que je suis tout aussi incapable comme directeur d'un orchestre que comme compositeur. L'ouverture du «Tannhæuser» a parfaitement marché, et ton autographe «Je dors et possède, je veux dormir» m'a fait passer un moment délicieux!

Depuis plus de deux mois que dure la maladie de la princesse, je suis bien triste et je vis dans des angoisses continuelles. A mon retour j'ai trouvé son état en voie d'amélioration, il est vrai; mais il se passera probablement encore des mois avant que vienne la guérison complète. Jusqu'à présent elle peut rester levée à peine une demi-heure par jour.

Pardonne-moi de ne pas t'avoir écrit plus tôt; mais je ne pouvais vraiment te donner que des nouvelles bien tristes, car la pauvre princesse me causait tant d'inquiétude que j'en perdais presque la tête.

Enfin tu as trouvé une demeure confortable que t'a ménagée la tendresse de tes amis et qui doit te paraître d'autant plus agréable et plus charmante. Je prends une part bien vive à cette amélioration si notable des conditions de ton séjour à Zurich, et je suis heureux de savoir que tu peux t'abandonner à ton génie et achever d'édifier cette œuvre d'esprit gigantesque, cette chaîne de montagnes des «Nibelungen», sans être dérangé par les forgerons et les pianistes du voisinage. Les W. occupent-ils déjà leur maison de campagne? Présente mes hommages à l'aimable Mme W. et fais mes meilleures amitiés à son mari. Il me sera possible, je l'espère, d'aller te voir en automne, après le jubilé de Charles-Auguste, qui sera célébré ici le 3, le 4 et le 5 septembre; à cette occasion je compte faire exécuter ma symphonie de Faust et un nouveau poème symphonique, «l'Idéal».

Pour t'édifier sur la marche de l'affaire Hærtel, je t'envoie les deux lettres que l'éditeur m'a écrites le 4 et le 16 mars. A la fin de février, j'avais conféré longuement avec le Dr Hærtel, à Leipzig; j'avais tâché de le décider à reprendre la proposition qu'il t'avait faite jadis, parce que je trouvais que c'était ce qu'il y avait de plus avantageux pour toi. Après quelques jours de réflexion, il me fit parvenir sa lettre du 4 mars; je lui répondis dans le sens de mon entretien antérieur avec lui, et je m'efforçai de lui montrer que la chose devait être envisagée au point de vue d'une *entreprise* grandiose plutôt qu'à celui d'une *affaire* commerciale ordinaire, et que la maison Breitkopf et Hærtel, qui était déjà propriétaire du «Lohengrin» et des trois poèmes d'opéra, me paraissait tout indiquée pour cela. Je n'ai pas gardé de copie de ma lettre; je t'affirme simplement que tu n'as pas à désavouer un seul mot de son contenu. Ce que Hærtel m'écrit à la date du 16 mars concorde entièrement avec ce que je t'écrivais moi-même. Au point où en est la question, il me paraît fort douteux que les Hærtel consentent à te faire une offre nouvelle de droits d'auteur, à moins que l'impression faite directement sur eux par l'exécution de ton œuvre ne soit assez puissante pour triompher de leurs hésitations de

commerçants. De ton côté, tu feras bien, selon moi, de ne pas modifier ta première proposition; tu as trouvé la meilleure solution en les invitant à venir te voir à Zurich et à leur faire connaître ton œuvre au moins grosso-modo avant de s'engager, ce qui, dans l'état actuel des choses est, après tout, la *chance* la plus favorable pour toi. En ce moment l'idée des Hærtel est naturellement celle-ci: ils veulent simplement te promettre des droits d'auteur éventuels *après* la publication de l'ouvrage et après que les frais de cette publication seront couverts. Tu sembles croire, il est vrai, que le temps et l'occasion m'ont manqué pour obtenir des Hærtel d'autres conditions plus avantageuses; *c'est en quoi tu te trompes fort.* Tu peux être bien certain que je serais volontiers resté tout un mois et même plus à Leipzig, et que j'aurais joué et chanté plusieurs fois l'«Or du Rhin» aux Hærtel, si j'avais pu avoir le moindre espoir d'avancer ton affaire, fût-ce d'une seule ligne. A part l'importance évidente de toute l'entreprise et de la qualité de ton œuvre, j'ai surtout insisté, dans mes entretiens avec Hærtel , sur la possibilité ou plutôt sur la certitude d'une représentation prochaine des «Nibelungen», certitude que naturellement tout le monde nie avec ensemble.

«Je vous garantis positivement», lui dis-je pour finir, qu'entre l'achèvement des «Nibelungen», qui seront terminés pour la fin de l'année prochaine, et leur représentation il se passera à peine une année, et que les amis de Wagner, moi en tête, mettront tout en œuvre pour que cette représentation ait lieu effectivement. Dans cette prévision, que rien ne viendra démentir, il est à souhaiter que l'œuvre s'imprime et paraisse, afin d'offrir immédiatement à la critique le point d'appui nécessaire, etc., etc.

Je ne veux pas t'ennuyer plus longtemps de tout ce fatras; je te prierai seulement de *ne pas te monter* et de ne pas laisser échapper un mot imprudent, soit que tu parles, soit que tu écrives, parce que l'affaire a une réelle importance et qu'il est très difficile de trouver des éditeurs à qui l'on puisse la confier. La publication des «Nibelungen» en partition et

en partitions pour piano exige l'avance d'un capital d'au moins 10000 thaler, avance que peu de maisons veulent ou peuvent faire. Pour le moment je me permettrai de te donner le conseil de rester bien tranquille, d'inviter simplement les Hærtel à venir te voir, quitte à revenir à la charge (si c'est nécessaire), et d'ajourner toute discussion sur le mode de publication jusqu'au moment où ils seront complétement édifiés, c'est-à-dire jusqu'à leur arrivée chez toi à Zurich. A toi

Franz.

Quelle est maintenant ton adresse?

Richard Pohl me prie de te demander si tu restes à Zurich pendant le mois de juillet, et si tu lui permets de venir t'y présenter ses hommages.

244.

Zurich, le 28 juin 1857.

Très cher Franz, je suis enfin en état de pouvoir t'écrire et te répondre.

Reçois tout d'abord mes plus cordiales félicitations au sujet du rétablissement de ta santé: tu m'as surpris on ne peut plus agréablement par les nouvelles que tu m'en as données, et tu m'as confondu, à mon extrême satisfaction, à propos de l'indiscrétion de ma sollicitude pour toi. En ce qui concerne ton organisation, tu es et tu seras toujours pour moi une énigme; puisses-tu m'en faire trouver toujours le mot par une réalité aussi heureuse que cette fois-ci où tu m'as vraiment donné de grandes inquiétudes! Dieu veuille qu'en me faisant part de ton retour à la santé tu n'aies pas été trop Spartiate! Mais ce qui m'afflige d'autant plus, c'est que tu n'aies pas pu me tranquilliser tout aussi bien au sujet de la princesse. Lors de notre dernière réunion à Zurich, j'ai été si tristement impressionné par votre manière de vivre si nouvelle pour moi, par votre existence si fiévreuse, qu'en vérité je suis moins étonné de savoir la princesse obligée de garder le lit que de te savoir debout. Mais je suis sans doute mal venu à m'épancher ainsi

et à vous dire combien je me tourmente à cause de vous, car vous êtes plus habitués à vous alarmer pour moi; c'est pourquoi vous ne pouvez guère me reconnaître sérieusement le droit de m'alarmer pour vous. Fasse le ciel que la patience et des soins intelligents remettent notre généreuse amie sur pied le plus tôt possible! Quand elle sera rétablie, je consentirai de grand cœur à me laisser traiter d'indiscret! Tu ne me parles pas de la santé de sa fille, qui, elle aussi, a été très sérieusement malade. Que votre bonne étoile vous conduise; je resterai donc toujours éloigné de vous dans les cas graves!

Je n'aurai plus à me tourmenter à cause des Hærtel, parce que j'ai enfin renoncé à cette entreprise où je m'entêtais, l'achèvement de mes «Nibelungen». J'ai conduit encore mon jeune Siegfried dans la belle solitude des bois; je l'ai laissé là, sous le tilleul, et je lui ai fait mes adieux en versant des larmes d'attendrissement: il est mieux là-bas qu'ailleurs. Si je dois jamais reprendre cette œuvre, il faudra qu'on me rende la tâche très facile, ou bien que personnellement je me mette à même d'en faire cadeau au monde. Il n'a plus fallu que ces discussions avec les Hærtel, comme premier contact avec ce monde qui pourtant doit rendre possible pour moi la réalisation de mon entreprise, pour me faire voir clair enfin et pour me montrer combien elle était chimérique. Tu es le seul homme (sérieux) qui ait cru avec moi à la possibilité de cette entreprise, peut-être seulement parce que tu ne voyais pas assez nettement les difficultés à vaincre; mais les Hærtel, à la bourse desquels on fait appel tout de suite, examinent la chose de plus près, et ils ont certainement tout à fait raison de croire à l'impossibilité de la représentation future de cette œuvre, si déjà maintenant l'auteur ne doit pas même arriver à l'achever sans leur *secours*.

En ce qui me concerne, il fut un temps où, même sans nourrir l'espoir de voir représenter un jour cette œuvre, je la conçus, la commençai et pus en achever la première moitié. L'hiver dernier encore, la confiance que tu avais en me quittant, les chances que j'avais selon toi de sortir très prochainement

de cet asile muet comme la tombe, m'ont donné le courage, devenu nécessaire, de poursuivre. Mais il me fallait cette perspective, car, après être resté huit ans sans être réconforté par la bonne exécution d'une de mes œuvres, je sens que ma situation finit par être intolérable. Nos essais sur le piano ont encore contribué à me convaincre de l'insuffisance de ces pis-aller musicaux; oui, j'ai compris que je ne pourrais t'éclairer toi-même sur bien des points obscurs que par une représentation réussie. Mais depuis que ma dernière espérance s'est évanouie, j'ai été pris d'un irrésistible sentiment d'amertume, au point que je ne veux plus croire à aucune éventualité favorable. Comme ami unique dans ton genre, tu fais tout ce que tu peux pour me remonter, tantôt d'une manière, tantôt de l'autre, pour me faire garder l'entrain et l'ardeur au travail; mais je sais que tu ne peux pas songer à autre chose. Voilà pourquoi je suis décidé à ne plus compter que sur moi-même. J'ai conçu le projet de faire tout de suite, dans des proportions modestes et de nature à faciliter la représentation, «*Tristan et Iseult*», que je ferai jouer d'aujourd'hui en un an à Strasbourg, avec le concours de *Niemann* et de la *Meyer*. On a là-bas un beau théâtre; le théâtre d'une capitale allemande du voisinage (comme qui dirait celui de Carlsruhe) me fournirait l'orchestre et le reste du personnel (qui n'est pas nombreux). C'est ainsi qu'avec l'aide de Dieu je pense m'offrir un spectacle à ma façon et à mon idée, dans lequel je puiserai la vigueur dont j'ai besoin et la conscience de moi-même. D'autre part, je ne puis compter que sur cette entreprise pour assurer mon existence; ce n'est que grâce à un acte peu sérieux, la vente de mon «Tannhæuser» au théâtre de la Josephstadt, à Vienne, que j'ai réussi à maintenir jusqu'à présent cet équilibre dont j'ai besoin, mais qui est sans cesse menacé ou, du moins, qui n'est garanti par absolument rien; aussi ai-je dû chercher un moyen de me délivrer de cet éternel souci. Je puis bien supposer, je l'espère, qu'une œuvre absolument abordable, comme le sera le «Tristan», me donnera bien vite de bons revenus et me permettra de rester pour quelque temps à flot. J'ai encore une autre idée, curieuse

celle-là. Je songe à faire faire une bonne traduction de cette œuvre en italien pour en offrir la primeur comme opéra italien au théâtre de Rio Janeiro, qui probablement fera précéder cette représentation de celle du «Tannhæuser»; je la dédierai à l'empereur du Brésil, qui recevra prochainement les exemplaires de mes trois derniers opéras; tout cela, je pense, rendra assez pour me permettre de rester tranquille pendant quelque temps. Assurément je ne puis pas prévoir si l'envie de reprendre les «Nibelungen» me viendra alors; cela dépendra de certaines dispositions morales que je ne puis faire naître à mon gré. Pour cette fois-ci je me suis fait violence; au moment où j'étais le mieux en train, j'ai arraché le «Siegfried» de mon cœur et je l'ai mis sous clef comme quelqu'un qu'on enterrerait vivant. Il restera enfermé dans sa prison, et personne ne le verra, puisque je suis obligé de me le cacher à moi-même. Bah! cela lui fera peut-être du bien de dormir; je ne décide rien pour l'époque où il se réveillera. J'ai dû lutter avec acharnement, avec désespoir avant d'en arriver là. Mais n'en parlons plus!

Tes trois derniers poèmes symphoniques viennent encore de me faire éprouver un sentiment de joie mêlé de douleur. En les lisant je n'ai pu m'empêcher de songer sans cesse à ma misérable situation, qui fait que ces choses-là doivent rester muettes pour moi, pour moi si désespéré. Dieu me pardonne! l'ivresse que me cause la lecture d'une œuvre comme ta «symphonie de la montagne», se change en poison pour moi! Je me le suis déjà dit mille fois; mais que veux-tu? mon mal est sans remède.

Voilà qu'un malheureux m'envoie encore un tas d'insanités et d'inepties qu'il débite sur mes «Nibelungen» et il s'attend probablement à ce que je lui réponde par des éloges. Je ne manque jamais de trouver de ces sortes de caricatures quand je cherche des hommes! *Voilà* l'espèce de gens qui s'occupe de moi sans se décourager, avec une constance et une fidélité vraiment étonnantes. Ah! Dieu! vous en parlez tous bien à votre aise!

Je recevrai Richard Pohl avec tout le respect dû à l'his-

torien attitré des arts weimarien: je reste dans mon «asile», et j'aurai du plaisir à le voir.

Mais je ne veux pas terminer cette lettre sans te dire un mot de l'heureux événement que me promet un avenir prochain; laisse-moi te dire pour finir que tu me combles de joie en me faisant entrevoir ta visite pour le mois de septembre. Je t'en supplie, ne prends pas la chose légèrement et fais que «l'espérance» devienne une «certitude». Suppose que tu t'es chargé de diriger ici une fête musicale; consciencieux jusqu'à la passion comme tu l'es, tu viendras, j'en suis sûr. Vraiment, excellent Franz, j'ai besoin d'un *pareil* rendez-vous, et je prétends en jouir comme un vrai gourmet! Écris-moi donc bientôt d'une manière positive à cet égard. J'envoie toutes mes tendresses à l'Altenburg et aux trésors qu'elle recèle; reste *en bonne santé*, puisque tu dis que tu l'es, et rends-moi toute ton affection!

A toi
R. W.

En ce qui concerne mon adresse, les aveugles de «Zurich» connaissent mon pas. Quant au «*Tristan*», le *silence le plus absolu!!!*

245.

Zurich, le 9 juillet 1857.

Mon cher Franz, j'ai oublié dernièrement de t'adresser une prière. Je t'ai dit un jour à Zurich que ce pauvre diable de *Rœckel* désirait ardemment connaître une de mes partitions. Il est revenu à la charge récemment. Je te prie donc encore une fois de lui prêter pour six semaines ou deux mois ta partition de l'«Or du Rhin», par exemple. Sa femme, qui habite Weimar, se chargera volontiers, j'en suis sûr, de la lui faire parvenir. C'est réellement un garçon intelligent, et j'aime à le voir au nombre de ceux qui s'occupent de mes travaux: cela lui remontera bien le moral, et il en a besoin, car je vois par sa dernière lettre qu'il se démoralise peu à peu. Tu doublerais certainement son plaisir si tu ajoutais à ton envoi un exemplaire d'un ou de plusieurs de tes poèmes sympho-

niques. Ce que je lui en ai dit l'a vivement intéressé; voilà pourquoi il est très désireux d'en connaître quelque chose; tu n'aurais qu'à les lui prêter. Ne m'en veuille pas de t'importuner ainsi!

Comment vas-tu d'ailleurs? As-tu de bonnes nouvelles à me donner de la santé de la princesse?

Dernièrement le grand-duc de Bade m'a écrit une lettre extraordinairement aimable et amicale, qui a une réelle valeur pour moi, car elle me fait voir pour la première fois qu'à la Cour de Bade on a rompu avec toute étiquette méticuleuse ou hautaine vis-à-vis de moi. Je dois cette gracieuseté à une petite attention que j'ai eue pour la jeune grande-duchesse, et dont il me remercie en termes émus et touchants au nom de la grande-duchesse et en son propre nom.

La semaine dernière, Édouard Devrient a passé trois jours chez moi: il a inauguré ma petite chambre d'ami. Je lui ai parlé entre autres choses de mon projet relatif à «Tristan»; il l'a fort approuvé, seulement il s'est prononcé contre Strasbourg et, tout réfléchi et tout hésitant qu'il est d'ordinaire, il s'est chargé de faire donner sous ma direction une première représentation de cet opéra à Carlsruhe. Le grand-duc paraissait aussi avoir eu vent de la chose, probablement par Devrient, car à certain passage de sa lettre il me fait entendre nettement qu'il compte me voir bientôt à Carlsruhe.

Eh bien! à la garde de Dieu! Ce qu'il y a de plus clair pour moi, c'est qu'il faut que je fasse un bon petit miracle, pour que les gens croient en moi.

Quant à mon travail même, il me fait vivre, comme tu peux bien le penser, dans un grande agitation, avec des hauts et des bas continuels. Persiste dans ton idée, pour que je t'aie au mois de septembre: voilà l'essentiel!

Milles tendresses à ta chère maisonnée!

Éternellement à toi
Richard Wagner.

246.

Très cher Richard, sur ta recommandation je lis la correspondance de Schiller et de Gœthe. En recevant ta dernière lettre, j'étais en train de lire le passage suivant:

«Je regarde d'ailleurs comme le plus grand bonheur de mon existence d'avoir vécu assez longtemps pour voir ces œuvres achevées, achevées à une époque où mes forces sont encore en pleine activité, où je peux puiser encore à cette source pure. Le beau lien qui nous unit, m'impose comme un devoir religieux de confondre votre cause avec la mienne; de transformer ce qu'il y a en moi d'objectif en miroir absolument fidèle de l'esprit qui vit sous cette enveloppe, et de mériter ainsi d'être appelé votre ami, dans le sens du mot.»

(Page 163, 1er volume.)

Je ne puis m'empêcher de pleurer quand je pense à l'interruption de tes «Nibelungen»! Est-ce que le grand *anneau* ne t'affranchirait pas de toutes les petites chaînes que tu portes? Certainement tu as bien des raisons d'être aigri, et bien que je sois plus discret sur ce chapitre, je n'en souffre pas moins. A plus d'un point de vue il m'est impossible d'insister en ce moment; pourtant ce serait folie d'abandonner tout espoir. Une heure plus favorable viendra; mais il faut l'attendre, et, en attendant, je ne puis que te prier de ne pas accuser ton ami et de ne pas condamner la «vertu du mulet», comme Byron appelle la patience.

Le «Tristan» me paraît être une vraie trouvaille. Il est indubitable que tu produiras là une œuvre splendide, et qu'ensuite tu retourneras avec un nouveau courage aux «Nibelungen». Nous irons tous à Strasbourg et nous te formerons une garde d'honneur. Je te verrai encore, je l'espère, au commencement de cet automne, quoiqu'il me soit impossible en ce moment de former un projet bien arrêté. La princesse est encore alitée et, quoiqu'il y ait du mieux dans son état, sa santé est bien loin d'être satisfaisante.

Quant à moi, j'ai beau me débattre, il faudra bien finalement que je fasse une cure à Aix, perspective plus que

désagréable pour moi. La semaine prochaine j'irai pour quelques jours à Berlin. De là je me rendrai à Aix, où je compte prendre les eaux du 22 juillet jusqu'au 10 août. Le 14 août, je serai de retour ici, et j'attendrai les ordres du grand-duc relativement aux fêtes de septembre. On est en train de creuser le sol pour le monument de Schiller et de Gœthe, et cette opération fait craindre de sérieuses trépidations dans le voisinage du théâtre; aussi les deux «gaillards» pourraient-ils bien ne pas trouver une position sûre à Weimar. On a donc immédiatement télégraphié à Rietschel, afin d'aviser au moyen de parer au danger. Peut-être m'ordonnera-t-on de ne plus faire exécuter de «*musique de l'avenir*», afin que la ville ne soit pas ruinée de fond en comble. Si cette éventualité se produisait, il me faudrait me réfugier auprès de toi à Zurich pour te jouer dans ta villa la «Symphonie de Faust» (allongée encore d'un chœur final de voix d'hommes composé des huit derniers vers de la seconde partie, «l'éternel féminin») et le poème symphonique que j'ai achevé dernièrement, l'Idéal de Schiller.

La princesse pourra-t-elle voyager cette année? cela est toujours fort douteux; mais dans aucun cas la princesse Marie ne quittera sa mère. Si toutes deux faisaient dans le courant de cet automne le voyage en Suisse qu'elles ont manqué l'année dernière, je resterais naturellement avec elles à l'hôtel Baur, où ta femme ne me refusera pas de me procurer d'excellent café et une cafetière pratique, car l'horrible boisson qu'on sert à l'hôtel sous le nom de café me répugne autant qu'une pièce de salon de Kücken, etc., et m'empoisonne ma matinée.

Par quelle voie es-tu arrivé à S. M. l'empereur du Brésil? Raconte-moi cela. Il serait convenable qu'il t'envoyât la croix en brillants de l'ordre de la Rose, bien que tu ne fasses aucun cas des fleurs et des décorations.

Rosa Milde doit jouer prochainement à Dresde à titre d'actrice étrangère; elle a demandé à remplir d'abord le rôle d'Élisabeth. Si la voix de Mme Meyer ne se remet pas, je te conseillerai Mme Milde pour le rôle d'Iseult. Je crois que

tu seras content d'elle, abstraction faite des éloges que notre *ami* Hiller lui a prodigués. Ton fidèle

Weimar, le 10 juillet 1857. F. L.

247.

Ainsi tu n'es pas venu, très cher Franz! Tu n'es pas venu, et tu ne m'as pas averti, tout bonnement, sans mot dire! Tu m'avais fait espérer ta visite à deux reprises, dans deux lettres; j'avais même fini par dire à M. que j'avais rêvé la possibilité de t'héberger sous mon toit. T'en a-t-on fait part? Peut-être que non. M. a été assez aimable pour m'écrire il y a quelque temps; mais pas un mot de ma dernière invitation. Tu m'as envoyé quelques lignes, mais sans me dire si tu viendrais ou non.

Mon très cher Franz, si j'ai fait quoi que ce soit qui ait pu t'indisposer contre moi, je te prie instamment de me le pardonner au nom de notre amitié; de mon côté, je pardonnerai volontiers à celui qui a pu te monter contre moi.

B. t'apportera une copie du «poème du *Tristan*», que j'ai fait pendant qu'il était ici. Il m'a été impossible d'en faire et d'en envoyer une copie à M. pendant que je travaillais et que j'avais la visite de B. Je te prie de vouloir bien m'excuser.

Adieu, cher Franz; dis-moi bientôt que ton affection n'a pas varié. Tòn heureuse exécution de «*Faust*» m'a fait énormément de plaisir: que n'ai-je pu l'entendre!

Adieu! A toi

R. W.

248.

Hôtel de Saxe, No. 17, 3 novembre 1857.

Très cher Richard, comment pourrais-je t'oublier et cesser de te garder l'affection la plus vive et le plus entier dévoûment, et cela surtout dans cette ville, dans cette chambre où nous nous sommes rapprochés pour la première fois, lorsque ton génie s'est révélé à moi!

Tous les murs me renvoient encore l'écho de «*Rienzi*», et quand j'entre au théâtre, je ne puis m'empêcher de te saluer à ton pupitre avant tout le monde. Tichatschek, Fischer, Heine, d'autres de tes amis d'ici et moi, nous parlons de toi journellement. Ces messieurs semblent très bien disposés à mon égard et ont l'air de prendre un vif intérêt aux répétitions de la symphonie de Prométhée et de celle de Dante, qui seront exécutées samedi prochain au concert donné au profit de la Caisse des retraites des choristes du théâtre de la Cour. La princesse et sa fille arrivent ce soir. L'enfant raffole de ton «Tristan»; mais, par tous les dieux de l'Olympe, comment veux-tu en faire un opéra pour des *chanteurs italiens* (d'après ce que me dit B.)? Bah! tu n'en es pas à ton coup d'essai dans l'incroyable et l'impossible, et peut-être réussiras-tu à accomplir ce nouveau prodige. Le sujet est admirable et la charpente de ton drame merveilleuse. Pourtant le développement un peu trop ample du rôle de Brangaine me cause quelque appréhension, parce qu'en général je ne puis pas souffrir les *confidentes* dans le drame. Pardonne-moi cette sotte observation et ne t'y arrête pas. Quand l'œuvre sera achevée, mes doutes tomberont certainement d'eux-mêmes.

J'ai proposé le «*Rienzi*» pour le 16 février, jour de la fête de Mme la Grande-Duchesse. Tichatschek chantera, je l'espère, les deux premières représentations chez nous. Dingelstedt t'écrira prochainement. Il faudra considérablement abréger le troisième acte; Fischer et quelques autres ont même été d'avis de le supprimer tout à fait. La scène de Weimar est, ainsi que l'État de Weimar, mal organisée pour des coups d'État. Dis-moi à l'occasion quelle ligne de conduite je dois suivre. Les répétitions commenceront en janvier.

Ma fille Blandine s'est mariée le 22 octobre, à Florence, avec Émile Ollivier (avocat au barreau de Paris et député démocrate de la ville de Paris). De tous les côtés j'entends faire le plus brillant éloge du caractère et des grandes qualités intellectuelles de mon nouveau gendre, que je ne connaîtrai que dans le courant de l'hiver.

Il me tarde bien de pouvoir me remettre à mon travail; mais malheureusement le dérangement inévitable que me causent mes mille relations et les obligations qu'elles entraînent, ne me laissent que très peu d'espoir de pouvoir le faire cet hiver. Ah! que ne puis-je demeurer près de toi sur les bords du lac de Zurich, et continuer tranquillement d'écrire!

Que Dieu te garde!

A toi

F. Liszt.

249.

Mon cher, cher Franz, tu recevras ces lignes au moment de faire exécuter pour la première fois notre «Dante»! N'y a-t-il pas de quoi avoir l'âme navrée d'être condamné à rester loin de toi un soir pareil et à ne pas écouter le cri de mon cœur, alors que, si j'étais libre, rien ne pourrait m'empêcher d'accourir de cent lieues pour m'unir à toi, pour confondre mon âme avec la tienne en ce jour solennel comme celui d'une fête nuptiale? Mais je serai du moins en pensée auprès de toi; si ton œuvre réussit, ce qui est infaillible, honore ma présence en ne faisant nulle attention à ce qui se passe autour de toi, *ni* à la foule qui doit rester éternellement une étrangère pour nous, même quand elle nous entoure passagèrement de ses flots, ni au connaisseur, ni à l'artiste notre confrère, car nous n'avons pas de confrère! mais lis dans mes yeux comme si tu jouais devant moi, et, sois-en certain, tu les verras briller d'une joie sereine, tu y verras le reflet de mon âme qui se confond avec la tienne, tu y trouveras la seule récompense qui puisse nous être décernée.

Prends ma main et reçois mon baiser! C'est un baiser comme celui que l'année dernière tu m'as donné un soir, en me reconduisant chez moi; tu te le rappelles, c'était après que je vous avais raconté chez toi ma triste histoire. Bien des choses peuvent me laisser indifférent; mais ce que tu étais pour moi ce soir-là, la merveilleuse sympathie que trahissaient tes paroles pendant que tu me ramenais au logis, ces traits divins de ton caractère resteront pour moi le plus délicieux souvenir, un souvenir qui me suivra dans toutes les phases

de mon existence. Il est une seule chose que je puisse comparer à cela: c'est ce que tu m'as révélé dans tes œuvres, et surtout dans ton «*Dante*». En livrant cela à la foule en ce jour, dis-toi que tu fais exactement ce que nous faisons quand nous partons et que nous usons sous les yeux du monde notre corps, notre visage et notre vie. Nous n'entendons pas que cela nous revienne aimé et compris de tous. Sois à moi aujourd'hui, entièrement à moi, et sois certain qu'alors tu seras tout à fait ce que tu es et ce que tu peux être!

Et maintenant, bonne chance à travers l'enfer et le purgatoire! Là-bas, dans les flammes sacrées où je me suis jeté et où le monde n'existe plus pour moi, c'est là-bas qu'il faut nous tendre la main!

Bonne chance!

A toi
Richard.

250.

1er janvier 1858.

Laisse-moi consacrer ma plume pour l'année qui commence; je ne saurais le faire mieux qu'en t'envoyant un salut, mon cher Franz! Le vœu qui domine de bien haut tous mes autres vœux, c'est celui de *te* revoir et de jouir de ta présence autant que mon cœur le désire; quand je veux rappeler la perte la plus fâcheuse de l'année dernière, je cite celle de la visite que tu m'avais promise. Par contre, quand je veux me représenter la joie la plus réconfortante que je puisse éprouver, je n'en imagine pas d'autre que celle de te voir tout à coup apparaître chez moi! Dis-moi donc, n'es-tu pas homme à avoir un jour une idée lumineuse comme celle-là? Si j'étais libre, je te ferais souvent une surprise de ce genre. Mais de pareils miracles ne me sont plus réservés; pour moi tout vient si péniblement, si lentement; encore faut-il en fin de compte partager mes bonnes fortunes avec tout un tas de professeurs de Zurich! Tu le vois, je ne suis pas très varié; mes idées tournent dans un cercle assez étroit, mais heureusement ce cercle devient pour moi grand comme le monde par les objets qu'il renferme (abstrac-

tion faite des professeurs de Zurich)! Mais quand je maudis tes éternelles obligations sociales et tes innombrables engagements, tu te doutes bien que j'ai mes raisons: tout cela *t'*enlève trop à moi! Et franchement, être ensemble, cela est tout à mes yeux: c'est la source même, tout le reste n'est que dérivation. Quand je dois, par exemple, te parler de moi dans mes lettres, je ne sais que dire. Il ne me vient à l'esprit que des choses que je ne peux pas écrire. T'entretenir de mes «affaires» est pour moi un supplice, car, lorsque je m'épanche avec toi, mon cœur se dilate; mais quand j'ai à traiter des questions matérielles, il se rétrécit horriblement. Tant pis si je suis forcé, ce qui malheureusement est arrivé souvent, de t'importuner de la confidence de mes ennuis particuliers! Aujourd'hui je ne voulais pas en souffler mot, car mon premier trait de plume dans l'année nouvelle ne doit être qu'un salut franc et sonore pour toi. Pourtant je te dirai encore qu'hier j'ai terminé enfin le premier acte du «Tristan». Je vais travailler très activement à cet opéra, car il faut que je puisse le faire représenter n'importe où au commencement de la prochaine saison d'hiver.

En ce moment je ne lis que *Calderon*, qui pourrait bien m'entraîner finalement à apprendre encore un peu d'espagnol: Dieu veuille qu'alors je ne te produise pas l'effet de M. *Naegeli*! J'ai déjà le cache-nez de circonstance; ma femme m'en a donné un, plus un superbe tapis avec des cygnes, à la Lohengrin. Dernièrement j'ai entendu parler de la vie que tu as menée à Dresde, «en» Gutzkow, Auerbach, etc. Tu es un homme étonnant! Tu sais tout faire! Tâche donc de m'apparaître un beau jour en Espagnol; alors je me moquerai de toi.

Je me suis lié avec les Xen., simplement pour qu'à l'occasion ils n'oublient pas une seconde fois de m'inviter. Mais déjà je le regrette amèrement, et malgré tout mon enthousiasme pour notre princesse, je n'arrive pas à goûter ces satanés professeurs. Mais tu vois par la tentative susdite combien je suis disposé à me dépouiller de mes aspérités, afin d'être bien aimable lors de ta prochaine visite. Aurais-je dernièrement

écrit quelque sottise à notre chère enfant? Je n'en sais trop rien; mais que Dieu me pardonne le mal que j'aurai pu faire, comme je lui pardonne tant d'erreurs commises par lui dans ce monde qu'il a créé! Et quand Dieu pardonne, il n'est pas permis à l'enfant de bouder. Mais tu as, moins que tout autre, le droit d'être fâché contre moi, car il faut que tu saches que je n'aime personne comme je t'aime; je dirai plus, par toi seul j'ai réellement appris à connaître ce qu'on appelle aimer. Et si la princesse m'en veut, elle n'a qu'à bien laver la tête un de ces jours au professeur M. ou au professeur V., etc., car au fond cette espèce de gens est seule cause que je puisse fâcher quelqu'un.

Ce dont je me réjouis par-dessus tout, c'est que tu te portes bien, quoique je sois étonné de voir qu'il puisse y avoir des hommes capables de supporter ce que tu supportes. Je vais passablement, et c'est à Vaillant que je dois ma bonne santé relative; que ne puis-je lui en témoigner ma reconnaissance!

Eh bien! ne me fais pas trop attendre de tes nouvelles et ne t'arrête pas à mes extravagances! Fais toutes mes amitiés à l'Altenburg, et dis aux deux chères femmes de me garder leur affection!

Je t'envoie toutes les bénédictions du monde, mon cher Franz! Adieu!

A toi
R. W.

251.

Très cher Franz, je compte aller à Paris, où m'appellent des intérêts à sauvegarder. Si tu avais des objections à faire contre Paris, soit comme distance, soit comme séjour, nous pourrions nous donner rendez-vous à Strasbourg. Je voudrais examiner toute ma situation avec toi, afin que le parti que je prendrai obtienne la complète approbation de mon unique ami. Tu vois au moins que je n'agis pas en étourdi. J'attends des rentrées d'argent; tout le monde me fait faux bond. Il m'a fallu envoyer une procuration à Haslinger, à Vienne, pour qu'il force le directeur qui fait jouer mes

œuvres là-bas à me payer des sommes assez considérables qu'il me doit; avant un mois je ne peux pas compter sur un résultat positif. Pour la première fois j'ai reçu très peu de chose, presque rien de Berlin, où l'on n'a donné le «Tannhæuser» qu'une fois dans le dernier trimestre, alors que j'étais habitué à voir la saison d'hiver me rapporter beaucoup. Quant aux Hærtel, auxquels je n'ai pu envoyer qu'il y a quelques jours l'offre du «Tristan» avec mes conditions, je ne puis, dans l'hypothèse favorable de leur acceptation, leur demander de sitôt aucune avance, car il ne me serait possible de leur faire parvenir le manuscrit qu'à la fin de février. La cassette particulière de ma femme va être à sec; celle-ci attend avec impatience que je lui donne de l'argent pour qu'elle puisse payer les notes du 1er janvier, qui sont très fortes. Dans ces circonstances, me voyant ici absolument sans ressources, je suis dans la triste nécessité de rester sur place alors que je devrais partir; d'ailleurs je ne pourrais pas même faire mon voyage si je recevais l'argent qu'il me faudrait pour cela, car je ne peux pas laisser ma femme les mains tout à fait vides, même pour peu de temps. J'ai donc besoin de 1000 fr. net pour pouvoir m'en aller. Comme je peux me faire donner par les Hærtel à Pâques au plus tard une forte avance sur le premier acte, et peut-être même demander cette avance plus tôt, je m'engage à rembourser cette somme jusque-là. Vois donc comment tu pourrais me la procurer et à qui il faudrait s'adresser. Envoie-moi l'argent et en même temps dis-moi où tu veux me rencontrer, à Strasbourg ou à Paris.

Adieu! *Au revoir, à bientôt!* A toi

Richard.

252.

Très cher Richard, à Weimar il m'est impossible de trouver dix thaler; mais j'ai écrit immédiatement à Vienne, et dans huit jours la somme en question (1000 fr.) te sera remise par mon gendre, M. Émile Ollivier (avocat au barreau et député de la ville de Paris). Va donc le voir à la fin de

la semaine prochaine; il demeure rue St Guillaume, 29, faubourg St Germain.

Si tu as intérêt à me parler de vive voix, je viendrai à Strasbourg, pour un jour seulement, bien qu'en ce moment je ne puisse pas facilement quitter Weimar.

La princesse a une excellente idée, dont je te parlerai prochainement. Dès qu'on lui aura répondu là-dessus, elle t'écrira.

Que Dieu te garde!

Vendredi, 15 janvier 1858. F. L.

Ta dépêche m'est parvenue un jour plus tôt que ta lettre (qui est arrivée hier soir). Fais-moi connaître ton adresse, car le système de la poste restante est trop peu sûr.

253.

Cher Franz, je suis éreinté et énervé; aussi te dirai-je seulement que je suis arrivé à Paris. Je te prie de m'adresser tes lettres au «Grand Hôtel du Louvre» (n° 364).

Je n'ai trouvé qu'ici, dans une modeste chambre au troisième, qui donne sur les cours intérieures, la tranquillité dont j'ai besoin dans un pied-à-terre.

Eh bien! j'attends que tu viennes à mon aide. Mon embarras est grand. Dans quelques jours je t'écrirai à tête reposée.

A toi
R. W.

254.

Grand Hôtel du Louvre (n° 364), Paris.

O cher ami, homme unique et merveilleux! Et je serais malheureux, moi qui ai le bonheur suprême de nommer mien un ami pareil, de posséder une pareille affection! O mon Franz! Si nous pouvions vivre toujours ensemble! Ou bien la chanson aura-t-elle toujours raison quand elle dit: «Il a

été décrété dans le conseil de Dieu que dans ce monde il faut quitter ce qu'on a de plus cher» ?

Adieu! Demain je te parlerai d'autres choses. Mille amitiés! A toi

R. W.

255.

Paris.

Très cher Franz, ma bonne étoile m'a fait trouver un ami de plus. Il m'a été donné d'éprouver combien il est réconfortant de faire dans toute la maturité de l'âge la connaissance d'un poète comme *Calderon*. Il m'a accompagné même ici; je viens d'achever la lecture d'«Apollon et Clymène» et de la suite, «Phaéton». Calderon t'a-t-il déjà été bien familier? Vu mon peu d'aptitude pour les langues (comme pour la musique!), il n'est malheureusement abordable pour moi que dans une traduction. Mais Schlegel, Griesz (par l'étude des morceaux les plus remarquables), von der Malsburg et aussi Martin (chez Brockhaus) ont beaucoup fait pour nous révéler l'esprit et souvent même l'incroyable finesse du poète. Je ne suis pas loin de placer Calderon au-dessus de tous ses pareils. C'est lui aussi qui m'a fait voir ce qu'est réellement l'Espagne: le produit d'une floraison extraordinaire, incomparable, qui se développe avec une rapidité telle que, la matière périssant, elle devait arriver fatalement à la négation du monde. Le caractère de la nation, mélange de délicatesse et de passions profondes, trouve dans l'idée de l'«honneur» une expression dans laquelle les sentiments les plus nobles et en même temps les plus terribles deviennent une seconde religion dans laquelle l'égoïsme le plus effroyable et l'abnégation la plus sublime cherchent également leur satisfaction. Jamais la nature du «monde» proprement dit ne pouvait nous apparaître sous des traits plus nets, plus éclatants, plus imposants, mais en même temps plus négatifs et plus épouvantables. Les peintures les plus saisissantes du poète ont pour objet le conflit entre cet «honneur» et la sympathie, ce sentiment profondément humain; c'est l'honneur

qui détermine les actions que le monde approuve et exalte; la sympathie blessée se réfugie dans une mélancolie presque inexprimée, mais d'autant plus profonde, une mélancolie généreuse qui nous fait reconnaître ce qu'il y a de terrifiant et de futile dans la nature du monde. C'est cette conviction, pour ainsi dire, tragique, qui, dans Calderon, se traduit par une merveilleuse puissance créatrice, et sous ce rapport aucun poète au monde ne l'égale. Or la religion catholique intervient pour rapprocher ces deux extrêmes, et nulle part elle n'a pu prendre l'importance qu'elle a ici, où le contraste entre l'égoïsme du monde et la sympathie de l'individu a pris un caractère plus net, plus tranché, plus plastique que chez aucune autre nation. Ce qui est encore très significatif, c'est que presque tous les grands poètes espagnols ont, dans la seconde moitié de leur vie, renoncé au monde pour entrer en religion. Mais alors nous constatons un fait absolument unique: c'est que dans cette nouvelle existence, après avoir entièrement triomphé de la vie par l'idée, ces poètes ont su peindre cette même vie avec une sûreté, une vérité, une chaleur et une netteté qu'ils n'avaient jamais connues dans leur état antérieur; que dis-je! au fond de leurs couvents ils ont enfanté les créations les plus gracieuses et les plus plaisantes! En face de ce phénomène si merveilleusement suggestif, toute autre littérature nationale me paraît bien pâle et bien insignifiante, et si la nature a fait surgir un Shakespeare du milieu des Anglais, il faut se rappeler que Shakespeare a été seul de son espèce. Aussi, quand je vois l'admirable nation anglaise, cette brocanteuse universelle, continuer de fleurir et de prospérer à merveille, tandis que la nation espagnole est frappée de mort, j'en suis tellement saisi parce que ce phénomène éclaire pour moi d'un jour si vif le problème qu'il s'agit de résoudre dans ce monde!

Et maintenant, cher ami, sache que je suis très content de moi. Chose étrange, probablement cela me servira, contre toute attente, pour mon séjour à Paris. Autrefois Paris avait toujours pour moi quelque chose de désagréable et d'inquiétant: il m'attirait tout en m'inspirant une vive répulsion, si

bien que mon séjour ici était un vrai supplice de Tantale. Aujourd'hui tout est bien changé: la répulsion reste, et le charme qui me séduisait a perdu sa puissance. Je comprends on ne peut mieux mon sentiment actuel: il me semble que de tout temps mes yeux ont possédé à mon insu une faculté dont j'ai conscience maintenant. En voyage, en voiture, etc. mon regard cherchait toujours malgré moi à lire dans celui des personnes que je rencontrais si elles étaient capables de s'affranchir et de triompher du monde, et si elles y étaient destinées. Sans doute ma perspicacité a pu souvent se trouver en défaut, quand je voyais de plus près les sujets de mes observations; un désir dont je n'étais pas maître me poussait à faire entrer mon dieu dans l'âme de l'autre; mais généralement nos relations m'amenaient à une désillusion de plus en plus douloureuse, et finissaient souvent par une rupture violente et par l'abandon de celui qui m'avait intéressé. Mais le premier *coup d'œil* est toujours plus sûr, et dès que je suis en contact même passager avec le monde, il me laisse un sentiment qui ne me trompe guère, tel qu'il revient finalement après une longue illusion péniblement entretenue, lorsque j'ai été plus directement en rapport avec lui. Or, s'il suffit, pour me faire souffrir, du coup d'œil que je jette (en voyage, par exemple) sur des individus dans les traits desquels je ne lis qu'une formidable erreur au sujet de la vie, qu'incessantes convoitises, soit violentes, soit flegmatiques, quel sentiment de répulsion, quels froissements douloureux ne dois-je point éprouver au contact de toute une foule d'êtres humains dont l'unique création est l'éternel fruit des désirs les plus frivoles! Ces physionomies françaises, si bien faites pour connaître tout ce qui charme, tout ce qui parle aux sens, me montrent dans tout son épanouissement ce qui, chez d'autres nations, m'apparaît sous des traits plus vagues et sous une forme peut-être plus rudimentaire; ici le relief est tellement marqué qu'il m'est impossible de me faire illusion un seul instant. Ici je sens plus positivement qu'en aucun lieu de la terre que je me trouve dans un monde avec lequel je n'ai absolument rien de commun, et cela parce qu'il se présente sous des dehors

si séduisants et sous une forme si nette, si délicate et si parlante. Je te dirai franchement que jusqu'à présent je n'ai guère pu me décider à jeter les yeux sur les nouvelles constructions de Paris, qui sont assurément étonnantes; je me sens tellement étranger à tout que, même lorsque je regarde ces merveilles, elles ne me disent rien. Aucune des illusions que je me faisais d'ordinaire ici, n'a plus de prise sur moi; aussi, grâce à la solidité de la position que j'ai prise vis-à-vis de tout ce qui m'entoure, j'arrive à un calme intérieur qui, je le dis non sans une pointe d'ironie, pourrait bien me mener au but que je poursuivais autrefois en venant ici, et que j'atteindrai peut-être aujourd'hui qu'il m'est devenu indifférent.

Pour le moment je ne puis qu'indiquer d'une manière fort vague ces «résultats» possibles; comme je ne cherche qu'à sauvegarder mes droits de propriété sur mes opéras (ce qui est le but de mon voyage), je dois naturellement m'en tenir aux chances favorables qui se présentent, et qui semblent positivement se réunir dans la personne du directeur du Théâtre lyrique. J'ai vu son théâtre, que j'ai trouvé très passable; même une nouvelle acquisition, un ténor, m'a plu beaucoup. Si ce théâtre s'engageait formellement à faire des efforts extraordinaires, je pourrais lui donner le «Rienzi», en admettant que je réussisse peut-être par l'intermédiaire du grand-duc de Bade s'adressant à l'empereur des Français à faire jouer ici à titre d'exception un opéra *sans dialogue.*

Ollivier, que je n'ai rencontré qu'hier et chez qui je dîne aujourd'hui en garçon, m'a fait un accueil si empressé, si aimable, que je me croyais à l'Altenburg. Il s'est mis entièrement à ma disposition et m'a offert entre autres ses services auprès du directeur du Théâtre lyrique, qui est son ami personnel. Eh bien! nous allons voir ce qui va en advenir! En tout cas je pourrais avoir moins de scrupule à livrer mon «Rienzi», comme première entrée, mais naturellement en admettant qu'on m'assurerait de sérieux avantages pécuniaires.

Voilà où j'en étais hier quand je reçus la visite de Ber-

lioz. Il me fallut partir ensuite; mais je constatai bientôt que je n'étais pas bien; c'est probablement la suite d'un rhume qui me fatigue beaucoup, car je me rappelle seulement maintenant que depuis assez longtemps je me suis fort mal nourri, ce qui m'a débilité et fait beaucoup maigrir. Je dus faire dire à Ollivier que je ne viendrais pas; je m'enfermai dans ma chambre et me couchai; à la suite de cet acte de sagesse je me sens un peu mieux, et j'attends Ollivier, qui veut venir me prendre à 2 heures pour me conduire au concert du Conservatoire. Laisse-moi donc causer encore un peu avec toi et t'entretenir de choses pratiques.

Je suis vraiment honteux d'avoir dû recourir encore une fois à ta bourse. Mais il est bien entendu que cette fois-ci je te rendrai la somme prêtée; de toute façon elle te sera remboursée bientôt. D'après ce que me dit la princesse, je vois qu'il te faut prendre des détours pour faire jouer le «Rienzi» sur la scène de Weimar; cela me fait énormément de peine et me fait pressentir un conflit fâcheux entre moi et la direction. Si la nouvelle se confirmait, le remboursement des 1000 fr. deviendrait seulement plus difficile pour moi, mais non impossible. En tout cas tu peux compter que jusqu'à Pâques je te ferai rentrer dans tes fonds. Tranquillise, je te prie, la bonne princesse au sujet de l'emploi de l'argent que tu m'as envoyé (ce dont je te remercie bien sincèrement); je regrette qu'elle se soit tourmentée de cela!

Outre ton souvenir et les vers de Calderon, un coup d'œil jeté sur le premier acte de «Tristan», qui est achevé et que j'ai emporté avec moi, m'a remonté d'une manière extraordinaire. Ce sera un morceau de musique bien curieux. J'éprouve un besoin violent d'initier quelqu'un à mon travail, et j'ai peur de me laisser entraîner à jouer prochainement quelques passages de cette composition à Berlioz; je m'inquiète peu de savoir si ma façon de faire de la musique le remplira d'épouvante ou de dégoût. Grand Dieu! que ne suis-je auprès de toi! C'est bon! Tu connais le vers que je me répète pour me consoler!

Encore une question d'affaires. Les Hærtel m'ont répondu

au sujet du «Tristan» que je leur avais offert: c'était tout à fait amusant! J'aurai beau faire tout ce que je pourrai, l'épicier trouvera toujours que mes entreprises sont impossibles en tout ou en partie; j'y suis habitué, et il faut que je compte sur les succès obtenus jusqu'à présent par mes conceptions impossibles. Bref, après des hésitations sans fin, les Hærtel acceptent de se charger de la publication et de la vente de mon opéra, en réduisant toutefois mes prétentions. Tout en étant convaincus qu'ils me font un grand sacrifice, ils se déclarent prêts à faire graver immédiatement la partition, etc.; je crois ne pouvoir mieux faire que d'accepter.

En général, il m'est pénible d'avoir à te parler de mes affaires, ce qui n'est jamais arrivé que dans le cas où j'avais besoin de ton aide; malheureusement ce cas s'est présenté bien souvent. Cette fois-ci cependant je veux te donner un petit aperçu de mon expédition de Paris. Au commencement de l'hiver un M. *Léopold Amat*, de Paris, chef ou directeur des fêtes musicales de Wiesbade, Hombourg, etc., s'est adressé à moi; il m'a exposé les résultats des démarches faites spontanément par lui pour le «Tannhæuser» à Wiesbade avec Tichatschek et la presse française, et m'a prié de l'autoriser, en retour, à faire le nécessaire pour faire jouer le «Tannhæuser» au grand opéra de Paris. Je lui dis la seule condition sérieuse que je posais, celle de donner mon opéra sans mutilation ni remaniement, uniquement d'après une traduction exacte. Peu de temps après se présenta un M. de Charnal (jeune littérateur sans réputation), qui me pria de lui permettre de faire une bonne traduction en vers du poème du «Tannhæuser» pour une des premières Revues de Paris. J'y consentis en stipulant que sa traduction ne serait publiée que dans ces conditions, et sans aucun droit de reproduction ultérieure. A présent j'attends les partitions pour piano de mes opéras, afin de revendiquer ici mon droit de propriété sur eux, ce qui est important en cas de succès, comme aussi quand il faut en empêcher la publication. La direction du grand opéra ne donne pas encore signe de vie; par contre, M. Carvalho (Théâtre lyrique) semble avoir des vues sur moi.

Si nous arrivons à nous entendre, je suis décidé à lui livrer le «Rienzi» comme je te l'ai déjà dit: premièrement parce que cet ouvrage ne me donne plus de vrais soucis et qu'il m'est indifférent qu'il soit un peu massacré; ensuite, parce que ce genre de sujet et de musique est, à mes yeux, bien plus accessible aux Parisiens que mes autres ouvrages. Qu'en penses-tu? Pour moi ce serait exclusivement une affaire d'argent, qui certainement ne réussirait pas mal du tout.

Voilà bien des affaires! Mais encore un mot! Dernièrement j'ai aussi mis en campagne ton pauvre cousin de Vienne. Comme mon directeur de là-bas ne m'envoyait pas d'argent, je priai Haslinger en invoquant ton amitié de faire rentrer ma créance; voyant que celui-ci (empêché, me dit-on, parce qu'il était malade) ne me répondait pas, je cherchai l'adresse de ton cousin que j'avais relevée en 1856, et toujours en invoquant ton nom sacré, je le priai de parler à Haslinger. Cela réussit, et je devrai à tous deux l'envoi prochain, je l'espère, de l'argent que me doit mon directeur. Vois-tu? partout et toujours Franz Liszt, *même* quand il ne s'en doute nullement!

Enfin tu as une bien longue lettre de moi. La prochaine fois la *chère enfant* en aura une tout aussi longue: j'ai une grosse dette à régler avec elle. Quant à la princesse, qui est une femme pratique, elle recevra de moi une épître que j'écrirai entièrement en style de professeur. Pour aujourd'hui je vous envoie à tous toutes les tendresses de mon cœur avec les sincères remercîments de l'ami fidèle qui vous aime et vous vénère.

Vive l'Altenburg!

Adieu! ami cher, ami unique! A toi

Hôtel du Louvre (N° 364). R. W.

256.

30 janvier 1858.

Tu as renoué connaissance avec Calderon à Paris, très cher Richard; à la bonne heure! Voilà un gaillard qui vous aide à oublier d'autres misérables et d'autres misères. Je

ne le connais, hélas! que très superficiellement, et jusqu'à présent je ne suis pas encore arrivé à me l'assimiler. Grillparzer m'en a dit jadis des choses superbes, et si tu veux continuer à rester dans cet élément, je relirai quelques-unes des œuvres de ce poète. Écris-moi à l'occasion par quels morceaux je dois commencer. J'aime bien les deux facteurs principaux dont tu parles, le *catholicisme* et l'*honneur*. Ne crois-tu pas qu'on pourrait en tirer quelque poème musical? J'ai profité de la traduction du cardinal Diepenbrock pour lire un drame religieux tout à fait extraordinaire, où se meuvent le ciel, l'air, la terre avec toutes les puissances de la nature; le titre de l'ouvrage ne me revient pas en ce moment, mais je le rechercherai. Peut-être pourras-tu me dire un jour de quelle manière il faudrait pétrir et façonner cette matière pour en faire un poème symphonique.

Il faut que je remette le «Rienzi» jusqu'au mois de mai. Nous inviterons Tichatschek à cette représentation. Au reste, on fera le *possible*; à ma grande contrariété cela se réduira à bien peu de chose. Fischer (de Dresde) m'écrit une lettre navrée: il est désespéré de voir qu'il ne pourra pas faire jouer «Rienzi» dans le courant de cet hiver. Il t'est cordialement dévoué, ainsi que Tichatschek et beaucoup d'autres; tous nous serons heureux de faire notre devoir de notre mieux.

«Lohengrin» sera donné ici un de ces jours. J'en ai déjà fait faire quelques répétitions, parce qu'il faut des acteurs nouveaux pour les rôles d'Ortrude, du héraut et du roi. Je ne puis te dire combien cette œuvre m'empoigne chaque fois qu'elle m'apparaît. La dernière fois que nous l'avons jouée, je me suis senti fier pour mon siècle, qui possède un homme comme toi, un homme comme celui qui se révèle dans cet ouvrage! «Lohengrin», c'est la fin du monde des opéras d'autrefois; l'Esprit flotte sur les eaux, et la lumière se fait!

Je n'ai pas grand'chose à te dire à propos de tes chances de réussite à Paris. Assurément «Rienzi» me semble mieux convenir au tempérament des Parisiens qu'aucune autre de tes œuvres; mais te laissera-t-on arriver sans opposition? et,

dans ce cas, peux-tu compter sur des rapports faciles avec la direction, le personnel et la presse? C'est à mes yeux très problématique. Néanmoins tu as bien fait de venir toi-même à Paris. Mais lis assidûment Calderon, afin de supporter patiemment cette vie et ce monde qui sont en contradiction formelle avec ton génie et ton caractère.

Tiens-moi au courant de tes faits et gestes; si je puis t'être utile en quoi que ce soit, il va de soi que tu peux disposer entièrement De ton fidèle

Franz.

257.

Très cher Franz, je ne manque pas de distractions. Tu verras par le billet ci-inclus, que je te prie de ne cacheter qu'au moment où il devra être remis au destinataire, que j'ai été volé ici fort à contre-temps. Mon voleur se trouve dans ton voisinage, à Iéna, où l'appelle pour peu de temps le service militaire. Il te sera facile, je l'espère, de gagner un policier en titre ou un demi-policier, qui s'y prendrait avec E. W., le garçon qui a fait ma chambre jusqu'ici, de la façon indiquée dans la lettre. Je crois que ce sera la meilleure manière de procéder: en faisant peur à l'individu, on lui fera rendre l'argent. Si l'on voulait l'arrêter purement et simplement, il nierait pour se tirer d'affaire; or il reste toujours difficile de prouver un vol d'argent comme celui-là en suivant les voies ordinaires de la justice.

Eh bien! montre que tu es un homme pratique, même comme agent de la police! Mais il faut aller *très vite* en besogne, attendu que mon homme n'est à Iéna ou à Weimar que pour fort peu de temps. Comme je quitte Paris après-demain, c'est-à-dire avant son retour, il me serait difficile de le faire pincer ici.

En voilà assez pour aujourd'hui! J'espère trouver le temps de vous écrire encore quelque chose de sensé avant mon départ.

Mille remercîments pour votre affection! A toi

R. W.

On m'enverrait l'argent à Zurich si l'on arrive à le ravoir.

258.

Que ne m'est-il donné, très cher ami, de te dire des choses qui consolent et qui réconfortent! Avec quelle joie ne m'imposerais-je pas tous les sacrifices pour pouvoir le faire! Jusqu'à présent il y a peu de chose à attendre de *Dresde*; cependant je veux faire prochainement une nouvelle tentative. On te veut beaucoup de bien à Carlsruhe; avant-hier encore j'ai parlé de ta triste situation à Mme la grande-duchesse de Bade, qui paraît (ainsi que le grand-duc) s'intéresser vivement à toi.

Ne néglige pas ton «Tristan». Pour la première représentation je te conseillerais de choisir entre Carlsruhe et Prague. Naturellement Weimar devrait venir tout de suite après; pour le moment je crois qu'il vaut mieux pour toi laisser une autre scène prendre les devants; j'ai parlé dans ce sens à Thomé, de Prague. En tout cas je ne manquerai pas d'assister à la première représentation. Je te prie de m'envoyer la partition, si tu l'as achevée. J'ai l'intention d'apporter ensuite cet ouvrage au grand-duc, et de le supplier encore une fois d'intervenir à Dresde pour que tu obtiennes la permission de diriger ici cet opéra. Dieu veuille que cette démarche aboutisse enfin à un résultat favorable!

Le «Rienzi» ne peut plus être donné ici dans le courant de cette saison. Mme de Milde est sur le point d'accoucher; elle ne chante plus depuis deux mois. D'autre part, il y a quelques autres rôles pour lesquels nous manquons d'acteurs convenables; aussi faudra-t-il que nous attendions la fin de l'année, époque où il y aura quelques engagements nouveaux. Comme tu le sais, j'avais proposé le «Rienzi» pour la fête du 16 février; mais *on* désirait un opéra léger, et le tribun ne pouvait pas passer pour tel.

Tu es sans doute en correspondance directe avec Eckert au sujet de la représentation du «Lohengrin» à Vienne. D'après ce qu'il m'a dit, cet ouvrage sera donné encore cet automne. Donne-moi des détails là-dessus. A Vienne les principaux rôles sont tenus par des artistes de choix: Ander

(Lohengrin), la Meyer (Elsa) et Mme Csillagh (Ortrude). Si Eckert prend la chose à cœur, on pourra compter certainement sur un grand succès.

Tu as eu des nouvelles des auditions que j'ai données à Prague, à Vienne et à Pesth. Bien que je n'aie pas lieu de m'en plaindre, je suis bien aise d'en avoir fini et d'avoir retrouvé mon chez-moi, car je te dirai franchement que je suis fatigué de cette vie vagabonde et agitée; quand cela se prolonge au delà de quelques semaines, je ne puis presque plus y tenir.

N'abandonne pas «Tristan»; bientôt il te conduira triomphant à «Siegfried».

A toi

7 mai 58.

Franz.

259.

Très cher Richard, je t'envoie un *garçon merveilleux*. Fais-lui bon accueil.

Tausig travaillera ton Érard comme il faut et te jouera tout ce que tu voudras.

Recommande-le aux amis communs que nous avons à Zurich: à Herwegh, à Wille, à Semper, à Moleschott, à Kœchly, et veuille bien t'intéresser à lui.

A toi

Weimar, le 18 mai 1858.

F. Liszt.

260.

Zurich, le 2 juillet 1858.

Très cher Franz, voilà le terrain assez déblayé pour que je puisse enfin me décider à t'écrire.

Je te remercie vivement de ta dernière lettre; en somme, je croyais que le silence serait encore ma meilleure réponse. Cette réponse, tu l'as bien comprise, je l'espère. Généralement je suis encore trop bavard, sans doute, et je dis un tas de choses que je ferais mieux de garder pour moi. Et puis, le silence fait aussi mieux le compte des autres: celui qui ne veut pas comprendre, le silencieux, n'écoutera qu'avec ennui celui qui parle.

Je suis aussi bien reconnaissant à la bonne princesse de sa lettre.

Le deuxième acte de «Tristan» est ébauché: je verrai ce qu'il donnera quand je le composerai définitivement. Cela m'a amusé de voir toute la question déjà traitée dans ta lettre au double point de vue littéraire et commercial. J'ai déjà dit à la princesse que le directeur du théâtre de Prague se trompait du tout au tout en se figurant que je composais cet «opéra» pour que la première représentation eût lieu sur la scène qu'il dirige. Je n'ai pu m'empêcher de sourire en te voyant croire tout ce que te disait cet homme bizarre, si bien que tu as cru devoir me parler sérieusement de cette affaire et m'offrir ton aimable concours. Sans doute il peut te paraître extraordinaire que je fasse déjà graver la partition; mais la raison en est bien simple. Ma bourse était à sec, comme tu le sais; comme le «Rienzi» n'a pas réussi, il ne me restait pas d'autre ressource que de faire une «affaire» avec les Hærtel. Pour cela je choisis «Tristan», que j'avais à peine commencé, parce que je n'avais pas autre chose; ils m'offrirent de me payer la moitié de mes droits d'auteur (s'élevant à 200 louis), par conséquent, 100 louis après livraison de la partition du premier acte; j'achevai donc cet acte en toute hâte. C'est donc par une raison toute commerciale que j'expédiai si vite mon pauvre «Tristan». Du reste, je suis redevenu, au fond, très indifférent au sort de mes travaux, à celui de «Tristan» comme à celui des autres: comment, où, quand le jouera-t-on? peu m'importe, pourvu que je puisse l'entendre une fois, rien qu'une fois.

Le grand-duc m'aura sans doute rappelé à ton souvenir, comme il s'y était offert très gracieusement; il me paraissait peu convenable de faire de lui l'interprète de mes sentiments pour toi. En tout cas S. A. R. a voulu savoir si, pouvant grâce à Elle revenir en Allemagne, j'irais à Weimar ou si je préférerais un autre «engagement». Voici les explications que je Lui ai données: Je n'attends de mon amnistie d'autre avantage que celui de pouvoir venir régulièrement en Allemagne; comme asile j'ai choisi ta maison par la raison même que

c'est la tienne; or, comme elle se trouve heureusement à Weimar, il n'y aurait rien à craindre que ton refus de m'accueillir une fois ou l'autre; la réalisation de ton désir de m'avoir à Weimar dépend donc uniquement de ton amitié pour moi, amitié qu'il voudra bien tâcher de me conserver aussi longtemps que possible. Il a été complétement satisfait de mes déclarations.

Tu m'as fait un grand plaisir en m'envoyant le petit Tausig. Un matin, lorsqu'il vint chez moi avec ta lettre, je crus presser ta main en serrant la sienne! C'est un enfant terrible: il m'étonne tantôt par son intelligence si remarquablement développée, tantôt par sa fougue insensée. S'il arrive à quelque chose dans cette vie, ce sera certainement à quelque chose d'extraordinaire. Avec sa passion pour le cigarre et le thé, avec sa figure absolument imberbe, il m'effraye et me fait l'effet d'un de ces canetons couvés par une poule, qui entrent soudain dans l'eau au grand émoi de leur mère. Jusqu'où ira-t-il? je n'en sais trop rien. Quant à de l'eau-de-vie et du rhum, il n'en aura pas chez moi. Il aurait été tout à fait de la maison si nous ne nous étions pas gênés réciproquement par le piano; je l'ai donc casé tout près d'ici, dans un taudis où il couche et travaille seulement; pour tout le reste, il partage ma vie. Mais il ne fait guère honneur à ma table, qui n'est pas trop mauvaise malgré mon veuvage temporaire; il vient à chaque repas en déclarant qu'il n'a pas d'appétit du tout; cela m'ennuie d'autant plus que je sais qu'il arrive lesté de fromage et de pâtisserie. C'est ainsi qu'il me met constamment au supplice; il dévore mes biscuits, pour lesquels ma femme me rationne moi-même. Il a horreur des promenades, et cependant il prétend qu'il m'accompagnerait volontiers quand je veux le laisser à la maison; au bout de 30 minutes il me soutient qu'il a déjà marché pendant 4 heures. Me voilà donc brusquement devenu père, bien que n'ayant pas d'enfants à moi, car je goûte en plein les soucis et les embarras de la paternité. Cela m'a fait souvent beaucoup de bien; l'invasion de Tausig à été une superbe diversion dont je te remercie encore une fois. Tu savais ce qu'il me fallait. Naturellement

la présence de ce garçon me fait grand plaisir: s'il se conduit comme un gamin, il parle presque toujours comme un ancien, et encore comme un ancien marqué au bon coin. Je puis aborder avec lui tous les sujets; il me suit sans peine, grâce à son esprit net et ouvert. A côté de cela, je suis on ne peut plus touché du sentiment à la fois tendre et profond, de la sympathie extrême qu'il éprouve pour moi; je ne puis m'empêcher de l'aimer tous les jours davantage. En tout cas comme musicien il est merveilleusement doué, et quand il est au piano, son jeu endiablé m'électrise. A ces moments-là je ne puis m'empêcher de penser à toi et à l'influence extraordinaire que tu as eue sur l'avenir d'élèves déjà si nombreux et souvent si remarquables; aussi je trouve que tu es bien heureux, et j'admire sincèrement ton caractère et ton existence où tout s'harmonise si bien.

Ma femme va revenir dans 15 jours, après avoir achevé sa cure (qui aura duré 3 mois). Elle m'a donné de cruelles inquiétudes: pendant deux mois je me suis attendu journellement à recevoir la nouvelle de sa mort. Son état s'était terriblement aggravé grâce à l'usage immodéré de l'opium, qu'elle se figurait devoir la guérir de ses insomnies! La cure qu'elle fait a cependant amené dans les derniers temps un mieux sensible: la grande faiblesse et le manque d'appétit ont disparu. La peau fonctionne mieux (elle transpirait continuellement), et sa perpétuelle surexcitation commence à se calmer. Quant à sa dilatation du cœur, qui est très prononcée, elle en a pour la vie; il faudra qu'elle tâche de se la rendre supportable à force de calme et de repos; c'est un de ces maux qui ne s'en vont jamais entièrement. Cette situation me crée de nouveaux devoirs qui me forcent à reléguer mes propres souffrances au dernier plan.

Eh bien! et toi? ne viendras-tu pas cette année-ci encore une fois à mon aide? Tous les ans ton bon cœur me le fait espérer; cependant voilà neuf ans que je suis en exil et tu n'as encore réussi que deux fois à te détacher pour moi du monde encombrant et épais où tu vis. Bien que tu m'aies fait espérer ta visite pour cette année, tu trouveras

tout naturel que ta promesse me laisse un peu sceptique. De là plusieurs points d'interrogation avec des prières sous-entendues.

Je remercie du fond du cœur la chère, la délicieuse enfant de sa dernière lettre; mon silence a été assez éloquent, je l'espère!

Mille amitiés à vous trois, chers amis, en réponse aux vôtres! Bien des choses de ma part à R. R. Fr. Müller, qui m'a écrit si gentiment à l'occasion de ma fête; dis-lui que je lui répondrai bientôt.

Adieu, mon cher Franz! Tu peux te figurer combien je me sens près de toi, surtout quand Tausig est au piano! Entre nous la fusion est complète! Adieu et garde-moi ton affection!

A toi

R. W.

261.

Très cher Richard, hier soir j'ai revu pour la première fois le grand-duc depuis son retour; il m'a parlé assez longuement de sa visite à Lucerne. Je ne sais pas quelle impression tu as emportée de cette rencontre, puisque nous sommes restés fort longtemps sans avoir de tes nouvelles; mais d'après ce qui a été dit et ce qui s'est déjà fait, je suis fondé à croire qu'enfin nous te verrons ici lors de la première représentation de «Tristan» *au plus tard.* Dieu veuille que ce soit plus tôt! Je n'ai pas besoin de te dire que je ferai pour cela tout ce que je pourrai.

Dingelstedt t'écrira prochainement au sujet du «Rienzi», qui sera donné dans la saison qui va s'ouvrir, en décembre ou en janvier. L'hiver dernier il n'y a eu rien à faire pour cet ouvrage; cela tient à plusieurs raisons qui ne seraient plus valables aujourd'hui et qui sont trop peu sérieuses pour être discutées.

Donne bientôt de tes nouvelles — A ton

3 juillet 58. — F. L.

Ci-joint une lettre pour Tausig, que tu voudras bien lui remettre.

Comment marche-t-il à Zurich, et quelle est ton opinion sur lui?

262.

Zurich, le 8 juillet 1858.

Très cher Franz, le cas de T. et de X. me paraît grave. Le hasard vient de me prouver jusqu'à l'évidence que nos meilleurs amis ont parfois des façons d'agir qui jurent avec leur caractère au point de le rendre entièrement méconnaissable; aussi je considère avec effroi le chaos de ce monde, où la confusion et l'erreur poussée jusqu'à la folie règnent en maîtresses absolues. J'ai réellement éprouvé un sentiment de peine atroce en lisant les reproches que tu formules contre T. Il m'est difficile de définir ce que j'ai ressenti à cette lecture; c'était comme un immense dégoût de la vie. Dernièrement je t'ai écrit très librement au sujet de ce jeune homme; mais il a deux qualités qui rachètent à mes yeux tous ses défauts, qui m'attachent à lui et qui m'inspireraient à l'occasion une grande confiance. Ce sont: d'abord la passion qu'il a pour toi, son attitude parfaitement correcte dès qu'il est question de toi, la profonde vénération mêlée de tendresse qu'il éprouve pour ta personne; en second lieu, la chaleur extraordinaire et la sincère affection qui éclatent à tout moment dans ses discours, dès qu'il parle de X. Dans le cas qui nous occupe, il l'a défendu d'une manière vraiment touchante, faisant un éloge enthousiaste de son grand cœur et de sa haute intelligence. N'étaient ces deux qualités, je douterais presque du caractère de ce jeune homme, qui d'ordinaire dit pis que pendre de Dieu et des hommes. Par un hasard étrange, ton reproche a porté précisément sur ce dernier défaut; aussi, quand il m'a communiqué ta lettre, ai-je lu dans son regard l'interrogation muette d'un désespéré. En passant par des phases pareilles, ce garçon mûrira terriblement vite, presque trop vite.

Tu vois par ces lignes que j'ai été moi-même fortement impressionné par cet incident; c'est un de ces mille faits qui tendent à m'éloigner toujours davantage du monde, quand ils se rencontrent dans ma vie. Adieu! Je te récrirai bientôt.

A toi de cœur et pour toujours R. W.

263.

Très cher Richard, je ne comprends pas comment il a pu se faire que je t'aie causé un chagrin, et j'éprouve en ce moment le douloureux contre-coup de la peine que je t'ai faite! Je ne pensais pas à mal en adressant mon admonestation à T.; X. lui-même n'en savait rien, et T. aurait bien fait de ne pas t'en parler. En vérité, il ne saurait être nullement question ici d'«insinuations» et de «diplomatie». Je déteste de me mêler des affaires des autres; si je l'ai fait cette fois, ce n'était certainement pas parce que j'y ai été poussé par des tiers. Je te donne ma parole qu'il n'a pas été dit ni écrit un mot sur toute cette affaire; j'ai agi comme je l'ai fait uniquement parce que je suis en quelque sorte chargé de la tutelle de T., et parce que j'étais fondé à croire que sa conduite n'avait pas été absolument correcte. Ce jeune Titan a parfois des distractions et des intempérances de langue contre lesquelles il faut le mettre en garde dans son intérêt. Ses capacités tout à fait extraordinaires, ses manières souvent charmantes et d'une irrésistible séduction me disposent à être presque trop indulgent pour lui. Je ne me cache pas de mon affection et de ma prédilection pour ce remarquable échantillon d'un «Liszt de l'avenir», comme on a nommé T. à Vienne. Mais c'est précisément pour cela que je lui demande d'être un garçon irréprochable de tout point.

Merci pour la bienveillance, l'affection et la sollicitude que tu as pour lui. Il saura, je l'espère, non seulement en profiter, mais encore s'en rendre digne. Puisse le rare bonheur qu'il a de vivre dans ton voisinage, d'être distingué par toi, le former et le mûrir comme artiste et comme homme!

Pour toujours A toi.

18 juillet 58. F. L.

264.

Très cher Richard, il m'est impossible de quitter Weimar avant le 18 de ce mois. La fête séculaire de l'université d'Iéna a lieu le 15, le 16 et le 17, et j'ai promis d'y prendre part. De plus j'attends ces jours-ci une visite qui a de l'importance pour moi.

Mon intention était de te revoir au commencement de septembre. J'avancerai avec plaisir mon voyage de quelques semaines. De ton côté, diffère ton départ de 15 jours, et écris-moi par retour du courrier si je te trouverai le 20 de ce mois. Il va sans dire que je renoncerai tout à fait à ce voyage, si je n'ai pas la certitude de pouvoir passer quelques jours avec toi. Les voyages de plaisir ou d'agrément ne me disent plus rien du tout, et je ne suis plus guère homme à en faire; mais je me réjouis de tout cœur de revenir auprès de toi. A toi.

6 août 58. F. Liszt.

265.

Genève, le 20 août 1858.

Très cher Franz, informe-toi donc si je puis passer quelque temps à *Venise* (c'est-à-dire dans un pays qui ne dépend pas de la Confédération germanique) sans être inquiété, c'est-à-dire sans être réclamé ni extradé, et en général sans avoir maille à partir avec la police.

Mon passeport à été visé sans difficulté par le ministre plénipotentiaire d'Autriche; mais le ministre de Saxe me l'aurait visé également (pour mettre la main sur moi).

Dans le cas où j'aurais à craindre des ennuis, prie le grand-duc de vouloir bien intervenir afin d'assurer ma sécurité pendant mon séjour à Venise. Je lui en saurai un gré infini! Cette ville si tranquille, si intéressante me tente on ne peut plus.

J'attendrai pour partir que tu m'aies donné des nou-

velles; et puis il faut que je laisse passer les grandes chaleurs.

Adieu et merci pour toute l'affection que tu me portes!

A toi

Maison Fazy, 3ème étage. Richard W.

266.

Genève, le 24 août 1858.

Très cher Franz, merci pour ta réponse! Elle m'avait fait hésiter; aussi ai-je prié un ami de s'informer à Berne auprès du ministre plénipotentiaire d'Autriche. Je t'envoie ci-inclus la réponse qui lui a été faite; tu verras que pour le moment je n'aurai à craindre à Venise. Mais autre chose est de savoir si l'on me permettrait d'y faire un séjour prolongé. La question est très importante pour moi. En effet, j'éprouve le besoin de m'isoler franchement pour une période assez longue, afin de ne vivre que pour mon travail. A la campagne je n'y tiendrais pas à la longue, et dans une ville quelconque je finirais par faire forcément des connaissances banales, ce qui est le pire des maux. Par contre, une des grandes villes intéressantes de l'Italie est tout à fait ce que je cherche. C'est dans un pareil entourage qu'on arrive le plus facilement à vivre tout à fait tranquille, car on n'a qu'à sortir de chez soi pour se distraire sérieusement et pour satisfaire le besoin qu'on a de voir des hommes et des choses. Ce que je ne puis plus endurer dans les grandes villes, c'est le bruit des voitures; il me rend fou. Or Venise est connue pour être la ville la plus tranquille, c'est-à-dire la plus silencieuse du monde, et c'est là ce qui me la fait choisir. De plus, le hasard m'a fait avoir par le Dr W. et par Ch. R. les renseignements les plus tentants sur la vie à Venise; R. y passera aussi l'hiver. Enfin, au point de vue des relations, toujours très suivies, que j'ai avec l'Allemagne, la situation de Venise est plus avantageuse que celle de n'importe quelle autre ville d'Italie; en passant par Vienne, mes lettres, etc, arriveront bien vite au centre de l'Allemagne.

Bref, je m'entête à vouloir aller à Venise et renonce à choisir entre plusieurs séjours, car je tiens non pas à voyager, mais à m'établir à demeure le plus tôt possible.

Écoute donc!

Veuille bien, je te prie, demander en mon nom une grâce au grand-duc; qu'il daigne agir à Vienne pour qu'on me permette de séjourner à Venise sans être inquiété. Ceci est tout à fait indispensable pour mon avenir. Il s'agit donc ici d'obtenir, par faveur spéciale, que je puisse habiter d'une manière durable Venise et les provinces autrichiennes de l'Italie en général. Que le grand-duc me prenne donc sous sa bienveillante protection, et qu'il fasse tout son possible pour répondre à mon vœu.

Mais il importerait alors aussi que ton ami consentît à faire au plus tôt les démarches nécessaires. Si je rencontrais des difficultés dès maintenant, j'en référerais directement à lui.

Ainsi, je t'en prie, je t'en supplie, vite à la Cour! Viens à mon secours, accueille ma prière. Je te récrirai de Venise; jusque-là garde-moi ton affection! A toi

(Venise, poste restante.) R. W.

Dépêche télégraphique.

Berne, le 24 août 1858.

Berne, mardi.

Richard Wagner, Genève,

maison Fazy.

Le ministre plénipotentiaire d'Autriche croit que vous n'avez rien à redouter si votre passeport est muni du visa autrichien.

Il ne peut rien vous garantir, mais il est moralement convaincu que vous ne serez pas inquiété.

Vous informer par dépêche auprès du gouverneur de Venise serait imprudent, selon lui, parce que cela donnerait l'éveil et amènerait ce fonctionnaire à demander des renseignements à Vienne. La réponse se ferait attendre trop longtemps. Les

réfugiés dangereux sont signalés à la légation pour qu'elle refuse de viser leurs passeports; tel n'est pas votre cas. Le ministre plénipotentiaire estime que votre voyage ne souffrira aucune difficulté; moi personnellement je ne puis vous donner d'autres renseignements.

Ainsi, bon voyage, cher ami. Frœlich.

267.

Très cher Richard, encore une mauvaise nouvelle! D'après tous les renseignements que j'ai recueillis, le séjour de Venise ne serait pas sûr pour toi.

Le grand-duc, auquel j'ai communiqué le contenu de ta dernière lettre, me charge simplement de te *dissuader* de ce voyage et de te recommander (comme je l'ai déjà fait spontanément) Gênes ou la Sardaigne. D'autre part, on m'écrit de Dresde que pour le moment tu dois renoncer à l'espoir d'obtenir ta grâce, et que les nouvelles répandues à cet égard par plusieurs journaux ne se confirment point. Je persiste néanmoins à espérer que le grand-duc de Bade ou le grand-duc de Weimar consentira à prendre en ta faveur une «*mesure*» atténuante, c'est-à-dire à t'accorder la permission de séjourner temporairement en tel ou tel endroit de l'Allemagne. La représentation de «Tristan» à Carlsruhe ou ailleurs te fournira la meilleure occasion d'arriver à ce résultat. Quand tu auras terminé cet ouvrage, je te prierai de ne rien négliger de ce qui rendra possible ton retour en Allemagne (ne fût-ce d'abord que pour quelques mois; ce retour serait motivé spécialement par *ta* direction de «*Tristan*»). Autant que je puis me rendre compte de ta situation, de tes attaches et de tes relations, tu as à t'adresser tout d'abord au grand-duc de Bade. Ce jeune prince te veut beaucoup de bien, et la grande-duchesse également. Naturellement j'ai parlé à différentes reprises et longuement de ton affaire à *notre* grand-duc. Je n'ai pas obtenu de lui une promesse *positive*, il est vrai; cependant je considère comme probable que, le moment de jouer «Tristan» venu, il ne manquera pas de te donner la preuve de

l'intérêt qu'il te porte (intérêt qui s'est affirmé souvent, et notamment aussi par quelques lettres et démarches).

Combien j'aimerais, très cher Richard, te dire des choses plus agréables et plus conformes à nos vœux! Mais il est certaines situations qu'on n'arrive pas facilement à changer du jour au lendemain. Tu ne peux guère espérer que l'Autriche te rendra ta liberté personnelle. Si la chose arrivait, ce serait presque un miracle. La représentation de tes opéras à Vienne est un fait qui atteste une tolérance exceptionnelle, étant données les habitudes du pays. En demander davantage, c'est demander l'impossible, selon moi. Si tu n'as rien à attendre de l'Autriche au point de vue *politique*, tu n'as pas mieux à espérer de Paris ou de l'Italie au point de vue *de l'art*. La représentation de tes ouvrages en français ou en italien ne peut être considérée que comme un «pium desiderium» ou comme un canard de journal.

Parfois je suis surpris de voir (pardonne-moi cette franchise) que tu te fais illusion sur ce point et que tu ne veux pas reconnaître une chose: c'est que, même si l'on arrivait à faire jouer le «Tannhæuser» à Paris ou à Milan (je ne parle pas de Londres, où une bonne troupe d'opéra *allemande* aurait des chances de réussir), cette représentation aurait lieu dans des conditions tout à fait défavorables pour toi. L'Allemagne est, pour plusieurs années encore, le seul vrai terrain qui convienne à tes œuvres. Elles *y* prendront des racines de plus en plus profondes et dépasseront tout le reste. Ne te laisse pas dérouter par toutes sortes de bavardages et garde ta légitime fierté. . . . .
. . . .

Ce soir je pars avec la princesse et sa fille pour les montagnes du Tyrol. Adresse-moi ta prochaine lettre à l'Hôtel de Bavière, à Munich, d'où on me l'enverra. Pour le moment je ne puis pas te fixer l'endroit où nous ferons un séjour un peu prolongé. Vers le 20 septembre nous repasserons par Munich, et nous serons de retour ici pour le 1er octobre au plus tard.

Si tu peux trouver une heure de loisir, écris-moi pourquoi

tu n'as pas voulu rester quelques jours de plus à Zurich, où je comptais aller te voir au plus tard le 20 de ce mois. Plusieurs affaires (dont je me suis occupé surtout sur la prière du grand-duc) et la fête du centenaire de l'université d'Iéna, qui a eu lieu le 15 août (fête à laquelle j'avais accepté de diriger l'exécution d'une de mes compositions) m'ont *empêché* de quitter Weimar plus tôt.

Quoi qu'il en soit, reçois l'assurance de l'inaltérable et fidèle attachement de celui qui t'aime de tout son cœur.

Weimar, le 26 août 1858. F. Liszt.

268.

Venise, le 12 septembre 1858.

Cher Franz, je viens de recevoir une lettre de toi datée du 26 du mois dernier et qui est restée à Genève jusqu'à présent. Elle m'apprend que tu es tout à fait dans mon voisinage; aussi j'espère que je n'aurai qu'à te dire que je suis ici pour être sûr de recevoir ta visite. Tu n'as qu'à descendre ce côté-ci des montagnes du Tyrol, et tu seras près de moi. Comme j'aimerais pouvoir te répondre de vive voix sur tout, même sur les suppositions bizarres que tu fais à propos de mes vues sur l'Italie!

Viens vite. Mille amitiés de Ton R. W.

Canal grande, Palazzo Giustiniani, Campiello Squillini,
N° 3228, Venise.

269.

Venise, le 27 septembre 1858.

Palazzo Giustiniani.

Campiello Squillini, 3228.

Très cher Franz, ta lettre du 23 ne m'a été envoyée de Genève ici que fort tard; elle m'apprend que tu es dans mon voisinage: tu parles des «montagnes du Tyrol». C'est ce qui m'a fait espérer que je pourrais te voir et te parler bientôt. Les quelques lignes écrites dans ce sens que je t'ai adressées

à l'Hôtel de Bavière, à Munich, te sont-elles parvenues à temps? J'en doute, puisque je n'ai reçu ni ta visite ni ta réponse. Je crains donc que mon désir de te dire de vive voix ce que j'ai à te communiquer, ne se réalise pas; je ne t'écris donc que ce que je crois nécessaire pour t'expliquer quelques points restés obscurs pour toi. Au fond, cela ne saurait être grand'chose. Tu avais à prendre part à des fêtes universitaires, etc., qui m'ont paru, pardonne-moi le mot, terriblement banales. Je n'ai pas insisté davantage auprès de toi; mais, je l'avouerai franchement, en apprenant enfin que tu voulais venir à Zurich le 20, cette nouvelle m'a laissé indifférent.

Dans ma dernière lettre de Genève, où je te parlais aussi des renseignements rassurants donnés par le ministre plénipotentiaire d'Autriche à Berne, je me suis étendu plus longuement sur mon désir de choisir Venise comme lieu de séjour. Je cherche le repos, l'isolement complet et durable, qu'une grande ville seule peut m'assurer, des rapports absolument négatifs avec le monde extérieur et avec mon entourage, des loisirs et un état d'esprit qui me dispose au travail.

Je ne réfuterai pas tous tes arguments contre des représentations de mes opéras en Italie, etc. Je ne sais pas ce qui a pu te donner l'idée singulièrement fausse que l'ambition ou la gloriole m'attirait en Italie. Je choisis pour mon séjour une ville italienne parce que je déteste Paris, parce qu'ici je puis me croire sûr d'échapper à tout contact avec le monde de l'art, ce qui m'était impossible même à Zurich et m'avait fait prendre depuis longtemps cette ville en grippe. Si des journalistes voient dans mon séjour à Venise une ruse de guerre destinée à me rouvrir peu à peu les portes de l'Allemagne, ils sont dans leur rôle; cette explication est à la hauteur de leur esprit et de leur intelligence. J'espère que tu ne persisteras pas à me prêter des intentions pareilles. Comme ville autrichienne, Venise n'existait pour moi qu'en tant qu'elle ne fait *pas* partie de la Confédération germanique et que j'espérais pouvoir y trouver la sécurité. L'événement m'a donné raison.

Malheureusement je n'ai pu empêcher mon hôte vénitien d'aller répéter partout que je demeurais chez lui et d'appeler ainsi, plus vite que je ne l'aurais voulu, l'attention publique sur ma présence à Venise. La police, qui a redemandé mon passeport, me l'a rendu toutefois en disant que je pourrais prolonger mon séjour sans être inquiété. Puis-je voir dans ce fait le résultat de l'intervention que j'avais sollicitée du grand-duc? Je l'ignore.

Tu seras bien aise d'apprendre que Venise ne m'a pas déçu dans mon attente: le silence mélancolique du grand canal, sur les bords duquel j'habite un vaste et somptueux palais, m'est on ne peut plus sympathique; je vais tous les jours sur la place Saint-Marc, je me fais conduire en gondole dans les îles, où je me promène ensuite, etc. Tout cela me distrait et repose mon imagination. Plus tard viennent encore les trésors de l'art. Ce monde entièrement nouveau et pourtant si intéressant est plein de charme pour moi. Maintenant j'attends mon piano à queue et j'espère que le mois prochain je pourrai reprendre tranquillement mon travail. Je ne songe qu'à une chose, c'est à terminer «Tristan».

Adieu donc! Accepte ma rectification en ami véritable et bienveillant. Pardonne à mon sérieux; il domine tout mon être, mes vues et mon jugement. Donne-moi bientôt de bonnes nouvelles de toi, et surtout réponds bientôt à cette lettre.

Tout et toujours à toi

R. W.

270.

Salzbourg, le 9 octobre 1858.

Très cher Richard, les nouvelles que les journaux ont publiées sur ton compte dans le courant du mois dernier, étaient si diverses et si contradictoires que je ne savais plus où t'écrire. D'abord on annonçait ton arrivée à Vienne; ensuite, cette nouvelle prématurée ayant été démentie, on m'écrivait que tu étais allé à Florence ou à Paris. Enfin j'apprends par ta dernière lettre, que j'ai reçue le jour de mon départ

de Munich, que tu comptes rester pour le moment à Venise et que, du côté du gouvernement, rien ne s'oppose à ton séjour dans cette ville. Je souhaite de tout mon cœur qu'à Venise tu puisses trouver le repos, t'installer d'une manière un peu confortable, reprendre et achever tes travaux. «*Fiat pax in virtute tua*», dit la prière de la messe, que je te crie du fond de mon âme!

Les renseignements que j'avais pris au sujet de ta sécurité pendant ton séjour à Venise, étaient loin de me satisfaire et ne m'autorisaient pas à te conseiller cette ville comme l'endroit le plus propre à te servir de domicile provisoire. Encore aujourd'hui je conserve quelques doutes à cet égard; mais l'avenir fera voir, je l'espère, qu'ils n'avaient point de raison d'être. Je souffre cruellement de notre séparation, et je soupire plus que je ne saurais le dire après le jour où notre réunion deviendra chose possible! Dernièrement j'ai reparlé au grand-duc de ton affaire; je l'ai conjuré d'employer tous les moyens pour obtenir que tu puisses revenir en Allemagne, et il m'a promis de le faire.

Tu sembles avoir mal compris, dans ma dernière lettre, le passage relatif à la représentation de tes œuvres en français ou en italien. Tu m'avais déjà parlé antérieurement de cette éventualité dans tes lettres, et à la suite de ton dernier voyage à Paris nous avons été amenés à la discuter. Naturellement je n'ai eu d'autre intention que celle de t'expliquer la manière d'envisager la question, sans prétendre aucunement la trancher de mon autorité privée. La reine d'Angleterre s'était même exprimée sur l'opportunité d'une représentation de tes œuvres en italien; il a été plusieurs fois question de Roger comme devant jouer le «Tannhæuser», et tu t'étais entendu au préalable avec Ollivier au sujet des droits d'auteur. Je n'attends pas grand'chose, il est vrai, de tout cela, et je ne suis pas d'accord avec d'autres de tes amis sur l'opportunité et l'utilité de représentations en langue étrangère; que dis-je! je crois qu'il est plus sage de n'attacher *pour le moment* aucune importance à ces sortes d'entreprises, et je n'essaierai pas de les faire réussir; malgré cela tu n'as pas lieu de me reprocher

de t'avoir fait un conte en l'air. En mettant les choses au pis, je me serais simplement trompé; mais même dans ce cas je te prie de ne pas méconnaître ou désapprouver mon intention de t'épargner des désagréments inutiles. Tu as ta racine dans le sol allemand, non ailleurs; tu es et tu resteras l'orgueil et la gloire de l'art allemand, et, tant qu'à l'étranger la situation du théâtre restera la même, tant que Meyerbeer et Verdi régneront en maîtres, tant que les directions de théâtre, les chanteurs, les directeurs, les journaux et le public subiront leur influence immédiate, tu n'auras nullement besoin de te jeter dans cette mêlée.

Je passe à un autre point de ta lettre, où tu m'as fait presque de la peine, très cher Richard. Je comprends très bien que tu traites de «*banales*» les raisons officielles qui m'ont empêché d'aller à Zurich, et que tu ne tiennes compte ni du jubilé de l'université d'Iéna, ni des considérations sans nombre qui m'ont arrêté (ne fût-ce que pour pouvoir à l'occasion t'être utile dans des choses secondaires). Mais, réflexion faite, tu reconnaîtras que je ne puis quitter Weimar à tout moment, et tu te convaincras que l'ajournement de mon voyage à Zurich n'était motivé par rien de *banal*. En t'écrivant que je te reverrais le 20 août, je croyais positivement que, dans le cas où tu quitterais Zurich plus tôt, tu me donnerais rendez-vous ailleurs, à Lucerne ou à Genève. Comme tu ne l'as pas fait, j'en suis venu à faire une supposition que je repousse, du moment que tu m'en fais voir l'inexactitude.

En voilà assez sur ce sujet, très cher Richard! Nous resterons ce que nous sommes, des amis que rien ne peut séparer, deux amis véritables comme on n'en retrouvera pas de sitôt!

Pendant la première moitié de septembre, nous avons vagabondé, la princesse, sa fille et moi, dans les montagnes du Tyrol, et nous avons passé quelques jours de solitude complète dans l'Oetzthal. Chassés par le mauvais temps, nous sommes revenus à Munich, où nous avons assisté tranquillement aux fêtes et vu tous les jours notre ami Kaulbach.

Lachner m'a dit qu'il était en correspondance avec toi au sujet de la prochaine représentation de «Rienzi». J'ai entendu encore une fois le «Tannhæuser» à Munich; quant à «Lohengrin», on a dû renoncer à le donner, à cause d'une indisposition subite de M. Lindemann. Du reste, depuis que tu m'en as fait entendre plusieurs passages, j'en sais plus long là-dessus que toutes les représentations ne pourraient m'en apprendre.

Pour ne pas abandonner notre premier itinéraire et même pour que le mauvais temps n'eût pas le dernier mot, nous sommes venus à Salzbourg, et dans une huitaine de jours nous serons de retour à Weimar. J'y trouverai probablement les épreuves de la symphonie de Dante, que je t'enverrai bientôt comme le véritable enfant de mes douleurs.

Quand aurai-je le bonheur de lire «Tristan»? Les Hærtel m'ont informé qu'on est déjà en train de graver la partition pour piano. As-tu déjà fixé l'endroit où aura lieu la première représentation? D'après les on-dit, Carlsruhe compte fermement en avoir la primeur. Dieu veuille que «Tristan» marque la fin de ton exil, comme je l'espère!

On dit que dans le courant de l'hiver «Rienzi» sera donné à Weimar avec le concours de Tichatschek. Auparavant j'irai à Dresde, où j'ai promis à Rietschel de payer ma *vieille dette à Weber* et d'exécuter, à titre d'*exception unique*, quelques compositions pour piano de Weber au concert donné à l'occasion de l'érection de la statue de l'artiste (statue dont le modèle a été fait par Rietschel avec une maîtrise incomparable). A cette occasion je demanderai qu'on joue le «Rienzi» au théâtre, et je m'arrangerai en conséquence à Weimar; nous ferons ce que nous pourrons. Sans doute, si j'étais plus en fonds, j'aurais préféré verser en écus sonnants la somme nécessaire pour couvrir la souscription qui est toujours ouverte pour le monument de Weber, au lieu de jouer aux gens des morceaux qu'ils ont entendus mille fois! Que Weber me pardonne d'être un pauvre diable et de ne pouvoir faire mieux pour lui! Tu m'avais écrit jadis à propos de cette question. Maintenant que le modèle du monument est

achevé, c'est un devoir d'honneur d'en finir et de remplacer le plâtre par le bronze.

Écris-moi bientôt à Weimar et dis-moi comment tu te trouves de ton séjour dans la ville des lagunes. Ch. R. est probablement avec toi. Fais-lui mes amitiés et dis-lui que j'approuve sincèrement les sonates qu'il a publiées chez Hærtel.

Compte sur l'attachement cordial et inaltérable De ton

F. Liszt.

271.

Venise, le 19 octobre 1858.

Cher et tendre ami, merci! Il n'y a plus que ta belle amitié qui puisse me faire impression. Tu me la donnes, tu me la prodigues dans toute sa pureté.

C'est avec une patience extrême que j'envisage mon sort extérieur et que j'attends des années de lucidité, d'équilibre et de paisible activité. Je me suis mis à aimer mon travail plus que jamais; je l'ai repris depuis peu; mon esprit produit sans effort; c'est comme un fleuve qui coule doucement.

Dans tous mes rapports avec le monde qui souffre, mon seul guide, mon seul mobile, c'est la pitié. Je n'ai qu'à m'y abandonner sans réserve pour triompher de toutes mes souffrances personnelles.

Enfin j'ai mon Érard. Il est dans une grande salle bien sonore qui me sert de cabinet de travail. C'est là que je compte achever «Tristan» cet hiver. Très cher, j'ai fini le premier acte de cet opéra; fais-toi donc donner en bonnes feuilles par les Hærtel la partition qui est déjà gravée. Pendant que je composais le deuxième acte, que je venais d'ébaucher rapidement, j'ai été interrompu par des visites. A l'heure qu'il est, je l'ai repris: il sera très beau; je l'aurai terminé pour la fin de cette année au plus tard et livré à la presse. Jusqu'au mois de mars j'aurai expédié le dernier acte; si tout marche à souhait, j'assisterai vers Pâques à une première représentation. Tu sais comment il est arrivé finalement, grâce à l'intervention d'Éd. Devrient, que le grand-

duc de Bade a acquis des droits sur cet ouvrage. S'il réussit à obtenir que je puisse venir à Carlsruhe pour la représentation, elle aura lieu dans cette ville. Mais je ne fais pas de cette perspective une question de vie et de mort: je puis attendre.

Venise continue à me convenir parfaitement. Mon choix, tout instinctif, a été très heureux. La solitude dans laquelle je vis ici m'est aussi agréable que possible. Je vois assez de choses pour distraire et reposer mon imagination; rien ne vient me troubler. Ce qui met le comble à mon bonheur, c'est que dans ce paisible asile mon premier regard a pu rencontrer ton image, belle et radieuse ainsi qu'elle m'apparaît dans ta dernière lettre. Sois béni, mon cher, mon noble, mon unique ami! Que te dirais-je de plus? Tu sais tout ce que j'entends te dire par là.

Salue la princesse et la chère enfant; dis-leur de ne jamais me garder rancune de rien au monde, et recommande-leur de m'aimer tant qu'elles pourront.

Puissent ces lignes te faire autant de plaisir que les tiennes m'ont donné de bonheur!

Adieu, et sois bien convaincu que je te rends largement ton affection!

A toi

Richard W.

Si cette lettre t'arrivait pour ta fête, combien je serais heureux!!

272.

Venise, le 23 octobre 1858.

Très cher Franz, j'étais convenu, le 21, avec R. que nous nous unirions pour te souhaiter une bonne fête. Voilà qu'il arrive le 22, et me dit qu'il vient de t'envoyer une dépêche. Cela demandait une bonne vengeance; aussi l'ai-je emmené dîner place St Marc; je l'ai traité aux huîtres et au champagne, pendant que sur la place une musique militaire nous

jouait parfaitement l'ouverture de «Rienzi». Nous avons bu à ta santé et passé ainsi une soirée charmante.

Ce dont il fallait t'informer par un rapport authentique!

A toi
R. W.

273.

Venise, le 26 octobre 1858.

Très cher Franz, on vient de m'écrire de Munich qu'on ne jouera pas le «Rienzi» sous prétexte qu'il fait naître des scrupules religieux. J'ai besoin d'argent, de beaucoup d'argent pour me maintenir honnêtement dans la position difficile où je me trouve; aussi je cherche de tous les côtés un endroit où je pourrais faire une «petite affaire». Je viens d'offrir le «Lohengrin» à la direction de Cassel. Si tu peux me donner un coup d'épaule là-bas, fais-le!

Je n'aimerais pas à écrire moi-même à Cobourg, où l'on me néglige évidemment. N'as-tu pas quelqu'un qui puisse agir à ma place et me faire acheter bientôt le «Lohengrin» (ou bien le «Vaisseau fantôme»)? Cherche donc et viens à mon aide selon ta vieille habitude!

Mille amitiés de

Ton
R. W.

274.

Très cher Richard, la dépêche télégraphique de R., du 21 octobre, a été accueillie par des acclamations joyeuses; quant à ta lettre, qui est arrivée le même soir, elle a été pour moi le plus riche des cadeaux, car elle m'a fait entrevoir ton retour au calme et à l'apaisement. Puisses-tu bientôt te remettre avec plaisir à ton travail! Le «Tristan», dont je ne connais pas encore une note, est en très bon train, je l'espère. D'après ta dernière lettre j'ai prié les Hærtel de me prêter à l'occasion la partition, pour quelques jours, quand le graveur n'en aura plus besoin. B. m'en parle dans une lettre ou il témoigne une joie qui va jusqu'à l'extase.

Je mettrai à profit ce que tu m'as dit à propos des représentations du «Lohengrin», du «Vaisseau fantôme» et de «Rienzi» à Cassel, à Gotha et dans d'autres villes. Je n'ai pas besoin de répéter que j'y travaillerai de toutes mes forces. Tu recevras prochainement une lettre de mon chef et ami Dingelstedt, au sujet de «Rienzi». Il est question de donner cet opéra ici au mois de janvier. Veuille, je te prie, répondre à Dingelstedt avec quelque politesse; ne te formalise pas de cette observation. En ce qui concerne les représentations de tes œuvres, je tiens à disposer Dingelstedt encore plus favorablement et à continuer de marcher d'accord avec lui. La coopération amicale de D. est importante pour moi, non seulement à cause de «Tristan», qui ne rencontre pas de difficulté et dont la représentation coïncidera avec ton retour en Allemagne, comme je l'espère et le souhaite ardemment, mais surtout au point de vue de la représentation des «Nibelungen», qui sera toujours le but suprême auquel nous tendons. Les droits d'auteur qu'il peut t'offrir pour «Rienzi» et prélever sur la caisse du théâtre, ne sont guère élevés (25 louis); pourtant je te conseille de les accepter, en me réservant de te faire obtenir plus tard une petite *gratification* dont la cassette particulière du grand-duc fera les frais.

Je voudrais faire venir Tichatschek pour les deux premières représentations de «Rienzi», ce qui sans doute augmenterait passablement les frais. Je me suis beaucoup attaché à cet artiste, et je souhaiterais qu'à cette occasion il fût l'objet d'une distinction de la part du grand-duc.

Samedi dernier nous avons donné la «Komala» de Sobolewski. Je ne sais pas si tu as eu entre les mains la petite brochure intitulée «l'Opéra, non le Drame», qu'il a publiée l'année dernière comme une sorte de sauf-conduit pour son opéra. On y trouve cette belle comparaison: «Les paroles ne sont que les grains d'encens fragiles et transparents, mais la mélodie est le doux parfum qui s'échappe des nuages de fumée quand ces grains se mettent à brûler». Je ne puis être d'accord avec lui sur bien d'autres points, surtout sur le *déplacement de la négation*, par lequel il cherche tout de

suite à se distinguer de toi: il termine sa brochure par ces mots: «Wagner dit: *non l'opéra, mais le drame*; moi, je dis: *l'opéra, non le drame*». En tout cas sa «Komala» vaut mieux que sa conclusion, et cet ouvrage est bien supérieur à sa théorie. Il renferme bien des choses qui te plairaient et pour lesquelles il s'est inspiré incontestablement de «Lohengrin». Sobelewski a commencé par écrire la «Komala» en trois actes et l'a fait représenter sous cette forme à Brême. Ensuite, pour rendre hommage à ta théorie sur l'opéra, et probablement aussi pour complaire à la critique qui a soif de contrastes et de grands airs, il y a ajouté encore deux actes où il a placé quelques mélodies qui se chanteraient avec succès dans un salon et qui frisent les airs de la reine dans les «Huguenots», plus un chœur de buveurs absolument indispensable. Sur sa demande j'ai conservé les cinq actes à la première représentation, mais à la seconde j'ai bravement supprimé cette division qui n'avait pas sa raison d'être. Je me permettrai même de changer la fin de son ouvrage, qui est une réminiscence de ton finale du deuxième acte de «Tannhæuser»: «à Rome», et du dernier acte de «l'Iphigénie en Aulide». De cette manière cet opéra se présentera sous la seule forme qui lui convienne; il pourra être considéré comme une belle fantaisie musicale aux allures nébuleuses, aux contours brumeux, qui sera bien en harmonie avec la poésie d'Ossian.

Pour ton amusement particulier je t'envoie ci-joint quelques motifs de la «Komala», que j'ai relevés à ton intention.

Au milieu de novembre paraîtra sur la scène d'ici un opéra comique, paroles et musique de Cornelius, «Le Barbier de Bagdad», composé d'après le conte des «Mille et une Nuits». Il y a dans la musique beaucoup d'esprit et d'originalité; l'auteur a du style et se maintient avec une sûreté extraordinaire dans la noble région de l'art véritable. Je compte sur un très bon résultat. Immédiatement après on attaquera le «Rienzi».

Excuse-moi d'être resté si longtemps sans t'écrire. J'ai toutes sortes d'affaires et de correspondances sur les bras;

j'en ai jusque par-dessus les oreilles, et depuis mon retour je n'ai pas trouvé une heure de liberté. Ne me garde pas rancune de mon long silence et donne bientôt de bonnes nouvelles
A ton
5 novembre 1858. F. Liszt.

Ci-inclus quelques lignes que je te prie de remettre à R. Avant Noël l'édition de la symphonie de Dante et de la messe de Gran sera prête. Je t'enverrai ces deux compositions ensemble.

275.

Venise, le 21 novembre 1858.

Mon cher Franz, merci pour ta bonne lettre! Je n'avais rien de particulier à t'écrire, sans quoi je t'aurais répondu plus tôt. Avec cela j'ai été malade pendant la première moitié de novembre, ce dont je me serais fort bien passé, surtout parce qu'il en est de nouveau résulté une interruption regrettable dans mon travail. Mais je me suis remis à l'œuvre et tout ira bien.

Je me réjouis énormément de recevoir la messe et le Dante que tu me promets de m'envoyer. Ne manque pas de me tenir parole. J'ai prié les Hærtel de t'expédier une épreuve en bonnes feuilles du premier acte de «Tristan». Peut-être t'est-elle déjà parvenue. Du reste, les H. se montrent très patients avec moi. Au commencement, lorsque je croyais pouvoir achever la partition pour cet automne, je les ai bien talonnés; mais depuis j'ai bien dû en rabattre: avant la fin de décembre je ne puis songer à leur envoyer le deuxième acte. Je ne puis travailler à un ouvrage de ce genre qu'en étant dans les dispositions les plus favorables possible. Du reste, la question des «Nibelungen» est revenue sur le tapis; je vais toujours laisser graver les partitions, quitte à ne faire trancher la question des droits d'auteur qu'après la représentation. Dans l'intervalle il s'est joué, à propos de cette affaire, un intermède par trop bouffon, selon moi, ou

plutôt il est en train de se jouer, car je n'en connais pas encore la fin, très facile à prévoir d'ailleurs. C'est alors que je t'en ferai le récit.

Les nouvelles du dehors ne sont pas gaies. Le «Rienzi» ne marche pas du tout, malgré le succès durable qu'il a à Dresde. C'est de Munich qu'est venue la première alarme; je n'attendais plus que mes 50 louis de droits d'auteur lorsqu'on m'annonça que, pour des raisons de *religion*, le comité de lecture ne pouvait admettre un pareil sujet. C'est dommage pour cette excellente religion. Si elle devient si puissante, tu y es bien pour quelque chose; pourquoi vas-tu composer d'aussi belles messes pour les curés?? Hanovre également n'avait plus qu'à m'envoyer mes droits d'auteur; je ne m'expliquais pas sa lenteur à s'exécuter lorsque j'apprends que Niemann, après avoir entendu Tichatschek dans «Rienzi», ne se croit pas assez de souffle pour chanter le rôle jusqu'au bout. Et de deux! Breslau seul est assez fou pour se risquer. Qu'on me donne un artiste qui commence par se rendre compte de ce que je lui demande, et je réponds qu'il pourra faire bonne figure à côté de T. C'est ce que j'ai fait entendre à Niemann. En fait de recettes, me voilà donc réduit à mon ancien capital, «Tannhæuser» et «Lohengrin», ce qui est bien loin de me suffire dans la situation difficile où je me trouve.

D., qui m'a écrit cinq lignes et demie, a voulu savoir ce que je demandais pour mes droits d'auteur. Tu sais bien comment je lui ai répondu. Pourquoi le monstre ne m'a-t-il pas envoyé immédiatement de l'argent? Dieu! que vous êtes heureux, vous tous qui avez le vivre et le couvert! nul de vous n'est capable, paraît-il, de se mettre à la place d'un pauvre diable comme moi, pour lequel toute recette est comme un gain de loterie. Fais-lui donc comprendre à demi-mot où j'en suis!

Ch. R. m'a quitté ce matin pour quelques semaines (croit-il), afin d'aller à Dresde fêter l'anniversaire de la naissance de sa mère. Il compte te faire une visite à Weimar, si cela lui est possible.

Par contre, il me reste W., qui est venu de Vienne il y a un mois avec une famille russe pour passer l'hiver à Venise. Heureusement il est discret et sa présence ne me gêne pas. Pour moi la solitude est un bonheur que je goûte et que je garde avec un soin jaloux. Sur la place les princes étrangers courent littéralement après moi; il ne m'a pas été possible d'éconduire tout à fait l'un deux, D., qui te connaît aussi très bien (comme il s'en vante). Il demeure à l'hôtel où je vais dîner; c'est là qu'il vient me relancer de temps en temps. C'est un drôle de corps et, à en juger sur l'apparence, une bonne pâte. Aujourd'hui il est venu, débordant d'enthousiasme, me surprendre entre le potage et la côtelette, pour me dire qu'il venait d'entendre jouer admirablement sur le piano un de tes poèmes symphoniques, et cela par qui? Par un professeur de musique de Venise, qui est fanatique de la musique allemande, de toi et de moi. Cela est bien amusant. D. en tient aussi pour toi. Que peux-tu rêver de mieux? Et tout cela sur la place St Marc, pendant que je dînais et par un froid de chien!

Ainsi, bon courage! Que Dieu te bénisse! Garde-moi ton affection, écris-moi bientôt, et fais mille amitiés aux habitants de l'Altenburg de la part de Ton

Richard W.

276.

Venise, le 26 novembre 1858.

Très cher Franz!

Je t'envoie avec ma lettre un superbe autographe.

Je ne puis te dire combien je trouve drôle d'avoir à négocier avec Fr. D. à propos de Weimar. J'aurais envie de *lui* dire qu'il ne doit nullement s'occuper de mon opéra. Toute ma sympathie pour Weimar s'en va quand je vois un homme aussi solennel venir se placer entre toi et le grand-duc. Mes enfants, vous êtes ennuyeux!

Tu me disais, il y a deux ans, que tu avais une partition de «Rienzi», que j'avais laissée chez toi lors de ma grande

fuite. Si cela est, je serais bien aise d'apprendre que tu ne tiens pas beaucoup à la garder; je te donnerais à l'occasion ma partition originale, au cas où tu tiendrais particulièrement à cet ouvrage, ce que j'ai peine à croire. En ce moment je n'en possède plus qu'un petit nombre d'exemplaires. Je n'en ai fait faire jadis que 25, dont j'ai gaspillé plus de la moitié. Mais s'il le *faut*, écris immédiatement à Fischer, de Dresde, de t'envoyer un exemplaire, que tu remettras respectueusement en mon nom à l'illustre garde de nuit politique. As-tu déjà fait modifier ta partition par Fischer? Au troisième acte on a fait une grosse coupure, ce qui a nécessité des changements que j'ai faits à Hambourg.

Ah! mon Dieu! se donner tant de mal pour gagner quelques misérables écus! C'est bien triste!

Me voilà encore une fois condamné à garder la chambre. Avec cela je ne puis pas même me lever de dessus ma chaise: un abcès à la jambe, que j'ai négligé, me cause des douleurs intolérables. En travaillant, pendant que je fais de la musique, il m'arrive parfois de pousser des cris de paon, ce qui fait souvent un très bel effet.

Les Hærtel t'ont-ils envoyé l'acte de «Tristan»? Prochainement tu recevras des exemplaires du poème.

Que Dieu te garde pour aujourd'hui! Il faut que je pousse quelques cris, ce qui serait pour ma lettre un accompagnement par trop lamentable!

Milles amitiés — aïe! de Ton

R. W.

(aïe!!)

Faut-il que j'attende réellement jusqu'après la *représentation*, aïe!! pour recevoir ces malheureux 25 louis? Mais Dieu sait quand elle finira par avoir lieu. Aïe!!

277.

Venise, le 5 décembre 1858.

Très cher ami, je viens d'écrire à D., conformément à l'avis que tu m'as fait transmettre par notre princesse.

Je lui ai dit qu'il m'était venu des doutes et que je ne savais plus si je devais désirer encore que «Rienzi» fût représenté à Weimar. Tu m'approuveras, je pense, et tu voudras bien renoncer également à ce projet. Si quelque chose a pu me donner l'idée de répandre le «Rienzi» après coup, tu comprends bien que mon seul mobile était et devait être le désir de faire de bonnes recettes et de pouvoir sans tarder faire face aux difficultés de ma position, car je n'ai ni fortune ni ressources sur lesquelles je puisse compter. D'une manière absolue, je considère ce rappel à la vie comme un anachronisme qui pour le moment serait bien prématuré. Après le grand succès que cet opéra vient d'avoir à Dresde, j'ai caressé pendant quelque temps l'espoir de trouver, grâce à un débit rapide de cet ouvrage, les moyens d'assurer ma vie matérielle. Mais cet espoir a été déçu en grande partie, comme je te l'ai annoncé récemment (surtout en ce qui concerne Munich et Hanovre.)

En allant offrir partout cet opéra, je me suis cruellement humilié devant le peu de fierté que j'ai; aussi en suis-je arrivé à être d'une susceptibilité incroyable dès qu'on touche à cette question. Même à Weimar cet opéra a été imposé; si l'on y regarde de près, il paraît qu'on la considère comme telle; déjà l'hiver dernier tu m'as éclairé à cet égard en m'instruisant du motif qui le faisait ajourner. Or, je ne veux pas qu'à Weimar tu imposes quoi que ce soit à n'importe qui, pas même cette œuvre de ma jeunesse. Tu peux avoir tes raisons pour ne pas te brouiller, même en cette occurrence, avec tel ou tel; mais ces raisons n'existent pas pour moi, et si tu veux que nous soyons d'accord, je désire de tout mon cœur qu'elles n'existent pas pour toi non plus. Que, par exemple, mes «Nibelungen» soient jamais représentés ou non, cela m'est tout à fait indifférent; je ne les en achèverai pas moins, car je ne puise pas mon inspiration et la force d'exécuter des travaux pareils dans des espérances pour la réalisation desquelles il me faudrait le concours de certaines personnes données. Tout ce que pourraient faire pour moi le monde ainsi que mes «partisans et mes admirateurs», comme je les

entends nommer souvent, le voici: ce serait de jeter un regard sérieux et sympathique sur l'ensemble de ma situation, et de s'efforcer d'alléger pour moi le poids de l'existence; alors je prendrais goût au travail, alors je trouverais le calme et les loisirs nécessaires. Je ne demande pas autre chose. Mais il faut pour cela un état de choses différent de celui que j'ai connu jusqu'ici.

Il suffit! A présent je puis renoncer aussi à mes droits d'auteur pour «Rienzi» et à ma gratification de Weimar, qui, d'ailleurs, ne viendraient pas en temps utile, L'année prochaine, vers Pâques, et cela traînerait bien jusque-là, j'aurai d'autres cordes à mon arc. D'ici là j'aurai certainement beaucoup de peine à m'en tirer; mais prochainement je trouverai bien moyen de m'arranger. Malheureusement la maigre somme que j'aurais touchée ne m'aurait pas permis de te rembourser tes 1000 francs.

Et maintenant sois certain que tu t'épargneras beaucoup de désagréments et de tracas si tu abandonnes «Rienzi». Si vous avez Tichatschek pour le printemps, fais-lui chanter le «Lohengrin»; tu en auras, toi aussi, plus de plaisir.

Figure-toi que depuis dix jours je ne puis pas bouger de ma chaise! Il ne me manquait plus que cela! A peine avais-je repris un peu mon travail après une maladie de l'estomac et des nerfs, qu'il m'a fallu de nouveau l'interrompre. Mais mon mal est en voie de guérison, et j'espère que la semaine prochaine je pourrai remarcher et me remettre à la besogne.

Adieu! Je te serre mille fois sur mon cœur! A toi

R. W.

278.

Très cher Richard, Hærtel m'envoie des étrennes qui ont l'air de tomber du ciel. Le monde des enfants tout entier, avec ses arbres de Noël couverts de fruits d'or et chargés de cadeaux étincelants, ne peut pas éprouver autant de joie que m'en apporte dans ma solitude ton unique «Tristan»!

Arrière tous les soucis et tous les tracas de la vie journalière! Voilà de quoi retrouver des larmes et le feu divin de l'enthousiasme. Quel charme irrésistible, quels mystérieux trésors de beauté dans ce philtre enivrant! Quel a dû être ton état d'âme quand tu as donné la forme et la vie à cette œuvre incomparable! Que puis-je t'en dire, sinon que mon cœur, que tout mon être en est pénétré?

Mais maintenant il faut qu'en ami pratique je te parle de vulgaires questions matérielles. Ta réponse négative à D., tout attristante qu'elle est pour moi à plus d'un point de vue, est venue à *propos*. Comme tu le sais, il y a déjà dix-huit mois que j'ai proposé ici de jouer «Rienzi» . . . . , et tu n'es que trop en droit, hélas! d'avoir une pauvre idée de mon peu d'influence en matière de théâtre. Je ne t'ennuierai pas du détail des affaires locales; je te dirai simplement que j'approuve sans restriction ta conduite dans les circonstances actuelles, en me réservant de te demander «*Rienzi*» quand viendra un moment favorable pour la représentation de cet opéra, que je désire depuis longtemps voir sur la scène.

Il faudra donner le «*Prophète*» et le «*Bal masqué*» (d'Auber). Pour ma part, j'ai déclaré que je ne remettrai pas de sitôt les pieds à l'orchestre. Ainsi se passera l'hiver; nous verrons ensuite ce que l'avenir nous réserve.

D'ici au printemps j'espère que ton affaire personnelle prendra une tournure plus favorable. Peut-être pourrai-je contribuer un peu à amener ce résultat. Quand le «Tristan» sera achevé et que tu auras envoyé à Mme la grande-duchesse de B. l'exemplaire que tu veux lui dédier, écris-moi longuement ce qui restera à faire.

Ch. Ritter m'a fait le plaisir de venir passer quelques jours avec moi; nous avons agité bien des questions dont il t'entretiendra prochainement. Je me flatte qu'il a emporté d'ici une bonne impression et qu'avec le temps plusieurs anciennes relations d'amitié prendront à Weimar un caractère encore plus accentué. Ses aptitudes musicales sont, à mon sens, tout à fait remarquables; je lui ai conseillé de les concentrer prochainement sur un sujet d'opéra, qu'il saura

le mieux arranger lui-même. Pousse-le dans cette voie; docile à tes conseils et à ton influence, il fera certainement une œuvre tout à fait brillante; c'est par une œuvre dramatique et musicale qu'il arrivera de la manière la plus rapide et la plus avantageuse au rang auquel il a droit.

Je voulais t'envoyer pour le nouvel an la symphonie de Dante. Mais la correction des épreuves a pris plus de temps que je ne le supposais, et l'édition ne pourra paraître qu'en janvier. Alors tu recevras un gros paquet, car avec la symphonie viendra la messe de Gran. Que ne puis-je t'apporter moi-même tout cela, être avec toi, te faire chanter «Tristan» en t'accompagnant au piano!

Laisse-moi espérer que l'année qui va commencer mettra fin à notre séparation et nous attachera indissolublement l'un à l'autre, comme nous le sommes déjà d'esprit et de cœur!

26 décembre 58. A toi

F. L.

Tu es menacé d'une dédicace par l'auteur de l'opéra D. de S. Accueille bien cet hommage, encore que tu te trouves à cette occasion dans la société un peu singulière de Meyerbeer. Au reste, le compositeur est animé des meilleurs sentiments à ton égard; il me l'a prouvé récemment d'une manière qui ne me permet pas d'en douter. Jusqu'à ce que tu aies reçu la dédicace, n'en parlons pas. Plus tard il sera convenable, je pense, que tu écrives quelques lignes.

279.

Très cher Richard, je te remercie bien sincèrement d'avoir pensé à moi le jour de la Saint-Sylvestre. J'attends une lettre qui m'explique la fin de ta dépêche télégraphique: j'ignore absolument le fait que tu qualifies de «singulièrement misérable». Du reste, vu d'un certain côté, ce qui est *misérable* ne me paraît plus *singulier*. Puisse la nouvelle année amener quelques changements heureux et t'apporter quelques joies! Je t'envoie ci-joint le répertoire de la semaine du

théâtre de Weimar; «Lohengrin» y figure comme devant être joué dimanche prochain. Ce sera la première fois que je ne dirigerai pas ici cette œuvre que j'aime de toute mon âme. J'ai laissé à mon collègue le soin de diriger aussi le «Tannhæuser». Si je te raconte jamais les faits qui m'ont déterminé à prendre cette attitude négative, tu reconnaîtras certainement que tu ne peux m'accuser de renier mes convictions d'artiste, encore moins de manquer aux devoirs que m'impose l'amitié que je t'ai vouée.

Si dans d'autres villes où l'on donne tes opéras la question de recette prime tout, c'est à d'autres à répondre du fait; mais ici, où ces ouvrages sont vraiment choyés, je ne puis me rendre complice du mercantilisme brutal dont elles sont victimes; je ne le puis pas surtout après le sans-gêne avec lequel nous avons été traités tous les deux dans cette affaire du «Rienzi», qu'on a fait traîner si longtemps (au delà de dix-huit mois!)

Ainsi que je te l'ai écrit dans ma dernière lettre, j'approuve entièrement la résolution que tu as prise de ne pas vendre ton «Rienzi» dans les conditions actuelles. Si l'on t'en reparle, *je te conseille de ne faire aucune concession.* Quand le moment sera venu de te montrer plus accommodant, je te le dirai; tu sais bien à quel point ton intérêt me tient au cœur!

Il faudra d'abord étudier et donner le «*Prophète*», le «Bal masqué», «Don Pasquale» et «Antigone»; pour «Rienzi» il reste aussi peu de temps que de bonne volonté. A propos de ce dernier, Ch. R. pourra te raconter l'histoire de la première représentation de l'opéra de Cornelius; cela t'expliquera l'attitude passive que j'ai gardée pendant cette saison. En vérité, j'ai bien souvent besoin de me rappeler que je suis un disciple de saint François pour supporter tant de choses insupportables! A toi

1er janvier 1859. F. L.

280.

Venise, le 2 janvier 1859.

Mon cher Franz, le moment est venu de te reparler de sang-froid et longuement, afin de n'y plus revenir, d'une question qui a été si longtemps pour moi la source de tribulations sans nombre et qui a été cause de ma violente sortie d'avant-hier. J'ai dû te faire bien souffrir par cette explosion de désespoir. Il ne faut pas que ces bourrasques se renouvellent; je le sens si bien que je n'ai pu me laisser aller à ce dernier accès d'humeur que sous l'empire d'une extrême surexcitation. Mais il faut que les conditions de mon existence changent sérieusement, afin que j'arrive à avoir une situation plus digne de moi. Voilà pourquoi je t'entretiens aujourd'hui pour la dernière fois de ce sujet. Peut-être ferais-je bien de t'épargner cette dernière confidence; mais, comme je suis résolu à brûler mes vaisseaux, je pourrais avoir à me reprocher, si je gardais le silence, d'avoir, par une étrange omission, laissé de côté l'ami le plus intime, le plus capable de me secourir, le plus influent.

Donc, au fait!

Je déclare qu'après avoir passé dix ans à m'habituer à l'exil, l'affaire la plus importante pour moi n'est pas l'amnistie, mais la garantie d'une existence à l'abri du souci et qui m'assure, pour le restant de mes jours, une situation agréable. Ne t'en étonne pas. Le retour en Allemagne n'a pour moi qu'une valeur relative; le seul avantage positif serait de pouvoir te voir souvent et vivre avec toi. Les représentations de mes opéras, que j'entrevois et auxquelles je prendrais une part active, ne peuvent pas me donner *plus* de jouissances qu'elles ne me coûteront d'efforts, de soucis, d'ennuis et de tracas. Jamais je n'ai eu réellement de plaisir à voir représenter un de mes opéras, et aujourd'hui j'en aurais encore beaucoup moins. Mes exigences idéales sont bien plus grandes qu'autrefois, et ma sensibilité est devenue bien plus vive pendant les dix ans où j'ai été complétement en dehors du monde de l'art. J'ai peur que toi-même tu ne te rendes pas bien

compte du changement qui s'est opéré en moi; crois-en d'autant plus positivement mes affirmations. Tu as, dans le monde et dans la vie, une situation si différente de la mienne que tu ne peux pas comprendre ma sensibilité, si tu juges d'après toi-même.

Tu peux m'en croire aveuglément: la seule chose réelle qui me rattache encore à la vie, c'est le besoin irrésistible que j'éprouve d'achever une série d'œuvres d'art dont le germe est en moi. J'ai reconnu à ne pas m'y tromper que ce besoin de créer et d'achever ma création peut seul me satisfaire et m'inspirer le désir (souvent incompréhensible) de vivre. Mais, par contre, je puis très bien me passer de la perspective de voir représenter mes œuvres. L'amnistie qui viendrait me surprendre avant d'avoir achevé «Tristan», ne pourrait que me mettre dans l'embarras, j'en suis convaincu. La perspective de diriger moi-même la représentation de «Lohengrin» ne pourrait pas me décider à quitter mon séjour actuel avant d'avoir terminé ce travail. A toi de conclure!

Quant à moi, voici ma conclusion: la garantie d'une existence convenable serait sans valeur pour moi, du moment qu'elle serait subordonnée à mon amnistie et aux services que je pourrais rendre. Je ne puis accepter et n'accepterai jamais un emploi, ni rien qui y ressemble. Par contre, ce que je demande, c'est qu'on m'alloue une pension honorable et suffisante, uniquement afin de me permettre de produire tranquillement mes œuvres d'art, sans avoir à me préoccuper du succès extérieur.

Comme je n'ai ni fortune personnelle ni subsides d'aucune sorte, je suis réduit à vivre du produit de mes opéras. Or quiconque connaît réellement la nature de mes travaux, quiconque sent ce qu'ils ont de particulier et d'original, est obligé de reconnaître que je devrais, moins que personne, être dans la nécessité de faire de mes œuvres une marchandise et de les offrir à des établissements comme nos théâtres. Si l'on a tant soit peu le sentiment de la justice, on comprendra que je me trouve dans une situation absolument indigne de moi s'il me faut renoncer à ma liberté, si je dois ne plus tenir

compte de l'intérêt artistique de mes œuvres, si je n'ai plus le choix des théâtres, si je suis forcé non seulement de livrer mes opéras à la première direction venue, mais encore de les offrir au besoin. J'ai déjà cruellement souffert de cette espèce de servitude; mais ce qu'il y a de pire, c'est que, même en étouffant en moi tout sentiment d'honneur, mes recettes auraient un caractère précaire qui exercerait sur mes ressources pécuniaires l'influence la plus sensible et la plus inquiétante. Une fois elles sont très belles, inattendues, presque inespérées; elles amènent tout à coup la tranquillité, la sécurité et une certaine abondance; on croit que cet état de bien-être va durer toujours; mais un beau jour elles viennent à manquer, sans que rien ait pu faire prévoir ce revirement, et alors il ne reste plus que les soucis et la misère. Pour avoir une existence normale, il faut que je sois affranchi de la nécessité de compter sur ces recettes; il faut qu'on me fasse une situation où je puisse les considérer comme un supplément accidentel, comme un moyen de me procurer tel ou tel agrément en plus, comme une ressource dont je pourrais me passer sans renoncer pour cela à une existence convenable et à la sécurité du lendemain. Alors je pourrais refuser mes opéras à tel ou tel théâtre que je ne croirais pas capable de bien représenter mes œuvres, ou dont la direction me paraîtrait manquer de zèle et de conscience. Voilà dans quelles conditions je devrais être placé vis-à-vis de ce monde de l'art et du théâtre qui est tombé si bas; c'est ainsi que je trouverais un appui digne de moi, de mes efforts si profondément sérieux et de l'originalité de mes facultés créatrices; c'est ainsi que mes contemporains me fourniraient les moyens de continuer à produire des œuvres d'art. Mais je ne puis arriver à cette indépendance qu'au moyen d'une pension fixe et largement suffisante; or cette pension ne peut m'être accordée que par un groupe de princes allemands qui s'intéresse à moi.

Il me faudrait insister sur cette idée de groupe. En voici la raison: si cette pension doit atteindre complétement son but et répondre à mes besoins, qui sont, je l'avoue, un peu compliqués et pas tout à fait ordinaires, il faut qu'elle s'élève

pour le moins au chiffre de 2 à 3000 thaler. Je ne rougis pas d'indiquer une somme aussi forte : d'abord, parce que, fait comme je suis (et peut-être aussi parce que j'ai ma manière à moi de conditionner mes ouvrages), je ne puis guère m'en tirer à moins ; ensuite, parce que j'ai vu des artistes tels que Mendelssohn (bien que celui-ci eût de la fortune) recevoir des pensions de cette importance, et cela *d'une seule* personne.

Je te poserai donc très nettement cette question : veux-*tu* prendre l'initiative ? Mais en même temps je te rappellerai qu'après avoir réfléchi très mûrement, je maintiens d'une façon absolue le caractère de ma demande, tel que je te l'ai présenté. Je ne pourrais pas accepter une position à Weimar, même si elle me laissait toute la liberté imaginable, même si elle était égale à la tienne. Voici pourquoi : c'est que le traitement ne serait pas suffisant pour le but que je poursuis ; au lieu d'une solution radicale, je ne trouverais donc qu'un palliatif dangereux. Encore une fois, je cherche le moyen d'assurer d'une manière définitive mon existence matérielle, je veux des ressources sûres et suffisantes pour me faciliter la production de mes œuvres futures. Je vais avoir 46 ans, je parle donc d'un avenir d'au plus dix ans, selon toute probabilité.

Si tu as tes raisons pour ne pas accéder à ma demande, et pour ne pas t'employer à la faire aboutir (vu ta situation particulière, je comprends fort bien ces raisons, et ton refus d'agir ne porterait pas la moindre atteinte à notre amitié), déclare-le-moi nettement, une fois pour toutes. Dans ce cas, dis-moi si tu me conseilles de m'adresser moi-même au grand-duc de W., pour le prier de vouloir bien sonder les intentions des autres princes.

Si tu n'es pas d'avis que je fasse cette démarche, je suis décidé à demander à D. s'il veut être mon intermédiaire auprès d'un autre souverain. Si lui aussi me répond par un refus, je m'adresserai en désespoir de cause directement à ce prince. Le résultat de cette dernière tentative tranchera pour toujours la question de mes rapports avec l'Allemagne ; sur ce point je suis également fixé aujourd'hui.

En tout cas, que je m'adresse à toi, à D. ou à l'un des princes en personne, j'accompagnerai ma demande d'un exposé très clair et tout à fait concluant de ma situation, de ma position vis-à-vis du monde de l'art, de mon tempérament particulier, de mes besoins personnels. En même temps j'indiquerai d'une façon précise ce que je m'engage à faire en retour de la pension qui me serait accordée. D'abord (que je puisse revenir en Allemagne ou non) je promettrai de travailler sans relâche à produire des œuvres nouvelles; puis, j'abandonnerai à titre gratuit mes ouvrages déjà faits ou à faire dans l'avenir aux théâtres des Cours qui m'auront prêté leur appui; enfin (dès que je pourrai rentrer en Allemagne) je viendrai, sur une demande spéciale, faire étudier mes opéras et en diriger l'exécution; si on le désire, j'en ferai autant pour d'autres œuvres de valeur, dont la représentation ne pourrait que profiter à l'art et lui faire honneur.

Eh bien! mon Franz! Voilà ma première lettre de cette fatale année 1859 qui commence. C'est à toi que je l'adresse à propos d'une affaire dont l'importance est capitale au point de vue de mon avenir. Fassent le ciel et notre amitié qu'elle produise d'heureux résultats!

Réponds-moi bien vite, mais réponds-moi nettement et d'une manière catégorique, car je le répète, j'entends que ma demande reste absolument en dehors de la question de l'amnistie.

Mille tendres amitiés aux chères femmes, auxquelles j'écrirai bientôt de mon plus beau style.

A toi

R. W.

281.

Très cher Franz, n'as-tu donc *absolument rien* à me dire ? ?

Que veux-tu que je devienne à la fin, si *tout le monde* m'oublie ?

A toi.

Venise.

R.

282.

Mon cher Franz, tu auras probablement relu encore une fois ma lettre, et trouvé à quoi se rapportait le reproche que je te faisais en plaisantant «de me répondre sur un ton beaucoup trop pathétique et trop sérieux». Bien que ma lettre ait été écrite un peu à la diable, tu auras pu voir, par certains termes très précis, que pour moi «ta réponse» signifiait la manière dont tu avais compris mon attitude vis-à-vis de D. dans la question du «Rienzi». En tout cas cette partie est restée obscure pour toi; je m'explique donc. La lettre où je te priais de retirer «Rienzi» était rédigée de manière à pouvoir être montrée à D., qui devait s'adresser à toi. Or, je croyais qu'en lisant entre les lignes tu devinerais que j'eu voulais à D. du ton revêche avec lequel il traitait la question de mes droits d'auteur et me renvoyait, pour le paiement, à une époque aussi éloignée. J'espérais que la lettre où je parlais de retirer mon opéra aurait pour effet de me faire verser la somme qui me revenait, peut-être même une somme plus forte. J'avais compté, hélas! la toucher encore avant le nouvel an; je m'en croyais d'autant plus sûr que je t'avais exposé antérieurement les difficultés de ma situation. En t'envoyant la dernière lettre de D., je voulais simplement me plaindre de cette formule pédantesque: «Vos droits d'auteur vous seront payés après la première représentation» (formule à laquelle je ne suis plus habitué de la part d'aucun théâtre), et arriver par toi, comme je le disais nettement, à obtenir au moins le paiement immédiat de ce qui me revenait. Comme ma lettre relative au retrait du «Rienzi» était rédigée de manière à pouvoir être mise sous les yeux d'un tiers, il se peut qu'elle ait été obscure et vague; mais dans ma pensée elle était une menace en l'air à l'adresse de D. et une arme pour toi: c'était une manière de rappeler D. aux convenances. Cette petite manœuvre devait avoir pour résultat de me faire envoyer sans faute avant le nouvel an les malheureux 29 louis. C'était à mes yeux ma seule recette certaine, parce qu'étant sur les lieux, tu pouvais défendre mes intérêts, tandis que

partout ailleurs les envois d'argent sur lesquels je comptais étaient problématiques. C'est ainsi que j'atteignis la Saint-Sylvestre. Ma bourse était entièrement à sec; j'avais déjà mis au mont-de-piété ma montre, la tabatière du grand-duc et la bonbonnière de la princesse (les trois seuls bijoux que je possède), et de l'argent qu'on m'avait prêté là-dessus il me restait encore une trentaine de francs. En rentrant le soir de la Saint-Sylvestre dans mon logis solitaire, je trouve ta lettre. Je t'avouerai ma faiblesse: j'espérais qu'elle m'annoncerait l'envoi prochain des 25 louis comme l'heureux résultat de notre démonstration vis-à-vis de D. Au lieu de cela je tombe, à propos de cette affaire, sur l'historique de tes rapports avec D.; comme je le vois par ta lettre, tes relations avec D. ont été pour toi une source d'amères déceptions et de cruelles expériences. Je l'avais bien pressenti, et quand j'ai vu que tu avais fait appeler D. à Weimar, je t'en ai blâmé tout bas. Aussi je comprends que ma dernière lettre t'ait trouvé dans un état d'irritation qui explique ton erreur à propos de ma menace de retirer le «Rienzi». D'autre part, tu me voyais souffrir avec toi de tout ce qu'il y a d'exaspérant dans les avanies qu'on nous fait subir; mais tu as oublié que cette fois-ci la colère de ton pauvre diable d'ami n'était pas bien sérieuse. Aigri comme tu l'étais à la suite de blessures antérieures, tu as pris ma menace au pied de la lettre et tu as donné suite à ma demande de retirer le «Rienzi». Ainsi s'est évanouie pour moi, dans cette triste fin d'année, la secrète espérance d'un envoi d'argent sur lequel je croyais pouvoir compter. Dans d'autres circonstances j'aurais probablement passé sur cette cruelle déception sans rien dire. Mais en m'envoyant ton témoignage de sympathie pour «Tristan», ce témoignage que j'attendais, après lequel je soupirais depuis si longtemps, tu m'as fait tant de bien que j'ai été pris d'un accès de folle joie. En me disant combien mon premier acte t'avait fait plaisir, tu m'as ému jusqu'au fond de l'âme, et j'ai cru pouvoir, à ce moment-là, te demander les choses les plus extravagantes. Si j'ai bonne mémoire, voici les termes dont je me suis servi: «C'est ton

enthousiasme pour «Tristan» qui est cause de cette joie délirante». Très cher, à ce moment-là je ne pouvais pas croire à la possibilité d'un malentendu. Comme à mes yeux l'affection qui nous unit était absolument sûre, absolument impeccable, j'abordai sans hésitation un autre ordre d'idées: je te reprochai de me faire attendre mon argent et de prendre beaucoup trop au sérieux ma petite ruse ou, si tu veux, la démonstration dont D. avait été l'objet de ma part. Je tiens à te dire que le personnage m'intéresse uniquement au point de vue de l'argent que j'attends de lui. J'ajoutai ceci: tout ce qui, dans votre entourage, dans vos positions, etc., vous paraît avoir une sérieuse importance, tout cela n'existe pas pour moi, et les théâtres, ce soi-disant monde de l'art, n'ont pour moi d'autre raison d'être que l'argent qu'ils peuvent me rapporter.

Oui, l'*argent*! M'en fais-tu un reproche au lieu de me plaindre? Crois-tu que je n'aimerais pas mieux une position comme *la tienne*, qui me permettrait de diriger l'exécution de mes propres œuvres, sans avoir à me préoccuper de la question d'argent? Ma première lettre de l'année t'aura fait voir que moi aussi, je sais envisager le côté sérieux et vraiment «pathétique», c'est-à-dire le côté douloureux pour moi.

En voilà assez! Ta lettre d'aujourd'hui m'a touché au vif, tu le comprendras bien. Pourtant je suis calme et j'ai confiance. Tu crois qu'en te reprochant de m'avoir «répondu d'une manière trop sérieuse et trop pathétique», j'ai voulu faire allusion à ton enthousiasme pour «Tristan»; cette erreur bizarre ne tardera pas à se dissiper. Je n'ai point de doute à cet égard. Tu n'as qu'à montrer à un tiers désintéressé dans la question les dernières lettres que nous avons échangées; il finira par te convaincre, malgré toutes tes préventions, que le reproche dont il s'agit (reproche qui n'était qu'une boutade humoristique, une plaisanterie en l'air) portait d'abord sur la manière dont tu as compris ma velléité de retirer le «Rienzi», ensuite sur ce que j'attendais de D. en particulier et du nauséabond théâtre d'opéra allemand en général. Te voilà au courant de la situation qui a provoqué chez moi cet accès

de gaîté mêlée de désespoir. Je ne serai plus réduit de sitôt, j'aime à le croire, à changer mon dernier napoléon au bureau du télégraphe.

Mon ami, c'est toi que je vois souffrir maintenant, c'est toi qui as besoin de consolation, car pour tracer les lignes inouïes que tu as pu m'écrire, tu as dû être dans un terrible état d'irritation. J'ai tâché de te donner une explication aussi complète que possible de l'erreur dans laquelle tu as pu tomber; puisse-t-elle t'apporter, en attendant, quelque consolation! Je n'en ai pas d'autre à t'offrir en ce moment. Si ton irritation n'avait que moi pour objet, elle disparaîtrait sans contredit devant ces éclaircissements. D'ailleurs, je t'affirme que tu ne m'as blessé en rien, car ce n'est pas moi que tes traits ont atteint; ils se sont retournés contre toi-même et sont restés enfoncés dans ton propre cœur. Puisse cette parole t'en délivrer!

Pour aujourd'hui je ne te demande qu'une seule chose.

Ne réponds pas, ne réponds jamais à ma lettre du 2 janvier de cette année! Considère-la comme nulle et non avenue. Je le sais maintenant, avec la meilleure volonté du monde tu ne pourrais pas t'identifier avec moi au point de rendre justice aux sentiments qui me l'ont dictée. Je t'en prie, n'en tiens nul compte! A ce prix je te pardonnerai le reproche que tu m'as adressé, singulier ami, mais ami cher, toujours cher!

Adieu pour aujourd'hui!

Je suis sûr de ne t'avoir pas perdu! A toi

Venise, le 7 janvier 1859. Richard Wagner.

Pour te tranquilliser, j'ajouterai que, par un heureux hasard, les envois d'argent que j'attendais depuis longtemps et sur lesquels je ne comptais presque plus, me sont parvenus tout à coup dans les premiers jours de l'année nouvelle; on s'est exécuté notamment à Vienne. Mes trois bijoux (que le monde, dans sa bonté, me pardonne ce luxe!) que j'avais mis en gage, sont retirés; me voilà de nouveau à flot

pour quelque temps, et je ne crains pas de sitôt de nouvelles perturbations dans mon budget.

Puisse mon souvenir se réveiller en toi plus vif que jamais!

A toi
R. W.

283.

Le *salut* affectueux que tu m'as envoyé, très cher Richard, m'a fait oublier comme par enchantement des dissentiments qui ne devraient jamais se produire entre nous. Je t'en remercie; ayons tous deux confiance et patience!

Avant d'avoir reçu la lettre où tu me priais de garder le silence sur ta proposition, j'en avais parlé assez longuement à différentes personnes. Mais, ainsi que je devais m'y attendre, d'après d'autres entretiens sur le même sujet (dont je ne te parle jamais), il n'y a pas eu lieu, pour différentes raisons, d'y donner suite. Peut-être pourrai-je revenir à la charge plus tard et arriver à un résultat un peu plus favorable, c'est-à-dire te faire envoyer un léger subside. C'est tout ce qu'il est possible d'obtenir.

Tu comprendras sans peine combien je suis malheureux d'avoir toujours à te dire de ces choses-là.

Dans ta lettre à la princesse M. tu parles d'un changement de séjour et du besoin que tu éprouves de te fixer dans un grand centre. Si l'on persiste à te refuser la permission de revenir en Allemagne (ce que je n'aimerais pas à supposer), et si tu préfères habiter une grande ville, je te conseillerai toujours Paris comme l'endroit le plus commode, le plus pratique et même le moins cher pour toi. Je connais, il est vrai, ton antipathie pour cette ville «pleine de boue et de fumée»; pourtant il me semble que si tu y faisais un séjour prolongé, tu t'y sentirais mieux, et par-dessus le marché nous ne serions pas trop loin l'un de l'autre, ce qui me permettrait d'aller te voir assez souvent.

As-tu d'autres nouvelles de Carlsruhe? Les journaux continuent d'annoncer qu'on y représentera «Tristan» au mois

de septembre prochain. Aussi je ne renonce pas à l'espoir de voir à ce moment-là se produire un changement favorable dans ta destinée. En tout cas j'entends que cet été ne se passe pas sans que nous nous revoyions.

Encore une fois, merci pour ton bon souvenir (le chant est d'une beauté merveilleuse). Bien cordialement A toi

Weimar, le 17 février 1859. F. L.

Sous peu tu recevras de Vienne, par l'entremise de mon cousin, un petit envoi de *papier de musique* . . .

Toutes mes amitiés à Ch. R.

284.

Venise, le 22 février 1859.

Très cher ami, je viens de recevoir ta lettre; comme j'attends R. et W., qui peuvent entrer à tout instant, je ne pourrai te répondre plus longuement que demain. Mais je ne veux pas aller me coucher sans te dire combien je te suis reconnaissant du bien que m'a fait ta lettre d'aujourd'hui! Je suis souvent très énervé, et alors je dois être détestable. Mais le mal disparaît, tu m'en as complétement débarrassé aujourd'hui.

Demain je t'en dirai plus long là-dessus; demain tu trouveras un pécheur faisant son meâ-culpâ.

Un mot seulement pour aujourd'hui. Je ne sais pas si j'ai bien compris tes deux lignes de post-scriptum; mais, au nom du ciel, ne m'envoie pas d'argent en ce moment, je t'en supplie. Je ne pourrais pas supporter cela. Par contre, envoie-moi ton «Idéal», envoie-moi enfin ton «Dante» . . . s'il est achevé! Voilà ce que j'attends avec impatience.

Mes garçons arrivent à l'instant. K., qui est très gentil, te fait bien remercier de ton bon souvenir. Demain, s'il plaît à Dieu, je t'en dirai davantage.

Sois béni! A toi

R. W.

285.

Venise, le 23 février 1859.

Cher Franz, hier je t'ai adressé quelques lignes écrites à la hâte; aujourd'hui je t'envoie une vraie lettre. J'ai à t'entretenir d'une foule de choses.

Il y a peu de temps j'éprouvai le besoin impérieux de laisser parler mon cœur et de te dire quelques paroles de consolation et d'encouragement. J'avais cru deviner qu'elles t'étaient nécessaires. A mon grand effroi j'avais pu constater moi-même que tu dois avoir l'humeur terriblement noire; les nouvelles que j'ai reçues de B. m'ont confirmé que tu souffres cruellement de l'ingratitude, de la perfidie, voire même de la trahison de certains individus. J'en ai été tout abasourdi, au point que tout ce que je voulais te dire me paraissait fade et inutile. Je n'ai rien trouvé de mieux que de copier pour toi quelques fragments de mon dernier travail. Ce n'est pas la partie la plus remarquable de mon ouvrage (car l'ensemble seul peut les faire valoir); aussi je te suis d'autant plus reconnaissant d'avoir été sensible à mon intention, car si dans l'art la bonne volonté ne sert pas à grand' chose, dans l'amitié, par contre, elle est puissante.

Peu s'en faut que je te sache gré maintenant de m'avoir envoyé en guise d'étrennes la lettre qui m'a tant bouleversé. Je crois que ce coup a été salutaire pour moi. Je sais que je me laisse trop aller à mon naturel et que je compte plus qu'il n'est permis sur la patience des autres. Aussi je méritais une leçon. Tout en restant fermement convaincu que tu m'as mal compris en ce qui touche un point essentiel (ce qui était très naturel, après tout), j'ai dû te faire l'effet d'un être abominable; l'impression produite sur toi pouvait seule m'édifier là-dessus. Car nous ne nous voyons tels que nous sommes que dans le miroir qui reflète fidèlement notre image; c'est ainsi que la vivacité de ton ressentiment m'a donné la mesure de ma laideur morale. Cependant chez moi ces furieux accès d'humeur devraient à la longue faire place au calme. Comme je soupire après le calme permanent, que je prise

si haut et qui est à mes yeux la plus belle parure de l'homme! Il me semble que je suis arrivé en ce moment à la dernière phase de mon existence; j'aspire de toutes mes forces à gagner ce calme nécessaire. Si je sais qu'il ne peut venir finalement que de notre intérieur, il faudra que nos rapports avec le monde extérieur prennent le caractère de l'apathie, si de ce côté-là rien ne vient coopérer à notre équilibre moral. Qui vivra verra!

Je suis en train d'essayer de tous les moyens pour arriver à être fixé sur mon sort. Mes sentiments intimes, tu les connais par ma lettre à M. Au dehors je suis en train de faire, avec la réflexion voulue, je crois, toutes les démarches nécessaires pour faire régler bientôt d'une manière définitive ma situation future vis-à-vis de l'Allemagne. On m'a écrit de Dresde que le roi ne reviendrait jamais sur la décision qu'il a prise: il se réserve le droit de faire grâce à ceux-là seulement qui auront passé par l'enquête et par le jugement des tribunaux. On m'a donc conseillé de me soumettre à cette condition. Après avoir mûrement réfléchi, après avoir pesé toutes les chances, j'ai décidé que *jamais* je n'accepterais cette condition. Toutefois, pour épuiser tous les moyens, même les moyens extrêmes, j'ai écrit ces jours derniers au ministre de la justice, pour le prier d'examiner une dernière fois la question avec le roi. Cet expédient m'a été suggéré ici même par un incident survenu depuis peu. Il faut que je te donne, à toi ainsi qu'au grand-duc, la satisfaction d'apprendre que sur la demande du gouvernement saxon je devais être expulsé incessamment de Venise. On me conseilla de me soumettre purement et simplement, mais en adressant au gouverneur général un certificat de médecin, avec prière de me laisser séjourner encore quelques mois ici pour des raisons de santé impérieuses. Ce moyen a réussi tout de suite, et je puis rester. Or, si je refuse de me laisser interroger et peut-être même incarcérer pendant quelques mois en Saxe, j'expliquerai également, vis-à-vis du gouvernement saxon, ce refus par l'état de ma santé; au bout du compte je n'aurai qu'à exagérer un peu dans ce sens pour maintenir entière

la raison principale de ce refus. Du reste, je me soumets en toute humilité aux décisions prises; je reconnais franchement ma culpabilité et la justice des mesures dont j'ai été l'objet; je fais simplement prier S. M. d'avoir égard, à titre exceptionnel, à ma santé, devenue si délicate que mon médecin m'a formellement dissuadé de m'exposer aux risques d'une pareille épreuve, et de daigner me dispenser de subir toutes les conditions auxquelles elle subordonne ma grâce. Je crois avoir employé l'unique moyen d'arriver directement à mon but, c'est-à-dire à une certitude. Si le roi refuse de faire droit à ma demande, il est évident que de ce côté-là je n'aurai plus jamais rien à espérer. Mais même dans ce cas je suis résolu à faire une tentative suprême. Je m'adresserai alors directement au grand-duc de Bade: je commencerai par lui exposer fidèlement ce qui a été fait jusqu'ici; ensuite je lui demanderai la permission d'envoyer à l'empereur d'Autriche, au prince de Prusse, au grand-duc de Weimar, au duc de Cobourg et peut-être encore à un autre prince bien disposé pour moi une demande tendant à me faire accorder exceptionnellement le droit de séjourner dans leurs États respectifs. Ils s'entendraient entre eux sur la suite à donner à ma requête, ou bien ils en feraient l'objet d'une discussion à la Diète germanique. Je baserais ma supplique sur un seul fait, qui n'impliquerait nullement une accusation contre le roi de Saxe. Ce fait, le voici: comme j'ai à compter sérieusement avec ma santé, qui est très sujette à caution, et que je me trouve dans un état d'irritabilité extraordinaire, il me serait impossible de courir les chances d'une enquête judiciaire à Dresde. D'ailleurs, je reconnais parfaitement la légalité de cette enquête, au point que moi-même je ne demanderais pas au roi de modifier à cause de moi la décision qu'il a prise. Pour me conserver malgré cela à l'art allemand, les princes dont j'aurais sollicité l'appui pourraient s'entendre, après s'être mis préalablement d'accord avec la Saxe, pour suspendre exceptionnellement le traité d'extradition en ce qui me concerne. Entrerai-je résolument dans cette voie? Cela dépendra de l'approbation de mon projet par le grand-duc de Bade. Je

n'ose pas dire que je compte sur le succès; mais je saurai toujours à quoi m'en tenir, ce qui est l'essentiel pour moi. Pour arriver à cette certitude il faut que j'aille de l'avant, car d'elle dépend toute mon existence future. Avant de te dire à quelle autre démarche je songe pour atteindre le même but, je veux répondre à la question que tu me poses à propos de Carlsruhe.

D. m'a écrit que si j'avais fini «Tristan» en temps utile, le 6 septembre, c'est-à-dire le jour de la fête du grand-duc, était tout indiqué pour la représentation. Le grand-duc, me dit-il, compte positivement me voir assister en personne à cette «première». Il y a quelques jours seulement que je sais mieux à quoi m'en tenir sur ce point, dont j'avais toujours dû faire une condition essentielle, comme de raison. Le grand-duc a l'intention de prendre sur lui de me faire venir tout bonnement à Carlsruhe pour tout le temps nécessaire; on n'en soufflera mot avant l'événement, et ma présence ne sera plus qu'un fait accompli, dont le grand-duc se réserve d'assumer personnellement la responsabilité. Je trouve cela très princier, et ce jeune souverain a ma confiance. Mais il faut que je lui facilite la tâche et que je me défende de l'intention qu'on me prête de faire le voyage de Carlsruhe. Tu m'obligerais donc beaucoup, très cher Franz, si tu m'appuyais un peu ostensiblement dans ce sens et si tu faisais mettre dans les journaux des entrefilets qui démentiraient ce bruit déjà trop répandu malheureusement. Tu dirais que jusqu'ici il n'y a encore rien d'arrêté, qu'il ne saurait être nullement question de ma présence personnelle à la représentation qui doit avoir lieu à Carlsruhe, vu que pour le moment je n'ai pas encore la moindre chance d'être amnistié.

En ce qui concerne tes récentes négociations, j'ai à te gronder amicalement d'avoir de tout temps poussé la délicatesse trop loin en me taisant les motifs des refus qu'on t'a opposés. Même aujourd'hui tu ne m'indiques pas nettement ces motifs; je ne m'explique tes réticences que par la crainte de me blesser en me les faisant connaître. Mais songe donc qu'il vaudrait mieux pour moi voir parfaitement clair; cela

dissiperait toutes les illusions qui, dans cet état d'incertitude, deviennent un besoin pour moi, et supprimerait dans nos relations un sujet de discussions irritantes.

J'avais engagé des pourparlers avec les Hærtel au sujet de la publication des partitions, etc. des «Nibelungen», qu'il y aurait lieu de préparer dès maintenant; toutes ces négociations n'ont abouti à rien. Tout ce que je puis obtenir d'eux, c'est la gravure immédiate (en supposant que je puisse leur garantir une première représentation); ils auraient, non pas à me payer des droits d'auteur, mais seulement à partager avec moi le bénéfice réalisé sur l'édition. Il m'est difficile d'accepter cette dernière proposition, cela va sans dire. C'est une question d'avenir que ce bénéfice, qui peut grossir avec les années, et qui n'atteindra probablement son maximum qu'après ma mort. Il ne pourra être réalisé que sur le tard; ce serait donc folie de me préoccuper de cette période future de mon existence, dans ce moment-ci où j'ai si impérieusement besoin de secours et de tranquillité. Quant à des héritiers, je n'en ai point.

Tu me conseilles de me fixer à Paris dans le cas où l'Allemagne me resterait fermée. Je suis décidé à le faire; nous sommes donc entièrement d'accord. La chère «enfant» t'aura dit quelles sont mes aspirations pour l'avenir. Je ne puis plus supporter cette inaction qui me laisse étranger au monde extérieur; ma santé s'use dans cette existence végétative, dans cette absence de contact avec le dehors. Paris est donc pour moi la résidence indiquée par le destin. Tu as raison de dire qu'avec le temps je m'habituerai à y vivre. Si je n'y fais pas de projets d'avenir, du moins j'y trouverai de temps à autre un bel orchestre, ce dont j'ai été privé si longtemps. Cependant, abstraction faite de la possibilité de faire représenter mes œuvres sur des théâtres français, je pourrais trouver le moyen de m'y faire jouer moi-même mes œuvres; il ne s'agirait que d'une entreprise un peu habilement conçue, de la création d'un théâtre allemand. Il va sans dire que cette idée est encore très vague dans mon esprit. Mais je ne pourrais plus me résigner à recommencer

à Paris et à imposer à ma femme une vie de privations. Il me faudrait y trouver un peu de confort, une certaine liberté dans mes mouvements; sinon, ce changement serait inacceptable pour moi. Je laisserai peut-être à Zurich mes meubles, etc.; on m'y gardera ma gentille petite maison; plus tard je pourrai, je l'espère, revenir l'habiter en été, ce qui me fera toujours une agréable diversion.

Tu me fais entrevoir de fréquentes visites à Paris quand j'y demeurerai: voilà le véritable rayon de soleil qui éclaire le tableau de mon avenir.

Crois-moi, mon cher Franz, quand je pèse tous les avantages que me promet l'amnistie qu'on travaille à obtenir pour moi, il n'en est qu'un qui vaille un sacrifice réel: c'est celui de pouvoir être souvent et longtemps *avec toi.* Songes-y bien, à part cela qu'est-ce qui pourrait sérieusement m'attirer? La plupart du temps je m'abstiendrais d'assister aux représentations de mes opéras; çà et là, dans des cas exceptionnels, je prendrais part aux premières représentations de mes œuvres; voilà ce qui serait désirable pour moi. Sortirai-je de là fortifié, réconforté? J'en doute. Ou bien ne me resterait-il que le chagrin, la colère, la fatigue du surmenage? Je le croirais volontiers. Et il n'est pas de succès extérieur, pas d'applaudissements qui pourraient faire compensation. J'ai toujours été très impressionnable; mais je suis arrivé aujourd'hui à un état d'incroyable surexcitabilité: j'ai horreur du contact de ce monde de cabotins, de chanteurs, de directeurs, etc.; c'est au point que je bénirais presque le sort qui me permettrait de rester pour toujours loin d'un pareil milieu. Mais nous deux, nous avons besoin de nous voir et d'être réellement l'un à l'autre; nous sommes à nous-mêmes notre seul réconfort, celui que le monde ne peut nous donner. Songe combien nous avons souffert de cette perpétuelle séparation. Notre amitié est consolante en ce qu'elle dure déjà depuis de si longues années; mais combien sont rares les semaines où nous avons pu vivre ensemble, la main dans la main! J'ai besoin de me retremper souvent dans cette source où mon âme puise la force, les sentiments élevés et les nobles

aspirations; ce besoin est devenu si vif et si fort que c'est pour moi la plus dure privation de m'y abreuver si rarement. Si tu me promets qu'à Paris je retrouverai ce bonheur, tu peux considérer ma résolution d'y aller comme bien arrêtée.

Et maintenant, cher ami, parle-moi un peu plus longuement de toi. C'est toujours par des tiers, quelquefois même par les journaux que j'apprends tes mille ennuis. Cela n'est pas bien; tu es dans ton tort, même quand tu m'en touches quelques mots. On dirait que tu crains de me parler avec abandon. Il faut que je voie le mal de plus près, pour savoir où porter ma main, qui voudrait tant se poser affectueusement sur toi. Tu es trop grand, trop noble, trop beau pour notre Allemagne aux idées provinciales, tu as au milieu des gens la figure d'un dieu dont ils ne sont pas habitués et disposés à soutenir l'éclat; cela est tout naturel, quand même tu es la première révélation de ce genre, car jamais avant toi l'Allemagne n'avait vu apparaître un pareil foyer de lumière et de chaleur. Jusqu'à quel point la triste attitude de ton entourage touche-t-elle ton cœur et te remplit-elle de colère et d'amertume? Voilà ce que je voudrais bien savoir, moi qui suis devenu insensible à ces sortes de blessures, au point d'avoir souvent de la peine à trouver l'endroit atteint. Quand je songe aux biens dont la fortune t'a comblé, à ton front déjà ceint des couronnes de la vie et de l'éternité, quand je te vois dans ton intérieur, entouré d'affections aussi tendres qu'élevées, ignorant les graves soucis de l'existence matérielle, quand je considère enfin que par ta personne et par ton art toujours prêt tu répands le charme et le bonheur autour de toi, j'ai de la peine à deviner où tu souffres. Et pourtant tu souffres; tu souffres profondément, je le sens. Ne sois pas fier, écris-moi bientôt et longuement; laisse courir ta plume comme je le fais trop souvent, hélas! au risque de t'ennuyer. Aussi je m'arrête pour ne pas commencer une quatrième feuille; je n'écrirai plus qu'un mot en marge pour te dire encore combien je te suis reconnaissant de ton affection et que je serai toujours Ton tendre et fidèle ami

Richard W.

286.

Milan, le 25 mars 1859.

Mon Franz, me voilà en route sans t'avoir dit un mot de mon voyage! Je n'en peux plus, car je reviens de la *Brera*, de la *Cena*, du dôme, etc.; mais je ne me coucherai pas sans t'avoir donné signe de vie.

Pour ne pas m'interrompre dans la composition de mon troisième acte, il m'a fallu me résoudre à le commencer là où je pourrai le finir. J'ai fixé mon choix. sur *Lucerne*. Tu sais combien j'aime le Lac des Quatre-Cantons: le Rigi, le Pilate, etc., sont devenus pour moi et pour mon sang le remède nécessaire. J'y serai tout à fait seul; en ce moment-ci je trouverai sans peine à me loger dans les meilleures conditions du monde; aussi je compte y travailler à merveille. Mon Érard est déjà parti en avant.

Ma santé me donne toujours beaucoup de tablature; quant au reste, cela ne va pas trop mal. Seulement j'ai encore un compte à régler avec ton aimable cousin de Vienne, qui est si peu dévoué à tes intérêts. Je t'en parlerai la prochaine fois.

Certainement j'aurais eu de tes nouvelles depuis longtemps, si dans ma dernière lettre je ne m'étais pas avisé de te servir encore une fois un plat de ma façon! Comme j'aurais été content si tu m'avais donné signe de vie, même sans dire un mot de la question que je rappelle ici!

D'un jour à l'autre j'espérais recevoir quelques lignes de toi; mais mon attente a été déçue. Voilà pourquoi j'ai négligé de t'informer que j'avais résolu de changer de résidence.

Mais dès que j'aurai retrouvé le calme, je t'écrirai même sans attendre que tu m'y invites mieux et plus longtemps; ceci n'est qu'un acompte! Mille tendresses! A toi

(Lucerne, poste restante.) R. W.

287.

Je t'envoie mon salut le plus cordial sur les bords du Lac des Quatre-Cantons, mon grand, mon plus cher ami! Que «Tristan» ait le plaisir de jouir encore de l'air fortifiant des Alpes avant de s'en aller pour toujours briller au loin!

Dans le voisinage (à Carlsruhe) on craint qu'il n'arrive pas à l'époque fixée. C'est ce que m'a dit récemment D. (que j'ai vu à Iéna et ici). Pour la première représentation on hésite entre septembre et décembre, c'est-à-dire entre la fête du grand-duc et celle de la grande-duchesse; j'ai annoncé ma visite à tout hasard, comme celle d'un hôte *inévitable*.

Le «plat de ta façon», comme tu dis, n'était pas particulièrement succulent. La prochaine fois que nous nous reverrons, je t'en dirai plus long, malheureusement sans abonder dans ton sens. Néanmoins j'espère pouvoir te proposer un autre arrangement (si nous voulons l'appeler ainsi), qui te conviendra, j'en suis sûr. Mais il faut d'abord que le «Tristan» soit achevé, gravé et joué; puis, sans perdre de temps, nous aborderons sérieusement l'affaire des «Nibelungen», et nous la réglerons à ta satisfaction.

La semaine prochaine la princesse ira avec sa fille à Munich (Kaulbach fait le portrait de la princesse M.). Je resterai ici jusqu'à la semaine de Pâques; ensuite je me bornerai à faire une visite au prince de Hohenzollern à Lœwenberg (Silésie). Du milieu de mai jusqu'au commencement de juin je planterai ma tente à Leipzig. Là j'en verrai de toutes les couleurs!

Puis, pour la Pentecôte on annonce ici de grandes fêtes en l'honneur de *Schiller*. Auront-elles lieu? Cela est très problématique; mais en tout cas il faut que je tienne prête la musique pour la pièce de circonstance de Holm («Il y a cent ans»), et j'ai un assez bon coup de collier à donner pour cela.

Heureusement je n'ai pas du tout à m'occuper de ma santé;

quant à la *patience*, elle ne me manque pas non plus. Eh bien! le reste n'a qu'à venir, et il viendra!

Adieu! Courage et persévérance, voilà ce que te souhaite Ton

Weimar, le 6 avril 1859. F. L.

288.

Lucerne, le 19 avril 1859.

Dis-moi, très cher Franz, de quelle humeur serais-tu à ma place? Je t'ai prié à plusieurs reprises de m'envoyer tes œuvres nouvelles. L'Idéal a paru depuis longtemps; mais tu ne m'en as pas dit un mot. Et maintenant je lis cette annonce de libraire: «Vient de paraître le Dante»! Que dirais-tu s'il t'en arrivait autant? Ou bien persisterais-tu par hasard dans l'opinion si étrangement fausse que tu as eue un moment sur mon compte? Mais non, cela est impossible!

Le temps est mauvais, je suis absolument seul et je n'arrive que rarement à me mettre en train pour mon travail. C'est ainsi que je me traîne à travers le brouillard et mes tristes pensées.

Vite des nouvelles! vite tes œuvres! A toi

R. W.

289.

Dédicace de la Symphonie de Dante.

De même que Virgile a guidé Dante, de même tu m'as guidé à travers les régions mystérieuses de ces *mondes* de la musique si pleins de vie.

Je te crie du fond du cœur:

«*Tu se' il mio maestro, e'l mio autore!*»

et je te dédie cette œuvre; reçois cet hommage d'un ami dont l'affection ne se démentira jamais A toi

Weimar, Pâques, 1859. F. L.

290.

Lucerne, le 3 mai 1859.

A dire vrai, j'aimerais mieux remettre cette lettre à un autre jour, très cher Franz, car je ne suis pas d'humeur à écrire aujourd'hui, même à toi. Mais comme il n'y a pas à songer au travail, je veux essayer du moins de secouer ma torpeur, sans savoir au juste ce que sortira de cet effort. Si tu venais tout à coup me surprendre dans ma solitude, ce serait peut-être le seul moyen de me rendre possible mon retour à la vie active. Mais tu parais avoir déjà disposé de ton été: Lœwenberg et Leipzig ont eu la part du lion; quant à l'autre L (Lucerne), il a été totalement oublié. Me voilà confiné dans ce malheureux Lucerne; tout bien considéré, c'est le seul séjour qui soit possible pour moi en ce moment. Non, ce n'est pas une existence que la mienne, tu le sais ou tu peux te le figurer; mon seul remède, ce serait l'art; je devrais m'y jeter jusqu'à m'y noyer, jusqu'à en oublier le monde. Mais l'art, je l'ai encore moins que la vie; il me manque depuis un temps assez long, que je pourrai bientôt compter par lustres! A part les domestiques, je ne vois personne, je ne parle à personne. Tu t'imagineras sans peine quelle doit être mon bonheur. Ah! mes enfants! mes enfants! J'ai peur qu'on ne m'abandonne trop longtemps et qu'un beau jour vous n'ayez à vous écrier vous aussi, en parlant de moi: «Il est trop tard!« On vient me dire: «Achève ton «Tristan», puis nous verrons!» C'est très bien; mais si je ne finissais pas le «Tristan», parce qu'il me serait impossible de le finir! Je n'en peux plus; il me semble que je vais succomber avant d'atteindre le but(?). Du moins je regarde tous les jours mon livre et je suis plein de bonne volonté; mais j'ai toujours la tête lourde, mon cœur reste vide, et je passe les heures l'œil perdu dans cette éternelle brume, dans ces nuages impénétrables qui, depuis mon arrivée ici, m'ôtent même la perspective de quelques excursions qui me rafraîchiraient et me fouetteraient un peu le sang. Dans ces conditions on vient me dire: Allons, tu n'as qu'à

travailler, et tout s'arrangera! C'est parfait; mais je suis un pauvre diable qui n'a pas de routine du tout, et quand cela ne va pas tout seul, je ne puis rien faire. Et avec cela pas d'autre issue. Tout est barré, je suis dans une impasse! Le travail, me dit-on, est ma seule ressource; mais qu'est-ce qui me rendra le travail possible? Évidemment je n'ai pas assez de ce que tu as en trop!

Ah! comme je suis plein d'enthousiasme pour la confédération germanique de la nation allemande! Pour Dieu, que Louis-Napoléon n'aille pas porter une mains criminelle sur cette chère Confédération; je serais trop malheureux si l'on y changeait quelque chose! Du reste, je suis curieux de voir ce qu'il en sera de cette émigration à Paris que j'ai en tête. C'est pourtant terriblement antipatriotique de vouloir s'arranger une existence agréable au cœur même du pays de l'ennemi de la nation germanique. Ces bons Allemands devraient, en vérité, faire quelque chose pour épargner cette horrible épreuve au plus germanique de tous leurs compositeurs d'opéras germaniques. Du reste, à Paris je pourrai très gentiment voir mes ressources coupées du côté de l'Allemagne; et pourtant à Paris je serai à même de solliciter en très haut lieu le droit de m'établir à demeure en France, car mon séjour en Suisse tire à sa fin. L'Allemagne veut donc me jeter de force dans les bras de son ennemi! Soit! j'accepte la situation!! Mais il se peut aussi qu'en automne j'aille en Amérique pour y passer six mois; on me fait là-bas des offres que décemment je ne puis pas dédaigner, étant donné l'intérêt que me porte la Confédération germanique. Cela pourrait bien se décider prochainement. Ce qui me fait un peu hésiter, c'est que cela dérangerait mon projet de représenter le «Tristan» à Carlsruhe, et m'amènerait à renoncer pour le moment à cette idée et probablement à ne la reprendre jamais. J'en suis au dernier acte, et cet enfant conçu dans la douleur est acculé au «*to be or not to be*»; il suffirait d'une légère pression sur un ressort quelconque, du plus vulgaire accident produit par ce hasard qui se joue de moi si cruellement, pour tuer cet enfant au moment où il va naître.

Tout chez moi peut changer en un clin d'œil; il est possible que la machine continue de marcher, mais il se peut aussi quelle s'arrête complétement. Car, mon Franz, cela va mal!

Depuis longtemps je suis sans nouvelles de mes amis; probablement ils me croient tous au comble du bonheur; ils se figurent que dans ma chère Suisse, dans ma charmante solitude, le plaisir de composer me fait oublier tout l'univers. Je ne m'étonne pas de cette illusion. Mais s'ils savaient qu'à toi-même j'ai dû mettre le pistolet sur la gorge pour obtenir le «Dante» que tu me dédiais, ils auraient un point d'appui pour tirer de là d'autres conclusions. Qu'en penses-tu? Me voilà amené à parler du «Dante», moi qui ne voulais pas en dire un mot aujourd'hui, car je l'aime trop pour le mêler à mes jérémiades. Je veux te dire pourtant qu'il faudra garder gentiment pour nous deux la dédicace que tu as écrite sur l'exemplaire de la symphonie; moi, du moins, je n'en dirai mot à personne. Positivement tu m'as fait rougir, crois-le bien. Je ne saurais trop te dire combien je me sens piètre musicien; la main sur la conscience, je me tiens pour un vrai ignorant. Tu n'aurais qu'à me voir parfois quand je suis là à me dire: «Il faudra tout de même que cela marche, puis, quand je me mets au piano et que je massacre quelques airs pour abandonner bientôt la partie comme un imbécile. Quel découragement alors! Comme je reconnais bien qu'en musique je ne suis qu'un bousilleur! Et j'accepterais cet éloge d'un homme comme toi, chez qui l'harmonie jaillit par tous les pores, avec l'abondance des sources, des torrents, des cataractes. J'ai bien de la peine à ne pas croire à quelque sanglante ironie; il me faut le souvenir de toute l'amitié que tu me portes pour me dire qu'au bout du compte tu n'as pas voulu te moquer de moi. Très cher, tout cela est singulier, et tu peux m'en croire si je te dis que ma valeur est bien mince. J'en suis à me figurer que Reissiger m'a donné un coup de main pour le «Tannhæuser» et le «Lohengrin». Tu m'as positivement aidé dans mes travaux plus récents; maintenant que tu m'abandonnes, je suis incapable de rien produire.

Seulement un mot encore sur «Dante»: ce qui m'a fait surtout plaisir, c'est que je l'avais si bien gardé dans ma mémoire depuis que tu me l'as fait connaître. En l'étudiant de plus près, je constate que pas un trait remarquable de ton poème ne m'avait échappé; il me semble même que les plus fines nuances et les moindres détails me sont restés présents. Je pourrais en faire un mérite à ma réceptivité; mais cela fait simplement l'éloge de la grandeur et de l'originalité de ton œuvre.

Au demeurant, si tu veux que je touche cette question, je vais exactement comme à l'époque où j'ai écrit à M. ma lettre sur toi. En ce qui concerne cette lettre, j'ai fait récemment une découverte. Ch. R. ne l'avait pas encore lue; à Venise je la trouvai heureusement parmi mes papiers et je la lui donnai. Après en avoir pris connaissance, il vint me dire qu'il avait entendu parler de cette lettre par des personnes que te touchent d'assez près, que je m'y étais exprimé sur ton compte d'une manière évasive, paraît-il, et que je m'étais appliqué à rester dans le vague. Lui-même avait été peiné en apprenant ces détails; par contre, après avoir lu la lettre, il a été ravi d'avoir compris l'importance *énorme* que je t'y attribuais. Étonné qu'on pût prêter un sens fâcheux à mes paroles, je relus aussitôt ce que j'avais écrit, et ne pus que faire chorus avec Ch. en m'associant à ses sorties contre la sottise, la légèreté, la platitude incroyables des gens qui avaient pu méconnaître l'importance de cette lettre. Mais je me suis bien juré de ne plus jamais faire publier *un mot.* Ce que *nous* sommes l'un pour l'autre, nous le savons, et à l'occasion nous nous l'affirmons de nouveau pour nous donner de la force et pour nous réconforter; quant à ce que nous sommes pour le monde, je m'en . . .!

Tout cela est *par trop* incroyable!

Ah! mon Dieu! je n'arrive pas dans cette lettre à sortir des banalités que me fait dire l'humeur où je suis; c'est pourquoi je laisserai de côté pour aujourd'hui toutes les questions plus élevées! Notamment je ne te parlerai pas de l'«Idéal». Si tu veux me retrouver plus raisonnable, il faut que tu *viennes* chez moi

et que tu me joues tout ce que tu as composé, entre autres le chœur des Croisés (il est splendide!!); alors tu sauras, *toi* du moins, ce que je vaux!

En ce moment je dépense pour ma femme toute la bonne humeur que je peux trouver en moi. Je la soigne, je la dorlote comme à l'époque de notre lune de miel. Mais aussi j'ai la satisfaction de la savoir en bonne voie; son vilain mal diminue à vue d'œil, elle se remet, elle ira, je l'espère, jusqu'à devenir raisonnable sur ses vieux jours. Aussi lui ai-je écrit dernièrement alors que je venais de recevoir ton «Dante», que nous avions passé par *l'enfer* et que, si le *purgatoire* lui faisait du bien, nous finirions sans doute par trouver encore un petit coin de *paradis*. Tout cela est magnifique! Tu vas saluer de ma part le prince de Lœwenberg, si c'est bien ainsi qu'il se nomme; tu lui diras que si la Confédération germanique ne se hâte pas de me rappeler, j'irai à Paris pour trahir l'Allemagne selon les règles!

Que Dieu te garde! Tu me pardonneras, je l'espère, cette lettre insensée! Éternellement à toi

R. W.

291.

Quelle affreuse tempête que ta lettre, très cher Richard! On dirait l'ouragan qui se déchaîne, mugit et renverse tout! Cette explosion de désespoir ferme l'oreille à tout autre son! Où trouver des paroles d'apaisement? Mais à quoi bon en chercher? Ce ne seraient que des mots!

Et pourtant ma confiance en toi reste inébranlable! Le dilemme de Hamlet ne peut s'appliquer à toi, car tu *es* et tu ne peux pas t'empêcher d'être. Même l'injustice que tu commets follement envers toi-même quand tu t'accuses d'être «un musicien pitoyable et un bousilleur»(!!!), est une marque de ta grandeur. Pascal a dit dans le même sens: «La vraie éloquence se moque de l'éloquence». Cette grandeur, il est vrai, te donne peu de consolation et de bonheur. Mais le bonheur

est un mythe, dans le sens étroit et monotone qu'on prête si sottement à ce mot. Il n'y a que les privations et le renoncement qui nous soutiennent sur cette terre. Résignons-nous à porter ensemble notre croix au nom du Christ, «de ce Dieu dont on s'approche sans orgueil, et devant lequel on se courbe sans désespoir», et ne me condamne pas au rôle d'un franciscain prêchant dans le désert!

Franchement, ton projet d'aller en Amérique ne me dit rien qui vaille; tu pourrais bien te sentir encore plus dépaysé à New-York qu'à Londres. Malgré cela, donne-moi quelques détails sur les propositions qu'on te fait là-bas; tu n'aurais pas à craindre pour cela de révolutionner la Confédération germanique! Comme je te l'ai déjà dit, c'est toujours sur Carlsruhe que tu peux compter le plus sérieusement; je suis convaincu que le grand-duc de Bade, qui te veut beaucoup de bien, ne manquera pas de te donner une preuve effective de sa bienveillance. Du reste, D. s'attend à ne donner le «Tristan» qu'en décembre, le jour de la fête de la grande-duchesse. Tu n'as donc pas besoin de mettre tant de diligence à terminer ton ouvrage.

En tout cas je viendrai te voir avant cette époque, soit à Lucerne, soit ailleurs, où tu voudras que nous nous rencontrions; je te jouerai une masse de choses de ma composition, si, comme tu me le dis, cela te fait plaisir. Si mes travaux me donnaient le droit de bien te faire comprendre quel *immense musicien* tu es et seras toujours, et s'ils pouvaient devenir un nouveau stimulant pour ton activité, ce serait à mes yeux ma plus belle récompense.

Malgré les complications qu'entraîne la guerre, le congrès des musiciens aura lieu à l'époque fixée primitivement, c'est-à-dire au commencement de juin; à cet effet il faudra que j'aille m'installer à Leipzig dès la semaine prochaine.

Ne te moque pas de moi parce que je m'intéresse toujours à ces sortes de choses; elles ne sont pas sans influence sur tes «*tantièmes*», et c'est à ce point de vue que je fais appel à ta tolérance.

Puisses-tu avoir bientôt un plus beau temps sur les bords de

ton lac, et puisse un génie moins farouche entourer ton âme de lumière! Bien cordialement à toi

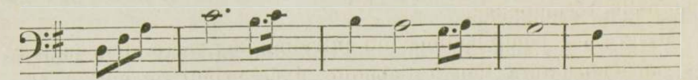
Weimar, le 14 mai 1859. F. Liszt.

Je t'ai déjà dit combien ta lettre à M. sur les «Poèmes symphoniques» m'a *touché*, combien elle m'a rendu heureux; quant aux commentaires ineptes, vulgaires ou méchants qu'elle a suscités, il ne faut pas en tenir compte.

292.

Lucerne, le 15 mai 1859.

Très cher Franz, je viens d'avoir la visite du trombone Thiele, de Berne. Il me dit qu'il est allé te voir il y a peu de temps à Weimar, mais qu'à ce moment il ne savait pas encore que l'emploi de trombone serait vacant au théâtre de cette ville. Il me prie de le recommander à ta bienveillance, vu qu'en sa qualité de Weimarien il tient beaucoup à obtenir cette place. Je suis vraiment très heureux de pouvoir te recommander très franchement Thiele, non seulement à cause du sujet lui-même, mais encore dans l'intérêt de ton orchestre. Il a été des fameux concerts que j'ai donnés à Zurich au mois de mai 1853, et j'en ai été, je puis le dire, tout à fait enthousiasmé. Il avait à côté de lui deux trombones très faibles, et cependant le gaillard savait les entraîner par son énergie, si bien qu'à ce passage



on croyait entendre toute une armée de trombones. Bref, Thiele est tout à fait remarquable, et partout en Suisse il est connu comme le phénix des trombones. Aussi je te féliciterai réellement de cette acquisition!

Ainsi, ne le laisse pas échapper!

Adieu, très cher! Tu sauras comment je vais d'ailleurs, quand je t'aurai dit qu'en mon âme et conscience j'ai dû écrire

il y a quelques jours à Devrient de ne compter ni sur «Tristan» ni sur moi. Cela devait finir comme cela; pour le moment tout est dit!

Bonne chance pour les fêtes de Leipzig!

Adieu. Reçois les meilleures amitiés de Ton

Richard W.

293.

21 mai 59.

Très cher, envoie-moi donc *Tausig*. J'apprends qu'il est libre. Ma femme m'écrit même qu'il a eu envie de venir chez moi.

A part cela je ne puis encore t'écrire rien de raisonnable aujourd'hui. Je suis dans un état bien misérable. Bientôt je t'en dirai davantage!

Mille sincères remercîments pour ta lettre! A toi

R. W.

294.

Très cher Richard, mon excellent ami Félix Dræseke va venir te voir. Fais-lui bon accueil comme à l'un des *nôtres*, et révèle-lui ton trésor des «*Nibelungen*»; par son cœur et par son âme il est digne de le contempler.

J'espère pouvoir venir te voir à la fin d'août. Fais-moi savoir où je te trouverai à ce moment-là! A toi

Weimar, le 19 juillet 1859. F. L.

295.

Dépêche télégraphique.

Weimar, 9 août.

Richard Wagner, Lucerne, Schweizerhof.

Je te félicite de tout mon cœur de l'achèvement du «Tristan».

Ton ami pour la vie

Franz.

296.

Lucerne, le 19 août 1859.

Très cher Franz, je voudrais bien remercier la princesse M. de sa dernière lettre et lui envoyer mes cordiales félicitations au sujet de son prochain mariage. Mais je suis malade: j'ai pris un refroidissement et je suis tout abruti par la fièvre. Mais comme je voulais remplir ce devoir et te donner en même temps de mes nouvelles, je te prierai de transmettre à notre aimable enfant l'expression de ma sympathie; tu seras, je n'en doute pas, un éloquent interprète de mes sentiments.

Grâce à cette résolution, j'arrive à m'oublier assez moi-même et mon triste état de santé pour te dire ceci: tout en souffrant de devoir renoncer à l'espoir de ta visite, qui m'aurait fait tant de bien en ce moment, je m'empresse de reconnaître que tu m'aurais fait un trop grand sacrifice; par contre, j'éprouve quelque joie et quelque fierté à mettre aux pieds de l'heureuse fiancée le sacrifice de mes espérances personnelles.

Il ne m'est pas possible de te dire ce que je deviendrai. Où irai-je? Je n'en sais rien encore. Je désirerais aller habiter Paris pour y vivre, d'ailleurs, tout à fait retiré. Mais le ministre plénipotentiaire de France refuse de viser mon passeport. Sur les représentations que je lui ai faites, il a écrit à Paris; mais depuis quinze jours il n'est pas encore venu de réponse. On me tient probablement pour un conspirateur enragé; à voir la manière dont l'Allemagne me traite, il est certain qu'on n'aurait pas tort.

Je suis donc ici, dans une petite chambre, à attendre que mon sort se décide. Je n'éprouve pas un bien vif désir d'aller habiter Paris, et je ne me sens attiré par aucune autre ville accessible pour moi.

Dræseke est encore chez moi. Sa visite me fait plaisir. Mais bientôt il s'en ira, lui aussi.

Pardonne-moi de m'arrêter: déjà je commence à ruisseler, par suite de l'effort que m'ont coûté ces quelques lignes.

Garde-moi ton affection et fais mille amitiés aux habitants de l'Altenburg de la part de Ton

R. W.

Tristan a accueilli tes félicitations avec un bonheur extrême.

297.

Très cher, ta lettre d'aujourd'hui me fait trouver notre séparation encore plus pénible. Tout en étant un garde-malade plus que médiocre, je suis sûr que je te soignerais bien; j'essaierais de te distraire et d'alléger pour toi le poids des heures. Ah! nous sommes tous de pauvres créatures, et le petit nombre de ceux qui ont, comme toi, pénétré les secrets les plus profonds de l'existence, sont les plus misérables de tous. Schopenhauer, ce vieux barbet qui grogne toujours, a raison de dire qu'il est vraiment ridicule de nous traiter de «monsieur» ou de «citoyen». Compagnons de misère et de souffrance ou compagnons d'infortune ou pis encore, voilà ce que nous sommes *tutti quanti*; nous avons beau faire, nous n'y pouvons mais. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que nous le savons tous fort bien et que nous nous entêtons à ne pas croire à la réalité du fait.

Qu'est-ce encore que ces histoires de visa de passeport? L'obstacle est probablement levé au moment où je t'écris; dans le cas contraire, informe-toi *de quel* côté il vient, si c'est la légation de Saxe à Paris ou la police française qui met des bâtons dans les roues. Il faudra dresser nos batteries en conséquence. Il va sans dire que je me mets entièrement à ta disposition dans cette affaire; seulement je ne voudrais pas faire de «faux pas». C'est pourquoi j'ai besoin d'être renseigné plus exactement par toi, afin de frapper tout de suite à la bonne porte.

Paris est, à mon sens, (étant donnée la situation que te fait l'Allemagne) le séjour le plus commode, le meilleur marché et le plus convenable pour toi. Lors même que tu ne t'accommoderais pas des piètres conditions où l'art se trouve là-bas,

tu y verras toujours bien des choses qui te distrairont et te stimuleront, et tu t'en trouveras mieux que de tes promenades en Suisse, malgré toute la beauté des régions alpestres.

Je suis surpris, ma foi, de voir que tu choisis *ce moment* pour me parler de ton projet de t'établir à Paris. Je croyais que tu étais en assez bons termes avec Carlsruhe pour être sûr de trouver un asile dans le grand-duché de Bade (à Heidelberg, par exemple, si tu n'as pas trop peur des *professeurs*). Où en est la première représentation de «*Tristan*» à Carlsruhe? D. m'a dit assez nettement qu'on désirait donner cette œuvre le jour de la fête de la grande-duchesse, en décembre, et qu'à ce moment-là on t'inviterait à venir diriger la représentation. C'est une chose arrêtée, je l'espère. Donne-moi quelques détails là-dessus; peut-être pourrai-je contribuer un peu à simplifier la chose.

Sais-tu ce que je me suis permis de faire ces jours-ci? En regardant ton portrait, celui au bas duquel tu as écrit: »*Santo Spirito Cavaliere*», l'idée m'est venue d'écrire une *fantaisie sur Rienzi* pour piano. Si elle a le don de t'amuser quelques minutes, je n'aurai pas perdu mon temps. Du reste, je te dirai encore que ton petit buste fait toujours l'ornement de mon bureau; naturellement il y brille tout seul, car d'autres célébrités, telles que Mozart, Beethoven, Goethe et *tutti quanti*, ne sont pas admises dans cette pièce, qui est le cœur de la maison. Quel beau jour que celui où je te verrai ici!

M. nous quittera bientôt (probablement en octobre); jusque-là je ne pourrai pas m'absenter. Si par hasard tu restes plus longtemps en Suisse, j'irai te voir dans l'arrière-saison; sinon, je te verrai à Carlsruhe ou à Paris.

Mes cordiales salutations à Dræseke. Je suis enchanté que tu l'aies pris en affection. C'est un excellent homme. Dans notre petit cercle d'intimes on l'appelle «le bon géant». T'a-t-il montré sa ballade «Le Roi Helge»? C'est un morceau superbe.

Aie la bonté de lui dire que je *l'invite formellement* à

descendre chez moi à son retour, et que je lui en voudrais beaucoup s'il avait le mauvais goût de me passer sous le nez.

Et maintenant, très cher, remets-toi aussi vite que possible et aime toujours

Ton

Weimar, le 22 août 1859.

Franz.

298.

Paris, le 20 octobre 1859.

J'espère, cher Franz, que ces lignes te parviendront sans faute pour le 22.

Je t'envoie les vœux sincères que je forme pour toi à l'occasion de l'anniversaire de ta naissance. En jetant un coup d'œil sérieux sur nos rapports passés et présents, je suis frappé de la solennité de ce jour, qui certainement doit être regardé comme un des plus heureux que la nature puisse compter. En effet, ce jour-là elle a donné au monde un trésor inestimable; aussi sans le don précieux qu'elle a fait à l'humanité en t'appelant à l'existence, y aurait-il eu dans l'œuvre de la création une immense lacune: celui-là seul peut en calculer l'étendue, qui t'aime comme je t'aime et qui te supposerait tout à coup rayé du nombre des êtres. J'ai considéré cette effrayante lacune, telle que l'imagination peut la concevoir; puis, comme sortant d'un songe terrible, j'ai reporté mon regard sur toi, et je me suis senti heureux, profondément heureux de constater ton existence réelle et de saluer ton apparition comme celle d'un nouveau-né. Voilà les sentiments que m'inspire cet anniversaire qui a pour moi une si haute portée!

Ton amitié est pour moi un besoin impérieux; je m'y cramponne de toutes les forces de mon être.

Quand te reverrai-je enfin??

Te représentes-tu la situation dans laquelle je me trouve? Sens-tu quels prodiges de fidélité et d'affection il me faut pour reprendre toujours courage et patience? Songes-y toi-même et ne *te* le fais pas dire par moi. Bien que nous ayons

peu vécu ensemble, tu *dois* me connaître assez pour pouvoir te le dire toi-même.

Je renouvelle donc ma question: quand nous reverrons-nous enfin?? Carlsruhe est plus que douteux; le «Tristan» est redevenu pour moi une ombre et une demi-impossibilité. Ne compte pas pour notre réunion sur une éventualité comme celle-là. Dans l'hypothèse la plus favorable, la période de «Tristan», avec les efforts et les désespoirs terribles qu'elle entraînerait pour moi, ne serait pas faite pour des amis se revoyant la première fois depuis si longtemps. Pour te décider à venir auprès de moi, écoute plutôt ton cœur; puisse-t-il te dire bientôt d'accourir! J'attends ma femme vers le milieu de novembre. Ne pourrais-je pas te voir encore *avant cette époque?*

Combien il est triste pour moi d'être obligé de t'appeler et de voir que tu ne viens jamais de ton propre mouvement!

J'ai appris hier par B. le mariage de la princesse M.; il ne me dit pas où elle fera sa première station. Sois assez aimable pour me dire *où* il faut que j'écrive pour lui adresser mes félicitations.

Et maintenant adieu! Je suis sur le point d'emménager dans ma nouvelle demeure! Je me serai donc «installé» une fois de plus sans foi, sans affection, sans espérance!

Adieu! Reçois mes félicitations *en ami*; ce sont celles que je m'adresse à moi-même.

A toi

(16, rue Newton, Champs-Élysées.) Richard W.

299.

Paris, le 23 novembre 1859. 16, rue Newton.

Crois-moi, mon cher Franz, cela devient une tâche très difficile pour moi de te donner de mes nouvelles. Les relations suivies sont une des principales conditions de l'amitié; or nous vivons trop peu ensemble pour ne pas devenir étrangers l'un à l'autre sous ce rapport. Tu m'écrivais encore à

Venise et à Lucerne que tu me verrais avec plaisir me fixer à Paris, parce que tu pourrais venir m'y surprendre plus souvent. Je t'ai affirmé maintes fois que, si je souhaitais la faveur d'une amnistie, c'était surtout parce que je pourrais te faire des visites plus fréquentes et plus longues; mais je te donnais aussi à entendre que tes promesses surtout me faisaient préférer le séjour de Paris à celui de toute autre ville. Et voilà qu'au premier appel que je t'adresse tu me réponds par un refus: tu me dis que tu ne pourras pas venir à Paris. Par contre, tu me proposes un rendez-vous à Strasbourg, où nous passerions deux jours ensemble. Quelle valeur aurait pour nous, pour moi cette courte entrevue à Strasbourg? Je n'ai rien de pressé à te communiquer, je n'ai pas de projet qu'il faille discuter avec toi. Je veux jouir de ta société, je veux vivre pendant quelque temps avec toi, puisque jusqu'à présent nous avons vécu si peu ensemble. Qu'est-ce qui t'empêche tout à coup de venir à Paris, Paris où, si tu le *veux* personne, pour ainsi dire, n'a besoin d'être informé de ta présence? Je puis te trouver un appartement près de chez moi dans le quartier tout à fait retiré que j'habite; tu verras chez moi qui tu voudras. Ou bien faudra-t-il que chez toi l'homme intime soit, comme toujours, doublé d'un homme public? Écoute, voilà ce que je ne comprends pas; toute ma pauvre vie passée dans l'isolement me rend incapable de concevoir une existence dont chaque moment appartient un peu au monde entier. Pardonne-le-moi! Quant au rendez-vous à Strasbourg, j'y renonce, quelque prix que j'attache au sacrifice que tu offres de me faire. C'est précisément ce sacrifice que je trouve hors de proportion avec le plaisir de passer ensemble deux journées pleines de fièvre et d'agitation dans un hôtel de Strasbourg.

J'ai été cruellement peiné de voir que la princesse n'a pas su venir me trouver. Je ne comprends pas sa lettre, très aimable d'ailleurs. A la joie sincère et toute spontanée que j'aurais éprouvée en la revoyant, elle aurait immédiatement reconnu une fois de plus ce qu'elle est pour moi. Elle a pu s'en assurer en mainte circonstance, et certainement elle

ne m'aura jamais soupçonné de manquer de franchise. Je ne sais que dire de tout cela, et je me tais!

De même je garderai le silence sur tout ce que j'aurais à dire de moi. Du moment que j'ai à en parler, il vaut encore mieux rester muet. Tu es sans doute au courant de l'entreprise de Carlsruhe. A propos d'une première représentation de «Tristan» sur son théâtre, D. a trouvé bon d'expliquer les conséquences de ses bévues et de sa négligence en alléguant l'impossibilité de représenter cet ouvrage. Je ne réponds rien à cela. A quoi bon parler? Je connais ma position et le sort qui m'est réservé, et je me tais. Autre chose est de voir quelles sont, au point de vue de ma vie matérielle, les suites que peut avoir ce coup porté à ma dernière œuvre, ainsi rayée de la liste des vivants. Enfin pourquoi la montrer du doigt? Il suffit d'avoir du bon sens pour se rendre compte de ma situation. Je ne puis plus me plaindre, car aujourd'hui me plaindre, c'est accuser. Et je me refuse à accuser D. lui-même: je ne lui ai pas dit un seul mot. Te voilà renseigné, trop bien renseigné, hélas!

Ma femme vient d'arriver chez moi. Elle se trouve un peu mieux, et j'espère que notre vie s'arrangera d'une façon supportable. Elle m'a dit simplement, sans se plaindre du fait, que tu as été à Dresde sans aller la voir; j'ai tâché de l'en consoler de mon mieux.

Adieu, mon cher Franz! Ne va pas t'y méprendre au moins: j'éprouvais le besoin irrésistible de t'écrire, et je ne savais pas comment m'y prendre. Dieu sait si je m'en suis tiré comme il aurait fallu! Tu peux être absolument certain que je t'aime par-dessus tout, même quand les motifs de tes actions m'échappent.

Adieu! Fais mes meilleures amitiés à la princesse, et dis-lui que sa lettre m'a fait bien plaisir, quoique je ne l'aie pas comprise. Salue aussi la princesse H.! Gardez-moi tous un bon souvenir!

Adieu!

A toi
R. W.

300.

Bruxelles, le 29 mars 1860.

Très cher Franz, je te donne encore une fois signe de vie! Le fait le plus remarquable, c'est qu'on vit encore, et au bout du compte, quand on considère la fin de toutes choses, on n'a plus besoin de chercher une autre certitude. La mort, qui vient de faire tant de victimes autour de nous, nous épargne comme par pure fantaisie; elle nous laisse debout dans la plaine désolée: on s'en étonne, on réfléchit pendant quelques minutes, et tout est dit!

Pour le moment je mène une vie assez drôle. Pendant que le but qui me paraît le seul vrai reste obstinément caché dans les brumes les plus germaniques de l'impossible, l'habileté diplomatique de H. me ménage toutes sortes de gloires parisiennes, mirage dont je suis actuellement le jouet. Dieu sait ce qui adviendra de ce projet de représentation du «Tannhæuser». Au fond, je ne crois pas qu'il soit près de se réaliser, et j'ai de bonnes raisons pour cela. Ce qui m'intéresse davantage, c'est la possibilité de faire jouer mon «Tristan» en Allemagne; je songe réellement à régler mes vieilles affaires avec Dresde, si l'on me fait des concessions à peu près satisfaisantes. Si je réussis de ce côté, je jetterai mon dévolu sur le théâtre de Vienne, comme étant celui qui possède encore toujours les meilleurs chanteurs, et qui est dirigé par un musicien connaissant son affaire, phénomène unique dans son genre; c'est, de plus, un homme avec lequel on peut s'entendre, ce qu'on ne retrouve pas dans le reste de l'Allemagne, comme tu le sais.

Depuis longtemps je suis absolument sans nouvelles de toi, mon très cher, car H. non plus n'a rien pu m'apprendre. Tu m'avais promis jadis d'une manière si positive que tu viendrais à Paris; je serai privé, paraît-il, du réconfort que j'attendais de ta visite. Aussi tu ne m'en voudras pas si je te fais relancer aujourd'hui par quelqu'un qui profitera de cette occasion pour te dire un peu ce que je deviens. Ce qui m'a attiré ici, c'est la promesse fallacieuse qu'en donnant

à Bruxelles une deuxième édition de mes concerts de Paris, j'arriverais à regagner une partie de l'argent que m'avaient coûté ces folies parisiennes. Naturellement cette expédition n'a eu d'autre résultat que de m'entraîner à de nouvelles dépenses, et ne m'a pas rapporté autre chose qu'un peu de propagande. En tête des plus charmantes conquêtes que j'aie faites ici figure M. A. Samuel, qui part à l'instant même pour l'Allemagne, et qui désirerait t'être recommandé. Il s'est conduit à mon égard et exprimé sur mon compte d'une façon on ne peut plus gracieuse. Comme moi, tu le prendras bien vite en affection; je te l'envoie donc, persuadé que tu lui feras bon accueil.

En revanche, j'ai reçu ici une recommandation de toi. Mme Agnès Street-Klindworth m'a remis à Bruxelles le billet que tu lui avais donné pour Londres il y a cinq ans. Reçois après coup mes sincères remercîments pour la très aimable connaissance que tu m'as fait faire d'une manière si inattendue. Je me suis senti bien vite tout à fait à l'aise chez elle et chez papa Klindworth, et les moments que j'ai passés avec ces deux braves gens m'ont laissé les plus agréables souvenirs. Plus d'une fois je me suis royalement amusé à entendre le vieux Klindworth me raconter les innombrables anecdotes diplomatiques qu'il garde dans sa mémoire.

Aujourd'hui je retourne à Paris pour revoir de plus près ma splendide misère. Mr. Royer demande un grand ballet pour le deuxième acte du «Tannhæuser». Tu peux bien te figurer combien cela me sourit. Quand on vient me proposer des choses semblables, j'ai recours à la princesse de Metternich, qui est très bien posée dans le monde des Fould, etc. Je vais donc voir si elle peut me délivrer du cauchemar de ce ballet, car, dans le cas contraire, je retirerais naturellement le «Tannhæuser».

Voilà un échantillon des félicités qui sont mon partage! Ne tarde pas à m'envoyer une page, un fragment de ta vie. Notre position vis-à-vis de toutes ces misères du monde et de l'existence n'est supportable qu'à la condition d'accentuer notre mépris pour l'un et pour l'autre: si nous pouvons y

arriver sans trop perdre notre bonne humeur, la vie redevient possible pendant quelque temps. Mais quand on voit combien cela reste fragile, quand on retrouve sans cesse autour de soi ce manque absolu de fond, cette incroyable légèreté, cette rage des plaisirs qui règne chez tous et partout, on ne peut s'empêcher parfois de rire de son propre sérieux. Et voilà précisément pourquoi il m'arrive par-ci par-là de n'avoir pas l'humeur par trop sombre!

Je t'envoie mille cordiales salutations, mon très cher Franz! Nous nous entendons à merveille, la maman et moi: l'excellente femme me fait souvent une impression touchante par son affection et par son intelligente sympathie. Adieu et garde un bon souvenir A celui qui t'aime

R. W.

301.

Dépêche télégraphique.

Weimar, le 22 mai.

Déposée sous le n° 93 à midi 31 minutes. Expédiée à domicile le 22, à 2 heures 15 minutes soir.

Richard Wagner.

rue Newton, 16, Champs Élysées, Route de Versailles, Paris.

Salutations cordiales et vœux sincères pour ta fête de la part de

Ton
Franz Liszt.

302 a.

Paris, le 22 mai 1860.

O mon très cher Franz, voici qui est tout à fait merveilleux. Je viens de charger Mme S. d'une commission qui a eu pour effet de me rapprocher singulièrement de toi. A Bruxelles on a fait de moi une très bonne photographie, dont on ne m'a envoyé, à moi personnellement, qu'un seul exemplaire.

La famille W. est actuellement à Bonn, et retournera bientôt à Zurich: je tiendrais à ce qu'elle eût mon portrait, et je voudrais que de Bruxelles on en envoyât un à Mme S. dans cette ville. Cette dame vient de m'annoncer qu'il y en a encore un second à ma disposition. A qui faut-il envoyer celui-là? me demandais-je. Le croiras-tu? je me dis tout naturellement que c'était *à toi* qu'il devait revenir. Voilà de quoi t'édifier sur ma vanité, mais cela te dira aussi comment et dans quel sens je pense toujours à toi.

Aujourd'hui nous avons sans contredit la plus belle journée de l'année. Pour la première fois le ciel est d'une pureté absolue, il vient de l'est un peu de vent qui apporte la fraîcheur: tout est en fleur, tout verdoie! En revenant avec Fipps de ma promenade du matin, je me disais: «Non, jamais cette année ne pourra nous amener un plus beau temps! S'il fait partout aussi beau qu'ici, plus d'un, j'en suis sûr, pense involontairement à moi aujourd'hui!» Je n'osais pas trop compter sur toi, car j'avais un reproche à me faire: le 22 octobre, j'avais bien pensé à toi, mais sans t'écrire. Pourquoi ne l'ai-je pas fait? je ne le sais plus. «Bah! me disais-je, il sera pourtant en pensée avec toi aujourd'hui; et puis, il a «Tristan»: quelle autre raison aurait-on de tenir à un déséquilibré de mon espèce? Alors j'ai lu le dernier feuilleton de Berlioz, celui d'aujourd'hui, sur «Fidelio». Je n'ai pas revu Berlioz depuis mon concert; auparavant c'était toujours moi qui étais obligé de courir après lui et de l'inviter; il ne s'était jamais inquiété de moi. Cela m'avait fort attristé: je ne lui en voulais pas; seulement je me demandais si le bon Dieu n'aurait pas mieux fait d'omettre les femmes dans l'œuvre de la création, car elles sont bien rarement bonnes à quelque chose; au contraire, en thèse générale, elles nous sont nuisibles, et, au bout du compte, c'est sans profit pour elles-mêmes. Berlioz m'avait fourni, une fois de plus, l'occasion d'observer, avec la précision d'un anatomiste, comment une méchante femme peut ruiner à plaisir un homme tout à fait hors de pair et le faire déchoir jusqu'à le rendre ridicule. Quelle satisfaction un pauvre homme tombé si bas peut-il trouver dans une situation

pareille? Peut-être y rencontre-t-il la triste consolation d'avoir fait valoir d'une manière bien éclatante la plus fâcheuse partie de son être! Comme je l'ai dit, depuis je n'ai plus revu Berlioz. Aujourd'hui j'ai lu son article, et j'ai eu tant de plaisir à cette lecture que, tout en étant certain d'être horriblement mal compris par lui, je lui ai écrit dans mon affreux français le billet que voici:

«Cher Maître! (je sais notamment que ma familiarité est devenue gênante pour lui.) Je viens de lire votre article sur Fidelio. Soyez en mille fois remercié! C'est une joie toute spéciale pour moi d'entendre ces accents, .purs et nobles de l'expression d'une âme, d'une intelligence où parfaitement comprenant et s'appropriant les secrets les plus intimes d'un autre héros de l'art; il y a des moments, où, je suis presque plus transporté en apprenant cet acte d'appréciation, que par l'œuvre appréciée elle-même, puisque cela nous témoigne infailliblement qu'une chaîne, ininterrompue d'intime parenté rallie entre eux les grands esprits, qui, par ce seul lien, ne tomberont jamais dans l'incompris. Si je m'exprime mal, j'espère pourtant que vous me ne comprendrez pas mal.»

Dieu sait comment il prendra ce charabia. Voudra-t-il ne pas me comprendre cette fois? J'ai peur de lui avoir donné, par mon français, de bonnes raisons pour cela. Néanmoins le fait d'envoyer ces lignes au malheureux grand homme m'a réchauffé singulièrement le cœur. Aussi ai-je continué de savourer paisiblement les douceurs de cette belle journée: les ombres les plus noires se sont effacées pour faire place à la lumière. L'article de Berlioz m'a fait voir nettement, une fois de plus, combien les malheureux sont seuls, que lui aussi est tendre et profondément sensible, au point que le monde ne peut que le blesser et abuser de son irritation maladive pour l'entraîner, avec le concours des influences qui l'entourent, dans de prodigieux égarements, et pour lui devenir tellement étranger que, sans le savoir, il se frappe lui-même. Mais j'ai reconnu précisément, à force de creuser cet étrange phénomène, que l'homme richement doué ne peut trouver que dans un homme supérieur un ami qui le comprenne, et je suis

arrivé à cette conclusion qu'aujourd'hui nous formons une triade exclusive de tout autre élément, parce que nous sommes tous les trois pareils; cette triade se compose de toi, de lui et de moi. Mais il faut bien se garder de le lui dire: il se cabre dès qu'on lui en parle. Un dieu qui souffre si cruellement n'est qu'un pauvre diable!

J'en étais là, très cher ami, quand me parvint ta dépêche avec tes félicitations!! Mon enfant, tu m'as envoyé une fois de plus ton souvenir si affectueux, et surtout tu as eu la charmante attention de me dire aujourd'hui même que tu ne m'oublies pas; c'est pour moi un bonheur qui défie toute expression! Ami si cher, si bon, homme unique entre tous! Mais dis-moi, quand te reverrai-je donc? Faut-il que je commence par te dire que j'enrage contre toi, parce que tu ne te décides pas à venir?

Il m'est impossible, dans le moment, de t'en écrire plus long: je suis surexcité, je suis, si tu veux, un tant soit peu fou!

Ah! tout le reste n'est rien, au fond, et ne vaut pas, par le fait, la peine de «branler le menton». Toutefois je te récrirai bientôt, si je puis espérer te faire plaisir par là.

Mille et mille remercîments enthousiastes de ton

R. W.

302 b.

Ta lettre, ami très cher, ami unique, est pour moi bien autre chose que la plus belle et la plus riante journée de mai. Puisses-tu éprouver une part de la joie sincère et profonde qu'elle m'a donnée!

Comme j'aimerais aller *moi-même* à Paris au lieu de t'envoyer des dépêches! Où pourrais-je me sentir aussi heureux qu'auprès de toi, dans le cercle magique de l'«*Or du Rhin*», de la «Walkyrie», de «Siegfried», de «Tristan et Iseult», après lesquels je ne cesse de soupirer! Mais pour le moment je ne puis y songer. Cependant je viendrai pour sûr, et cela le plus tôt possible.

Ta photographie m'est annoncée par une main très aimable, mais jusqu'à présent elle n'est pas encore venue. Je t'ai déjà dit que ton petit buste est *l'unique* ornement de mon bureau. La photographie trouvera sa place dans la même chambre, où il n'y a rien qui rappelle *l'artiste*.

Beethoven, Weber, Schubert et autres semblables sont dans la première chambre, où ils tiennent compagnie à ton portrait (qui porte cette devise: «Tu sais ce qui en adviendra»). *Ici* je veux t'avoir seul, près de mon *saint François*, que Steinle a admirablement dessiné pour moi: il est debout, ferme comme un roc, au-dessus des flots tumultueux de la mer, son manteau étendu à ses pieds; dans sa main gauche il tient tranquillement des charbons ardents; sa main droite fait le geste de bénir, et son regard est tourné vers le ciel, où il voit briller dans une auréole le mot «*charité*»!

La grande question vitale qui préoccupait la princesse est, en fin de compte, résolue d'une manière favorable. Toutes les basses intrigues, toutes les roueries qui, pendant tant d'années, avaient prévalu contre cette solution, ont été finalement impuissantes. Après le retour de la princesse de Rome (où elle est arrivée dimanche dernier et où elle séjournera probablement jusqu'à la fin de juillet), le reste se décidera. Ah! si je pouvais avoir le plaisir de te voir bientôt *chez nous!*

Je me suis fait raconter par Mlle Hundt (que tu as si gentiment accueillie, ainsi que son amie, Mlle Ingelburge Stark) toute sorte de détails sur ta vie à Paris. Ainsi l'on va monter prochainement le «Tannhæuser» avec ballet, et il y aura la *guerre des traducteurs* outre la *guerre des chanteurs*! Ce sera une rude besogne pour toi; aussi je te conseille de faire autant de promenades et de prendre autant de bains rafraîchissants que possible. Que pendant la période des répétitions Fips te donne des leçons de philosophie et de patience.

Mme Bürde-Ney m'a dit récemment, lorsqu'elle donnait ici des représentations de passage, qu'elle avait l'intention d'aller pour quelques jours à Paris, afin d'étudier avec toi le rôle d'*Iseult*. Elle a l'étoffe voulue pour cela.

Je te remercie mille fois de m'avoir fait envoyer la partition par Hærtel.

Tu dois savoir mieux que personne que tout cela sort, pour ainsi dire, du fond de ma propre âme. Écris-moi à l'occasion *ce que* tu crois utile de faire relativement à la représentation de «Tristan». A Carlsruhe elle ne me paraît pas possible; D. a même voulu parier avec moi qu'ailleurs non plus on ne pourrait jouer «Tristan», si tu ne te décidais pas à y faire des changements considérables. Je ne partage nullement cette opinion. et chaque fois que D. disait *non*, je lui ripostais par *oui*. Assurément son expérience des choses du théâtre est plus vieille que la mienne; néanmoins je ne crains pas en pareille matière de lancer mon *affirmation* catégorique. Tu sais pour quelles raisons je n'ai pas voulu t'importuner de mes prières afin d'obtenir «Tristan» pour Weimar; aussi tu ne saurais désapprouver mon attitude passive. Si, par impossible, tu ne peux pas espérer faire représenter bientôt cette œuvre merveilleuse sur un grand théâtre, et que tu veuilles te contenter en attendant de la modeste scène de Weimar, je crois positivement que je pourrai faire jouer ton œuvre dans le cours de la prochaine saison (61). Dans la première lettre que tu m'écriras dis-moi ce que tu en penses.

En attendant je t'envoie l'assurance de mon inaltérable attachement.

A toi

Weimar, le 31 mai 1860. F. Liszt.

Je resterai ici jusqu'au retour de la princesse.

Berlioz répondra-t-il dans *notre* sens à ce «charabia» de génie que tu lui as adressé sous forme d'un billet écrit en français? Il est presque permis d'en douter. Hélas!

303.

Paris, le 15 juin 1860.

Cher Franz, te serait-il possible d'obtenir de M. D. qu'il réponde immédiatement à ma dernière lettre?

Il s'agit vraiment de savoir si je pourrai ou non, cet été,

me conformer aux prescriptions du médécin et faire quelque chose pour la santé de ma femme. Il *faut* que je sache à quoi m'en tenir. Mais en même temps il faut que je déclare que je n'accepterai *pas moins* de 1000 francs.

Je ne veux rien te demander. Cependant ce que tu peux faire sans te nuire à toi-même, fais-le, je t'en prie, fais-le tout de suite.

Si l'on estime à Weimar que je vaux ce prix, qu'on m'envoie la somme par retour du courrier!

Adieu! Ton

26, rue Newton, Champs-Élysées. Rich. Wagner.

304.

Très cher Franz, je viens de recevoir une lettre de D. Il croit devoir me refuser les 1000 francs que je lui demandais pour «Rienzi», et m'offre en échange 30 louis.

Cela me met dans une position fâcheuse. D'un côté, j'ai, comme toujours, grand besoin d'argent, et franchement je ne peux pas envoyer ma femme faire une cure à Soden si je n'obtiens pas la subvention sur laquelle je compte. De l'autre côté, il y a pour moi de quoi désespérer d'arriver jamais à rien, si la gêne perpétuelle où je me trouve me force à faire cette nouvelle concession. J'ai donc écrit à D. une lettre très nette, mais très modérée; je lui ai exposé ma manière de voir dans cette question de droits d'auteur, et j'ai conclu en maintenant ma demande.

Tous les jours je voudrais faire partir ma femme dans l'intérêt de sa santé. Aussi, ce qui pourrait m'arriver de plus fâcheux, ce serait de voir ma demande repoussée purement et simplement à Weimar et de ne pouvoir *absolument rien* faire pour ma femme.

Voilà ma situation exacte. Si ton génie diplomatique te suggère un expédient (du moment que ma demande ne peut pas aboutir), tu me rendras un grand service. Je suppose que tu es en suffisamment bons termes avec D., aussi j'aime à croire que tu trouveras une solution en mettant les choses au

pis. Veuille prendre cette misère à cœur! Hélas! je n'ai à m'occuper que de misères en ce moment.

Donne-moi bientôt de tes nouvelles! A toi

Adieu! R. W.

305.

Dans la question des droits d'auteur sur le «Rienzi», il n'y a pas eu moyen de faire autre chose que ce qui t'a été communiqué par D. Pardonne-moi, très cher, de ne te l'avoir pas écrit en même temps que D. t'en informait. Mais je suis très fatigué cette semaine-ci, et je me sens mal à mon aise, autant que mon état de santé normal le comporte. Mais cela ne veut absolument rien dire, et quelques jours de repos me remettront tout à fait sur pied. En attendant, il faut que je te conseille, hélas! d'accepter la proposition de D. Le grand-duc n'est *pas ici*, et jusqu'à ce que la représentation puisse avoir lieu, il n'y a pas autre chose à tenter. Mais je pourrai, je l'espère, t'envoyer quelques centaines de francs aussitôt que tu auras reçu les 30 louis. D. me dit qu'à la prochaine saison «Rienzi» fera l'office de *prophète*. On commande et l'on fait peindre *cinq* nouveaux décors (je dis 5) pour cette pièce. Meffert chantera le rôle du personnage principal; les autres rôles pourront être tenus d'une façon convenable, et le chœur sera renforcé par l'adjonction de choristes militaires. Consens-y, en attendant que nous soyons à même de faire mieux. La patience est une vertu de mulet, dit Byron; mais celui qui en manque n'est, en fin de compte, qu'un misérable aliboron!

Prochainement je t'écrirai différentes choses sans rapport avec les affaires. Bien cordialement à toi

F. L.

24 juin. (Anniversaire de la naissance du grand-duc, dont on n'attend le retour que dans 8 ou 10 jours. De Bade il est allé en Suisse rejoindre sa femme.)

Ta photographie est enfin là; ma chambre en est comme illuminée.

306.

Ami unique, l'intervention de Mme Kalergi dans ton affaire de concerts m'a donné une *grande* joie. On ne rencontre que trop rarement, hélas! de beaux et nobles traits comme celui-là. Veux-tu être assez aimable pour faire parvenir à ma gracieuse protectrice les lignes ci-incluses? J'ignore son adresse actuelle.

Te voilà, grâce au «Tannhæuser», aux prises avec les douleurs de l'enfantement, comme jadis. Bonne chance! Les répétitions te donneront beaucoup de mal, et il t'aura fallu rarement autant de patience qu'à présent, pour arriver à remanier et à faire étudier cet opéra; ce qui pour toi est «un premier pas de fait» comme dit l'ami Brendel. La «Presse théâtrale», qu'on a la bonté de m'envoyer, me tient au courant de tous tes tracas. Ne regarde pas trop à ta peine; on n'est pas impunément un poète et un compositeur immortel! Il y a encore de pires conditions dans ce monde, auquel s'appliquerait mieux l'axiome connu de Leibnitz, modifié de la manière suivante: «Tout est pour le mieux dans un des pires mondes possible!»

Ah! j'ai eu encore ces jours-ci un profond chagrin. Une de mes rares amies, courageuse et pleine d'abnégation entre toutes, vient de mourir. Elle s'appelait Clara Riese, était maîtresse de piano à Leipzig, où je l'ai accompagnée mardi passé à sa dernière demeure dans le vieux cimetière de St Jean. Jusqu'au dernier jour j'ai espéré que son incroyable force de caractère la ferait vivre; mais en vain!

Pardonne-moi de te parler de ce triste événement; mais je suis encore tellement sous l'impression de cette mort qu'il m'est impossible d'en détourner ma pensée.

Ici rien de nouveau. D. m'a communiqué la lettre que tu lui as écrite à propos de «Rienzi»; je te sais gré d'avoir été si accommodant et si généreux. On se mettra à travailler cet opéra dès le commencement de la saison (septembre). Après la première représentation (probablement fin novembre)

je me réserve de m'aboucher avec Son Altesse. Le faire plus tôt n'avancerait à rien . . . .

As-tu par hasard des nouvelles de Seebach? Mme Kalergi pourra mieux que personne t'être utile comme intermédiaire et t'aider à obtenir une solution favorable.

Puisses-tu être aussi heureux en toutes choses que le désire de tout cœur Ton -

F. Liszt.

J'ai d'excellentes nouvelles de la princesse. Probablement elle restera encore quelque temps à Rome.

306 a.

Paris, le 10 août.

Mon cher Franz, je compte m'arrêter à *Soden* dimanche et lundi. Par-dessus tout je souhaiterais de te voir en passant; je te prie donc de venir pour un jour au moins à *Francfort* ou dans quelque autre endroit de cette région qui te conviendra. Télégraphie-moi immédiatement à *Soden, grand'-rue, 33*, pour me dire si, quand et où je puis compter te voir. Il m'est impossible de m'absenter pour longtemps, et j'ai eu beaucoup de peine à m'assurer quelques jours de liberté. Le mieux serait si tu pouvais venir à Francfort *lundi soir*. Indique-moi l'hôtel où tu penses descendre. Ce serait charmant de te revoir enfin! J'attends, j'espère.

Bien à toi
Richard W.

306 b.

Francfort, le 13 août.

Mon cher Franz, je viens d'arriver ici, où, à vrai dire, je n'ai absolument rien qui m'appelle. Mon temps (et ce qui chez les Anglais est synonyme de temps) est très limité. Pouvoir te voir *jeudi*, c'est divin! Certainement tu ne trouveras pas que c'est trop de pousser ensuite jusqu'à *Bade*. Ne pourrais-tu pas venir en *un* jour jusqu'à Bade? Oui, sans doute. Je puis y rester toute la journée du vendredi, car je

ne suis obligé de repartir pour Paris que le lendemain. Tel est, du moins, le plan qui m'est imposé par les circonstances. Une des principales raisons qui m'ont fait entreprendre ce voyage, c'est le désir de présenter mes hommages à la princesse de Prusse: *Seebach*, en effet, m'a affirmé que, grâce à l'énergique intervention de la princesse, le roi de Saxe a fini par entendre raison. Seebach m'a recommandé de lui écrire; mais j'ai pris sans hésiter le parti de me présenter en personne, car j'aimerais bien m'assurer par un entretien de vive voix, sans solliciter une faveur quelconque, si je puis jamais compter sur l'appui de cette dame pour la représentation future de mes nouveaux drames. Comme j'ai, en somme, à examiner ce point très sérieusement, cela seul suffirait pour me faire désirer vivement de causer avec toi. J'espère donc te serrer la main jeudi ou vendredi matin à Bade, s'il t'est possible de faire ce petit voyage. En supposant que tout aille pour le mieux, désigne-moi vite un hôtel où nous puissions nous rencontrer. Je compte, comme je te l'ai dit, me trouver à Bade dès jeudi, à midi. J'irais chercher, soit au bureau de poste, soit au télégraphe, l'indication que tu m'enverrais poste restante.

Adieu! Surexcité comme je le suis, je me sens incapable d'écrire quelque chose de sensé. Ainsi, tâche de venir à Bade, pour que je puisse enfin te revoir et te serrer la main.

Bien à toi
R. W.

Au mois d'octobre paraîtront chez Hærtel les deux derniers des 12 poèmes symphoniques, «Hamlet» et la «Bataille des Huns»; j'attends la première occasion pour t'envoyer mon salmigondis de chants.

307.

Mon cher Richard, tu feras bien d'aller à Bade rendre ta visite de reconnaissance à Mme la princesse régente; ce sera convenable et correct. Étant données la franche bienveillance

que la princesse a pour toi et la constance bien connue de ses sympathies, elle ne manquera certainement pas d'exercer une très heureuse influence sur la situation qui t'attend. Cette démarche personnelle sera le meilleur moyen d'augmenter encore, si c'est possible, l'intérêt que lui inspirent tes œuvres. Tout cela est aussi vrai qu'heureux pour toi. Mais d'autre part il me survient un contre-temps: je ne puis pas aller à Bade. Dispense-moi de te dire mes raisons; tu les trouverais peut-être bien misérables, et pourtant elles sont péremptoires. Bien que je ne croie pas tout à fait que tu retournes à Paris dès samedi prochain, cela me ferait de la peine de te revoir en courant, pour te quitter presque aussitôt, surtout au milieu de toutes ces figures qui peuplent le paysage de Bade. Je m'étais cependant arrangé de manière à partir cette nuit; aussi m'en coûte-t-il beaucoup de me résoudre à ajourner le plaisir de te retrouver. Mais je crois qu'il vaut mieux nous réserver pour une occasion meilleure, et j'ai lieu d'espérer qu'elle se présentera bientôt.

B. était chez moi lorsque j'ai reçu ta lettre du 10 août. Il arrivait de Wiesbade, où l'on t'attendait pour une représentation de «Lohengrin» (avec Niemann). Je te dirai incidemment que tu ne manqueras pas dans ces parages de représentations de «Tannhæuser» et de «Lohengrin». Seulement je désire que les *défectuosités* de l'exécution te trouvent un peu indulgent et un peu résigné.

N'interprète pas défavorablement la nécessité où je suis de te faire faux bond. Certainement il n'y a pas dans mon abstention un atome de négligence ou d'égoïsme; mais, tout bien considéré, je dois faire ainsi, parce que cela vaut mieux pour toi. Je suis convaincu que plus tard tu ne me donneras pas tort.

A toi

F. L.

Weimar, le 14 août 1860.

Ces jours-ci M[gr] le grand-duc m'a parlé de toi avec beaucoup d'intérêt, et il m'a fait part de son désir de te voir ici; sur quoi je lui ai fait observer qu'il faudrait pour cela un

motif *spécial*. Du reste, rappelle-toi bien qu'à plusieurs reprises il a intercédé pour toi auprès du roi de Saxe, tant de vive voix que par écrit.

308.

Paris, le 13 septembre 1860.

Très cher Franz, je n'arrive qu'aujourd'hui à avoir un peu de temps et d'entrain pour t'écrire avec plus de suite qu'à l'ordinaire. Mes dernières lettres étaient si laconiques qu'il me reste une dette à acquitter.

Je n'ai pu qu'approuver entièrement ce que tu m'écrivais à Bade; bien plus, j'ai eu honte de t'avoir proposé une entrevue aussi courte, un rendez-vous aussi compliqué. Voici ce qui s'est passé:

Il n'y avait pas à songer pour moi en ce moment à une excursion prolongée en Allemagne; par suite, l'idée ne pouvait me venir de te faire cette année-ci une visite sérieuse (que je rêve depuis si longtemps!). Pourtant je tenais beaucoup à quitter pour quelques jours Paris, dont le séjour, à dire vrai, n'est guère réconfortant pour moi. J'avais promis à ma femme d'aller la chercher à Soden, si c'était possible; d'autre part, je n'avais encore jamais vu le Rhin. A la légation de Prusse on me disait que la princesse de Prusse arriverait ces jours-ci dans ces parages; de son côté, le ministre plénipotentiaire de Saxe me faisait entendre que le roi de Saxe, ainsi que lui-même, me verrait avec plaisir remercier la princesse de la part prise par elle à la mesure favorable dont j'avais été l'objet en dernier lieu. Ces différentes considérations m'amenèrent à former le tout petit plan d'un tout petit voyage aux bords du Rhin, tel que pourrait le comporter l'état précaire de mes finances; en prolongeant mon excursion d'un ou de deux jours, je me serais mis dans le plus cruel embarras. Mais je ne pouvais m'arrêter un jour à Francfort sans songer à la possibilité d'aller t'embrasser; tu trouves cela très naturel, n'est-ce pas? Mais comme tu ne pouvais pas venir, je ne pouvais pas non plus m'arrêter

à Francfort; tu comprends pourquoi. Je me risquai à te prier de me suivre à Bade, ville placée sur l'itinéraire qui m'était imposé par l'exiguïté de mes ressources financières; mais je comprends les raisons qui t'ont empêché de venir m'y rejoindre. Excuse-moi d'avoir voulu en quelque sorte faire d'une pierre deux coups, c'est-à-dire d'avoir essayé de te revoir par contrebande tout en poursuivant un autre plan; mais la tentation était trop forte!

Tu as grand tort de croire qu'il faudrait un motif «tout spécial» pour me décider à venir à Weimar. La vérité est celle-ci: je m'en tiens à ce que je disais jadis au grand-duc à Lucerne, lorsqu'il me demandait si, dans le cas où je bénéficierais d'une amnistie, je pourrais me résoudre à m'arrêter de temps en temps à Weimar. Voici ce que je lui déclarai: Ce qui en tout état de cause m'attirerait de préférence à Weimar, ce serait la possibilité de vivre près de toi; aussi, tant que tu y serais, j'y viendrais souvent. Or tu comprends qu'heureusement rien n'a pu être changé dans mes rapports avec Weimar; au contraire, je puis espérer maintenant que je n'aurai plus à acheter le plaisir de te voir par une participation à des représentations qui en tout cas laissent à désirer (je parle de l'opéra). Tu peux donc être sûr que je me réjouis plus que jamais de voir venir le jour où je pourrai mettre le cap sur l'Altenburg!

Du reste, ma situation vis-à-vis de l'Allemagne n'est toujours pas très nette. Tu le sais, je ne suis ni amnistié ni gracié; seulement on m'a promis qu'on n'userait pas à mon égard du droit d'extradition, si je voulais me rendre dans un des pays de la Confédération germanique pour assister à la représentation de mes œuvres; dans ce cas le gouvernement du pays en question m'accorderait son autorisation et demanderait au gouvernement saxon la permission nécessaire. Ainsi je n'aurais pas pu étendre jusqu'à Weimar le voyage de six jours que j'ai fait sur les bords du Rhin; il m'aurait d'abord fallu remplir les conditions ci-dessus, sous peine de blesser de prime abord le gouvernement saxon. De même, nos potentats allemands ne peuvent en aucune façon s'occuper direc-

tement de moi, car, politiquement parlant, je suis toujours en interdit. Je ne puis donc m'attendre à ce qu'une cour allemande quelconque prenne des résolutions sérieuses et complètes en ma faveur; par suite, les projets que j'ai formés pour la représentation de mes dernières œuvres ne sont pas encore bien près de se réaliser. Cela est évident, d'autant plus que la situation où se trouvent nos plus grands théâtres d'opéra est loin d'être encourageante: je ne pourrais pas songer à Berlin, par exemple, sans envisager en même temps la possibilité d'un bouleversement total des conditions où le théâtre et la direction se trouvent dans cette ville. Je mentirais en disant que j'ai osé me présenter à la princesse de Prusse avec l'espoir de l'intéresser vivement à ma cause. J'ai été bien content de rencontrer dans la princesse la femme que je m'attendais à voir, c'est-à-dire la personne spirituelle, intelligente et pleine d'entrain que je m'étais figurée. Je me suis contenté de lui exprimer ma reconnaissance pour les encouragements qu'elle n'a jamais cessé de me donner en prenant plaisir à mes travaux; mais je ne me suis pas laissé aller à lui dire un mot des projets que je puis avoir et des désirs que je puis former.

Où mon «Tristan» verra-t-il le jour? Pour moi la question reste encore enveloppée de mystère. Le moyen le plus sûr, paraît-il, de faciliter son entrée dans le monde serait de confier cette opération délicate au roi de Hanovre. *Niemann* prétend que, du moment où mon œuvre serait donnée à Hanovre même, le roi ferait engager immédiatement tous les chanteurs et toutes les chanteuses qu'il faudrait pour assurer une représentation modèle. Ce serait quelque chose. Ce prince est libéral, voire magnifique quand il s'agit de questions d'art qui le passionnent: voilà précisément ce qu'il me faut. Espérons qu'il ne verra pas d'obstacles dans ma situation politique.

Pour le moment je suis absorbé exclusivement par le projet que je poursuis à Paris; cela a l'avantage de me fermer les yeux sur les misères que l'avenir me réserve en Allemagne. Je ne sais pas quels sont les bruits qui circulent chez vous

au sujet de difficultés que je rencontrerais; on les fait courir peut-être dans une bonne intention, mais ils sont faux. *Jamais encore on n'a mis à ma disposition, d'une manière aussi complète et aussi absolue, le matériel nécessaire pour obtenir une représentation remarquable*, qu'on l'a fait cette fois à Paris pour la représentation du «Tannhæuser» au grand Opéra. Tout ce que je puis souhaiter, c'est qu'un jour un prince allemand en fasse autant pour mes nouvelles œuvres. C'est jusqu'à présent le seul triomphe de mon art dont il m'ait été donné de jouir personnellement; c'est au succès de mes opéras en Allemagne que je le dois. Mes travaux m'ont gagné des admirateurs si convaincus que, sur la foi de leurs affirmations, l'empereur a pu se décider à donner un *ordre* vraiment impérial, qui me rend libre de disposer de tout le matériel et qui me met à l'abri de toutes les intrigues. La traduction, réussie enfin dans la mesure du possible, me fait espérer un heureux résultat à tous les points de vue; je suis sûr d'avoir les meilleurs chanteurs qu'on puisse trouver, et l'on monte mon opéra avec un zèle et un soin auxquels l'Allemagne ne m'a guère habitué. Tout le personnel de la direction montre de l'entrain pour un travail qui lui promet une occupation plus intéressante que sa besogne habituelle. Moi aussi, je prends la chose très à cœur: je supprime des passages faibles que j'ai trouvés dans la partition; je m'applique à remanier la grande scène de Vénus; je contribuerai par là, je l'espère, à assurer l'heureux effet de l'ensemble. Je refonds aussi la scène du ballet d'après un plan plus large que j'ai conçu.

Malheureusement je ne suis pas encore arrivé à commencer sérieusement ces travaux nécessaires. Jusqu'à ma dernière excursion sur les bords du Rhin j'ai été occupé exclusivement de la traduction. De retour ici, j'ai eu d'abord à faire un petit travail littéraire que je viens d'achever seulement. M. Frédéric Villot, dont H. t'a peut-être déjà parlé, m'a engagé à publier une traduction en prose de mes poèmes d'opéra, avec une préface contenant l'exposé de mes idées. C'est ce que j'ai fait. Je pense que l'ouvrage paraîtra au plus tard

dans les premiers jours d'octobre. Maintenant tout est prêt pour les répétitions; malheureusement au dernier moment il m'a fallu refuser le baryton. Fould a dû faire engager immédiatement un nouveau chanteur; mais on ne trouve pas ce qu'il faut. Il en est encore résulté un petit retard, qu'on ne saurait cependant imputer à la mauvaise volonté de personne. M., qui est en train de faire des siennes ici avec son caractère ombrageux, ne peut rien, en somme, contre la volonté de l'empereur et contre l'entreprise elle-même. En revanche, il cherche à s'assurer, dans son intérêt futur, des engagements avantageux qu'on a faits en ma faveur. Bah! je ne lui envie pas cette satisfaction. C'est un homme qui n'a jamais eu d'initiative.

Voilà, très cher, un aperçu de ma situation et de mes faits et gestes. Tout cela ne fait pas mon bonheur, tu t'en doutes probablement; pourtant je sens le calme du fataliste qui s'abandonne à son destin; je suis étonné peut-être de la manière souvent bizarre dont la fortune dispose de moi et me fait suivre des voies inattendues, et je me dis tout bas: Après tout, il faut sans doute qu'il en soit ainsi!

Il me prend des frissons d'épouvante quand je pense à l'Allemagne et à l'avenir réservé à ce que je rêve d'entreprendre là-bas. Dieu me pardonne, je ne vois là-bas que petitesse et mesquinerie, faux mérite et suffisance, absence totale de réelle valeur. Tout est en façade, la médiocrité est à l'ordre du jour, si bien qu'à tout prendre j'aime encore mieux voir le «Pardon de Ploërmel» à Paris que chez nous, à l'ombre du célèbre et glorieux chêne allemand! Aussi je t'avouerai qu'en remettant le pied sur le sol germanique je n'ai pas éprouvé la moindre émotion, à part la surprise que m'a causée le langage stupide et grossier que j'ai entendu autour de moi. Crois-moi, nous n'avons point de patrie! Et si je suis «Allemand», je porte certainement mon Allemagne en moi-même. Cela est heureux, car la garnison de Mayence ne m'a pas précisément enthousiasmé.

X. a l'air de m'en vouloir; j'ai fini par me monter contre lui, à la façon d'un optimiste qui se fâche. Il y a tant de

choses que je ne comprends pas; on doit m'en tenir compte en raison de la singulière existence que j'ai eue. X. m'a l'air d'un homme qui éparpille trop ses forces, qui entreprend trop de choses et qui, par suite, perd la puissance d'action si nécessaire à l'homme digne de ce nom. Je ne peux pas voir ce gaspillage de forces sans en souffrir. Mais, d'un autre côté, j'ai grand tort de ne pas accepter tel qu'il est quelqu'un qui a tant d'affection pour moi. Et que de raisons n'ai-je pas pour reconnaître et apprécier l'amitié de X.! Que X. ne me garde donc pas rancune, et qu'il fasse comme il l'entendra; seulement qu'il soit à l'occasion plus exact à m'écrire!

Crois-moi, tout en vivant au milieu de cette foule, je suis terriblement seul à Paris. Toi, au contraire, mon imagination te voit toujours entouré, même à Weimar. Peut-être ne suis-je pas dans le vrai. Ce qu'il y a de certain, c'est que dernièrement Mme Street, me racontant la visite qu'elle t'a faite, m'a parlé de toi dans ce sens. Tu avais été très triste, m'écrit-elle, tout en ayant une santé parfaite. Eh bien! pourquoi aurais-tu été en veine de gaîté juste à ce moment-là? Je me le demande. Pourtant ce détail m'a vivement frappé, et Mme W., à qui j'en ai fait part, en a été toute saisie. Tu le vois, tu as en toi quelque chose qui fait que nous te voyons toujours environné d'éclat et de lumière; par suite, nous avons peine à comprendre que tu puisses avoir tes moments de tristesse. Comment expliquer cet accès d'humeur noire? Il me répugne fort d'en chercher la raison dans l'accueil stupide qu'on a fait parfois à tes œuvres. En effet, tu sais mieux que personne, ce me semble, que la cause de cette animosité est, non pas ton œuvre elle-même, mais le faux jour sous lequel tu apparais à la foule. Tu es une figure tellement exceptionnelle, tellement lumineuse que toute illusion devient possible en ta présence; la lumière qui t'entoure est parfois trop forte, surtout pour des yeux allemands. Je crois donc que tu feras bien de t'effacer personnellement autant que possible, et de laisser pendant quelque temps tes œuvres se montrer toutes seules sans t'en inquiéter le moins du monde. Tu y gagneras d'abord une chose: tu t'épargneras le contact

du public. Hélas! tout n'est que misère ici-bas, et crois-moi, pendant qu'on «cherche à forcer l'entrée du royaume des cieux», on ne fait que s'enfoncer dans la boue de l'enfer! Non! Le royaume des cieux nous vient comme le sommeil! Mais assez de divagations comme cela! Tâchons de nous revoir bientôt; alors nous trouverons bien le moyen de conjurer toute tristesse! Bientôt enfin je t'aurai à moi plus longtemps!

Que Dieu te bénisse, mon Franz! Mets mon long bavardage sur le compte du désir que j'ai de me sentir de nouveau près de toi!

Mille amitiés de la part de Ton

R. W.

309.

Weimar, le 21 septembre 1860.

Très cher Richard, je suis toujours sous le charme de ta lettre: en la lisant je crois respirer l'air pur et vivifiant des montagnes. Tu sais les joies qu'il me faut et tu me les donnes sans compter. En ne venant pas à Soden et à Bade, je craignais presque de te voir mal interpréter cette abstention; aussi je suis enchanté que tu me rassures sur ce point. Comme je te l'ai écrit, il m'a été *impossible* de partir d'ici avant le 16 août (jeudi). Tout cela est passé maintenant, et tu m'as pardonné. Je continue donc. Je n'ai pas besoin de te dire combien je serais fier de ta visite à Weimar, combien cela me retremperait et me rendrait heureux de vivre pendant quelque temps avec toi. Mais il est probable que j'irai te voir prochainement à Paris; je ne puis fixer l'époque de mon voyage avant que la stabilité ait succédé dans mon existence à ces perpétuelles fluctuations, ce qui ne saurait tarder beaucoup! En ce qui concerne ton séjour ici, je m'en tiens à ce que j'ai dit à toi-même et à d'autres. On te doit à Weimar une distinction particulière; il ne s'agit que de te fournir une occasion convenable et satisfaisante de te présenter ici. Il faut dire qu'il est plus qu'aimable à toi de comprendre sous le

nom de Weimar surtout ton ami. Plût à Dieu que cette *synonymie* (en matière d'art) s'accentuât davantage, que mes conseils fussent suivis et mes vœux légitimes réalisés! Mais on ne peut plus guère l'espérer, et il faut qu'à cet égard comme sous d'autres rapports je montre autant de résignation que de résolution et de fermeté. Du reste, j'approuve de tout point la manière dont tu apprécies «les représentations d'ici, *qui en tout cas laissent à désirer*»; pourtant on *pourrait* et l'on *devrait* faire ici bien des choses surtout pour toi et pour ton œuvre. Cette opinion est enracinée chez moi, tu le comprendras, et je ferai tout mon possible pour la faire triompher. La représentation attendue de «Rienzi» pourra contribuer dans une certaine mesure à amener ce résultat . . .

Hanovre me paraît un terrain bien choisi pour la première représentation de «Tristan». Le roi ne recule devant aucune dépense pour son théâtre, et, si on lui présente la chose sous le point de vue convenable, on peut s'attendre à ce qu'il fasse droit à tes demandes et réponde à tes intentions. Malheureusement j'ai les bras liés dans cette circonstance, car je dois à l'influence particulière de quelques-uns de mes «*amis*» d'être complétement ruiné dans l'esprit de Sa Majesté; je ne puis rien faire contre la défaveur dont je suis l'objet que de la supporter tranquillement et avec résignation, tant que le roi ne daignera pas revenir à d'autres sentiments plus justes. Mais par bonheur Niemann t'est dévoué corps et âme; voix de poitrine et voix de tête, il est tout à toi. Il mettra certainement tout en œuvre pour faire voir les feux de la rampe à «Tristan».

Berlin et Vienne pourraient bien, dans l'état de choses actuel, hésiter encore un peu; quant au reste de l'Allemagne, qui est uni en tout ce qui est *négatif*, il voudra sans doute attendre bien posément que le *chameau* marche, pour chercher ensuite dans des in-folio comment il convient de le décrire et de l'*apprécier*! O pourriture! ô vilenie! ton nom est . . . l'art actuel.

A Wiesbade, à Francfort, à Darmstadt, ailleurs, partout on attendait Wagner, tout le monde voulait le voir diriger ou

au moins suivre comme spectateur le «Tannhæuser», le «Lohengrin», etc. On lui aurait certainement prodigué toutes les marques d'enthousiasme imaginables. Mais quand doit paraître une œuvre comme «Tristan», où dès le premier coup d'œil jeté sur la partition on ne peut s'empêcher de s'écrier: «C'est toute une révélation, c'est merveilleux, c'est sublime», alors tous ces imbéciles se cachent et rentrent sous terre!

Je me suis permis de faire usage du passage de ta lettre où tu parles de l'empressement et de la prévenance que tu trouves, d'après les ordres de l'empereur, chez le personnel et chez la direction de l'Opéra de Paris. Dans le prochain numéro du journal de Brendel tu pourras lire, à l'article «Correspondance», quelques lignes sur ce chapitre. Naturellement il a fallu s'accommoder un peu, *à trop juste titre, hélas!* aux louables habitudes de notre pays. Puisque j'ai nommé Brendel, j'ai une prière à t'adresser: c'est de faire publier en Allemagne, en même temps que l'édition française paraîtra à Paris, la préface que tu ajoutes à la traduction française de tes drames; tu enverrais dans ce but, soit à Brendel, soit à un autre éditeur, *ton original*, que tu as probablement écrit en allemand. Cette préface sera traduite dans tous les cas, si tu ne prends pas les devants en publiant l'original, ce qui empêcherait de travestir tes idées et de dénaturer tes paroles (au point de vue du style pour le moins). Si par hasard tu n'en avais pas de brouillon en allemand, ma prière n'aurait plus de raison d'être, et ce serait trop te demander que de vouloir t'imposer une seconde fois ce travail.

Ainsi te voilà content de la traduction du «Tannhæuser». J'en suis enchanté, car je t'avoue que ce n'est pas une tâche facile, à mes yeux, de franciser tes œuvres *comme tu l'entends*. Je suis très curieux de voir comment tu as remanié la scène de Vénus et le ballet. Si c'est chose faite et que la copie soit terminée, tu pourrais peut-être me prêter pour quelques jours l'esquisse des nouveaux changements. Mais j'espère que ma visite devancera cet envoi et le rendra par là-même inutile.

En vérité, cher Richard, nous sommes faits pour être

réunis, et il faudra que nous le soyons finalement. Reçois mes sincères remercîments pour ta bonne lettre, qui dans ces jours de tristesse m'a donné une pure et noble joie. Tu as notamment deviné et vu comme par intuition l'attitude toute passive que je garderai dorénavant en ce qui concerne l'accueil fait à mes œuvres et leur diffusion, attitude que d'autres n'ont pas trop bien comprise. Ah! quel bonheur d'être dispensé d'expliquer et d'interpréter certaines choses!

Que Dieu te bénisse, très cher Richard! Tâche de conserver la santé, le courage, et de rester debout! A toi

F. Liszt.

J'écrirai aujourd'hui même à X. et lui donnerai de tes nouvelles.

310.

Paris, le 24 novembre 1860.
3, rue d'Aumale.

Très cher Franz, pardonne-moi de t'écrire quelques lignes seulement. Voilà quatre semaines que je suis malade très sérieusement, et je ne me remets que petit à petit. Ma faiblesse est encore extrême.

J'ai une instante prière à t'adresser. Imagine-toi qu'en ce moment je ne possède *pas un seul* exemplaire du poème de l'«*Anneau du Nibelung*». Je veux le publier et ne sais pas où prendre l'exemplaire qui doit servir à l'imprimeur. Je me rappelle que jadis j'ai envoyé à Weimar un grand nombre d'exemplaires de cet ouvrage; il y en avait une telle abondance qu'on pouvait acheter le livre même chez les bouquinistes (à ce que m'a raconté Dræseke, si je ne me trompe). Sois donc assez bon pour tâcher de m'en trouver *un*, simplement pour me tirer de peine, et envoie-le-moi le plus tôt possible! Dans le cas où les détenteurs actuels de mon poème ne pourraient pas se résoudre facilement à se dessaisir de l'exemplaire qu'ils ont entre les mains, malgré l'extrême embarras de l'auteur, je m'engagerais à restituer cet exemplaire

quand la réimpression sera terminée. Il serait donc juste que même l'admirateur le plus fanatique de mon œuvre me fît un sacrifice momentané.

Ah! Dieu! Je me mets tout en eau, je ne peux plus écrire!

Viens à Paris selon ta promesse, viens m'apporter le bonheur!

A toi
R. W.

311.

Très cher Richard, je t'ai cherché et trouvé un exemplaire de tes «Nibelungen». M. le conseiller du gouvernement Müller a été assez aimable pour me confier le sien. Le livre a été expédié hier à Paris par le *courrier* de la légation française d'ici (en même temps que le livre nouvellement paru de Franz Müller, «Wagner et le Drame musical»). Tu auras à prendre ce petit paquet chez M. Lerée, chef de bureau des départs, au ministère des affaires étrangères. Il n'est pas d'usage que le ministère fasse remettre les envois privés à leurs destinataires; par conséquent, il faudra que tu prennes la peine d'aller toi-même chez M. Lerée, ou que tu lui adresses quelques lignes.

J'ai gardé le lit pendant toute une semaine, en même temps que toi. Il y a des états d'âme où il vaut mieux pour nous autres être malades que de continuer sans interruption à supporter les fatigues et les tracas de chaque jour!

Quand paraîtra l'édition française de tes trois poèmes d'opéra? Quel est l'éditeur qui se charge de lancer dans le monde les «Nibelungen»? T'es-tu arrangé avec Schott relativement à la publication de la partition de l'«Or du Rhin» et de la «Walkyrie»? Renseigne-moi sur ces trois points.

La première représentation de «Rienzi» est annoncée ici pour le second jour des fêtes de Noël. J'en ai conduit plusieurs répétitions et me suis engagé à donner mon concours pour les autres; quant à diriger la repésentation elle-même, je m'y suis refusé catégoriquement. Dans les conditions où

se trouve notre théâtre, cette représentation sera brillante et remplira entièrement l'attente de D. en ce qui concerne la question de recette. Le chef d'orchestre Stœr, qui dirige aussi tes trois autres opéras depuis que j'ai résigné définitivement mes fonctions au théâtre, en fera autant pour «Rienzi». Notre personnel est plein d'ardeur et d'enthousiasme.

A titre de nouvelle insignifiante je te dirai que Müller, de Dresde (maison Meser) publiera prochainement deux transcriptions faites par moi, celle du «Chant des Fileuses» («Vaisseau fantôme») et celle de «Santo Cavaliere» («Rienzi»).

Je ne te parlerai de ma visite à Paris que lorsque je pourrai t'en indiquer l'époque exacte. Ce moment ne tardera pas à venir! A toi

Weimar, le 2 décembre 1860. F. L.

312.

Paris, le 15 décembre 1860.

Très cher Franz, mes forces sont très lentes à revenir; ce qui rend mon rétablissement si difficile et même impossible pour le moment, ce sont les efforts extraordinaires et l'agitation fiévreuse auxquels je me condamne, au risque de compromettre ma santé qui se remet à peine. Ma seule préoccupation est de me mettre à même d'assister aux repétitions quotidiennes de mon opéra; pour cela je me ménage extrêmement, et je m'interdis toute autre occupation, même la moins sérieuse. Les épreuves de l'«Or du Rhin», de cet opéra que les Schott aimeraient tant publier pour Noël, sont depuis sept semaines sur ma table sans que je puisse les corriger. Tu peux en conclure dans quel état je me trouve; aussi tu voudras bien m'excuser de tout ce qui pourrait te choquer dans ma manière d'être.

De même tu me pardonneras de ne te remercier qu'aujourd'hui de m'avoir envoyé l'exemplaire de mes «Nibelungen», dont M. Müller a bien voulu se dessaisir. Mon Dieu, je voulais bien aussi régler cette publication; c'est même pour

cela que je t'ai tant pressé. Maintenant que j'ai l'exemplaire, je n'ai pas encore pu y jeter un coup d'œil. Il m'a été également impossible de t'envoyer plus tôt le livre que tu m'as demandé: tout ce qui s'appelle commission me fait peur; de plus, on est horriblement mal servi par les libraires parisiens. L'original de ma lettre à Villot (en allemand) t'a probablement déjà passé sous les yeux. A propos de toute cette affaire je n'ai pas encore pu écrire une ligne à mon éditeur de Leipzig.

J'ai encore à orchestrer d'un bout à l'autre pour le «Tannhæuser» la grande scène nouvelle de Vénus et la musique du ballet de la montagne de Vénus!! Je me demande comment cela pourra être fini à temps à moins d'un miracle!!

Ah! si *tu* venais enfin à Paris!

Mais n'insistons pas! Je ne *puis* t'en dire plus long sur rien, premièrement parce que je suis trop peu au courant de ce qui se passe, et en second lieu parce qu'il faut absolument que je termine ces lignes!

Adieu! Mille amitiés de la part de Ton

R. W.

3, rue d'Aumale.

313.

Mon illustre ami, je ne veux pas chercher à expliquer aujourd'hui comment il se fait que nous restions *l'un à côté de l'autre* pendant des semaines et des mois, lorsque je sens si bien que nous sommes unis de la manière la plus intime et que nous ne sommes, pour ainsi dire, qu'un esprit en deux corps. Tu as sans doute appris quelle douloureuse circonstance m'a empêché d'aller te voir à Paris à la fin de février. Dieu merci, mes appréhensions sont un peu diminuées à l'heure qu'il est . . . , et je compte arriver prochainement à Paris, entre le 7 et le 9 mai. Mais il ne faut pas en parler, car jusqu'ici mes projets de voyage ont été si souvent contrariés que je suis devenu légèrement superstitieux!

Je voudrais, avec ta permission, appuyer la proposition que

t'a faite Brendel relativement à la représentation du deuxième acte de «Tristan» au congrès des musiciens (7 août). Schnorr et sa femme ont promis leur concours; quant aux autres rôles, ils pourront être tenus d'une manière convenable. Naturellement il ne faudrait pas que, par suite de cette représentation fragmentaire, les autres projets que tu avais formés antérieurement pour cet ouvrage fussent dérangés ou entravés le moins du monde. Du reste, tu dois supposer que je connais assez la situation pour tenir compte à l'avance des objections que tu pourrais faire. Sois assez bon pour me dire simplement quelles sont tes intentions à cet égard. Si tu ne nous envoies pas promener et que par hasard tu accueilles favorablement notre demande, on fera les démarches nécessaires. Écris-moi, si tu peux, par retour du courrier, parce que je ne serai ici que jusqu'au 29 de ce mois. A toi

Weimar, le 18 avril 1861. F. Liszt.

314.

Je te remercie mille fois, très cher Richard, de tes lignes si affectueuses. Puissent les destins ennemis qui nous ont séparés, être bientôt conjurés pour toujours!

Personne ne comprend mieux que moi qu'une représentation fragmentaire de «Tristan» doive te paraître un non-sens. Je te sais gré de répondre à ma proposition en y mettant tant de formes, et de tenir compte de la situation et des circonstances qui paralysent mes moyens d'action. Tu ne saurais croire combien je souffre de ne pouvoir faire pour ta gloire, pour ton intérêt présent et futur, rien *qui soit digne de toi!* Mais depuis plusieurs années toutes les démarches et tous les efforts que j'ai faits dans ce but sont restés stériles! Autrement il y a longtemps que non seulement «Tristan», mais encore l'«Anneau du Nibelung» seraient *là* et feraient merveilles.

On m'a fait entendre ici et même affirmé à différentes reprises qu'il fallait employer tous les moyens pour lancer tes

œuvres et surtout pour faire représenter les «Nibelungen» et «Tristan». De mon côté, j'ai dit nettement (par écrit et de vive voix) ce qu'il y aurait à faire pour cela, c'est-à-dire qu'on devrait t'appeler ici dans le but de mettre en scène et de diriger la représentation de ces œuvres conformément à tes instructions et à tes désirs. Mais la question des frais a toujours été l'écueil contre lequel ce plan est venu échouer. . .

Je t'épargne les détails de cette affaire, dont l'avortement est, entre nous soit dit, la cause principale qui me détermine à me retirer tout à fait du théâtre d'ici.

Je suis bien heureux d'apprendre que «Tristan» sera joué en septembre à Carlsruhe. Honneur et merci au grand-duc de Bade! S'il est plein de bienveillance et de bonté pour toi, en revanche tu acquitteras glorieusement ta dette de reconnaissance.

Ce que je deviendrai dans le courant de cette année est le secret de l'avenir. Avant tout je te verrai à Paris.

Weimar, le 25 avril 1861.

A toi
F. Liszt.

Ta réponse, si tu m'écris, ne me trouvera plus ici.

315.

Paris, le 15 juin 1861.

Très cher Franz, il y a quelques jours on m'a apporté pour Tausig une dépêche de Leipzig, dans laquelle on l'invitait à donner son adresse. Aujourd'hui m'arrive une lettre pour lui, accompagnée d'une autre pour moi, dans laquelle on me demande des renseignements sur Tausig et sur l'endroit qu'il habite. Je regarde comme inutile de donner les renseignements demandés, car je dois admettre ou bien que Tausig a déjà vu à Leipzig l'auteur de la dépêche et des lettres, ou bien qu'il lui a déjà donné de ses nouvelles. Je te prierai donc simplement d'instruire notre jeune ami de ces détails et de lui faire remettre la lettre qui lui est adressée, et dont je ne sais que faire.

Au reste, très cher Franz, je n'ai à te mander, en ce qui me concerne, ni un événement quelconque, ni un projet, ni une espérance, car ma situation n'a pas changé d'un iota.

Adieu! Si cela t'est possible, envoie-moi bientôt de tes nouvelles; j'ai besoin d'apprendre que tu vas bien.

Cordialement à toi
R. W.
3, rue d'Aumale.

316.

Très cher Richard, j'apprends par une lettre de ma fille, Mme Ollivier, qu'au milieu de cette semaine ta femme ira à Soden et qu'à la fin du mois tu comptes venir à Weimar.

Ta présence dans cette ville, que je vais quitter après y avoir fait un trop long séjour, sera pour moi comme un rayon de soleil qui embellit tout; encore une fois, je te le demande en grâce, ne me refuse pas cette joie. Le 15 août, je compte quitter Weimar pour assez longtemps; j'ai déjà pris les dispositions nécessaires pour mon départ.

Il est bien entendu que tu demeureras chez moi, à l'Altenburg, qui compte déjà H. et T. au nombre de ses hôtes. J'ai annoncé ta visite au grand-duc, et j'espère que tu auras tout lieu d'être satisfait de tes rapports avec lui.

Où en est la translation de ton domicile à Carlsruhe? Ton affaire pécuniaire a-t-elle été réglée à Paris, et comment? Quelques mots là-dessus, je te prie.

Je ne sais rien de positif quant à moi-même, sinon que je quitte Weimar. Naturellement on a fait mainte objection à mon départ, mais sans réussir à modifier ma résolution. D'ici au commencement d'août je prendrai une décision au sujet de ma résidence future (en tout cas ce ne sera pas une grande ville, puisque j'ai besoin avant tout de me reposer en travaillant). Bref, ce dilemme-ci résume toute ma situation: ou bien mon mariage se fera, et cela bientôt, ou bien il ne se fera pas. Dans le premier cas l'Allemagne et en particulier Weimar seront encore possibles pour moi; sinon, non.

Pour le moment je suis très tracassé par toutes sortes de questions d'affaires; aussi tu voudras bien excuser, très cher Richard, la brièveté de cette lettre. Accorde-moi bientôt la grande joie que me procurera ta visite.

Ton fidèle et dévoué

Weimar, le 7 juillet 1861. F. Liszt.

P.-S. Ma fille m'écrit qu'elle arrivera ici avec Ollivier, le 3 août. L'exécution de la symphonie de «*Prométhée*» et de celle de «Faust» aura lieu le 6 août.

